

LETELLIER

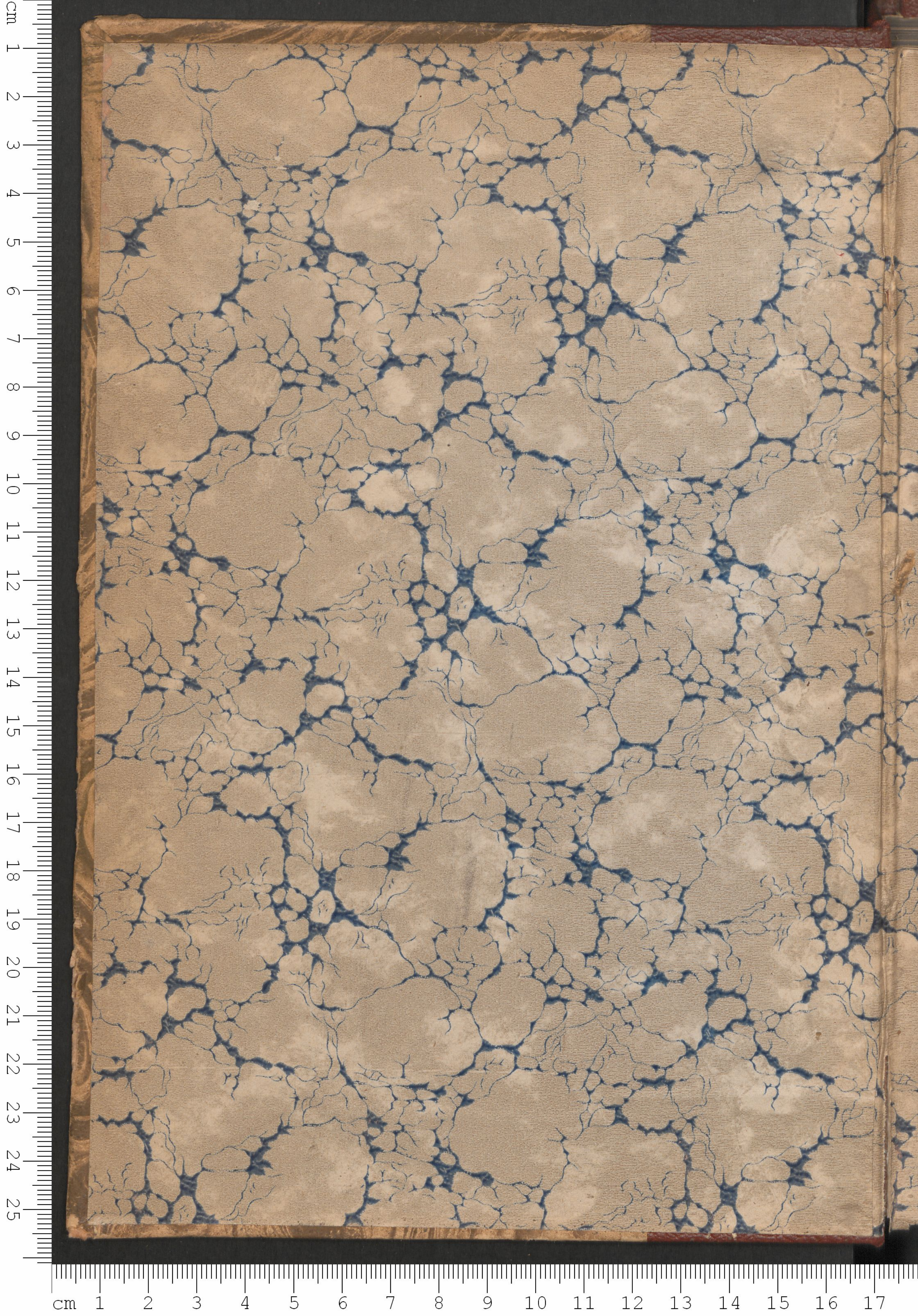
A

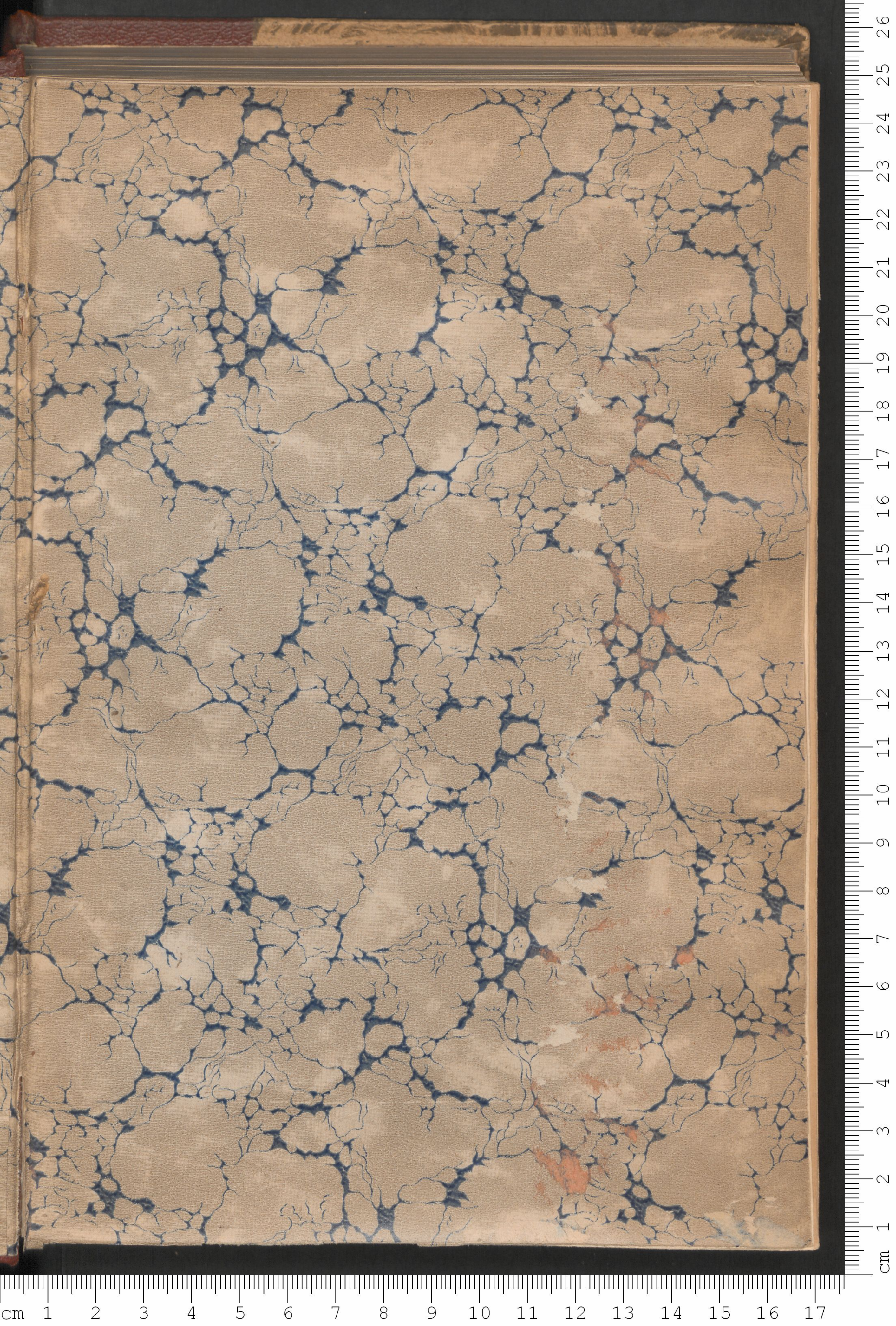
TRAVERS

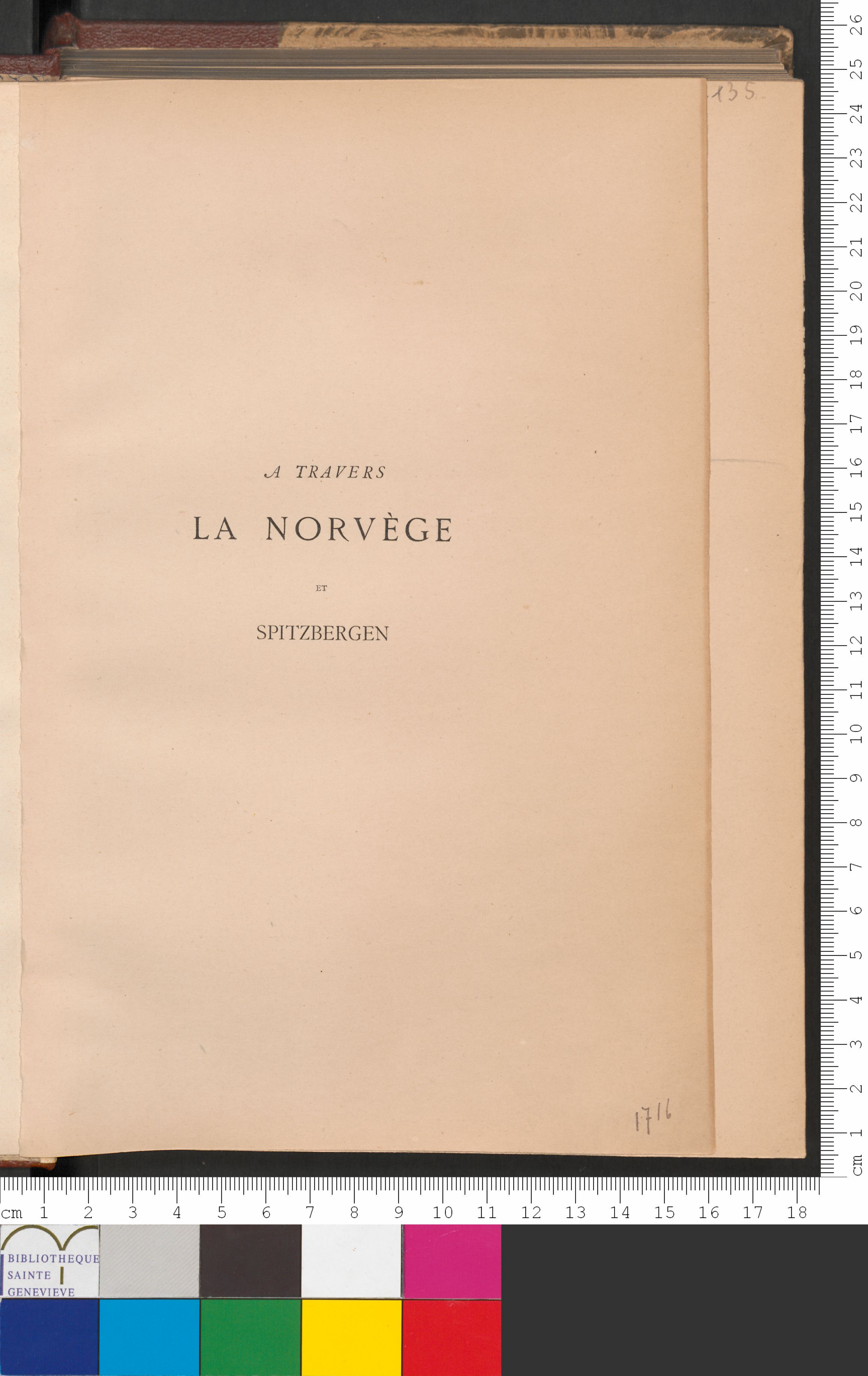
LA NORVÈGE











A TRAVERS

LA NORVÈGE

ET

SPITZBERGEN

MAURICE LETELLIER

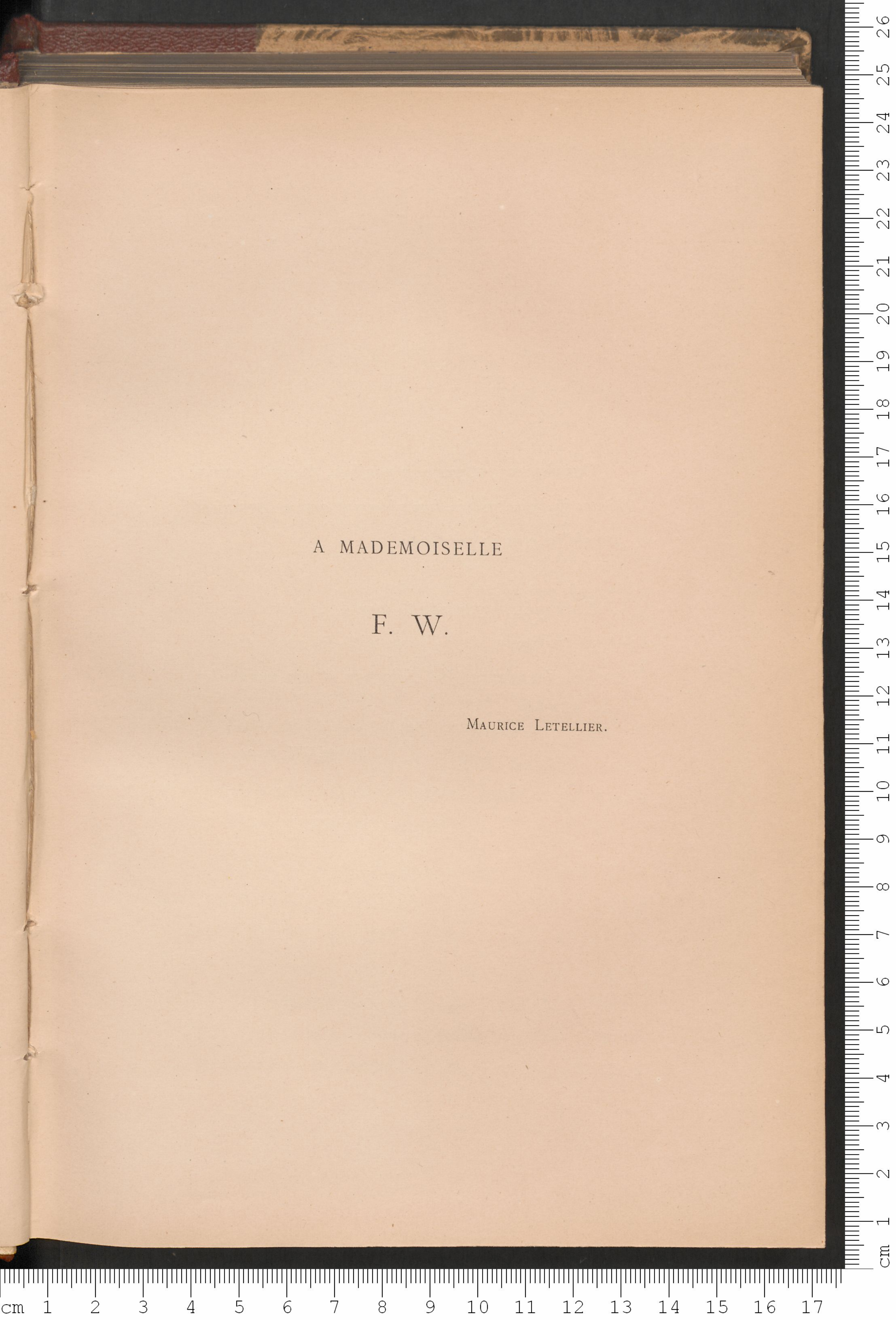
A TRAVERS
La Norvège
ET
SPITZBERGEN

OUVRAGE CONTENANT UNE CARTE DU SPITZBERGEN





PARIS
LAMULLE & POISSON, ÉDITEURS
LIBRAIRES DE LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE
Rue de Beaune, 14
—
1897



A MADEMOISELLE

F. W.

MAURICE LETELLIER.

Qui descendunt mare in navibus, facientes operationes in aquis multis, ipsi viderunt opera Domini et mirabilia ejus in profundo.

Ceux qui voguent sur la mer dans leurs navires et qui trafiquent dans l'immensité des eaux, ceux-là ont vu les œuvres du Seigneur et ses merveilles dans l'abîme.

PSAUME CVI, 23. 24.

AVANT-PROPOS

Comme préface à ce nouveau livre, je voudrais demander à mes lecteurs, si peut-être ils se souviennent des « Lettres d'Orient », *résumé d'une de mes pérégrinations en Égypte, au Liban et à Palmyre.*

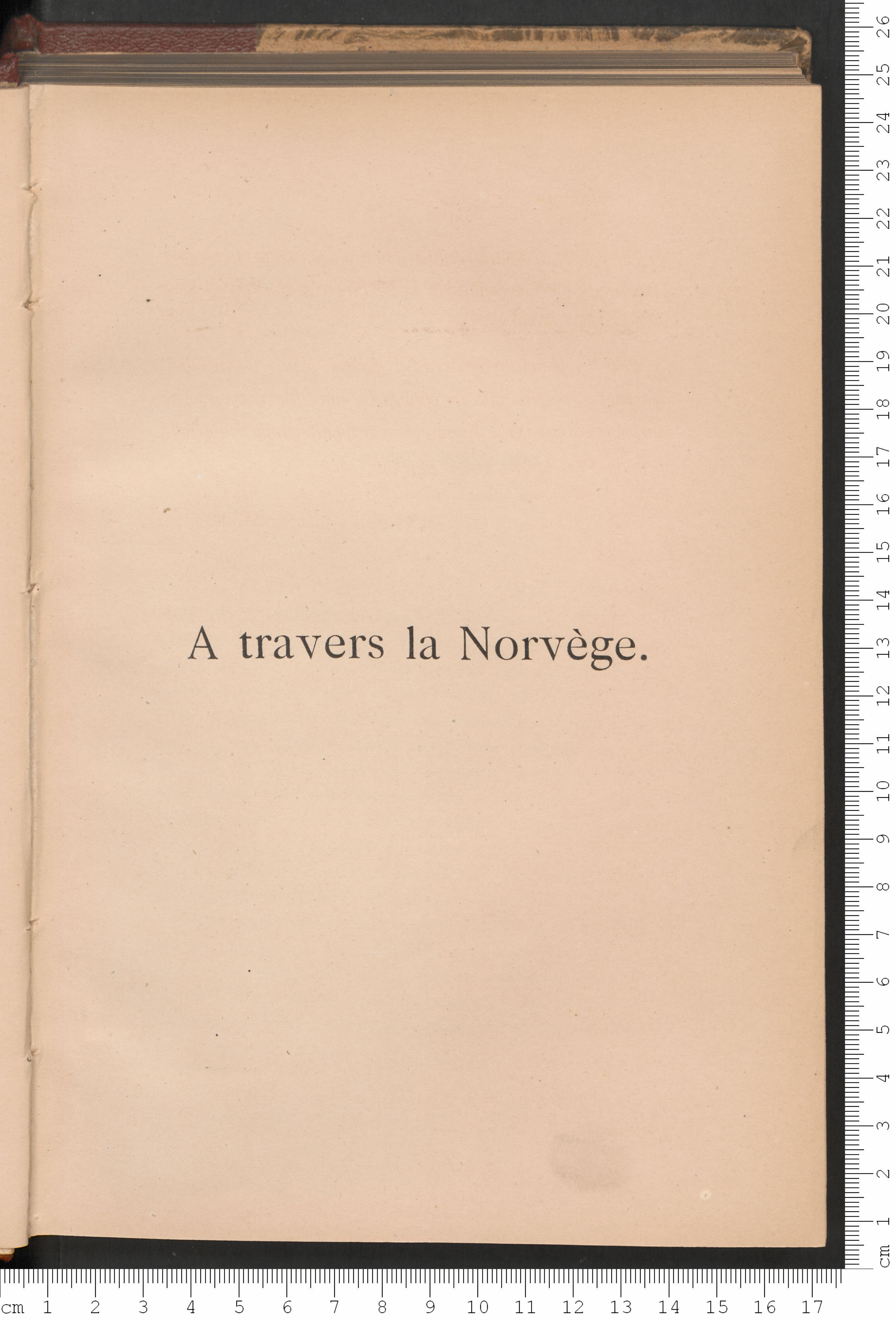
Eux qui ont bien voulu m'accompagner sur le Haut Nil, qui ont campé à côté de moi à l'ombre de ces Cèdres chantés dans nos Livres Sacrés, qui ont écouté avec moi les mélopées du chamelier au milieu des ruines de Tedmor, voudront-ils cette fois venir dans le Nord, dans l'extrême Nord, jusque là où la banquise dit impérieusement « Halte! »

Nous ne trouverons plus là comme en Égypte et en Syrie, les œuvres de l'homme, les plus gigantesques que jamais il ait exécutées, mais nous y verrons l'Œuvre de Dieu, les spectacles sublimes de la Nature telle qu'elle est sortie des mains du Créateur. L'homme cependant ne sera pas absent de ce livre; il imprime partout à la Création ce cachet de souveraineté que Dieu lui a départi. Aux descriptions des paysages grandioses de

la Norvège et de Spitzbergen se joindront une étude des mœurs scandinaves, et une esquisse de la vie du chasseur et du pêcheur dans la Mer Polaire.

Peut-être le lecteur trouvera-t-il quelque plaisir à parcourir ces pages. J'espère que la beauté du sujet lui réservera des surprises, et puisse-t-il dire, arrivé à la fin du volume : « Partons pour la Norvège et peut-être plus loin ! »

M. L.



A travers la Norvège.

I

En route pour Kristiania.

En 188... j'avais fait un voyage de six semaines en Écosse; après la visite obligatoire des Trossachs, de Staffa et d'Iona, je quittai les sentiers battus, poussai jusqu'au nord des Hébrides et parcourus quelques « glens »[1] peu connus des Highlands.

La sauvage nature du Nord m'avait charmé, je dirai plus, subjugué et, quand le démon des voyages vint me tenter de nouveau, je ne me sentis pas la moindre envie de voir ni la classique Italie ni même l'Espagne; un ami revenant de Norvège parla un soir devant moi d'un pays vierge de grands hôtels et de tout ce que les institutions de ce genre remorquent à leur suite; d'une contrée sans chemins de fer, où l'on voyage libre et indépendant dans un délicieux véhicule qui s'appelle « kariol »; d'une terre, où des glaciers descendent jusque dans les vagues de la mer, où les jours durent trois semaines, où le soleil peut se voir à minuit. Je n'avais encore lu aucun livre sur ces régions si différentes de toutes celles que l'on connaît au moins par ouï-dire; j'achetai « Baedecker » : rien qu'en lisant ces sèches descriptions qui pèchent

(1) Vallée.

rarement par un excès d'enthousiasme, je fus émerveillé, j'étudiai quelques éléments de norvégien, et le 23 juin 189... je partais pour Hambourg.

Le lecteur ne trouvera pas extraordinaire que je commence par noter le fait, que, dans l'express de Cologne à Hambourg, je me découvre pour voisins deux Norvégiens; c'étaient les premiers que je voyais! Demandez à tous ceux qui ont eu l'heur d'avoir pu visiter des pays lointains : à la vue des premiers indigènes, fût-ce même dans un compartiment de chemin de fer, le voyageur ne manque pas d'être vivement impressionné; il les croit nécessairement différents des hommes qu'il est habitué à voir, et seraient-ils les mêmes, il s'efforcera de trouver au moins un « je ne sais quoi » de dissemblable, qui pourrait justifier la différence de nationalité. L'un d'eux, petit, blond, grassouillet, a cet air bonasse que donne une figure de pleine lune entièrement rasée et luisante; l'autre, haut de six pieds, est charpenté comme un Patagon; des yeux bleu de mer donnent à son visage hâlé une physionomie bizarre, amalgame étrange de douceur et de sauvagerie; j'essaie discrètement de recueillir quelques bribes de leur conversation, et m'inquiète fort peu de mes deux autres compagnons, un Anglais fumant du « bird's eye » et un Amtsrichter ganté de noir. Au buffet de Brême j'entends, derrière moi, parler de Throndhjem et du prochain bateau allant au Cap Nord; je me retourne, c'étaient deux jeunes Français qui causaient de ce sujet palpitant; quelques heures plus tard je les retrouve à Hambourg... ce ne sera pas la dernière fois.

Il est dix heures du soir; est-ce un effet d'imagination, ou la nuit n'est-elle pas déjà plus claire que dans nos contrées? L'aspect de l'Alsterbassin est féerique: une douzaine de cygnes, gros points argentés sur l'eau bleuâtre, se laissent bercer par les vagues somnolentes; malgré l'heure avancée, les quais sont encore couverts de promeneurs; le « Jungfernstieg » me paraît être le rendez-vous d'un genre de dames qu'il serait difficile de prendre pour des prêtresses de Vesta.

26 Juin.

Ce n'est pas ici le lieu de décrire Hambourg et ses monuments : la Petrikirche, le Johanneum, le Fischmarkt. La gothique Nikolaikirche vient d'être habilement restaurée ; l'intérieur, d'une nudité puritaine, jure avec la richesse de l'ornementation extérieure ; l'Elbe est un fleuve bien majestueux qui, comme largeur, ne le cède en rien ni à la Tamise ni à l'Escaut ; le vent souffle grande brise ; pendant une traversée de quelques minutes entre Kaiserquai et Graasbrook, une vague vint balayer le pont de notre batelet ; la longue avenue appelée Spielbudenplatz me ramène dans les beaux quartiers de la Lombardbrücke ; la Kunsthalle, vaste bâtiment de style italien, contenait à cette époque « L'entrée de Charles-Quint à Anvers en 1521, » ce tableau ou plutôt cette grande orgie de Makart, qui fut acheté par la ville de Hambourg après avoir ébahi l'Europe entière. Je passe l'après-midi à naviguer sur l'Alster vers Uhlenhorst. Les pimpantes villas de la rive, le panorama de la cité dominée par les clochers de ses nombreuses églises font de l'Alsterbassin un bien charmant coin de terre dont on soupçonnerait difficilement l'existence à quelques kilomètres de la « Lunebürger Heide ».

Le train du Jutland partait d'Altona à 8 heures du soir ; la nuit se passa sans incident ; même la douane danoise — la plus accommodante que j'aie jamais trouvée — ne vint troubler mon demi-sommeil ; à Fredericia, j'entends la manœuvre par laquelle on détache du train la partie du convoi en destination de Copenhague ; ces wagons sont embarqués sur des bateaux spéciaux et transportent sur l'île de Seeland les voyageurs qui ne se doutent guère qu'ils ont traversé le petit et le grand Belt.

Le garde du wagon-lit fut, dès le petit lever, mon premier professeur de norvégien [1] ; arrivé à Horsens, je voulus mettre

(1) La souche linguistique scandinave a donné naissance à trois idiomes : l'islandais, qui a conservé entier le génie originaire, le suédois et le danois. La langue écrite est la même en Norvège qu'en Danemark ; la langue parlée diffère

mes connaissances en pratique, demandai une tasse de café et le prix de ma consommation, mais le buffetier aurait dit qu'on allait me pendre que je n'aurais compris mot; mon professeur me consola en me disant que les Jutlandais parlaient un bien mauvais patois. Nous passons à Aarhus, la ville la plus populeuse du pays et principal point d'attache de la péninsule avec Copenhague, puis à Randers[1]; le train, qui depuis Fredericia était devenu un express d'une espèce douteuse, devient de plus en plus « omnibus »; un aimable Jutlandais continue jusqu'à Aalborg les leçons pratiques que m'avait données le garde; au delà de cette dernière ville, la voie ferrée traverse sur un pont long de 300 mètres le Liimfjord, bras de mer qui, réunissant une série de lacs et de marécages, traverse le Jütland dans toute sa largeur et sépare du continent les deux districts septentrionaux, le Thisted[2] et le Hjœrring. Le train dégénère tout à fait; on dirait que le souffle va manquer à la locomotive.

Un steamer, bien petit à mon sens, pour affronter le Kattegat, de mauvaise réputation, nous attendait à Frederikshavn; la mer était à souhait, pas trop « grosse » pour rendre malade, assez agitée pour ne pas être monotone; je cause longuement avec un passager dont je ne pouvais deviner la nationalité, car il s'exprimait également bien en allemand, en anglais, en français et en italien... nous serons ensemble au Cap Nord. On ne reste guère plus d'une demi-heure sans apercevoir terre; de nombreux navires sillonnent le détroit.

Après quatre heures de traversée, l'*Avanti* entre dans le large estuaire de Gotaelv, sur lequel est établie la métropole commer-

légèrement dans les deux pays : pendant que le danois au contact de l'allemand a perdu beaucoup de ses assonances pleines, si belles et si sonores, le norvégien s'est rapproché de l'idiome scandinave primitif.

(1) Randers est, après Grenoble, un des centres principaux où se fabriquent les gants dits « de Suède ».

(2) Thisted, chef-lieu du territoire de même nom, est le lieu de naissance de Malte-Brun.

ciale de la péninsule scandinave, Gœteborg; je me crois presque en pays connu, tant ces rochers à fleur d'eau, projetant au loin dans la mer leurs débris arrondis, grisâtres et nus, me rappellent la côte nord-ouest de l'Écosse, surtout Loch-Carron.

Gœteborg, qui compte actuellement 75,000 âmes, est une ville moderne; elle ne date que de 1621; l'origine de sa prospérité remonte au Blocus Continental; c'était alors l'entrepôt du commerce britannique sur le continent. Sa position géographique est fort avantageuse, son climat tempéré; son port vaste et profond reste toujours libre de glace; la richesse de ses armateurs est considérable[1]. On appelle Stockholm et Gœteborg les « deux poumons du royaume » et cette dernière lutte vaillamment d'importance avec la capitale du pays.

L'aspect de Gœteborg n'est pas ordinaire : des rochers bruns émergent entre les habitations au beau milieu de la ville; le style des maisons est emprunté à tous les pays : celui de la Bourse est le Renaissance française; des canaux encaissés entre leurs quais plantés d'arbres rappellent que ce sont des colons hollandais qui ont fondé Gœteborg; comme dans le Nord de l'Allemagne, les sous-sols sont souvent occupés par des brasseries ou des restaurants; plusieurs édifices ont la prétention d'être des monuments grecs, style que les peuples septentrionaux paraissent particulièrement affectionner (voyez à Edimbourg, Liverpool et Dublin), et qui fait si piteuse mine dans les brumes du Nord; enfin, tandis que les quartiers environnant l'Hôtel de Ville essaient d'imposer par cette beauté froide et conventionnelle des villes modernes, on trouve par-delà les allées d'arbres qui ont remplacé les fortifications, un essaim de villas qui jettent dans le paysage la note gaie de leur badigeon bleu, vert et surtout rouge vif, sang de bœuf, couleur sinistre quand elle décore le caboulot de barrière, ou souille le « *drapeau rouge* », mais qui, ici, produit le plus coquet effet.

(1) Les expéditions polaires de Nordenskjœld ont été équipées aux frais d'un négociant de Gœteborg, M. Dickson.

Me voici en Suède, pays dont j'ignore la langue jusqu'à la première syllabe; que l'on ne dise pas qu'avec un peu d'adresse et une mimique audacieuse on se tire d'affaire partout; cela est plus vrai en théorie qu'en pratique : j'avais tant bien que mal fait comprendre à un passant que je désirais aller au télégraphe ; je suppose que, comprenant mal son indication, je pris la première rue au lieu de la seconde, et la droite pour la gauche ; naturellement, je ne trouvai pas ; finalement, force me fut de prendre un gamin par le bras et de dire, en lui montrant une pièce blanche : Télégraphe !

Comme tous les habitants des villes que Dieu a privés de verdure, les Gœteborgeois ont voulu y suppléer; ils ont créé par-delà Stigbergsliden un parc artificiel, le « Slottskogpark » : quelques chênes souffreteux reposent, par contraste, l'œil de la vue des rochers et des bruyères. En revenant du parc, je traverse le quartier des petits rentiers ; toutes les maisons sont en bois, les plus modestes peintes en rouge, les autres en couleur chocolat.

« Tout marquis veut avoir des pages » ; ici, tout bourgeois veut avoir son palais, ou plutôt son semblant de palais ; il n'est maison si petite qui ne soit précédée d'un solennel portique, ornée de balcons massifs que supportent de lourds pilastres ; les encadrements des fenêtres sont parfois très fouillés et ornementés, mais au lieu de marbre ou de granit, le tout est en bon sapin du Nord, verni et reverni à chaque printemps.

Il est 9 heures 1/2 du soir, mes paupières deviennent lourdes, et cependant le soleil n'est pas encore couché ; à une heure où, dans nos contrées, j'irais à quelque représentation théâtrale, je vais admirer le chef-d'œuvre du sculpteur suédois Molin, les « Baeltespaennare », ou lutteurs à la ceinture. Ce groupe magistral représente une scène de duel scandinave : dans l'ivresse, un homme s'éprend d'amour pour l'épouse de son ami ; le mari le provoque à un combat dans lequel l'un d'eux doit cesser de vivre ; dépouillés de leurs vêtements, les deux adversaires se sont

fait lier l'un à l'autre, et, la main armée d'une dague, ils luttent corps à corps jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'un homme attaché à un cadavre. Sur le socle, et entourant quatre bas-reliefs, des inscriptions runiques, tirées de l'*Edda*, indiquent les motifs et les suites du combat :

> La boisson. — La bière n'est pas, autant qu'on le dit, amie des fils des hommes ; plus il en boit, moins l'homme a conscience de ce qu'il fait.
>
> La jalousie. — Le puissant amour transforme en fou l'homme sage.
>
> Le combat. — Ils tirèrent du fourreau le fer, le glaive tranchant, à la plus grande joie des mauvais génies.
>
> La plainte de la veuve. — Je suis devenue solitaire comme le tremble de la forêt, privée de tout parent comme le pin de ses rameaux.

Ce groupe projette dans les airs une silhouette des plus dramatiques : les chairs semblent trembler sous les efforts des combattants ; malgré la haine et la soif du sang qui brillent dans le regard, la tête conserve quelque chose de noble et la pose n'a rien de ces mouvements par trop réalistes des « Lutteurs » de la « Tribuna » de Florence.

Cependant un crépuscule étrange commençait à s'étendre sur le paysage comme une gaze légère ; les « Lutteurs » baignés dans une lumière vague, incolore, diaphane, ne projetaient plus d'ombre ; l'air alentour se revêtait de reflets gris-perle, de teintes lactées, de tonalités de nacre et d'opale... je pris par le jardin de la Société Botanique, où, aux sons d'une excellente musique et sous des ramilles touffues, devisaient de gais Suédois et de jolies Suédoises ; quand je rentrais à l'hôtel, vers 10 heures 1/4, il faisait encore assez clair pour écrire.

26 Juin.

Quand, au moment de quitter l'hôtel, je remis aux domestiques les pourboires d'usage, ils me prirent la main et, en forme de remercîment, la serrèrent sans dire mot ; je n'ai pas retrouvé cet usage en Norvège.

Je vais aller à Kristiania par petites étapes, car il y a en chemin bien des choses à voir, et tout d'abord Trollhaettan, petit bourg industriel que les chutes du Gotaelv (1) ont rendu célèbre. Le Gotaelv, large rivière, assez profonde pour porter des navires, forme le déversoir du lac Wennern, situé à 50 mètres au-dessus du Kattegat ; depuis le lac jusqu'à Trollhaettan le fleuve a un cours tranquille, quand, rencontrant une dépression soudaine, il y précipite la masse énorme de ses eaux en formant plusieurs chutes d'une hauteur totale de 33 mètres.

Accompagné d'un des nombreux gamins qui assiègent la gare à l'arrivée des trains, je passe sur l'îlot de Spek, pour admirer les Gullœfallar (2), deux rapides qui entourent le rocher boisé de Gullœ (3) ; on y voit la rivière rouler furieusement ses eaux transparentes d'un vert grisâtre, profondes (je dirais hautes) de 2 à 3 mètres ; la masse divisée un moment, se réunit de nouveau en une seule, pour être séparée une seconde fois par l'îlot de Topp, sur les flancs duquel se forme la chute perpendiculaire la plus élevée (13^{m}). Un pont en fil de fer mène sur Toppœ : là, au milieu du fracas de la cataracte et des embruns d'écume, on sent que l'îlot miné par la base, vacille sous les coups de bélier répétés de ces masses d'eau qui, un jour, l'entraîneront dans l'abîme, comme ils l'ont déjà fait avec son voisin le « Skraeddareklint » ; au-delà de la « Polhemssluss (4) » nous longeons le rapide appelé « Stampesstrœm », puis, passant par une sapinière tout odorante, le guide me mène à la « Tour de la Villa ». Le coup d'œil d'ensemble est merveilleux : Au milieu des sapins sombres on voit la rivière glauque se précipiter une première fois, se reposer pour s'élancer de nouveau, bondir de cascade en cascade, monter à l'assaut de la rive, s'éparpiller autour des îlots, bouillonner et

(1) Elv : rivière.
(2) Fall : chute.
(3) Œ : île.
(4) Sluss : écluse.

mugir, s'élargir et se resserrer, s'effondrer à pic, s'engouffrer au-dessous de quelque rocher, puis se laisser glisser en rapides, pour trouver à la fin de sa course folle, la paix et le calme dans une anse circulaire qu'elle-même a formée ; les remous ne cessent que lentement, elle est frémissante encore des convulsions qu'elle a dû subir et semble aspirer au repos après les luttes formidables qu'elle vient de traverser.

Des scieries établies le long de la rive gauche utilisent la force motrice de la chute[1]; l'industrie, si souvent ennemie du pittoresque, n'a pas à Trollhaettan trop gâté le paysage : aucune fumée ne s'échappe de ces bâtiments peints en rouge et en bleu, les eaux ne sont pas souillées, mais conservent leurs jolies teintes vertes et blanches; bien des chutes en Norvège sont plus hautes, il en est peu qui soient plus belles dans leur ensemble.

Éviter au moyen d'écluses les rapides de Trollhaettan, a été la plus grande difficulté que les ingénieurs aient eu à surmonter lors de la construction du canal de Gota[2]. Les premières écluses avaient été creusées au bord même de la rivière; celles qui servent actuellement, s'en écartent et s'étagent en onze gradins de géant qui contournent les chutes au sud-est; rien de curieux comme de voir des mâts, des cheminées, enfin des navires apparaître sur la hauteur parmi les arbres de la forêt. Qui n'a été surpris en Hollande à l'aspect de bateaux naviguant dans les pâturages sur des

(1) On l'évalue à 225,000 chevaux-vapeur.

(2) Cet ouvrage grandiose met en communication la mer Baltique et le Kattegat; pour la plus grande partie de son parcours il emprunte les lacs et artères fluviales (sur trois cent quatre-vingt-cinq kilomètres quatre-vingt-huit seulement sont creusés de mains d'homme); après avoir quitté les rives de la Baltique à Mem il débouche à Motala dans le Wettern, s'enfonce dans les terres à Carlsborg, rejoint le Wennern qu'il quitte à Wenersborg, passe à Trollhaettan pour gagner Gœteborg en utilisant le cours du Gotaelv; c'est sur le Wicken, entre les deux grands lacs suédois, qu'il atteint sa plus grande hauteur au-dessus de la mer; de ce point dix-neuf écluses descendent vers le Kattegat et trente-cinq vers la mer Baltique. Le canal a 3 mètres de profondeur et 17 de large; trois mille bateaux y passent annuellement; les premiers travaux datent du XVIe siècle; il ne fut terminé qu'en 1832.

canaux que l'on ne voit pas; à Trollhaettan l'effet est bien plus curieux; c'est sur la crête d'une montagne, au milieu d'un bois à pente rapide que l'on voit se profiler l'énorme masse d'un navire.

De Trollhaettan à Frederikshald je suis forcé de prendre un « godstog(1); » nous avançons péniblement jusqu'à Œxnered, plus péniblement encore jusqu'à Mellerud; on s'y arrête trois quarts d'heure sans nécessité. A partir de là la marche va en expirant; à chaque station, halte prolongée; tous les voyageurs descendent et vont faire un tour dans le village. Un quart d'heure après l'arrivée, un employé sonne la cloche et essaie de rassembler les promeneurs; si l'un d'eux manque à l'appel, on ira le chercher au cabaret voisin; enfin tout le monde est en wagon, nous allons partir; mais un des voyageurs nouveaux venus n'a pas de billet, le chef de gare le prie de ne pas se déranger et va lui chercher son ticket;... tout est prêt, comme le train est très long, le mécanicien n'entend pas le signal du départ; le chef de gare fait des signes désespérés, les voyageurs s'en mêlent, descendent et agitent cannes et mouchoirs; le mécanicien a enfin compris; nous partons, pour recommencer le même manège une demi-heure plus tard!!. . . .

Le district de Dalsland, que la voie traverse, n'est qu'une immense solitude; nous sommes restés pendant des kilomètres sans voir une maison, un herbage ni même un oiseau. Je me rappelle alors que dans une de mes premières excursions, en Bretagne, je fis — et ceux à qui j'en parlais avaient peine à comprendre ce que je voulais — un détour de deux jours pour « voir les landes de Lanvaux, » pour voir l'absence de ces choses que notre œil est habitué à rencontrer en rase campagne; ce furent des marches et des contremarches pour ne pas apercevoir une maison sur un vaste horizon, et j'eus la satisfaction de réussir. Dans le Dalsland on aurait pu s'en donner à cœur-joie de ce genre d'émotion; je ne m'étonne plus qu'on n'éprouve pas le besoin de communications

(1) Train mixte.

rapides dans un pays où il n'y a personne pour communiquer; car à qui et à quoi peuvent servir les stations de Mon et de Kornsjœ ?

C'est à Kornsjœ que j'entre en Norvège, et comme pour me souhaiter la bienvenue, se présente devant moi un délicieux tableau de genre : le chalet de la gare, très coquet avec son immense pignon en bois découpé à jour, quelques beaux sapins du Nord, une « stolkjaerre » attelée d'un musculeux poney isabelle, un lac bleu dans le fond; toute la Norvège est là. . . . .

Nous avons mis quatre mortelles heures à parcourir les 92 kilomètres qui séparent Trollhaettan de Frederikshald !

J'ai déjà dit combien la douane danoise avait été peu encombrante; le gabelou suédois de Gœteborg s'était contenté de ma déclaration plus ou moins claire que je n'avais rien de « toldpligtig [1] »; à Frederikshald, comme je faisais mine de vouloir ouvrir au moins une de mes malles, le douanier prit un air tellement courroucé que j'en eus peur, et comme réponse à mes avances, me tourna le dos en poussant un grognement ennuyé... !

Je monte à la citadelle; des soldats m'indiquent le chemin vers le monument que l'on a érigé à la mémoire de Charles XII, roi de Suède, car c'est à cette place que vint mourir misérablement le héros de Narva et de Bender : c'était en décembre 1708, une armée suédoise commandée par Charles XII en personne assiégeait Frederikshald, défendu par les Danois; le roi inspectait les tranchées, et, malgré ses aides de camp, qui le priaient de ne pas tant s'exposer, s'accoudait sur le parapet afin de mieux voir les soldats qui travaillaient au dessous de lui. Tout à coup, on entendit un bruit sec, la tête du roi s'affaissa, sa main gauche saisit nerveusement la garde de son épée... Une balle, venue on ne sait d'où, venait de le frapper au front !

Une pyramide a été élevée à l'endroit où il expira.

Beau panorama vers l'extrémité du fjord.

(1) Rien de soumis aux droits de douane.

27 Juin.

Non loin de Frederikshald, à Sarpsborg, le Glommen roule ses flots énormes [1]. En aval du pont du chemin de fer, le lit du fleuve s'incline subitement et forme une chute gigantesque, mais peu pittoresque d'aspect ; des scieries et des fabriques de papier utilisent la force motrice de cette masse liquide, double de celle du Rhin à Schaffhouse.

En avant de la chute, des sapins [2] abattus et dépouillés attendent leur heure pour descendre la rivière, partir en voyage et naviguer sur les mers du monde entier sous forme de planches, de mâts ou de vergues de navires.

Comme je tenais à arriver dans la capitale par mer et, si possible, au coucher du soleil, je m'arrêtai à l'entrée du fjord de Kristiania, dans la petite ville de Moss [3] ; j'y trouvai un premier exemple de cette prévenance des Norvégiens, dont j'aurai par la suite si souvent à me louer. J'avais une explication difficultueuse avec le garçon de l'hôtel, quand un vieux monsieur, correctement vêtu comme un ancien militaire, intervint en traduisant en langage usuel mes phrases barbares ; je remerciai et nous nous mîmes à causer, mon interlocuteur parlant lentement, distinctement, sa femme, une petite mignonne, qui disparaissait à côté de son hercule de mari, esquis-

(1) De tous les fleuves de la Scandinavie, c'est le Glommen qui a le volume d'eau le plus considérable.

(2) Le bois forme le principal article d'exportation de la Norvège (après le bois, vient le poisson). La partie orientale du pays est riche en conifères ; dans le sud, on rencontre des petites forêts de charmes, de chênes et de hêtres ; le hêtre et le chêne se trouvent sur la côte sud-ouest, le premier jusqu'aux environs de Bergen, où l'on en voit une petite forêt ; le chêne isolé jusqu'aux environs de Throndhjem. Le pin, le sapin, l'aulne et le bouleau s'avancent plus haut encore ; le bouleau seul croît dans le Finmark ; les touristes vont en visiter un « bois » près de Hammerfest ; c'est le plus septentrional du monde entier. La limite des conifères se trouve vers 500 mètres au-dessus de la mer, celle des bouleaux à 900 mètres.

(3) C'est là que fut signé en 1814 le traité d'union entre les deux royaumes de Suède et de Norvège.

sant quelques phrases en anglais, quand je ne comprenais plus en norvégien; je profitai de l'occasion pour continuer mes études linguistiques et visitai avec le vieux couple Horten, le port de guerre de la Norvège (1).

Revenu à Moss, je vois des promeneurs se dirigeant en foule vers un bois de pins; je les suis, espérant trouver quelque tableau pittoresque, une fête champêtre originale; amère ironie du sort..... la fête champêtre n'était qu'un meeting de salutistes et, comme tableau pittoresque je trouve à peine deux ou trois costumes intéressants; d'après le nombre des regards braqués sur moi, je dois être le personnage le plus extraordinaire de la réunion; cette curiosité intempestive m'ennuie et j'entreprends de la détourner : voilà une fillette d'une douzaine d'années, en beau costume rouge du Hardanger : je sors mon carnet de notes et fais semblant d'esquisser une image de la petite ; — great attraction —; elle se dérobe, fait mine de se perdre dans la foule, mais la coquetterie prenant le dessus, elle se trouve, par hasard, toujours devant moi, accompagnée de jeunes amies, qui elles aussi voudraient se faire « pourtraicturer; » un cercle de badauds se forme, je refuse énergiquement de laisser voir ce que je fais; parmi les plus curieux je vois un individu à mine de rat d'église, figure blême et mal lavée, qu'encadraient des favoris roux; une redingote très longue, rapée et qui jadis avait dû être noire, lui donnait un air quelque peu ridicule; je me retourne vers lui et fais semblant de le croquer également; on rit et je m'esquive. . . . .

A 6 heures du soir je prends le bateau pour Kristiania; deux jeunes gens qui paraissaient avoir bien dîné, insistent pour savoir

(1) De par sa configuration géographique, le développement considérable de ses côtes (9 000 kilomètres environ) et le peu d'importance que joue en Norvège l'intérieur comparé aux rives, il est naturel que ce pays ait plutôt une flotte qu'une armée : aussi la première est-elle relativement beaucoup plus considérable. La flotte de commerce de la Norvège n'est surpassée que par celle de l'Angleterre et des États-Unis.

qui je suis et où je vais : « Je suis Péruvien, dis-je, et vais au Spitzberg chasser l'ours blanc. » Ils me croient sur parole !

Au sortir du Mossesund, le fjord se développe d'abord dans toute sa largeur, pour se resserrer bientôt en un chenal que commande la forteresse d'Oskarsborg, le Kronstad de Kristiania ; plus loin s'étale une campagne charmante à laquelle un soleil éclatant semble donner un air de fête, comme pour protester contre sa réputation de brouillard et de froidure ; les collines jaunes sont parsemées de sapins verts, au milieu desquels s'égrènent des maisons aux couleurs vives qui, comme certaines toilettes campagnardes, semblent craindre de ne pas être assez vues ; le fjord est des plus pittoresques par la prodigieuse variété de ses aspects : « Tantôt vous croyez être sur un fleuve qui coule au pied d'un bois de sapin, tantôt s'arrondit devant vous un bassin entouré de rochers, plus loin s'ouvre une soudaine échappée de vue entre de hauts écueils... puis un grand cap, comme un mur à pic, semble clore un lac tranquille ; mais, sortant tout à coup de derrière ce promontoire, un vaisseau à trois mâts vient vous apprendre que ce lac est la mer, que ces eaux si calmes sont des vagues perdues du grand Océan du Nord, qui ont bondi dans le Kattégat et qui, de secousses en secousses, sont venues mourir sur ces plages lointaines et silencieuses (1). »

Le ciel était d'un jaune orangé, le globe du soleil avait pris les proportions d'une immense boule incandescente, quand, au détour du dernier promontoire, nous voyons Kristiania, ses maisons éparpillées le long du fjord, entourées d'une couronne de verdure dominée elle-même par une enceinte de montagnes. Je n'aurais pu rêver une plus belle entrée dans le pays de mes rêves !

J'étais à l'hôtel depuis un certain temps déjà, il devait être environ 10 heures du soir, quand je me rappelle que je n'ai pas dîné ; il fait du reste plein jour encore ; la confusion de jour et de nuit s'accentue de plus en plus.

(1) Ampère.

II

Kristiania.

---

28 Juin.

La première visite d'une grande ville est chose fatigante et peu récréative ; ce qui est vrai pour le voyageur, l'est plus encore pour le lecteur du compte-rendu de cette visite ; je ne m'arrêterai donc qu'aux points saillants.

Jusqu'au commencement du XVIIe siècle, la Norvège avait pour capitale Oslo, fondé en 1050 par Harald Haardrade sur la rive orientale du fjord de Kristiania ; on y remarquait une cathédrale contenant les reliques de saint Halvard, patron de la ville, et un couvent de Prémontrés ; Oslo fut incendié plusieurs fois, et après une destruction complète en 1624, le roi Christian IV ne voulut plus reconstruire sur le même emplacement, mais jeta, sur la rive opposée du fjord, les fondements d'une nouvelle ville qui prit son nom.

Kristiania, qui compte aujourd'hui 125 000 habitants, n'est devenue la première ville du pays que vers le milieu de ce siècle. Ce n'est qu'après une longue lutte que Throndhjem et Bergen, les anciennes métropoles, ont cédé le pas à leur jeune rivale à laquelle une position exceptionnellement favorable devait un jour

donner une suprématie maintenant incontestée. La ville se trouve en effet dans le district d'Akershus, le plus fertile, peut-être le seul entièrement fertile (1) de tout le royaume; on dit qu'il contient plus de la moitié des terrains cultivés de la Norvège; au sud la capitale communique par son fjord avec la mer, tandis que vers le nord, elle est à courte distance du lac Mjœsen, lequel, s'avançant jusqu'au centre de la contrée met, par le Gudbrandsdal, la ville en communication facile avec le rivage atlantique du royaume ; le Glommen et le Drammselv, les plus importants cours d'eau de la Norvège, se déversent dans le fjord de Kristiania et font de la capitale le centre de convergence de toutes les routes commerciales du pays ; enfin la pureté de l'air, l'excellence d'un climat salubre et égal, la beauté du fjord et des montagnes qui l'entourent, font de Kristiania une des villes scandinaves que l'on aime le plus à habiter.

La principale rue de Kristiania est la Karl-Johansgade ; elle est longue d'un kilomètre, part de la gare, coupe la ville en deux parties sensiblement égales et aboutit au Palais Royal; c'est là que se trouvent les grands hôtels et les magasins d'objets de luxe. En allant vers la résidence on rencontre à droite le « Stor Torv » (grand marché) orné d'une statue de Christian IV ; plus loin le « Storthings-Bygning » (palais du Parlement), édifice moderne en forme de rotonde précédée de deux lions en pierre; il donne sur la place d'Ejdsvold et la promenade appelée « Studenterlunden », où l'on a érigé la statue d'un des plus éminents poètes norvégiens, Henrik Wergeland. « Studenterlunden » est le rendez-vous du « Tout Kristiania » ; les toilettes claires, surtout le blanc et le rose, y abondent ; comme en Hollande il paraît reçu que les jeunes filles aillent à la promenade sans l'assistance d'un chaperon ; les étudiants, reconnaissables à leur toque bleue passepoilée de blanc, papillonnent autour d'elles et, grâce aux longs jours d'été, cette place présente jusque très tard dans la soirée l'aspect le plus jeune et le plus animé.

(1) En Norvège la zone du territoire cultivable est si étroite que le sol labouré ne représente pas même la centième partie de la superficie du royaume.

Au haut de la rue, dominant la ville, au centre d'une terrasse semi-circulaire, s'élève la statue équestre de Charles XIV Jean (Bernadotte) saluant le peuple le chapeau à la main. Ce roi est un des souverains les plus remarquables qui aient régné en Scandinavie : étranger aux deux pays dont il n'a même jamais convenablement su parler les langues, reçu avec autant de méfiance par les légitimistes suédois que par les démocrates norvégiens, Charles XIV parvint à se tirer de cette situation avec habileté ; il sut ménager les susceptibilités du « Storthing » norvégien et étouffa dès son apparition un essai de restauration des Wasa. Aussi est-il devenu très populaire auprès des Norvégiens qui, par souscription nationale, lui ont élevé ce monument sur le socle duquel on a buriné cette belle parole : Folkets Kjaerlighed min Belœnning[1] !

Au-delà de la statue se dresse le Palais Royal, masse jaune précédée d'un portique et percée de nombreuses fenêtres, le tout dans ce beau style de caserne[2] des résidences souveraines de Bruxelles, d'Athènes et de Berlin[3]. Autour du château se trouvent le quartier élégant de la ville et l'Université, dont la fondation (1811) a eu pour effet de rendre la Norvège indépendante de Copenhague au point de vue littéraire et scientifique; l'Université qui comprend les cinq facultés, est fréquentée par quinze cents étudiants environ.

Y a-t-il, en résumé, à Kristiania une seule construction vraiment belle? Faisons une exception pour le palais du Parlement; les monuments religieux, tant l'église catholique Saint-Olaf que les temples luthériens de « Vor Frelsers » ou de la Trinité, tous construits en briques, m'ont paru être plutôt laids qu'autre chose;

(1) Que l'amour de mon peuple soit ma récompense.

(2) Deux ans après le commencement de la construction, le Storthing trouva que le palais devenait trop beau, et estimant qu'une demeure moins somptueuse pourrait suffire, retrancha tout nouveau crédit, de sorte que les plans durent être simplifiés.

(3) Ce château royal à triste mine est un domicile obligatoire; de par la constitution d'Ejdsvold, le roi est obligé à venir passer chaque année deux mois à Kristiania; il le fait généralement pendant les mois d'hiver.

même la « Gamle Akerskirke », la seule église de Kristiania qui date du Moyen Age et qui vient d'être restaurée en style anglo-normand, vaut à peine une visite.

Après cette première promenade d'orientation, je vais passer quelques heures au Musée de peinture. La nature a rendu la chose facile au peintre norvégien : s'il est paysagiste, il n'a, pour faire des chefs-d'œuvre, qu'à copier les tableaux sublimes que lui offre son merveilleux pays : les sites sauvages du Nordland, les effets magiques du soleil de minuit, les sombres rives du Sogne-fjord, les chutes d'eau du Hardanger; s'il est peintre de genre, quelle richesse de types ne trouve-t-il pas depuis le « Stril[1] » de Bergen jusqu'à la paysanne de Numedal, depuis le rude baleinier de Finmark jusqu'à la jolie fille de Vossevangen, depuis les scènes de la vie du pêcheur jusqu'à celles de l'intérieur des gaards[2]. Aussi, est-ce dans ces deux genres, c'est-à-dire dans la peinture vraiment nationale, que les artistes norvégiens ont excellé. Citons pour le paysage : Morten-Muller, « Vues de Kristiania et du Hardangerfjord »; — Gude, « Paysage pris dans la montagne »; — Eckersberg, « Une vue dans Jotunheim »; — Adelsten Norman, « Les Lofoten ». — Tidemand a pénétré dans l'intérieur des gaards; ses « Deux vieillards », son « Assemblée de Haugiens », son « Mourant » sont des toiles dont on se sépare difficilement, et qu'on n'oublie jamais.

Non loin du Musée de peinture se trouve le Musée des antiquités scandinaves (Oldsagssamling), où l'on voit en foule ces objets chers aux archéologues : haches, bronzes, silex, armes, vases, etc.; une de ces « oldsags » présente le plus haut intérêt, même pour les non-savants : c'est le « Wikingskib[3] » trouvé

(1) Habitant du « Strileland », c'est-à-dire des îles au sud-ouest de Bergen; les « Stril » sont réputés les meilleurs pêcheurs et les plus audacieux marins de la Norvège; leur nom, qui signifie « têtu », est un sobriquet qui leur a été donné à cause de leur flegme et de leur entêtement.

(2) Ferme.

(3) Bateau des Wikings.

en 1880 dans un tertre funéraire près de Gogstad. Ce bateau a 23 mètres de long sur 5 mètres de large; il est en chêne, vermoulu en plusieurs endroits et noir comme du charbon calciné. Il n'était pas ponté; une poutre qui le traversait par le milieu et se terminait aux deux extrémités en queue de poisson maintenait le mât, dont la partie inférieure seule est conservée; le gouvernail est, non pas fixé à l'étambot, mais accroché au flanc de tribord; il a plus de 3 mètres de long et son maniement devait exiger une force prodigieuse; la barre est ciselée et se termine en tête de dragon polychrome; les plats-bords étaient garnis de trente-trois boucliers en bois, cerclés de fer, peints alternativement en noir, jaune et or; on suppose que l'équipage d'un tel bateau était de 64 à 70 hommes.

Comme le chef gaulois que l'on mettait au tombeau, assis sur le coursier qui l'avait mené à la victoire, le Wiking se faisait ensevelir avec son bateau, instrument de ses conquêtes : au milieu de l'embarcation on assemblait des madriers en forme de tente; dans la chambre mortuaire ainsi formée, on déposait le cadavre entouré de ses trésors; le tout était recouvert de pierres, puis de terre en forme de monticule allongé. On n'a aucune donnée certaine sur le Wiking enterré dans ce bateau; lorsqu'on ouvrit le tertre, le toit de la chambre s'était effondré, une ouverture dans le flanc du bateau montrait que la tombe avait été violée, probablement par quelque maraudeur en quête de trésors; les objets précieux avaient disparu; on retrouva des débris de corps humains, les ossements de douze chevaux, de quelques chiens et d'un grand oiseau, peut-être un paon, une ancre, des étoffes brodées, des débris de harnachement plaqués de bronze, le dossier et les appuis d'un trône orné de sculptures en forme de tête de cheval, des marmites, enfin des figurines de jeu d'échecs. Non loin du bateau principal se trouvaient les restes d'un canot d'abordage et d'un débarcadère mobile. La découverte du « Wikingskib », due à M. Nicolaysen, est une trouvaille de la plus haute importance, car, sauf une image peu

claire sur la tapisserie de Bayeux, on n'avait aucune notion exacte de ces bateaux fameux dont l'apparition soudaine, au xe siècle[1], remplissait de terreur le cœur des plus braves.

Que l'on me permette à ce propos de transcrire la belle restauration qu'a fait Albert Vandal[2] d'une flotte de Normands :

« Il me semble apercevoir au détour d'un promontoire, un de ces vaisseaux d'aspect bizarre, qui portaient des côtes de la Norvège à l'embouchure de nos fleuves, les Northmen, les hommes du Nord. C'est un navire allongé, étroit; il rampe sur les flots, la proue figure la tête d'un dragon, le dos du monstre porte le pont, ses flancs forment la carène et sa queue se recourbe à l'arrière, dressée et menaçante. A bord se pressent les guerriers roux, vêtus d'une cotte de mailles, semblable à une carapace écaillée; leurs boucliers sont suspendus aux vergues; sur les avirons sont gravés des caractères mystérieux, les runes de la victoire, qui jettent l'épouvante dans les rangs de l'ennemi; les runes des flots, qui apaisent les génies malfaisants de la mer. Au mât flotte une flamme de soie blanche, sur laquelle se détache, le bec ouvert, les ailes déployées, le noir corbeau d'Odin; les sœurs, les fiancées des guerriers ont brodé pendant la nuit cet étendard symbolique en accompagnant leur travail de gestes et de paroles magiques. Derrière ce vaisseau s'avance une flotte entière; chaque navire reproduit l'image d'un animal : des lions, des dauphins, des taureaux élèvent au-dessus de l'eau leurs poitrails ruisselants; c'est une armée de monstres lancés à la nage, à la suite du Grand Dragon, le vaisseau amiral, qui porte le roi de mer. Ce chef élu n'est pas le fils d'un prince, c'est le plus brave des guerriers, celui qui n'a jamais dormi sous un toit de planches, jamais vidé la coupe près d'un foyer

(1) La Wikingstid (période des Wiking) de l'histoire de la Norvège s'étend depuis le commencement du VIIIe siècle jusqu'à la seconde moitié du XIe siècle.

(2) ALBERT VANDAL, *En karriole à travers la Suède et la Norvège*. Paris, Plon et Nourrit.

Le livre d'Albert Vandal est assurément un des plus intéressants qui aient paru sur la Norvège.

abrité; sous sa conduite les Wikings lâchent bride à leurs grands chevaux marins, et s'élancent au pillage sur la route des Cygnes Où vont ces écumeurs de mer? En trois jours le vent d'Est les aura portés à la pointe de la Grande-Bretagne. S'arrêteront-ils aux bouches de l'Escaut? Remonteront-ils la Seine et mettront-ils le siège devant Paris? Est-ce la Bretagne qui les tente, ou la grasse Aquitaine? Mais qu'importe! Ils se saisiront de quelque île située à l'embouchure d'un fleuve, s'y retrancheront, tireront leurs barques sur le rivage, puis de ce poste fondront sur les pays environnants, dévastant, brûlant, pillant. Si une ville leur offre rançon, ils prendront l'or et saccageront la ville; ils chanteront aux chrétiens la messe des lances. Rudes oiseaux de mer, ils partent en chasse et retourneront, fouilleront, dépèceront les provinces de leurs forts becs de cormoran[1]! . . . .

. . . .

A six kilomètres de Kristiania, s'élève sur les bords du fjord, le château royal d'Oskarshal : c'est un castel mignon du style gothique le plus riche, qui élance une tourelle blanche au milieu de touffes d'arbres sombres. L'intérieur est des plus intéressants; Oscar Ier y a réuni en tableaux une synthèse de tout ce que son royaume a de beau ; c'est là que se trouvent les célèbres *Scènes de la vie du paysan norvégien de Tidemand*. Tout l'amour d'un Norvégien pour son pays, tout le génie d'un artiste d'élite, toute la délicatesse d'une âme de poète se sont incarnés dans cette série de chefs-d'œuvre; écoutez les vers, simples et profonds comme toute la poésie norvégienne, que ces tableaux ont inspirés à Munch[2]:

(1) Ce sont ces mêmes Wikings, qui, cessant d'être pirates pour devenir explorateurs, découvrirent les premiers l'Islande, le Grœnland et l'Amérique. Leif, fils d'Eric le Rouge, quittant le Grœnland en l'an 1000, aborda à Terre-Neuve, puis dans l'estuaire du Saint-Laurent; une colonie norvégienne s'établit dans le pays auquel avait été donné le nom de « Vinland; » les relations avec la mère patrie se perdirent dans le courant du XIVe siècle, et l'Amérique dut être découverte une seconde fois.

(2) Andreas Munch, né en 1811 à Kristiania.

I. — Les enfants dans la montagne [1].

Qu'il fait frais à l'aube dans les pâturages de la montagne ; l'air léger, bien que parfois piquant, est comme un chant ; écoutez ! le cor champêtre résonne gaiement dans la solitude du fjeld. — Voyez sur le sommet deux enfants, un garçon, une fille ; l'air de la montagne a allumé sur leurs joues une lueur des Alpes ; pleins de joie, l'esprit pur comme le matin, ils attendent la vie. — Partout où la chèvre peut placer son pied, il ose s'aventurer, elle le suit sans pleurer ; ils marchent côte à côte sur les monts sauvages, avec une joie enfantine ; Dieu veuille qu'ils parcourent ainsi ensemble le chemin de la vie ! — Pourtant ils ne savent encore pourquoi ils se rapprochent l'un de l'autre, ni combien dans la vallée doivent souffrir les hommes. Le ciel est si frais, si bleu à l'heure du matin !

II. — Le premier aveu.

Un samedi soir, la jeune fille est assise silencieuse sur le banc du saeter [2] ; elle rêve ; elle ne sait si c'est de crainte ou de joie que son cœur palpite si fort. — Elle entend des pas fermes et rapides qui s'approchent : « La paix de Dieu ! » dit en entrant le gars de la ferme voisine. — Comme il est hardi ; il se place sur le banc vis-à-vis, tout près d'elle. — Il faut qu'en lui elle reconnaisse l'ami de son enfance, de son cœur. — Son fidèle regard plonge dans celui de la jeune fille, il tend sa large main : Écoute, ma bien-aimée, mon foyer t'attend, veux-tu être à moi ? — Mon

(1) Le lecteur voudra bien me pardonner l'allure peu française de nombreuses phrases de cette traduction ; j'ai préféré sacrifier la forme au désir de rendre autant que possible le mot à mot norvégien.

(2) On appelle « saeter » des huttes de montagne analogues aux chalets des Alpes ; les troupeaux y restent depuis la Saint-Jean jusqu'au commencement de septembre.

stabur[1] est rempli, mes étables riches en bestiaux, ma barque attend sous le hangar; à quoi me sert tout cela, si tu ne veux pas de moi! A tout jamais je serai triste! — Elle ne le taquine pas; tendrement, en tout honneur, elle pose sa main dans la sienne. Le voilà attaché, ce lien des âmes qui s'étend au-delà de cette terre. — L'attrait des jeunes années, ils le comprennent à présent; comme l'arbousier dans la vallée, fleurit pour eux la vie embaumée du printemps.

III. — La cérémonie nuptiale.

Dans la vie du paysan il est une heure solennelle, où il oublie ses peines, où sa bouche se déride; son œil, si calme d'ordinaire, brille comme un foyer ardent : c'est l'instant où l'église ouvre ses portes à sa fiancée et à lui; alors on voit étinceler l'or, on entend retentir les cris de joie des convives. — Bientôt les voisins y mêlent leurs voix, la vallée entière se réveille; à ce moment éclate toute la poésie étouffée par la tâche journalière; les coutumes d'antan renaissent pour un jour, le petit lait et le pain d'avoine se changent en viande et en tonneaux de bière. — L'heure a sonné pour ces deux jeunes gens, c'est leur jour de gloire; au milieu de leur garde d'honneur, de leurs échansons, comme roi et reine, ils marchent joyeux; elle porte solennellement la couronne d'or, il la conduit tout fièrement. Ah! qu'elle est jolie et gracieuse, qu'il est beau et vigoureux! — Les anciens les regardent avec délices et se rappellent le passé; les jeunes gens avancent pleins d'espoir; à l'aspect des gâteaux les petits enfants jettent des cris joyeux; et les montagnes puissantes abaissent doucement leur regard sur tous ces habitants de la vallée, et, resplendissantes de force, les prennent sous leur garde. — Au milieu des coups de fusil, des accords du violon et du son des cloches, le couple monte les marches sacrées, le

(1) Hangar à provisions.

maître des cérémonies s'incline : Entrez, fidèles, présentez-vous devant Dieu ! — Dès qu'il est entré dans la maison du Seigneur où le prêtre doit bénir le jeune couple, le cortège devient silencieux ; on n'entend qu'un murmure pieux, ressemblant au bruit des bouleaux tressaillant au vent du soir ; puis pendant des nuits et des jours entiers éclate de nouveau le bruit des fêtes ; le marié et la mariée emportent de ce jour un souvenir de délices pour les chagrins de la vie.

IV. — Le bonheur du foyer.

Bientôt la bénédiction du ciel descend sur le foyer des nouveaux mariés ; le pommier a porté des fruits, le blé a commencé à pousser. Dans la nouvelle demeure un enfant est né ; maintenant la vie regarde gravement le père et la mère, mais le sourire de l'enfant est si doux. — Ce sourire fait jaillir du sein de la mère une source infinie d'amour et donne aux bras du père dix fois plus de force. Ils comprennent que l'arbre de leur vie a jeté des racines profondes. — Les fatigues du jour ne leur sont plus qu'une joie au milieu de leurs enfants qui s'épanouissent comme des fleurs ; que Dieu leur donne la force dans les rudes épreuves ; ils savent bien que l'adversité les visitera un jour ! — Il n'est personne en ce monde qui puisse y échapper, encore moins ici où le ciel est rude, où tourbillonne la neige et où l'avalanche s'abat sur la maison solitaire du paysan.

V. — L'enfant malade.

L'heure fatale a sonné ; ils connaissent les peines ; leur enfant, leur chéri est malade jusqu'à en mourir. Les ténèbres de la mort ombragent son visage d'enfant ; mort cruelle, tu te plais à visiter la demeure de l'amour ! — L'enfant les regarde, les yeux

suppliants. Un seul peut aider, eux ne le peuvent pas. Toi qui es resté auprès de celle que tu aimes quand la mort s'approchait d'elle, tu peux seul comprendre la souffrance de ne pouvoir lui sauver la vie, même au prix du sang de ton cœur! — Jours et nuits la mère a veillé, elle est brisée maintenant, sa plainte est muette. Elle étend sa main vers le Livre des Livres, elle sait que là est la consolation qu'aucune tristesse ne saurait vaincre! — Le père regarde devant lui, sa poitrine se serre, son esprit s'égare. Que médite-t-il? Il prend Dieu à partie : « Seigneur, prenez tout ce que je possède, mais ceci, non, non ». — Pauvres parents, abandonnez-vous à Dieu! vous ne trouverez pas le mot de l'énigme éternelle. Si telle est Sa volonté, donnez-Lui votre enfant! il sera heureux là-haut au milieu des anges. — Vous êtes deux pour porter le deuil : songez à celui qui reste seul avec sa souffrance. La vie peut reprendre son sourire et vous offrir encore des joies. — Des enfants aimants peuvent encore grandir autour de toi, femme! et déjà tes flancs en portent un qui va te frayer le chemin du bonheur!

VI. — Les premiers enseignements de la mère.

Il fait si calme dans la vallée profonde, dans la cabane que le paysan a construite lui-même en lourds madriers. Qu'il est doux le fidèle ombrage de la vie de famille; dans l'âtre brûle la flamme du cœur. — La joyeuse ménagère est entourée de ses filles; elle les élève dans la foi de ses pères, dans la chasteté et la décence de la femme. — Elle les entoure de soins, leur apprend à filer, à tisser le lin et la laine qui les protègent contre la rudesse des vents. — Pendant que les mains diligentes travaillent, elle dépose dans leur cœur ces paroles de vie que l'enfant peut comprendre, mais que le sage ne peut approfondir. — Plus tard la parole divine ne pénètre pas aussi profondément dans le cœur que lorsqu'elle

tombe de la lèvre maternelle dans le tendre esprit de l'enfant. — Alors elle y reste, elle y prend racine et forme en grandissant la couronne de la vie.

VII. — Les premiers enseignements du père.

Le père, assis sur le rivage du fjord, apprend à son fils à devenir un homme. — Écoute, mon garçon ! tu n'es plus un enfant, tu as mieux à faire que de nouer des mailles. — A la prochaine pêche je t'emmènerai pour jeter les filets. — Tu verras avec quelle joie on les retire, un hareng argenté dans chaque maille. — Ni tempête, ni froid ne te feront reculer, ni les vagues remplissant le bateau. — Et lorsque tu seras accoutumé au fjord, je t'enverrai plus loin. — Tu sais qu'il est de coutume dans le Nord de faire sillonner la mer par le fils du laboureur. — Tu l'as appris du livre des légendes, qu'au coin de l'âtre j'ai lu cet hiver. — Le matelot norvégien est toujours renommé à l'étranger, il y trouve l'argent et l'honneur. — Ma ferme est petite, tes frères sont nombreux ; chacun de vous doit se frayer son chemin dans la vie. — L'aîné gardera le champ de son père, les autres suivront des routes différentes. — Je vous ai à tous appris un métier, à manier la hache et le couteau, à courir rapidement les patins aux pieds, le bâton à la main, par le fjeld désert, cette mer de neige éclatante. — Mais toi, la mer bleue t'appelle, tu y aspires depuis longtemps, je l'ai vu. — Le jeune garçon fait signe de la tête, sa joue s'empourpre ; qu'il parte ! il ne manquera pas de vent pour gonfler sa voile.

VIII. — La pêche dans le fjord.

Les ombres de la nuit d'automne pèsent sur le fjord ; les étoiles ne brillent pas ; derrière un nuage la lune pâle ne jette qu'une faible lueur sur la crête de la montagne ; tels des souvenirs à demi

effacés, jettent une note moins sombre sur les jours de tristesse. — De tous côtés s'élancent vers le ciel des remparts de montagnes, des rochers gigantesques comme les mauvais génies des ténèbres; à leurs pieds sommeillent les eaux noires, pas une vague ne frappe les rivages escarpés. — Voyez-vous là-bas briller une lumière? C'est une torche, une étrange lueur rouge vacille sur l'eau, un bateau porte la flamme le long des montagnes; ce sont quelques riverains qui pêchent au flambeau. — Pleins d'espérance, ils restent silencieux, attentifs à embrocher la truite grasse; ils sont tous dans le bateau, petits et grands; malgré ses terreurs, la nuit ne les empêche pas de sillonner leur fjord. — Comme Thor, au moment de frapper le serpent de Midgard, tel le pêcheur se tient en vigie la torche à la main; sa femme le regarde calme, les yeux de l'enfant le cherchent; c'est un guide sûr, lui si fort, si grand. — La barque glisse doucement, il fait si calme qu'on entend la goutte d'eau rouler sur les flancs du bateau; au-dessus d'eux se dresse la paroi du fjeld rougi par la lumière, pendant que du gouffre sortent de mystérieux frémissements. — C'est par des nuits pareilles que naissent dans l'esprit du paysan les légendes des géants et des nymphes des eaux; il n'en dit rien jusqu'à l'hiver; alors la poésie se réveille et parle par la bouche du peuple.

IX. — Le départ du dernier des enfants.

Les années se sont écoulées. Le père est déjà vieux et la mariée, autrefois si belle, est ridée maintenant. Le cercle de famille, d'abord augmenté, est devenu plus restreint; l'un après l'autre, les enfants ont quitté le foyer domestique. — Bientôt il ne leur reste que le dernier, l'enfant chéri de leur vieillesse; ce jeune oiseau, dont les ailes ont poussé sans qu'il le sache, va aussi quitter le nid. — Les vieux ne se plaignent pas, bien qu'ils sachent qu'avec lui s'en va leur dernière joie; ils se soumettent à la

volonté du Ciel et ne cherchent pas à le retenir. — Ils le bénissent et ils s'arrêtent sur le seuil de la maison; il se retourne vers eux une dernière fois, sa poitrine se serre, et il ne peut leur dérober ses larmes; mais le monde attire sa jeunesse. — Les vieux savent que le monde ne tient pas ses promesses, mais il faut qu'il tente les combats de la vie. Aussi loin que le regard peut s'étendre, ils le suivent des yeux, puis, silencieux, se donnent la main et rentrent dans la maison.

X. — Les deux vieillards.

Les voici maintenant, les deux vieux, seuls dans leur maison solitaire; ils jouissent du calme du soir, ils ne craignent pas la nuit. — Comme le pays qui les a vu naître, ils ont loyalement soutenu la lutte, ils ont eu leur temps de joie et de douleur, leur part de bonheur et d'adversité. — Leur arbre a porté des fruits, des rejetons sont sortis de la souche; à présent, chacun d'eux porte lui-même ses fleurs. — Il faut que ces rejetons se séparent de la souche, qui doit dessécher toute seule; elle ne portera plus de feuilles sur cette terre, ses branches sont tombées. — Ils le savent et ils rendent grâce à Dieu, qui les a laissés vivre ensemble jusqu'à ce que l'âge les éteigne tous deux et les unisse dans l'amen de la vie. — Cependant, ils ne sont pas seuls dans leur vieillesse; leurs souvenirs sont avec eux, et devant eux, est ouvert le Livre saint, source de toute consolation. — Ils y lisent de la paisible félicité qui les attend après la mort; déjà, elle fait descendre un reflet sur leurs têtes chenues. — Bientôt, le sol de leur patrie va les couvrir, lui dont leur vie était l'image : solitaire et dure comme les montagnes de la Norvège, riche et profonde comme ses vallées. . . . .

. . . .

. . . .

Le cadre de ces tableaux délicieux, le pays même où se passent ces scènes exquises, c'est J. Friis qui a été chargé de le peindre, et il l'a fait d'une façon magistrale : Voici la chute de Naes dans le Hallingdal, le défilé du Ravnejupet dans le Thelemark, le Romsdalhorn, le village de Lom dans le Gudbrandsdal, le torrent Laagen dans le Numedal, et le Norangfjord dans Sondmœre.

Dans le Grand Salon se trouvent les statues des quatre rois les plus populaires de l'ancienne histoire norvégienne : Harald aux beaux cheveux, Olaf Tryggvasœn, Saint Olaf et Sverre Sigurdssœn; enfin, une des salles supérieures est décorée de hauts reliefs tirés de la *Frithjofsaga*, entourés de paysages du Sognefjord, représentant le théâtre des principales scènes de l'épopée. — Et quand, après avoir admiré toutes ces splendeurs de l'art, nous serons allés sur la terrasse du château, d'où l'on domine le fjord jusque dans ses derniers et délicieux replis, alors nous comprendrons l'enthousiasme des Norvégiens pour leur Oskarshal, qui se résume dans ces fières paroles adressées à tout étranger : « Har De set Oskarshal [1] ? »

Dans la forêt qui entoure le château, et comme pour épargner aux habitants de la capitale la peine d'aller voir sur place les curieux spécimens de leur antique architecture nationale, on a reconstruit une stue [2] de Hove dans le Thelemark, et la Stavekirke [3] de Gol dans le Hallingdal.

De retour dans la ville, je m'abandonne au plaisir d'errer dans les rues sans but déterminé : je vais jeter un coup d'œil dans les deux grands établissements philanthropiques de Kristiania : les cuisines populaires — où deux mille personnes prennent journellement une nourriture excellente à raison de 42 à 47 oere [4] par repas, —

(1) Avez-vous vu Oskarshal ?
(2) Maison de paysan.
(3) Ancienne église en bois.
(4) 100 œre = 1 krone (couronne) = 1 fr. 40.

et les quartiers Petersen, trois bâtisses immenses élevées sous la direction du consul d'Autriche Petersen ; les étages sont divisés en demeures construites pour des ménages modestes, dans des conditions, dit-on, de parfait confort, et surtout de parfaite hygiène ; les rez-de-chaussée sont occupés par des « bazars » où se vendent du poisson et des comestibles ; ce sont, paraît-il, des modèles de salubrité et de propreté. En revenant dans la Karl-Johansgade, j'entre dans quelques magasins de joaillerie ; on trouve là beaucoup de jolies choses : des parures en filigrane d'argent, des imitations des bijoux de l'ancien temps, pendeloques immenses, hanaps énormes, bagues aux formes curieuses, ceintures d'argent, vidercomes ciselés, cornes d'abondance, broches grandes comme la paume de la main, enfin de ces couronnes vieilles de plusieurs siècles, qui se transmettent de génération en génération et que le père pose sur la tête de sa fille le jour de son mariage (1), parures hautes et massives avec une triple rangée d'arcades où sont suspendues des boules et des breloques d'argent. Plus loin les magasins de pelleterie étalent toutes les fourrures de la faune polaire, depuis l'humble peau du renne jusqu'à la précieuse toison de l'isatis de la Nouvelle-Zemble, depuis les petits manchons en lynx du Finmark jusqu'aux gigantesques ours blancs du Spitzberg.

Un voyageur charmant dit en parlant de Kristiania que « cette jeune capitale est comme un enfant auquel des parents prévoyants ont commandé un habit un peu ample en vue de la croissance (2) ». Pour être un tantinet malicieuse, l'observation est vraie car, sauf dans la Karl-Johansgade, les habitants paraissent perdus dans ces rues trop larges et ces places trop vastes. Les voitures de maîtres sont rares ici ; les quelques équipages que j'ai vus, conduits par des cochers en képis galonnés, m'ont paru très modestes ; équipages de province, dirait un Parisien.

(1) Voyez plus bas, Chapitre XIII.
(2) VANDAL, ouvrage cité.

L'étranger, surtout celui venant d'Allemagne, est frappé en Norvège de l'absence presque complète de soldats ; et cependant le service militaire y est obligatoire ; il faut dire que l'armée se compose plutôt de cadres que d'effectifs ; il n'y a guère que deux mille hommes de troupes en service continu.

J'ai eu la curiosité de visiter le palais où se réunissent les législateurs de l'étrange pays que je vais parcourir, une république dont le président porte le titre de roi. Le « Storthing [1] » se compose de cent quatorze membres élus par tous les citoyens âgés de vingt-cinq ans ; l'assemblée se divise par voie de tirage au sort en « Lagthing », qui comprend un quart, et en « Odelsthing », formé des trois autres quarts des membres ; tout projet de loi est d'abord soumis à l' « Odelsthing » ; si celui-ci le rejette, il est considéré comme non avenu ; dans le cas contraire, il est renvoyé au « Lagthing ». S'il y a dissentiment entre les deux sections, elles se réunissent en une seule assemblée et, pour être admise, la loi doit réunir deux tiers des voix. Aux lois ainsi votées, le roi peut opposer un veto qui emporte renvoi du projet devant un autre Parlement et peut être renouvelé deux fois ; si le troisième « Storthing » adopte de nouveau la loi, la volonté nationale l'emporte. Le souverain et les représentants du pays n'ont fait usage que deux fois de ces prérogatives extrêmes : en 1821 le « Storthing » abolit les titres de noblesse en ôtant au roi le droit d'en conférer de nouveaux, et en décrétant qu'à l'avenir tout fils de comte ne serait plus que baron, et que le fils de baron deviendrait simple citoyen ; malgré l'opposition royale la noblesse a été abolie.

Contrairement à ce qui se passe dans les autres pays, les membres du Gouvernement n'assistent pas aux discussions du Parlement ; les projets de loi sont apportés solennellement devant l'assemblée par un des conseillers de la couronne qui en donne lecture, puis se retire, et le « Storthing » discute et délibère sans intervention du pouvoir exécutif.

(1) Parlement.

Si le Parlement maintient avec jalousie et méfiance les droits des citoyens vis-à-vis du pouvoir royal, il est plus attentif encore à sauvegarder l'indépendance de la Norvège vis-à-vis de la Suède et cela s'explique par la façon dont la réunion hybride de ces deux peuples s'est opérée.

C'était en 1810; la Norvège, qui depuis la Réforme n'était plus qu'une province danoise, se souvint de ses anciens jours de liberté; une société patriotique est fondée à Kristiania « dans le but de poursuivre l'affranchissement de la patrie du joug étranger et l'érection de la Norvège en un état distinct et autonome; » mais comme ce projet idéal a peu de chance de réussir, on songe à une union avec la Suède, ce pays voisin il est vrai, mais avec lequel pendant cinq siècles on n'avait cessé d'être en guerre.

L'année précédente (1809) l'empereur Alexandre Ier, profitant des fautes politiques de Gustave IV, avait enlevé la Finlande à la Suède; protestations du cabinet de Stockholm, quand en 1813 le czar lui fit entrevoir que la Russie prêterait son concours à la Suède, si celle-ci voulait s'annexer la Norvège; la cession de la Finlande est alors ratifiée et les Suédois envahissent le Danemark. La campagne ne fut pas longue, et les Danois par le traité de Kiel cèdent à la Suède leurs droits sur la Norvège (janvier 1814). Mais les fiers descendants des Wikings n'entendent pas que l'on dispose ainsi d'eux; les députés norvégiens se réunissent à Ejdsvold, protestent contre le traité de Kiel, proclament l'indépendance de leur pays et en offrent la couronne au prince héritier de Danemark, Christian Frédéric, qui était gouverneur du pays et très populaire. Une armée suédoise entre alors en Norvège et prend Frederikshald; mais des deux côtés on a bientôt le sentiment qu'il vaut mieux s'entendre que de se battre : Christian Frédéric abdique; Charles XIII de Suède est proclamé roi de Norvège et en retour accepte la constitution d'Ejdsvold. C'est donc librement, parce qu'elle l'a bien voulu, que la Norvège est entrée en union avec la Suède. Mais Charles XIII étant vieux et sans enfants, les Suédois avaient

déjà en 1810 choisi comme prince héritier le maréchal de France Bernadotte, ce qui a permis au fils d'un avocat de Pau de réunir sur sa tête les couronnes de Saint Erik et de Saint Olaf!...

Ce sentiment d'indépendance vis-à-vis de la Suède est si vif, que l'on ne saurait faire une plus grande injure à un Norvégien que d'assimiler son pays à une province suédoise[1]. Non seulement la Norvège veut avoir en propre tous les différents rouages administratifs, son budget et son armée — et même aujourd'hui, son corps diplomatique — mais il a fallu les plus grands efforts pour décider le « Storthing » à entrer en union monétaire avec la Suède; le paysan n'accepte aujourd'hui encore que difficilement les billets de la banque de Stockholm; les deux royaumes sont séparés par une douane. J'ai déjà dit que le roi est obligé de venir passer deux mois tous les ans à Kristiania; il doit alors se dépouiller de tout ce qui pourrait rappeler qu'il est souverain suédois et devenir Norvégien; ses aides de camp suédois le quittent à la frontière et, sauf un secrétaire qu'on a bien voulu lui laisser, la cour doit être composée exclusivement de Norvégiens pendant tout le séjour du roi à Kristiania. —

Mais entrons dans la salle du Parlement; la décoration en est sévère, d'une blancheur relevée par quelques dorures et par un tableau représentant la Constituante d'Ejdsvold. Les bancs sont déserts, et aux tempêtes des discussions, aux applaudissements, aux cris des séances a succédé le silence sépulcral des sessions closes... Les salles du « Storthing » ne retentissent cependant que rarement des clameurs furibondes dont les Chambres de certains pays donnent souvent le triste spectacle. Il n'y a pas de tribune aux harangues, l'orateur s'adresse au président; on discute froidement, on vote librement, sans avoir à soumettre sa façon de penser et sa conscience, aux décisions prises d'avance par « la droite » ou « la gauche », car ces termes étaient inconnus en Norvège jusqu'en 1882,

(1) Le roi ne peut confier le gouvernement de la Norvège qu'à un vice-roi, et ce vice-roi ne peut être un autre que le prince héritier

quand les paisibles Norvégiens crurent qu'il était du devoir d'un grand peuple de « faire de la politique ». A propos d'une définition législative du droit de veto royal, les passions politiques atteignirent un degré de violence inconnu jusque-là : le « Storthing » se divisa violemment en « hœire » (droite) et en « venstre » (gauche), et ne décida rien moins que la mise en accusation des ministres; Jean Sverdrup, le leader de la gauche, fut nommé président du ministère (1884); démocrate parvenu au pouvoir, il devint conservateur fervent, se brouilla avec son parti et dut céder la place à un ministère conservateur Stang (1889). Depuis ?? . . . .
. . . .

Dans des villes comme Throndjhem et Bergen le voyageur n'a d'autre distraction pour passer la soirée que de s'asseoir sur le perron de l'hôtel et de regarder les passants; Kristiania a tenu à affirmer sa supériorité de capitale en créant un café-concert, un « Tivoli »; la société y est calme et très convenable; chanteuses et chanteurs sont Allemands, Suédois et Français; de Norvégiens, pas un seul.

29 Juin.

Je faisais quelques emplettes chez un libraire quand je vis entrer les deux jeunes Français aperçus à Brême, accompagnés d'un monsieur et d'une dame; cette dernière demande un Indicateur des chemins de fer; personne ne comprenant le français, je me permis d'insinuer que cet objet répondait au doux nom norvégien de « Communicationer » (prononcez Communicaschouner); ce minime service me valut un aimable merci et forma le commencement de mes relations avec M. et Mme Milanet.

A 1 heure 50 de l'après-midi partait de Kristiania le train qui correspondait au prochain bateau-touriste de Throndjhem au Cap Nord. Je retrouve à la gare M. et Mme Milanet, M. Veilelé et M. Recca; les deux premiers, je l'apprends avec grand plaisir, prendront passage sur le « Sverre-Sigurdssœn » sur lequel j'avais moi-

même retenu une cabine; la plupart des autres voyageurs sont également en partance pour le « Cap » et nous nous dévisageons déjà maintenant avec la curiosité contenue de ceux qui lieront inévitablement connaissance sous peu.

Le train traverse la contrée assez uniforme appelée Romerike; nous passons à Ejdsvold, la ville sacrée; l'État a acquis le gaard appelé « Ejdsvold-Verk » où s'assembla la Constituante de 1814. La partie de la voie de Kristiania à Ejdsvold est la plus ancienne de la Norvège (1851). Bientôt après nous atteignons le lac Mjœsen; la forme allongée et étroite de cette « mer intérieure de la Norvège », qui ne mesure pas moins de 100 kilomètres de longueur, en a fait une route de grande communication entre le Nord et le Sud du pays; la sonde y atteint jusqu'à 450 mètres [1]; les bords du Mjœsen forment la contrée la plus fertile de la Norvège. Nous soupons à Hamar et, après le repas, chacun va remettre son écot au caissier, qui accepte sans contrôle ce qu'on veut bien lui payer.

Nous avons cependant eu le temps de jeter un regard sur les ruines de Hamar, quatre arceaux romans qui se dressent solitaires et tristes sur la grêve du lac bleu; ce sont les restes d'une vénérable cathédrale construite au XIIe siècle, alors que Hamar était la ville la plus riche et la plus peuplée de l'Est du pays; l'église fut détruite pendant la grande guerre scandinave, la « guerre de sept ans, » la ville même, mise à sac et rasée. Ce n'est que depuis la construction de la voie ferrée que Hamar, actuellement chef-lieu de la préfecture de Hedemark, se relève lentement de ses ruines. Le chemin de fer à écartement normal s'arrête ici, au delà ce n'est plus qu'une voie étroite que l'on parcourt dans des voitures qui n'ont de « wagons-lits » que le nom. La ligne quitte la vallée du Mjœsen, traverse un plateau pour descendre à Elverum dans celle du Glommen dont elle ne quittera le cours que près de Rœraas.

(1) Le fond du lac se trouve ainsi à 322 mètres au-dessous du niveau de la mer.

Cependant la conversation avec mes compagnons s'est engagée, et nous en sommes bien vite au-delà des banalités d'une première entrevue; déjà l'on se communique les projets ultérieurs de voyage, car, si sur quarante touristes allant au Cap Nord, trente-cinq s'en vont par le même chemin jusqu'à Throndjhem, pas deux ne prennent la même route pour revenir de cette ville vers le sud; MM. Recca et Veillelé caressent les plus vastes projets : aller au Cap Nord, non par le bateau touriste, mais par le bateau-poste qui met le voyageur en communication plus intime avec les indigènes, de là à Vadsœ pour assister à une pêche à la baleine; retour en Europe par Arkhangelsk et Saint-Pétersbourg. J'admire l'esprit d'aventure de ces deux jeunes gens; ils ne savent ni un mot de norvégien, ni de russe, ni même d'allemand, et Veillelé n'avait jamais quitté Seine-et-Oise; c'est assez crâne pour un début!

Près de Stenvicken nous voyons la première neige; elle ne couvre encore que quelques pics isolés; les flancs des montagnes sont tapissés de forêts, mais le chêne et le hêtre, ces éléments essentiels de nos bois, ont disparu; c'est le sapin qui les remplace et au milieu des troncs roux se détachent, semblables à des fils d'argent, les pâles et grêles bouleaux. Au-dessous de nous, le Glommen roule ses eaux bleuâtres avec calme et majesté; le lit du fleuve est immense, entrecoupé d'îlots verts. Il est 10 heures du soir, le soleil est couché, et quoiqu'il fasse encore jour, l'atmosphère s'emplit d'une vapeur blanchâtre qui, en rendant indécis les contours du paysage, donne à tout le tableau une incomparable grandeur. Tels je me représente les fleuves de l'Amérique du Sud, l'Amazone et le Parana, qui roulent lentement ces masses d'eau énormes qui dessalent la mer à des centaines de lieues. La nuit tardant à venir (il est 11 heures) nous y suppléons en fermant les stores du wagon; pendant notre sommeil nous passons à Rœraas, petite ville minière avec des gisements de cuivre importants, que l'on exploite depuis plus de trois cents ans; le climat de Rœraas est un des plus durs de toute la Norvège, le froid oblige les mineurs à travailler sous

terre pendant les trois quarts de l'année. Branle-bas général à 6 heures du matin; le train s'arrête à Stœren pour le déjeuner; nous avons quitté les larges vallées, sommes au fond d'une gorge humide qu'entourent des montagnes hérissées de sapins, et rayées de filets d'eau argentés.

C'est au buffet de Stœren que j'ai fait mon premier repas vraiment norvégien. Au milieu de la salle se dresse une table surchargée de mets : à côté des plats chauds ordinaires s'alignent du hareng fumé, des œufs durs hachés fin, du saumon cru, du brochet froid, des sardines norvégiennes garnies de persil et de feuilles de laurier, des crevettes énormes, du pœlse (saucisson très parfumé), des côtelettes d'agneau, des tranches de corned beef et de langue de renne, des compotes de « multebaer(1) » avec du lait et du sucre en poudre; tous ces plats distribués par portions sur des soucoupes minuscules ovales, semblables aux plats qui servaient anciennement aux barbiers; chacun se sert soi-même selon ses goûts et son appétit et s'entoure d'une quantité plus ou moins grande de ces petits plats à barbe qui bientôt convergent en un demi-cercle dont le consommateur est le centre — aspect original qui fait sourire les premières fois. Pas de plat de résistance proprement dit, mais comme l'abeille on s'amuse à butiner sur cinq ou six mets différents jusqu'à extinction de forces et d'envies; ensuite on passe en revue les liqueurs variées que recèlent de grands fûts cerclés d'argent, et l'on va payer au comptoir une taxe uniforme de 1 krone 25 œre, prix bien modique pour la quantité de choses absorbées.

(1) Petit fruit jaune ressemblant à une grosse mûre; la plante a l'aspect du fraisier; l'arôme de la multebaer est exquis.

III

Throndhjem.

A 7 heures du matin nous entrons en gare à Throndhjem; les voyageurs se rendent en caravane au bateau du « Cap »; on m'assigne à l'avant la cabine d'un des lieutenants; pour avoir beaucoup plus de tangage j'aurai un peu plus d'espace; MM. Recca et Veillelé renoncent à leur voyage en bateau-poste et prennent « in extremis » passage à bord du « Sverre Sigurdssœn. »

Au point de vue historique, Throndhjem, l'antique Nidaros, est la plus intéressante des cités norvégiennes; elle vit les commencements et l'apogée de la royauté et du christianisme dans ce pays; comme résidence des souverains et siège du métropolitain du Nord de l'Europe, elle fut à la tête de la Norvège pendant les grands siècles de son histoire. C'est à Frosta, non loin d'ici, que, dès le IXe siècle, se réunissait le « Frostathing », la plus ancienne de ces assemblées de la nation qui, comme les Francs aux Champs de Mai, faisaient les lois, rendaient la justice et décidaient de la paix et de la guerre[1]. Harald aux beaux cheveux vint résider, non loin

(1) Au Frostathing s'assemblaient les tribus habitant autour du fjord de Throndhjem; le Gulathing réunissait à Gula (à l'embouchure du Sognefjord) celles de la côte occidentale et l'Ejdsifjathing (près Ejdsvold) celles de Viken (le pays autour du fjord de Kristiania); primitivement le « Thing » élisait le roi; plus tard celui-ci n'avait qu'à se faire reconnaître par cette assemblée.

de Frosta, au gaard Lade et y tint cour au milieu de ses barons ou « Jarls » qui prirent de ce fait le nom de « Ladejarle ». Hakon le Bon avait reçu le baptême en Angleterre; venu à Lade (961), il y fit les premières tentatives pour introduire le christianisme en Norvège; mais les « Thrœnder » ne voulurent rien entendre du « Christ blanc » et Hakon se vit obligé d'assister à un sacrifice païen, de boire l'hydromel sacré, de manger le foie d'un cheval égorgé à l'autel; après avoir vécu en chrétien, il mourut en païen et fut solennellement enterré comme tel. Sous le règne de son successeur le Jarl Hakon, le paganisme jeta un dernier éclat; sanguinaire et voluptueux, Hakon fut détrôné par le grand Olaf Tryggvasœn (995-1000) qui reprit avec énergie les projets de Hakon le Bon. Aussitôt débarqué en Norvège, Olaf Tryggvasœn réunit les clans en « Thing » sur l'île de Moster (à l'entrée du Hardangerfjord) et le peuple fit le serment d'adorer le vrai Dieu; la première église chrétienne fut érigée sur l'emplacement même où le serment avait été prêté; c'était en 995 (1). Le roi bâtit une seconde église à Selje (près du cap Stad) où Sainte Sunniva, la future patronne de Bergen, avait vécu saintement et était enterrée; le troisième sanctuaire chrétien fut construit à l'endroit où plus tard s'élèvera Throndhjem et dédié à Saint Clément. En même temps que cette dernière église, Olaf Tryggvasœn bâtit un palais à l'embouchure de la Nid et jeta ainsi les fondements de Nidaros; un jarl mécontent, Erik Hakonssœn, attira en Norvège les armées des rois de Danemark et de Suède; la rencontre eut lieu à Svolderer; Olaf Tryggvasœn trouva la mort dans la bataille (1000)... l'unité du royaume et le christianisme étaient remis en question pour un certain temps.

C'est Olaf Haraldssœn (Saint Olaf), qui devait être le restaurateur de la royauté et le véritable apôtre de la religion nouvelle; il naquit

(1) Cette conversion en bloc n'est pas un fait isolé parmi les peuples scandinaves; l'Islande et les Farœr adoptèrent le christianisme en suite d'une décision de leur « Thing. »

vers 992; son père, un descendant de Harald aux beaux cheveux, était un des rois de Viken. Dès sa jeunesse, Olaf fut Wiking, et ses courses vagabondes le menèrent jusqu'en Russie et en Espagne; il doit avoir été baptisé à Rouen. Il s'apprêtait, dit la tradition, à aller à Jérusalem quand il vit en songe un homme puissant qui lui ordonna de retourner dans son pays, lui prédisant qu'il en deviendrait le souverain. En 1015, Olaf débarqua à Saelo (à l'entrée du Nordfjord); plusieurs combats heureux le rendirent maître du centre de la Norvège et il se fit proclamer roi à Nidaros. La propagation de la foi chrétienne devint dès lors le but principal de ses efforts, l'évêque Grimkell lui fut un puissant auxiliaire; le roi y avait travaillé pendant douze ans, quand une partie de ses barons restés païens se révoltèrent à l'instigation du Jarl Thorir, et appelèrent Knut de Danemark à leur aide; Olaf dut se réfugier en Russie; il y rassembla une armée et envahit le pays de Throndhjem; la bataille eut lieu près de Stiklestad, l'armée du roi fut vaincue et Olaf tué de la main de Thorir (1030). La mort de ce grand roi sur le champ de bataille en combattant des païens, entoura son nom de la double auréole de héros et de martyr et ne contribua pas moins que sa vie à la propagation du christianisme. Des miracles eurent lieu à l'endroit où le roi était tombé; Thorir, pris de regret, vint rechercher le cadavre de celui qu'il avait tué, et ses propres blessures guérirent au contact du corps du roi; une source jaillit au même endroit; un aveugle recouvra la vue en se lavant avec l'eau qui avait servi à l'ensevelissement. Quelques mois après la bataille de Stiklestad l'opinion s'établit spontanément que le roi Olaf avait « vraiment été un saint homme »; le cadavre fut exhumé et trouvé intact; l'évêque Grimkell fit une enquête sur les miracles, et une année après la mort, clergé et peuple norvégiens prononcèrent la canonisation de leur roi[1]... Le corps du martyr est transporté à Nidaros; Magnus, fils et successeur de Saint Olaf, fait construire

(1) Le procès en canonisation n'a jamais été régulièrement instruit par la Cour de Rome, mais la vénération de Saint Olaf est autorisée et approuvée.



une châsse pour recevoir les restes de son père ; une église est bâtie en son honneur ; le culte de Saint Olaf devient culte national et les pèlerins apportent la richesse et la prospérité à la ville qui, au XIVe siècle, ne compte pas moins de quatorze églises, de cinq couvents et est devenue le centre politique et religieux de la Norvège. La Réforme, qui mit fin aux pèlerinages, la peste et les incendies vinrent ruiner la ville ; au commencement de ce siècle, la fière cité royale ne comptait plus que 7 000 âmes. Aujourd'hui elle semble renaître et compte 22 000 habitants.

Throndhjem s'étend sur les rives du fjord de même nom ; la Nid entoure presque entièrement la ville, dont la position géographique est des plus avantageuses : au fond d'un fjord qui ne gèle jamais, au centre de cette dépression des monts Kjœlen qui sépare le Nord et le Sud du pays, à distance à peu près égale du Cap Nord et du Sund, au point de jonction des lignes de Stockholm et de Kristiania. Quoique à la latitude de l'Islande, la ville jouit d'un climat relativement doux : l'avoine, l'orge, le seigle, le froment y parviennent à maturité ; j'y ai vu des tilleuls, des pruniers, des pommiers, des cerisiers et même des noyers ; les fruits de tous ces arbres restent, il est vrai, un peu acidulés, mais l'arôme en est délicieux[1]. Malgré cela, Throndhjem, que l'on s'est complu à appeler la Lucerne de la Norvège, est une grande bourgade et non une ville ; les rues tirées au cordeau, se coupant à angle droit, assez larges pour arrêter les incendies, sont trop vastes pour la faible population. Les maisons sont basses, en bois, assises sur un carré de maçonnerie, peintes en gris jaunâtre, et n'ont pour tout ornement extérieur qu'un cadre qui entoure les fenêtres. Dans la « Munke gade » s'élève une grande bâtisse à un étage, la résidence du gouverneur où le roi descend lors des fêtes du couronnement ; c'est le plus vaste édifice en bois qui existe, dit-on, dans le monde entier. Les géraniums, les roses, les verveines dont chaque habitant

(1) Les botanistes disent que c'est la chaleur qui donne aux fruits leur sucre et la lumière leur arôme.

garnit ses fenêtres ne peuvent empêcher que Throndhjem n'ait l'air froid et triste comme ses longues nuits d'hiver.

Au milieu de la prose de l'heure présente, un monument rappelle cependant la gloire du passé : c'est la cathédrale. Le corps de Saint Olaf avait d'abord été exposé dans l'église construite par Olaf Tryggvasœn ; le roi Magnus l'avait ensuite transporté dans une église portant le nom de Saint Olaf ; enfin Olaf Kyrre (1066-1093) jeta à l'endroit même où le corps avait été enterré, les fondements d'un sanctuaire qui, après des transformations successives sous les archevêques Eystein et Eilif devint, au commencement du XIVe siècle, la cathédrale de Throndhjem, le plus beau monument de la Scandinavie. Vinrent le XVIe siècle et les fureurs des Iconoclastes ; le dôme de Throndhjem en demeurera une des plus illustres victimes : incendié d'abord, il fut ensuite livré au pic des démolisseurs ; les tours furent décapitées, les statues mutilées, la nef ensevelie sous une couche de plâtre !

Ces temps de fanatisme sont heureusement passés et, ajoutons-le à l'honneur des Norvégiens, les moins papistes d'entre eux — je l'ai maintes fois entendu — déplorent ces actes de brutale sauvagerie. La reconstruction de l'antique sanctuaire est devenue œuvre nationale ; le souverain, les particuliers, le « Storthing » y contribuent chacun de son côté, mais il faudra un demi-siècle encore avant que l'on ait relevé ce qu'a détruit la folie d'un moment. Aujourd'hui en effet, et malgré les travaux déjà exécutés, le voyageur reconnaît difficilement une merveille d'architecture dans le triste ensemble qui se présente à lui : la grande tour est encore dans l'état où l'ont laissée les incendiaires ; au-dessus des murs du vaisseau central s'élève une bâtisse en bois ; la voûte du transept est remplacée par un toit en cuivre, une des nefs latérales reste effondrée, et de quelque côté que l'on se tourne, on ne voit que ravages et que ruines. Le passé de ce monument a été grandiose, son avenir le sera, mais le présent est bien triste. Nous entrons dans la nef, on ne distingue que peu de chose au milieu des

échafaudages ; pour cette partie de l'édifice c'est plutôt un travail d'exhumation que de restauration auquel on doit se livrer. On se croirait dans quelque Herculanum gothique, quand, au fond d'un couloir à peine éclairé par une lampe de mineur, on voit les ouvriers dégager de la couche de ciment qui une colonne, qui un chapiteau, qui une statue. Nous passons sous l'ancien transept par un noir passage et arrivons au chœur ; le contraste d'abord, la sublimité de l œuvre ensuite nous éblouit. « Là, des piliers élancés soutiennent des voûtes aériennes, le marbre vert, extrait des montagnes de Norvège, s'allie au granit rose du Groënland ; la flore architecturale du Moyen Age pousse partout ses touffes vivaces, inonde les corniches, se glisse dans les cannelures des pilastres et enroule autour des balustres ses capricieux festons. Un jubé coupe le chœur et voile le sanctuaire comme un iconostase byzantin : c'est un rideau de pierre, sculpté à jour, qui s'élève du pavé du temple au sommet de la nef. Trois étages d'ogives aiguës le composent ; ces baies hardies s'élancent vers le ciel soutenues par des faisceaux de colonnes et plongent leurs pointes amincies dans un fouillis d'arabesques ; entre les ogives, de fines nervures découpent le vide, et la fantaisie inépuisable de l'art gothique emmêle ses ornements délicats. A travers ce feuillage touffu, à travers les baies ogivales, à travers les trèfles évidés, l'œil plonge au milieu des arcanes mystérieux du sanctuaire : mais, au lieu d'un autel catholique, éblouissant d'or et de pierreries, il voit se dresser un pâle fantôme de marbre blanc : c'est le Christ de Thorwaldsen, statue sévère et froide qui semble l'image même de la Réforme au milieu de ce temple bâti par la foi naïve et enthousiaste du passé »... C'est là qu'un jour, « tandis que les luthériens suédois assiégeaient Throndhjem et donnaient l'assaut, que le primat de Norvège, entouré d'un cortège d'évêques et d'archidiacres, implorait la miséricorde du Ciel ; les femmes et les enfants entrevoyaient pour la dernière fois à travers les dentelures du jubé les splendeurs du culte catholique ; ils se prosternaient devant la triple châsse de Saint Olaf, palladium

de la cité, soutenue sur les épaules de quarante prêtres. Soudain les portes de l'église se sont effondrées, un flot de fanatiques s'est rué dans le sanctuaire ; ils ont dispersé les reliques, déchiré les ornements, égorgé les prêtres ; de la cathédrale de Throndhjem ils ont fait une écurie ; de la châsse du Saint, ils ont fait des rycksdales ; des évêques, ils ont fait des martyrs [1]. » A côté du chœur se trouve la chapelle de Saint Olaf, à l'endroit où, d'après la tradition, jaillit une source d'eau vive au moment où l'on ensevelissait le corps du saint roi.

Comme aux grands siècles de la Norvège, c'est dans le chœur ressuscité du dôme de Throndhjem que se fait de nouveau le couronnement des rois ; depuis 1814, tous les souverains, Charles XIV Jean (Bernadotte) (1818), Charles XV (1860) [2], Oscar II (1873) y reçurent la couronne de Saint Olaf.

Un cimetière entoure l'église ; pendant l'été, les habitants viennent y déposer des fleurs tous les samedis. Non loin, un bâtiment aux murs sombres sert aujourd'hui d'arsenal ; c'est là que se trouvait l'ancien palais construit par Olaf Tryggvasœn.

De la somptueuse cathédrale des anciens temps, nous allons, M., Mme Milanet et moi, à la modeste église catholique actuelle, construite dans le faubourg de Ihlen ; le sanctuaire était vide, le missionnaire desservant priait seul non loin de l'entrée ; en voyant les étrangers, il s'avance vers eux pour entendre quelle langue ils parlent ; c'est le français ; ce fut comme un éclair qui illumina son visage calme. « Ces Messieurs sont Français, catholiques donc », dit-il, pendant qu'une larme roule de ses yeux et qu'il offre de l'eau bénite à Mme Milanet.

Le Père D..., natif de Clermont-Ferrand, est depuis vingt-huit ans en Norvège, et depuis vingt-huit ans, dit-il, il n'a pas revu son

(1) Vandal, ouvrage cité.

(2) Oscar I ne put y ceindre la couronne, parce que l'archevêque de Throndhjem refusait de couronner l'épouse du roi, la reine Joséphine (fille du prince Eugène), qui était catholique.

beau pays de France; il nous montre son modeste presbytère, l'école où il a réuni trente élèves, nous parle des lents mais constants succès de son apostolat et nous donne de curieux détails sur la récente restauration du catholicisme en Norvège : « Dans ce pays, dit-il, ce sont les souverains en personne qui furent les premiers apôtres du christianisme, apôtres un peu rudes parfois, mais à l'époque et dans le pays des Wikings, il ne faut pas exiger trop de douceur évangélique. C'est sous Olaf Kyrre que fut fondé l'évêché de Throndhjem, puis successivement ceux de Selje (transféré plus tard à Bergen), Oslo, Stavanger et Hamar; déjà sous Saint Olaf, l'évêque Grimkel avait rédigé le « Code Chrétien », qui, sanctionné par le roi et adopté par les communes, resta Code civil et religieux tant que le pays conserva son autonomie; le pouvoir royal et l'épiscopat travaillaient de concert au bien général, et c'est pendant cette union que la Norvège compte les grands siècles de son histoire (XII[e] et XIII[e] siècles).

La Norvège perdit sa religion quand elle perdit son indépendance politique, quand par la force des armes, elle devint une province danoise; ce furent des rois étrangers, Christian II, Christian III et Frédéric de Danemark, qui y introduisirent la Réforme. Cette introduction fut violente comme partout, mais nulle part elle ne fut aussi radicale; le catholicisme fut littéralement détruit, le papisme devint crime de lèse-majesté. Cet état de choses dura pendant trois siècles, quand vers 1835, quelques voix s'élevèrent en faveur d'une législation plus tolérante. Un événement insignifiant en hâta peut-être la réalisation. En 1843, la femme du ministre de France à Kristiania demanda directement au roi Charles-Jean l'autorisation d'appeler un prêtre catholique pour baptiser l'enfant qui allait naître d'elle; la demande fut accueillie, et la messe dite à cette occasion dans l'hôtel de la légation fut la première qui avait été célébrée en Norvège depuis plus de trois cents ans; en 1845 une loi reconnut la liberté de culte aux sectes dissidentes et le roi autorisa la construction d'une église catholique à Kristiania (1855). La liberté de conscience

une fois admise, continue le Père D..., le peuple norvégien, religieux par instinct, la veut effective, et, missionnaires catholiques, successeurs des « Baglar » (1) nous ne pouvons que nous louer de la conduite à notre égard de la population luthérienne; on ne saurait nier qu'il y a aujourd'hui dans ce pays un courant d'opinion favorable au catholicisme; là où il y a quelques années le seul nom de papiste était un objet d'horreur, on ne nous fuit plus, on s'intéresse à ce que nous faisons et parfois même on nous demande conseil. Cependant les conversions sont rares; il n'y a actuellement encore que sept cents catholiques (2) dans tout le royaume; ce n'est pas beaucoup, ajoute tristement le Père D .., sur deux millions d'habitants, et pourtant ils sont si bons ces Norvégiens, si dignes d'être aimés »...

Quand nous eûmes quitté la mission, le Père D..... nous suivit longtemps encore du regard..... On ne saurait croire quel acte de facile charité on fait en allant en pays lointains, dire quelques paroles amies à ces exilés volontaires.....

A partir de midi le soleil nous envoie ses plus chauds rayons, on se croirait sur une des plages de la Riviera et non à trois degrés du

(1) Quand en 1161, la Norvège devint monarchie élective, le premier roi élu, Magnus Erlinson, rechercha dans sa lutte contre un prétendant de l'ancienne dynastie, l'appui de l'épiscopat; les partisans de Magnus reçurent le nom de « Baglar » (partisans de la crosse), tandis les « Baglar » appelaient les partisans de l'usurpateur, Sverre Sigurdssœn « Birkebeiner » (chaussés d'écorce) à cause de leur pauvreté.

Lors de l'introduction du protestantisme en Norvège, le nom de « Baglar » fut exploité contre l'ancienne foi à l'égal de celui de papiste, quoique au XIIe siècle, les vrais « Birkebeiner » aient été aussi bons papistes que les « Baglars », et aient même invoqué l'autorité du pape à l'appui de leurs prétentions.

(2) Israélites en Norvège 34, Mormons 542, Méthodistes 2759 (KRAUS.)

Les catholiques se répartissent sur 14 stations : celle d'Altengaard dans le Nordland est une des plus anciennes; elle fut fondée en 1853 par le missionnaire de l'Islande, l'abbé Baudoin, dans le but de convertir les Lapons; en 1859 une mission fut fondée à Tromsœ, et plus tard une autre à Hammerfest; il n'y a que douze prêtres et cinquante religieuses pour suffire à cet immense service; le siège de la préfecture apostolique était jusqu'ici à Throndhjem; le nouveau préfet l'a transféré à Kristiania.

La Norvège vient d'être récemment élevée au rang de vicariat apostolique; le titulaire actuel, Mgr Fallize, est un Luxembourgeois.

Cercle polaire; les eaux du fjord toutes bleues et ensoleillées paraissent endormies. Au milieu d'elles se dresse, sur un rocher noir (autre château d'If), l'ancien couvent de Munkholm, transformé en une prison d'État dont l'hôte le plus illustre fut le Danois Pierre de Griffenfeld. Fils d'un marchand de vin de Copenhague, aussi habile qu'ambitieux, favori du faible Christian VII, Griffenfeld devint successivement ministre, comte, grand chancelier, connut la fortune et ses plaisirs, la gloire et ses ivresses, pour être ensuite subitement accusé de haute trahison, condamné à mort, grâcié au moment où la hache était déjà levée sur sa tête, et enfermé sa vie durant à Munckholm. On nous montre au sommet d'un donjon la cellule où pendant vingt-trois ans il dut bien souvent méditer sur la vanité et le triste retour des choses de ce monde. Aujourd'hui Munckholm est le « Buen Retiro » des habitants de Throndhjem; la prison, et la forteresse qui lui a succédé, sont démantelées; on y laisse pour la forme quelques canons inoffensifs, et des soldats à la tournure peu belliqueuse s'y mêlent aux promeneurs.

Au retour de Munkholm le batelier nous dépose sur la rive occidentale du fjord, près de la villa Munkaune; une route très pittoresque nous ramène en ville; nous y voyons une foire aux chevaux. Entre des rangées de boutiques où se vendent des coffres en bois historiés et peints de couleurs éclatantes, des harnais, des couteaux, des kariols, on fait trotter de ces chevaux minuscules que nous verrons à l'œuvre dans une quinzaine de jours; paysans et paysannes sont habillés de vêtements en drap sombre; le « tolleknive, » — couteau dans une gaine de cuir jaune — ne manque jamais chez les hommes. Nous ne voyons que peu de ces costumes pittoresques qu'ont admirés les premiers voyageurs en Norvège et immortalisés Tegner et Tidemand. Nous retrouvons M. Veillelé et allons avec lui dans une auberge près du champ de foire; Veillelé ne sait qu'un mot de norvégien : Œl, Œl [1], crie-t-il d'une voix de stentor qui

(1) On dit que les premiers mots que l'on apprend en voyageant à l'étranger sont les jurons du pays. Si tel est le cas, il faut faire exception pour la sérieuse

fait bondir les paisibles consommateurs; on nous apporte de cette bière blonde, légère, qui sera notre boisson favorite pendant tout le voyage; en guise d'apéritif nous mangeons de la viande fumée saupoudrée de poivre rouge et du saumon cru arrosé d'eau-de-vie. Après quelques courses à la Banque et dans les magasins de fourrures, nous préludons à notre grand voyage en allant à « une première » que donnait un cirque arrivé de Stockholm. Avoir été au cirque à Throndhjem, cela nous paraissait drôle!

A minuit le *Sverre Sigurdssœn* vire au cabestan.

Norvège et pour la sainte Russie : On a à peine passé la frontière scandinave que l'on connaît le mot « œl » (bière), et dès que la visite de la douane moscovite est terminée, l'étranger dira « tchaï » (thé).

IV

Le Cercle polaire, Bodœ, les Lofoten.

1er Juillet.

Vers cinq heures du matin mon cadre s'agite violemment ; nous devons être dans le Foldenfjord, exposés à la lame du large ; je me lève et ai peine à me tenir debout ; j'écarte le rideau du hublot, un « oh! mon Dieu » m'échappe... il pleut! Ce n'est pas cela que l'on était en droit d'espérer après la journée ensoleillée d'hier.

Malgré le mauvais temps, je trouve la plupart des passagers déjà réunis sur le pont ; les conversations s'engagent, timides d'abord, sur le temps, les probabilités bonnes ou mauvaises, les cabines, le service ; puis plus précises, car la glace se rompt vite en voyage, même sous le Cercle polaire ; comme je suis en bonne... en excellente société, que le lecteur me permette de lui présenter mes compagnons du *Sverre-Sigurdssœn*.

Les Français : M. Minjac, inspecteur général à la Compagnie des chemins de fer de l'Est ; grand voyageur, intéressant narrateur, un démenti vivant à ceux qui prétendent que les Français ne voyagent pas ou ne savent pas voyager. — M. Manz, comme le précédent, au service de la Compagnie de l'Est ; au courant de tout ce que nous aurons l'occasion de voir ; très intéressant à consulter et fournissant avec une grâce parfaite les renseignements qu'on lui

demande. — M. Cheporan, ingénieur du P. L. M., charmant causeur, boute-en-train, plein d'à-propos et de verve, trouve le mot pour rire dans n'importe quelle situation. — M. Borun, ingénieur à la Compagnie d'Orléans; grand, bel homme, parlant peu, mais très bien; un puits de science, disent ses amis; s'occupe de minéralogie, et ne revient jamais à bord sans une cargaison de pierrailles; porte invariablement des souliers vernis et des guêtres claires comme s'il arpentait le boulevard Montmartre. — M. Pesquas, magistrat, Parisien de Paris, profil fin, air distingué, très enthousiaste; il semble que Mme Pesquas, même sans l'article 214 du Code Civil, suivrait son mari jusqu'au bout du monde. — M. Milanet, banquier, un excellent compagnon de voyage; prend tous les ans un mois de vacances qu'il préfère aller passer en Kabylie ou au Cap Nord plutôt qu'à quelque plage mondaine; Mme Milanet partage entièrement les goûts nomades de son mari; sportwoman accomplie, aussi coquette que pratique dans la façon de s'habiller, elle y apporte le goût exquis des Françaises; dure à la fatigue, la première à la tâche, bien différente en cela de certaines de nos passagères américaines qui viennent au Cap Nord pour lire des romans de Henry James ou de Marion Crawford et qui, loin d'être jamais allées à terre, ont à peine fait quelques rares apparitions sur le pont. — M. Recca, Parisien, beau garçon, doux, peu causeur; les Américaines raffolent de lui. — M. Veillelé, Parisien également, désopilant dans ses reparties et sa façon d'envisager les choses; c'est lui qui pour ses débuts veut aller à Vadsœ, en Laponie, à la pêche à la baleine et à Arkhangelsk; il suit toujours le dernier conseil qu'on lui donne et finalement n'ira ni à Vadsœ, ni en Laponie, ni à la pêche à la baleine, ni à Arkhangelsk; sa suprême ambition sera de voir le canal de Gota et Saint-Pétersbourg. Il nous a fait bien rire!

Les Allemands : MM. Rasenthol et Heimflors, jeunes gens de Francfort, très prévenants, faisant beaucoup de frais auprès de tout le monde, bons garçons, parfois un peu encombrants. — M. Elingbe,

un major prussien très correct et aimable. Trois autres messieurs qui se sont peu mêlés à la société.

Les Anglais : M. Batcher, de Londres, jeune blondin, tout aussi insignifiant que « cockney » ; je le soupçonne d'appeler dans son for intérieur les Français des « frog eaters[1] ». — M. Clove, également de Londres, a été, comme tout bon Anglais, officier aux Indes ; porte invariablement un fez, parle avec une rapidité effrayante ; « very demonstrative » ; voyage avec sa sœur.

Les Américains : M. Groeff, de Philadelphie, propriétaire de mines de charbon, très sympathique, bon comme le bon pain, est deux fois grand comme moi et en signe d'amitié me met sa vaste main sur l'épaule qui ploie sous la charge ; il en a plein la bouche quand il dit d'un air paternel : « My dear Luxembourg » ; le dimanche il parcourra le pont une cloche à la main, invitant avec fracas les passagers au « divine service » avec un air de réclame peu en harmonie avec la sainte chose. Sa fille, une brune au teint olivâtre, aux yeux noirs, a l'air d'une Péruvienne plutôt que d'une Anglo-Saxonne ; vive, mordante dans ses reparties, est fort au courant de la littérature française contemporaine ; elle dit un jour à M. Recca auquel elle aurait voulu voir toutes les qualités : « Quel malheur que vous ne soyez pas un républicain ! — M. Burge (John Josias Columbia), négociant de Baltimore, fait de comiques efforts pour parler le français ; voyage par convenance beaucoup plus que par goût, histoire de pouvoir raconter « how he did Europe in six months[2] » ; s'occupe peu de voir, pourvu qu'il sache, Baedecker en main, « qu'il a vu » ; célibataire, aime à raconter les aventures galantes de sa jeunesse, paraît encore très accessible aux charmes du sexe faible et porte sur lui, dans les poches qui environnent son cœur, de nombreux portraits d'anciennes belles. — Miss Mellington, de New-York, une dame déjà sur l'âge, a toujours le mal de mer, même quand personne ne songe à être

(1) Mangeurs de grenouilles.
(2) Comment il a « fait » l'Europe en six mois.

indisposé ; le besoin de voyager est devenu chez elle une maladie ; a déjà six fois fait la traversée d'Europe et a cru mourir chaque fois ; parle un langage imagé, disant à un jeune homme qui était allé lui chercher un plaid : « Oh, you are my angel[1]. — Miss Mirseille, de Saratoga, sa compagne, grande voyageuse comme la précédente, mais moins communicative. — Miss Eloïse Ramney, de Philadelphie, blonde... « comme les blés et belle comme le jour », non, mais fine, douce, causant d'une petite voix flûtée et exquise ; un peu maladive, enthousiaste de ce qu'elle voit, rêveuse devant les beaux spectacles de la nature polaire. — Le révérend Ramney, père de Miss Eloïse, pasteur parfaitement ennuyeux ; n'est-il pas allé jusqu'à me proposer une conversion au Méthodisme ? — Miss Eva, de San Francisco, « the californian girl[2] », parle l'allemand et le français avec un délicieux accent étranger que je l'engage vivement à ne pas perdre. — Le général Slucom et son fils, de Brooklyn, deux dures figures de Yankees. — M. Franklin, vieux magistrat tout caduc, voyage pour l'éducation de son neveu, un gamin de quinze ans, casse-cou toujours en quête d'un tour pendable ; le Cap Nord est le cadet de ses soucis ; il passe son temps sur les divans du salon ; « cela n'a pas besoin de voir pourvu que cela roule ! »

M. José Demorca, de San-Sebastien, mon compagnon polyglotte dans le Kattegat ; voyage d'une façon sérieuse pour voir et se rendre compte plutôt que pour la vaine satisfaction de pouvoir dire : « j'ai vu » ; généralement assis seul à l'avant du bateau, il regarde de tous ses yeux, prend des notes, esquisse des paysages.

M. Rüg, le seul Norvégien de la compagnie, doit beaucoup penser et réfléchir, car il sait se taire en plusieurs langues ; il n'a pas dit quatre mots pendant tout le voyage. Enfin deux Suédois, dont M. Herman Johanson, ingénieur à Malmö, qui servait de guide à travers la péninsule aux quatre ingénieurs français ; homme suprê-

(1) Vous êtes mon ange !
(2) La fille de Californie.

mement aimable, il nous procurera une belle surprise au Cap Nord.

. . . .

. . . .

Le *Sverre-Sigurdssœn*(1) est un bateau de moyenne grandeur, peu élégant d'aspect, mais à bordages solides, fait pour affronter ces parages pendant les durs mois d'hiver. Le « maître après Dieu », le capitaine Holtfodt, long, maigre, sec, est un parfait gentleman, parlant couramment quatre langues; signe particulier : un petit bout de son mouchoir sortant invariablement de la poche de sa redingote galonnée. Le « mate »(2) est d'une obligeance à toute épreuve; c'est le factotum du bord. Les deux pilotes se relaient toutes les trois heures; l'un d'eux est un Wiking : carrure puissante, barbe rousse encadrant un visage impassible, yeux perçants, bleu d'outremer. Quelle mémoire prodigieuse ne faut-il pas à ces pilotes pour conduire notre bateau à travers les millions de passes qui séparent les milliers d'îlots du littoral norvégien(3); quand on les observe, scrutant le lointain horizon, on croirait qu'ils regardent sans voir, qu'aucune sensation n'est perçue par cette tête atone; mais voyez de plus près et vous reconnaîtrez le regard de l'oiseau du large qui regarde l'infini changeant; hommes d'action du reste et non de discours, je ne les ai pas entendus prononcer un seul mot pendant toute la traversée; le bras étendu vers la droite ou la gauche indiquait au timonier le mouvement de la barre; aux rares questions du capitaine ils ne répondaient que par signes; quant aux passagers, ils les ignoraient complètement.

. . . .

Et maintenant, cher lecteur, que vous en savez plus long que moi-même je n'en savais le premier jour, en route! Nous allons longer les rives des trois préfectures septentrionales de la Norvège :

(1) Nom d'un roi norvégien (1177-1202) connu par ses luttes contre le roi Magnus.

(2) Lieutenant.

(3) La distance de Bergen à Throndhjem est de 515 kilomètres; celle de Throndhjem à Vadsœ de 1351 kilomètres; on juge du nombre des passes.

Celle de Nordland, capitale Bodœ; celle de Tromsœ, capitale Tromsœ, et celle de Finmark, capitale Hammerfest, que dans le langage usuel on désigne sous le nom collectif de Nordland [1]. Ce ne sont pas les plus riches du royaume [2], mais le Créateur leur a départi trois biens inestimables : les eaux réchauffantes du Gulfstream, une mer inépuisable de poissons, et le soleil de minuit, sans lequel aucune moisson ne parviendrait à maturité.

La « Bergenske og Nordenfjeldske Dampskibsselskab », sur un des bateaux de laquelle nous avons pris passage, a inscrit au programme de l'excursion, la visite des sites les plus curieux du Nordland : le tunnel naturel de l'île de Torghat, le passage en vue des « Sept-Sœurs » sur l'île d'Alsten, le glacier du Svartisen, les îles Lofoten, la visite du campement lapon près de Tromsœ, le Lyngenfjord, Hammerfest, le « Svaerholtklub » ou rocher des oiseaux, enfin l'ascension du Cap Nord; j'ajouterai que l'entreprise promet aux voyageurs s. g. d. g. « qu'ils verront le soleil de minuit » ?

Un mot d'explication : Entre les tropiques, le soleil se lève et se couche tous les jours à peu près à la même heure, il apparaît subitement et disparaît de même; dans les régions tempérées les heures de lever et de coucher changent; le soleil ne sort plus brusquement des ombres de la nuit, mais se fait précéder de l'aurore, et le soir, après avoir inondé de feux le couchant, il y laisse la douce lumière du crépuscule; dans les pays polaires, le soleil disparaît de l'horizon pendant des jours, des semaines et des mois, mais dès qu'il reparaît, il monte rapidement vers les hauteurs du zénith, « se rapproche comme un amant repentant de

(1) Le nom de Halogaland que citent souvent les anciens sœgur, désigne le Nordland p. d. et une partie de Tromsœ. Un pasteur norvégien du siècle dernier avait cru reconnaître dans le Nordland, le pays des Cimmères, et dans les dangereux courants des Lofoten la « Charybde » et la « Scylla » d'Homère ?

(2) On peut même dire que ce sont les plus pauvres. La population y est très clair-semée : pendant qu'en moyenne on compte en Norvège 6 habitants par kilomètre carré, il n'y en a que 2.7 dans le Nordland, 1.8 dans le Tromsœ, 0.4 dans le Finmark. (D'après KRAUSZ, *Von der Ostsee bis zum Nordcap.*)

la terre qu'il a si longtemps abandonnée » et semble ne plus jamais vouloir la quitter ; à la longue nuit polaire a succédé le jour polaire qui se prolonge, lui aussi, pendant des semaines et des mois. Alors l'habitant des régions tempérées voit avec étonnement le soleil, non plus décrire dans le ciel un arc d'orient en occident, mais y dessiner un cercle complet : à minuit il le verra brillant au nord, à six heures de ce que nous appelons matin, ce sera à l'est, à midi au sud et à six heures du soir à l'ouest (1). « C'est à partir des rives de la Baltique que l'on peut voir ce phénomène dans toute sa magie : à l'approche du solstice d'été, l'obscurité nocturne diminue graduellement, puis bientôt disparaît. Le crépuscule du soir touche à celui du matin. Une légende mythologique

(1) On sait que c'est l'obliquité de l'axe terrestre sur le plan de l'orbite que parcourt notre planète autour du soleil, qui est la cause de l'inégale distribution de lumière solaire sur la surface terrestre. Les rayons que le soleil envoie vers la terre divisent celle-ci en deux demi-sphères égales ; dans la première il fait jour, dans l'autre il fait nuit. Du 21 décembre au 21 juin (solstice d'été), le soleil, dans sa course apparente dans le ciel, semble s'avancer du sud au nord ; au contraire, du 21 juin au 21 décembre (solstice d'hiver), il paraît redescendre du nord au sud. Au 21 mars (date intermédiaire comme le 21 septembre), il se trouve dans le plan de l'équateur ; la ligne séparative de l'ombre et de la lumière passe par l'axe de la terre ; pendant les vingt-quatre heures que dure le mouvement de rotation de celle-ci, chacun des points de la terre restera douze heures dans la demi-sphère éclairée pour entrer dans la demi-sphère non éclairée également pendant douze heures (équinoxe). A partir du 21 mars, ai-je dit, le soleil s'avance vers le nord ; la ligne séparative d'ombre et de lumière s'écarte des pôles, la demi-sphère éclairée s'étendra sur l'hémisphère boréal aux dépens de l'hémisphère austral ; la durée du jour augmentera dans la première ; dans la zone torride cette augmentation est peu considérable (deux heures de différence entre le jour aux équinoxes et aux solstices) ; elle l'est davantage dans la zone tempérée, néanmoins, dans l'intervalle de chaque rotation (vingt-quatre heures), tous les points de cette zone entreront au moins pendant quelque temps dans la demi-sphère non éclairée, c'est-à-dire la durée du jour sera toujours inférieure à vingt-quatre heures ; au cercle polaire il arrivera un jour où aucun des points de ce cercle n'entrera dans la demi-sphère obscure pendant un mouvement de rotation ; de ce point on verra donc le soleil d'une façon ininterrompue pendant vingt-quatre heures...... on y verra le soleil de minuit. Plus on remonte vers le nord, plus la longueur du jour augmente, c'est-à-dire plus on pourra voir souvent d'une façon consécutive le soleil de minuit, et ainsi de suite jusqu'au pôle où le soleil reste au-dessus de l'horizon pendant six mois.

de l'Esthonie dit que le soleil est la lampe qui éclaire la demeure de Warma-Isso, le père des dieux; une jeune fille, Emmarika, éteint le soir cette lampe, un jeune homme Koëto la rallume le matin; pendant l'hiver ces deux êtres célestes qui s'aiment, ne peuvent se voir; mais en été ils se rejoignent pendant plusieurs semaines et se tiennent embrassés; alors les joues d'Emmarika, la timide déité du soir, se couvrent d'un vif incarnat et leur couleur de pourpre se mêle aux lueurs de l'aurore que fait jaillir Koëto. Dans cette incessante effusion de lumière, on distingue à peine l'heure de la nuit de l'heure du jour. Cependant les lois normales de la nature ne sont point complètement interrompues : vers le soir, le vent s'apaise, l'onde fraîche des lacs, l'onde salée des fjords s'assoupit dans ses bassins, les oiseaux s'endorment sur les rameaux immobiles, de toute part il se fait un grand silence; mais bientôt le soleil qui s'était penché vers l'horizon se relève avec une nouvelle ardeur; alors le mouvement journalier recommence, la mer et les arbres palpitent au souffle de la brise, l'oiseau chante son chant matinal, la nature s'éveille pour saluer l'astre propice qui la réjouit, qui la féconde[1]. ». . . . .

Mais pour contempler ce phénomène sublime, pour voir ces paysages merveilleux, il faut un horizon dégagé de vapeur, et maintenant il pleut, et le vent hurle dans le brouillard humide. Par bonheur la première partie du voyage est la moins intéressante : des rives du Namsenfjord nous ne voyons rien; ce n'est que dans les passages resserrés, comme dans le dédale d'îles autour de Rœrvik, que nous apercevons la terre ferme avec des arrière-plans de montagnes qui s'estompent dans la brume. Voici à notre gauche l'île de Leck, dans laquelle la fable voit une géante pétrifiée : Leck était poursuivie par Hestmand[2] dont elle avait dédaigné l'amour; le frère de la géante voulut venir à son secours, quand l'amoureux

(1) X. Marmier, *Les Fiancés du Spitzberg*. Paris, Hachette.
(2) Le cavalier.

lui décocha une flèche qui perça son chapeau; au milieu de la poursuite le soleil se leva et les trois géants furent pétrifiés. Pourquoi pétrifiés? C'est ce que personne ne put jamais nous dire! Nous trouverons les traces de la flèche dans le tunnel de Torghat, et le géant amoureux sur son île (Hestmandsœ), gardien immobile du Cercle polaire.

A quatre heures, sans que le ciel se soit éclairci, le *Sverre-Sigurdssœn* jette l'ancre devant Torghat, îlot qui doit son nom[1] à sa ressemblance avec un chapeau à fond haut et à larges bords, qui nagerait sur les eaux. Ce qui attire le touriste sur ce rocher, c'est un tunnel naturel qui le perce à mi-hauteur environ[2]; il n'a pas moins de 163 mètres de long sur 14 mètres de large; l'entrée sud-ouest mesure 66 mètres, celle du nord-est 36 mètres de haut. Pour une flèche ayant fait pareil pertuis, ce devait être une fameuse flèche! Par une pluie battante, enveloppés d'un brouillard laiteux qui nous empêche de rien voir, nous grimpons vers l'entrée du tunnel; après trois quarts d'heure d'ascension pénible sur des pierres glissantes et roulantes, un coup de vent vint cingler nos tempes surchauffées. Absorbés par la marche, nous étions arrivés au but sans le savoir et c'était le vent s'engouffrant dans ce tube gigantesque qui occasionnait le courant d'air. L'ouverture est rectangulaire; les parois verticales, lisses, semblent taillées au ciseau. Quand le temps est clair on doit voir la mer parsemée en cet endroit de nombreux îlots comme à travers un énorme télescope; maintenant nous ne voyons au bout du couloir que du brouillard. En sautant de rocher en rocher on peut, non sans danger, traverser la galerie; les audacieux de la caravane tentent le passage. . . . .

On sait que les jouissances de la table forment une des principales distractions à bord des grands bateaux. Ce qui ailleurs n'est qu'une façon plus ou moins esthétique de « tuer le temps, » devient une nécessité dans les froides et humides mers du Nord; on en a tenu compte,

(1) Torg : marché; Hat : chapeau.
(2) Le sommet du rocher est à 240 mètres au-dessus de la mer.

car si la cuisine du *Sverre-Sigurdssœn* n'était pas des plus fines, elle était des plus copieuses, ce dont personne ne s'est jamais plaint. A six heures et demie du matin, on apportait un premier déjeuner dans la cabine. A neuf heures la cloche appelait dans la grande salle ; les larges tables ployaient sous le nombre des plats et, devant cet alignement de jambons, de gigots de renne, de saucissons, de fromages indigènes et étrangers, de boîtes de sardines, de saumon et de thon, de tonnelets de caviar et de flacons de mixed pickles, on frémissait en songeant aux rudes assauts que les estomacs allaient devoir subir; l'expérience nous montra cependant que la plupart de ces plats ne paraissaient qu'à titre décoratif, les consommateurs s'en tenant plutôt aux plats chauds, et les viandes froides s'en retournant à l'office pour reparaître le lendemain Gros-Jean comme devant. Entre une heure et deux heures de l'après-midi le capitaine tenait son navire sous le vent d'un îlot, — délicate attention pour nos estomacs de marins d'eau douce — car de nouveau la cloche s'était fait entendre, pour un repas très sérieux cette fois : poissons exquis, nombreux plats, suivis invariablement de homard servi à discrétion. A sept heures du soir, répétition du lunch avec adjonction de thé, ce qui n'empêchait que, vers onze heures du soir, la plupart des passagers se faisaient servir un cinquième repas sur le pont, et que toute la journée circulaient d'un groupe à l'autre les bouteilles du fameux punch de Cederlund. Dès les premiers repas, et instinctivement, les passagers de même nationalité s'étaient groupés à la même table; à droite, les Américains; à gauche, les Anglais et les Allemands; au milieu, les Français; cette dernière table n'était pas la moins gaie, et pendant que la rafale hurlait autour du « Skjaergaard » [1], que la pluie lavait le pont et qu'un gris brouillard enveloppait le navire, c'étaient de joyeux éclats de rire sous le feu croisé des saillies de MM. Cheporan et Veillelé.

(1) On appelle « Skjaergaard », littéralement ferme, métairie aux écueils, l'ensemble des groupes d'îlots et écueils qui frangent la côte occidentale de la Norvège.

Remontés sur le pont, et voyant le mauvais temps qui persistait, c'en fut fini de notre exubérante gaîté ; la soirée fut humide, froide et triste : de Bronœ et de ses grands établissements pour la pêche du hareng, de Fœrvik, d'Alsten, d'Alstahoug où Peter Dass, le chantre du Nordland, composa son immortel « Nordlands Trompet » nous ne voyons presque rien ; et pourtant là, devant nous, dans ce brouillard inexorable, se dressent les « Syv Sœstre » (Sept Sœurs) sept pics de mille mètres de hauteur, absolument semblables.

Je me couche vers Dynnasœ quelque temps avant que nous passions le Cercle polaire.

2 Juillet.

Il pleut toujours. Je monte sur le pont au moment où le bateau stoppe devant Bodœ (67° 17′ latitude nord) à l'entrée du Saltenfjord. « Quel triste endroit ! » porte mon carnet de notes, et aujourd'hui encore, après des années, mon cœur se serre en pensant au spectacle de suprême abandon, de navrante désolation, que présentait cette première ville du Nordland. Quelques bateaux à coque noire, large et drue, sont embossés devant des hangars noircis qui tremblent sur leurs pilotis verdâtres ; les maisons noires recouvertes de tuiles brunes ou de gazon gluant reposent sur le sol nu ; tout ruisselle et dégoutte de pluie ; des collines sombres, polies par les eaux, entourent la ville ; parfois dans une trouée des lourds nuages qui couvrent et découvrent, nous apercevons, au dessus des ramifications orientales du Saltenfjord, la plus haute montagne du Kjœlen septentrional, le double sommet du Sulitjelma.

Bodœ est la patrie d'Adelsten Normann, le peintre par excellence des Lofoten.

Personne ne songe à débarquer ; un canot vient chercher le courrier, et nous repartons après une demi-heure d'arrêt. —

En 1795 arrivait dans le Nordland un inconnu qui se nommait Muller ; il était accompagné d'un Français appelé Montjoie ; avant de pousser jusqu'au Cap Nord et en Laponie tous deux s'arrêtèrent

au presbytère de Bodœ; quarante ans plus tard ce même Muller montait sur le trône de France sous le nom de Louis-Philippe Ier. Ce voyage a donné naissance à une légende finlandaise qui intéressera peut-être le lecteur [1] :

« Aux régions extrêmes du Nord règnent le froid et la mort. Le soleil y lutte en vain pendant six mois contre une neige éternelle, et les étoiles et les aurores boréales n'y projettent sur l'ombre des nuits qu'un pâle éclat sans chaleur. Là ni le cœur de l'homme ne bat, ni le gazon ne verdoie, ni la fleur n'ouvre son calice altéré aux rayons du jour. Seulement de temps en temps, l'informe baleine soulève sa masse pesante au-dessus des flots, et l'ours blanc sort à pas lourds et mystérieux de sa caverne glacée.

C'était à la fin de mars de l'année 1795. L'hiver fêtait ses derniers jours par des horreurs inaccoutumées : ciel sombre et nuageux, froid dur, vent glacial à travers les sapins dépouillés, tout dans la nature, éclatait en lugubres menaces, et les hommes et les animaux s'enfuyaient éperdus vers leurs demeures souterraines. Tout à coup débouchèrent dans la plaine de Karesuando trois traîneaux qui semblaient errer à l'aventure; les chevaux tombaient de fatigue, c'est en vain que leurs guides cherchaient à les ranimer. La caravane s'arrêta.

« Perkele » [2] s'écria d'un trou où il était tombé, le cocher du premier traîneau, espèce de nain mal bâti, dont le corps enveloppé d'une sale peau de mouton faisait peur à voir.

— « Maudit pays ! Monseigneur, nous sommes perdus », grommelait en même temps un des personnages du second traîneau.

— « Tais-toi, François », répliqua celui qui avait été appelé Monseigneur, « informe-toi plutôt s'il n'y pas quelque habitation dans le voisinage où nous puissions nous réfugier ».

(1) Elle a été recueillie en 1845 par un écrivain finlandais, Topelius, modelée par lui sur le type des récits épiques finnois et traduite en français par Léouzon Le Duc. (Paris, Nilson.)

(2) Diable.

Cette phrase fut transmise en finnois à un des cochers par un troisième personnage qui semblait être l'interprète de la troupe. Le cocher interpellé enfonça son bonnet sur son oreille gauche, s'essuya le nez avec sa manche, prit son cheval par le mors, et après ces préparatifs répondit enfin sur le ton d'une parfaite tranquillité :

« Non, il n'y a dans le voisinage aucune habitation dans laquelle on puisse se réfugier. » Et les ténèbres s'épaississaient, et le froid redoublait de violence, et la tempête chassant au loin la neige, ébranlait les pins des forêts et jusqu'aux pierres des montagnes.

« Nous sommes perdus, nous sommes perdus » ! criait toute la troupe au désespoir.

Mais voici qu'apparaît dans le lointain un spectre à forme indécise dont les yeux brillent comme deux tisons d'incendie, et dont la main velue semble faire signe aux étrangers de se diriger de son côté. Etait-ce un de ces nains si fameux dans les sagas du Nord, qui attiraient les voyageurs errants dans leurs cavernes pour les immoler aux sombres puissances ?

— « François, dit en s'élançant de son traîneau le plus jeune de la troupe, tu vois qu'on nous fait signe là-bas ; il faut y aller ! »

Le chemin était rude, hérissé de pierres, de troncs d'arbres et de monceaux de neige ; la petite troupe traversa sur la glace une rivière, et arriva au pied d'une montagne dont la couronne de sapins et de bouleaux ajoutait encore de nouvelles ténèbres à celles qui les enveloppaient déjà. François était hors de lui.

« Pour Dieu ! Monseigneur, pas un pas de plus ! C'est ici le bout du monde ; ce signe qui nous appelle, c'est le signe du diable, le signe d'enfer ! »

Le jeune homme s'arrêta. Le site, en effet, était d'un aspect si lugubre qu'il hésitait à aller plus loin. Cependant il reprit courage et fit encore quelques pas. Le spectre se dressa devant lui ; puis, s'abîmant tout à coup dans la neige, il laissa voir aux voyageurs les traces d'une habitation souterraine. Ce n'était pas chose nouvelle pour eux ; il avaient déjà rencontré, à Tornéa et à Muonio-

niska, de ces huttes profondes, dont la porte est si basse qu'il faut se traîner sur les mains pour y entrer. Mais celle qui se présentait alors devant eux ressemblait plutôt à la tanière d'un ours qu'à un refuge humain.

« Si c'était là une caverne de brigands et qu'on m'y eût attiré pour m'assassiner ? » Ainsi pensait le jeune voyageur, et déjà il s'apprêtait à appeler ses autres compagnons lorsque, du fond de l'antre, une voix de femme, douce et pure, fit soudain entendre ces paroles :

« Citoyen Louis-Philippe d'Orléans, entrez sans crainte ! »

M. François-Étienne-Colin Guillemot, valet de chambre de Son Altesse Royale le duc d'Orléans, se laissa tomber dans la neige, embrassant les genoux de son maître.

« Ah ! Monseigneur, vous ne m'avez pas assez grondé de ne croire ni à Dieu ni au diable ; je le vois maintenant, il faut venir dans ce monde des esprits pour bien connaître ce qu'il en est. N'est-ce pas que c'est le diable qui vient de prononcer votre nom ? »

La voix reprit :

« Monseigneur le duc Louis-Philippe d'Orléans, entrez sans crainte. »

« Eh bien ! entrons, dit le prince, il faut que je sache quelle est cette bouche qui parle si purement notre langue dans ce coin ignoré de la terre ; il faut que je voie cette femme qui paraît si familière avec les titres de mon sang. »

Et le duc d'Orléans, suivi de François, se glissa dans les profondeurs de la hutte ; celle-ci avait cinq pieds de haut et environ douze pieds carrés ; elle était pavée d'une énorme dalle de granit, dont un coin servait de foyer sur lequel flambait un vieux tronc de pin ; la fumée, refoulée par le vent, remplissait la hutte d'une vapeur mêlée de flammes et d'étincelles ; elle ressemblait par moment à un soupirail d'enfer ; deux lits, un banc, une chaise, une table, tel en était le mobilier, qui d'ailleurs était tenu avec une remarquable propreté.

Le duc n'eut rien de plus pressé que de chercher l'être mystérieux dont la voix et les paroles l'avaient si fort impressionné ; mais il n'aperçut d'abord que le spectre dont la main lui avait indiqué la route. C'était un vieillard de soixante-dix à quatre-vingts ans, à la mine chétive, au corps rabougri, mais dont le regard inspiré révélait un des grands sorciers du Nord. François le prit pour le diable ; à ses pieds se jouaient dans l'accord le plus fraternel un chat et un ours. Le vieillard, sans se préoccuper de la présence de ses hôtes, se mit à frapper à petits coups sur un banc, prononça quelques paroles inintelligibles et alluma une longue pipe dont les bouffées vinrent bientôt surprendre désagréablement l'odorat des deux Français.

« Mon ami, dit le duc au vieillard, en fixant sur lui un regard scrutateur, puisque la langue que je parle vous est aussi bien connue que mon nom, seriez-vous assez bon pour m'apprendre à quel personnage je dois l'hospitalité ? »

Le vieillard secoua la tête et prononça encore quelques mots que personne ne comprit.

« Tuisco, mon père, n'est qu'un pauvre habitant de Karesuando ; il prie humblement Son Altesse Royale Monseigneur le duc d'Orléans de se considérer comme le bienvenu dans sa cabane, » dit la douce voix qui avait déjà si gracieusement invité les étrangers à y chercher un abri.

Le duc se retourna vivement.... Quelle ne fut pas sa surprise lorsque, à la lueur de la flamme, il découvrit dans le fond d'une alcôve une blanche et pure figure de jeune fille, telle que jamais il ne lui en était apparu dans les somptueux salons des Tuileries ou sous les frais ombrages de Versailles ! Elle était vêtue d'une robe de laine de Finlande, à raies bleues et rouges ; ses cheveux châtains flottaient en boucles soyeuses sur ses épaules, ses yeux bleus étincelaient, un charme indicible de jeunesse était répandu sur toute sa personne ; et, cependant, à son expression mélancolique et tendre, on voyait que les fleurs de sa vie avaient été

mêlées de plus d'une épine ; elle n'en était que plus belle et plus séduisante. Le jeune prince la salua avec le même respect qu'il eût fait pour une princesse du sang.

« Monseigneur, poursuivit-elle, toujours en français, nous vous attendions depuis longtemps. Hier, à huit heures, lorsque vous quittiez Muonioniska, mon père se désolait de ce que vous eussiez attelé des chevaux à vos traîneaux ; les chevaux ne sont pas faits pour ces parages ; il leur faut des routes tracées et des relais sûrs ; vous n'avez pas encore essayé de nos rennes, Monseigneur, vous ne savez pas quelle joie on éprouve à glisser rapide comme l'éclair, à la lueur des étoiles et des aurores boréales, sur une neige resplendissante. Demain il ne sera plus temps. Le dégel commence, les landes vont devenir impraticables, les rivières seront changées en torrents.

— Votre père connaît donc les heures et les minutes de mon voyage d'hier ? reprit le prince.

— Hier soir, à huit heures trois quarts, mon père me dit : Je vais au-devant de cet illustre étranger, car le timon de son traîneau s'est cassé, ses chevaux sont morts de fatigue et la tempête qui menace pourrait lui être fatale. Ce serait un grand malheur, Toini, pour le pays de ta mère !

— En vérité, Mademoiselle, vos paroles me remplissent d'étonnement. Mais elles me rappellent mes compagnons de voyage que j'ai laissés près d'ici.

— Mon père est allé les chercher, Monseigneur.

— Mais savez-vous ce qui leur est arrivé, Mademoiselle, vous qui savez tant de choses ?

— Toini ne sait rien, Toini n'est qu'une simple et pauvre fille, elle répète seulement ce que son père lui dit et son père ne lui dit que ce que son « Haltia » lui inspire.

— Votre père cultive les sciences surnaturelles ?

— Mon père est un tietaeja.

— Qu'est-ce que cela, un tietaeja, belle enfant ?

— Un tietaeja est un sage, un tietaeja est un homme puissant qui possède les paroles de la vie et qui sait les appliquer ; un tietaeja est l'ami des grands esprits qui habitent au fond des mers, sur l'aile des nuages et jusqu'à la cime des plus hautes montagnes ; un tietaeja est celui qui comprend le mystère des extases, et auquel le « Haltia », l'esprit de secours, révèle toute chose ; un tietaeja peut rendre les hommes bons ou mauvais, guérir les maladies, conjurer les fléaux, prédire l'avenir et faire retrouver les trésors perdus, un tietaeja est un grand homme, Monseigneur !

— Alors votre père sait et peut tout ?

— Oui, Monseigneur ; vous ne me croyez point, je le sais, car tous les hommes sont incrédules, tous les hommes sont athées et moqueurs. Mais, tout ce que j'ai dit est vrai. Il peut du seul souffle de sa bouche disperser tous les démons de la terre ; il peut entortiller autour de son petit doigt tous les esprits ; si vous l'entendiez, prince, vous seriez transporté d'admiration. Hier, avant d'aller à votre rencontre, il me dit des paroles si magnifiques, si étonnantes, qu'elles ne sortiront jamais de ma mémoire ; lui-même, quand je les lui ai répétées après son extase, (car il ne se souvient jamais de ce que son Esprit lui a fait dire), lui-même en a été stupéfait. »

Le jeune voyageur prêtait une oreille charmée à ce langage si nouveau pour lui. Son scepticisme l'embarrassait devant un enthousiasme si sincère et si naïf.

— C'est, en effet, un homme bien extraordinaire que votre père, dit-il à la jeune fille ; mais ce qui me paraît plus extraordinaire encore, c'est qu'il soit votre père.

— Toini n'est pas la fille de Tuisco.

— Une si belle fleur ne peut être née dans cet horrible désert.

— Prince, n'insultez pas au désert. Les montagnes solitaires, les bois silencieux, ont aussi leur charme. Savez-vous que pendant trois mois de l'année nous pouvons lire la nuit sans lumière ? Alors, le soleil ne se couche point dans le sein de la terre ; il l'effleure seulement d'un baiser et se relève glorieux à l'horizon.

Nous ne changerions pas les aurores boréales de nos hivers contre vos lourdes ténèbres de décembre. Je connais votre France, Monseigneur, car c'était aussi ma France autrefois, pays de verdure et de fleurs, de parfums et de soleil! Mais cet heureux ciel abrite-t-il l'idéal de l'amour et du bonheur? Je vous dirai, moi, ce qu'il abrite : la haine mortelle et la noire perfidie, l'infidélité, oui, l'infidélité... Ah! mieux valent mille fois le désert et la glace éternelle!.. Le désert! il est sublime, il est plein de suavité et de bonheur, parce qu'il est fidèle et éclatant d'immortalité!

— Étrange jeune fille, dis-moi qui tu es?

— En quoi cela peut-il vous intéresser? »

Le vieux Tuisco rentra dans la hutte, suivi du comte de Montjoie et des autres voyageurs qui accompagnaient le duc d'Orléans.

« Bonsoir, cher comte, dit le prince; vous ne vous attendiez pas, sans doute, à me trouver ici auprès d'un bon feu, causant avec une sorcière, une fée qui parle français aussi bien que pas un de nous. Mais vous, qu'avez vous fait depuis que je vous ai quitté? »

Tandis que le comte de Montjoie racontait ses aventures, Toini servit le souper. Il consistait en un morceau de renne fumé, en poisson sec et en lait caillé.

« Belle Toini, dit le duc à la fin du repas, après votre propre histoire, je ne sais rien qui puisse m'intéresser davantage que de voir votre père tomber en extase.

— Je vais lui faire part de votre désir, répondit Toini, mais je ne vous promets pas qu'il y satisfasse. »

Un long colloque s'établit entre le père et la fille. Le vieux Tuisco semblait résister opiniâtrément à ses instances. Enfin Toini l'emporta : Alors on vit le tietæjæ s'avancer majestueusement au milieu de la chambre, et d'un geste solennel, faire signe aux étrangers de prendre place sur le banc le long du mur.

— Monseigneur, dit Toini, mon père exige d'abord, que vous vous dépouilliez de tout ce que vous portez sur vous en fer et en acier.

— Mort de ma vie! nous séparer de nos armes! s'écria Guillemot épouvanté.

— Absurde poltron! fit le duc, qu'avons-nous à craindre de cette jeune fille et de ce vieillard rabougri?

Le vieillard prit tous les objets que déposèrent les voyageurs, et les cacha sous la dalle. Puis il commença ses invocations; mais tout à coup, il s'arrêta et parut inquiet.

« Monsieur le comte, vous portez encore de l'acier? » dit Toini.

Le comte, un peu confus, tira de sa poitrine un petit poignard dont il ne se séparait jamais.

« Ce monsieur n'a pas livré non plus tout son acier. »

— Moi? fit Guillemot.

— Vous! répliqua sèchement Toini.

En effet, Guillemot avait conservé un tire-bouchon.

Quand le sorcier eut ainsi fait disparaître tous les objets, il se lança à pleine carrière dans la voie de l'inspiration; la jeune fille traduisait fidèlement les paroles sublimes qui jaillissaient de son âme.

« Mon esprit me transporte, murmura-t-il d'une voix sourde, mon désir s'élève dans ma pensée. Je veux commencer des runots, je veux chanter. » Et d'une voix pleine et sonore :

« O étrangers qui m'écoutez, que voulez-vous de moi? La douleur a-t-elle rongé vos chairs?... Le chagrin a-t-il courbé vos esprits?... Avez-vous perdu d'immenses trésors, ou êtes-vous poursuivis par d'implacables ennemis? Parlez, car mon père m'a appris les paroles puissantes, les paroles originelles[1], les voix divines. A ma voix, les portes d'airain s'ébranlent, les forteresses de Hüsi[2] s'écroulent, les pins déracinés tourbillonnent comme le

(1) C'est-à-dire les paroles révélant l'origine des choses. Pour opérer sûrement, la magie fino-laponne posait en principe qu'il fallait pénétrer les causes premières; par exemple, elle n'entreprenait la guérison d'une blessure qu'après s'être informée de l'origine non seulement de l'arme qui l'avait faite, mais encore du métal dont cette arme était composée.

(2) Génie du mal.

sable. Je connais l'origine du monde, l'origine du feu et l'origine du fer; je connais les routes silencieuses de la fourmi à travers l'écorce flétrie des bouleaux. Devant moi, les esprits des morts prennent la fuite et l'ours oublie sa rage impuissante; je m'empare des maux de la terre et je les ensevelis dans la montagne des plaies [1], sous une pierre de neuf brasses où la terreur habite, où l'angoisse a fixé son repaire. Parlez donc, ô étrangers! la sagesse va jaillir du fond des marais et des flancs brisés des montagnes couvertes de neige; on entendra des voix qui feront tressaillir l'esprit de l'automne sur les rivages de la mer du monde. »

« Homme sage, dit le duc d'Orléans, j'ai une mère, et cette mère s'appelle la France, elle est malade; de perfides médecins conspirent sa mort. Dis-moi, quel sera son destin? »

Tuisco, dont les accents avaient respiré jusqu'alors le calme et la mélancolie, s'exalta tout à coup, son verbe devint strident et impétueux, son geste convulsif, la flamme de ses yeux d'un éclat sauvage; tout son être se transfigura, évidemment le Haltia l'étreignait.

« Ta mère est malade! reprit le sorcier. Quelle est donc ton audace, ô maladie, d'avoir osé l'attaquer? Qui es-tu? D'où viens-tu? Viens-tu des sépulcres de Kalma [2] ou des abîmes de Manala [3]? Viens-tu de la poussière des marais ou du sein des sables mouvants? Viens-tu de l'abîme des eaux ou de la neige de l'écume? D'où es-tu sorti, fléau cruel, sanie impure? Viens-tu du sein des pierres ou des arbres, ou des régions arctiques? Es-tu descendu des montagnes, ou des tiges de framboises, ou du sanctuaire des sages, ou des fleuves des hommes velus, ou des marais des sorciers, ou des collines des hommes sauvages, ou des repaires des ours indomptés, ou des contrées dans lesquelles les renards gla-

(1) Par leurs conjurations les sorciers forçaient les maladies à se réfugier dans les entrailles de cette montagne, où ils les enfermaient sous la garde de la « fille de la Mort », déesse des maladies.

(2) Odeur de cadavre, par extension région des morts.

(3) Abîme infernal.

pissent, et les lièvres se rassemblent? Prodige d'épouvante, fuis loin de moi ! Supplice de la terre, abandonne ma demeure! Mon père n'a jamais été l'esclave des sorciers ; il n'a jamais corrompu les Lapons par des présents ; il a chassé les calamités, il a dissipé tous les maux. Si je n'ai point cette puissance, j'invoquerai le fils d'Ukko qui règne sur les nuages, qui commande à la tempête. J'implorerai son secours, j'élèverai ma voix à travers le monde, à travers les entrailles de la terre, les six voûtes splendides, les neuf cieux.

O Ukko, toi qui t'appuies sur l'âme du monde, toi qui habites dans la nuée, qui vomis la foudre, apporte ici ton glaive de feu, afin de chasser le cruel qui me tourmente, afin d'exterminer à jamais mon ennemi !

Déesse des ondes, sors de l'abîme ! Élève du sein des ondes ta chevelure bleue, du sein de la source ton léger vêtement, de la poussière humide ton resplendissant visage ! Viens à mon secours, viens me délivrer, me protéger, me consoler de ces horribles travaux, dans ces insupportables douleurs !

O forêt, viens avec tes bêtes superbes, viens avec tout ton peuple !

Perkele, viens avec toute ta maison !

Lac, viens avec le fils de ta nation !

Que cent guerriers se lèvent avec leurs glaives ! que mille héros accourent à l'aide du faible, de l'infortuné !... »

A mesure que Tuisco déroulait ses invocations, sa voix devenait plus orageuse, ses gestes plus saccadés ; il frappait du pied, il battait des mains, ses cheveux se dressaient sur sa tête et sa bouche écumait. Enfin il tomba épuisé sur le pavé, ses yeux se fermèrent, ses membres se raidirent, on eût pu le croire mort, si de temps en temps ses lèvres pâles n'eussent fait entendre quelques sons inarticulés, que Toini seule comprenait.

« J'aperçois au loin, reprit Tuisco d'une voix profonde mais brisée, j'aperçois une terre rayonnante de verdure et de beauté. Voici des bois touffus, de hautes montagnes, des plaines riches de

fruits. Quelles cités splendides s'élèvent de toutes parts ? Mais hélas ! les fleuves qui les baignent sont rouges de sang !... Une noire fumée enveloppe les châteaux et les palais. Les hommes sont armés de haches et de coutelas (1). Quelle est cette foule sinistre qui s'avance ? Les armées s'entrechoquent, le cheval de la mort galope de rang en rang. Horreur ! Horreur ! Mais j'aperçois un jeune homme au front resplendissant comme le feu des étoiles (2). Il s'élance, il écrase sous les pieds de son coursier la foule envieuse de sa gloire. Et le voilà sur le trône. C'est beau ! c'est divin ! La foule gronde encore. Les pierres du diadème se brisent et le serpent qui s'y cachait, mord le héros au cœur. Le feu dévore la terre. Le Nord s'ébranle. D'épouvantables vautours poursuivent l'aigle vainqueur jusque dans son palais de nuages, et il en tombe, percé de mille coups, comme un globe de feu, éteint dans la tempête. Et la terre reverdit et les fleuves dépouillent leur robe de sang pour reprendre leur ancienne parure ; mais leur sein est jonché des plumes de l'aigle foudroyé. Plumes merveilleuses ! Des hommes s'en emparent, et ils écrivent avec elles une histoire, une histoire éternelle. Cependant la mer fatale n'a pas encore épuisé ses orages. Un trône est renversé, un vieillard a pris la fuite (3). Un jeune prince, celui que je vois là devant moi, s'avance sur les ailes du destin, comme le génie de la paix du monde. C'est lui qui remettra aux mains des héros les plumes du grand aigle, afin qu'ils puissent continuer l'histoire interrompue.

Et quoi ! la tempête recommence, les nuages versent du sang (4). Et le jeune enfant agite ses bras innocents du haut du trône (5). Et

(1) La Révolution de 1789.
(2) Napoléon Ier.
(3) Charles X.
(4) La Révolution de 1848 ??
(5) Peut-être le comte de Paris ??

C'est en 1845 que la légende a passé de la tradition orale à la vulgarisation écrite ; rien d'extraordinaire par conséquent à ce que l'on y trouve la prédiction

l'air est obscurci par les ailes noires de corbeaux immenses... Que veut dire ce signe? Mais les ombres enveloppent ma pensée; mon esprit m'abandonne. Étrangers, adieu! adieu! »

Et le vieillard se tut, retomba anéanti sur le pavé, d'où il ne se releva qu'après de longues heures d'un sommeil convulsif...

. . . .

Trois semaines après cette scène, nous retrouvons encore les illustres voyageurs à Karesuando. Le comte de Montjoie murmurait une foule de nobles jurons contre ce séjour prolongé, et le sieur Guillemot ne se faisait pas faute de les assaisonner de ses imprécations roturières; le prince souriait à l'impatience de ses compagnons!

« Est-ce que vous ne trouvez pas cet endroit charmant? leur disait-il; nous ferons bien, je crois, d'y attendre la fin du dégel. »

Mais, au fond, il n'eût pas été fâché que le dégel ne finît jamais.

« Je ne m'étonne pas, faisait Guillemot à part lui, que Son Altesse se plaise ici. Monseigneur est d'une race dont on connaît les exploits auprès du beau sexe. Quelle mauvaise étoile a jeté là sur nos pas cette étonnante sirène; je suis moi-même ensorcelé! Le diable se joue dans ses yeux, et mon maître en tient, j'en suis sûr. Depuis cette horrible nuit, où le vieux Belzébuth nous donna la comédie, il ne peut plus se séparer d'elle. »

Cependant la troupe voyageuse avait trouvé dans les environs une habitation plus commode que la hutte du sorcier. Mais, comme le disait avec raison Guillemot, le duc faisait de fréquentes visites à cette hutte; souvent aussi on le voyait se promener avec Toini sur la montagne.

Un beau soir d'avril, ils erraient tous les deux, sur les bords du Muonio, et le descendant de cette race royale qui règne depuis

d'événements déjà accomplis; c'est peut-être le vulgarisateur lui-même qui les a glissés dans son récit.

Mais en 1845 personne ne prévoyait encore la Révolution de février 1848; le vieux mage de Laponie l'aurait-il entrevue???

neuf siècles sur le peuple le plus chevaleresque de la terre, causait familièrement avec une pauvre fille de Finlande.

« Je t'aime ! » lui disait-il.

A cet aveu, Toini hochait la tête.

« Monseigneur plaisante avec sa servante.

— Non, je le jure ; mais ne m'aime-t-elle pas aussi, ma colombe sauvage ?

— Monseigneur sait bien que je l'aime.

— Pourquoi m'appelles-tu toujours Monseigneur ? Ah ! un prince ne peut-il trouver l'amour, même dans un désert.

— Vous le dirai-je ? Eh bien ! je vous ai vu dans tout l'éclat de votre rang ; et, depuis douze ans, je vous connais, je vous aime !

— Tu rêves, mon enfant, ta vie est pleine de mystères. Je brûle du désir de la connaître, mais tu hésites toujours à me la raconter. Tu es Française, Toini, et de plus tu es Parisienne. Je l'ai deviné depuis longtemps à ta prononciation si pure. Mais dis-moi d'où vient que le nom d'Antoinette arrive si souvent sur tes lèvres ?

— C'est mon nom... Il m'a été donné d'après celui de la reine, car...

— Car ? Oh ! poursuis je t'en supplie !

— Car la reine était ma marraine.

— O Dieu !

— Ma mère était dame d'honneur de la reine Marie-Antoinette... Elle était belle... Un prince du sang conçut une violente passion pour elle ; elle l'aima à son tour... Un jour, le prince, entrant brusquement chez elle : « Adelaïde, lui dit-il, notre secret est découvert. Ton intérêt, ton honneur exigent que tu te maries. Je t'ai choisi pour époux le vicomte d'Arras, la reine est avertie et consent ; tes fiançailles auront lieu ce soir même... Mais notre amour ne périra pas. » Ma mère s'évanouit ; quelques semaines après, elle était la vicomtesse d'Arras.

— Ta mère a dû être bien malheureuse ! fit le prince attendri.

— Oh ! oui, autant que peut l'être une femme unie à un homme sans cœur. Ma naissance vint la consoler. Mais bientôt son destin s'assombrit de nouveau. Le prince voulut être aimé d'elle comme avant son mariage. « Jamais, lui dit-elle, jamais, tant que je serai à un autre ! »

Exaspéré de ses refus, le prince lui écrivit ces deux mots :

« Amour ou vengeance ! »

Ma mère prit la fuite ! L'abbesse des Ursulines de Montmartre était sa parente ; elle nous cacha dans son couvent pendant sept ans. Là, sous l'ombre des hêtres, je grandis dans le calme et dans la paix. Un jour je persuadai à une religieuse qui allait visiter les malades, de m'emmener avec elle. Quelle joie pour moi de traverser ces rues brillantes, ces magnifiques boulevards qui font de notre capitale la reine du monde ! Tout à coup la foule se sépara pour livrer passage à quatre cavaliers. Jamais je n'avais rien vu de si beau, de si richement orné, que les chevaux qu'ils montaient. Vous étiez un de ces cavaliers, mon prince. Vous aviez alors dix ans. Un coup de vent enleva votre chapeau et le fit tomber à mes pieds. Je vous le remis d'une main tremblante, mais avec quel gracieux sourire vous me remerciâtes ! Un autre cavalier de votre troupe s'avança alors vers la religieuse que j'accompagnais et lui demanda, d'un air étrange, qui j'étais et où je demeurais. Hélas ! le lendemain ma mère reçut un billet renfermant ces paroles menaçantes :

« Amour ou vengeance ! »

Sans perdre de temps ma mère s'enfuit avec moi vers le Havre. Un autre billet lui arriva. Il était cacheté de noir et portait toujours ces mêmes paroles :

« Amour ou vengeance ! »

— Abominable ! Et ta mère a-t-elle conservé ces billets ?

— Vous ne les verrez pas ! Antoinette, me dit ma mère, il faut quitter la France. Montons sur le premier vaisseau qui voudra nous recevoir. Un honnête pilote nous accueillit, sans s'enquérir de notre nom ni du but de notre voyage. Quelques semaines après nous

abordions à un rivage dont nous n'avions jamais entendu parler; nous étions en Finlande, à deux pas de la Laponie, à Uleaborg.

— Et les billets? les billets?

La vengeance ne nous poursuivit point dans ces pays de neige éternelle. Notre vie s'écoula dans la paix : le vieux Tuisco, par des prophéties extraordinaires, gagna la confiance de ma mère et la mienne.

— Que t'a-t-il donc prédit d'extraordinaire?

— Il m'a prédit une visite glorieuse, une visite comme jamais aucun mortel n'en a reçue ici-bas.

— A-t-il dit vrai?... Tu rougis... Qu'y a-t-il encore?

— Deux paroles, a-t-il ajouté, briseront à jamais ton bonheur.

— Les billets! grand Dieu!

— Pourquoi parler sans cesse de ces billets? Depuis quatre ans ma mère bien-aimée dort son éternel sommeil dans le cimetière d'Uleaborg. Et moi, pauvre enfant, le bon Tuisco m'a recueillie, et dans les déserts de neige il me tient lieu de père.

— O Dieu! les billets!

— Pourquoi cette pâleur, mon prince?... Les voilà!... je les porte toujours sur moi; ils enveloppent une boucle des cheveux de ma mère... ma pauvre mère!...

Le duc d'Orléans prit les billets et les ouvrit d'une main tremblante.

« O enfer!..... L'écriture de mon père!.....

. . . .
. . . .

— Je causais avec l'officier des Indes quand celui-ci bondit comme un ressort : It's clearing up [1], hurla-t-il; le ciel en effet se découvrit un peu, mais ce ne fut, hélas, que pour quelques minutes; et cependant c'est aujourd'hui qu'il nous faudrait un temps clair, aujourd'hui où nous allons faire une des plus remarquables parties de l'excursion : le passage en vue des Lofoten et des Vesteraalen.

(1) Le temps s'éclaircit.

La mer devint mauvaise et la traversée du Vest-Fjord fut, suivant l'expression anglaise « rather rough (1). » Le capitaine, n'osant prendre par le plus court, longea la côte jusqu'au Grytœsund, amas d'îlots, réseau inextricable de passes et de chenaux, où il faut la mémoire prodigieuse de nos pilotes pour mener les choses à bonne fin.

Si les paysages éloignés, surtout le spectacle si vanté de la chaîne des Lofoten, se dérobaient sous la brume, nous trouvions autour de nous, à quelques encâblures, de quoi satisfaire notre légitime curiosité; c'est au sortir du Grytœsund que nous avons aperçu les premiers représentants de cette curieuse faune arctique dont Dieu, dans sa sagesse et sa bonté infinies, a peuplé ces régions désolées :

Devant nous, sur les flots ternes du Vest-Fjord nagent plusieurs troupes d'eiders; ce sont de bien jolis oiseaux : tête blanche, nuque verdâtre, dos blanc tranchant sur le noir de la poitrine; à l'approche du bateau, ils s'envolent pour aller se reposer quelques brasses plus loin, et se laisser balancer par la lame en agitant leur gentille petite tête. L'eider forme une des plus précieuses ressources de l'habitant des Lofoten, moins pour les œufs qu'à cause de ce duvet chaud, léger et moelleux dont l'oiseau a le ventre recouvert et que tous nous connaissons sous le nom d'édredon. Après avoir construit un nid de varechs et de mousse dans quelque anfractuosité de rocher, la cane s'arrache le duvet (2) et le dispose dans son gîte en forme de bourrelet renflé; la première ponte est de cinq œufs; ils sont oblongs, d'un vert foncé; si l'on dépouille ce premier nid, la femelle se plume de nouveau et fait une deuxième ponte qui n'est plus que de trois œufs; si le chasseur vient une seconde fois faire sa récolte d'œufs et d'édredon, comme la

(1) Assez dure.

(2) Le duvet pris sur l'oiseau mort est moins précieux que celui pris dans le nid, soit que dans la saison de la nichée ce duvet se trouve être dans sa perfection, soit que l'oiseau ne s'arrache que le duvet le plus fin.

femelle n'a plus de duvet à fournir, c'est le mâle qui se déplume; ce dernier duvet est le plus recherché, mais pour s'en emparer il faut attendre que les œufs soient éclos, autrement la cane quitterait pour jamais la place, tandis que si la troisième couvée est respectée, on peut être sûr qu'une nombreuse famille s'établira l'an prochain au même endroit. C'est au prix de sa vie, en s'aidant de cordes et de chiens, que le chasseur parvient à dénicher œufs et édredon; aussi les habitants des Lofoten avaient-ils trouvé plus simple de recourir au fusil; les tireurs étaient si habiles et si avides qu'en peu d'années ils auraient détruit l'espèce; aux termes d'une loi publiée en 1860 on ne peut plus que prendre le duvet dans le nid, il est défendu de tuer l'eider. — Mouettes à robe blanche, goëlands au vol puissant suivent depuis longtemps notre bateau. Voici des cormorans au plumage noir lustré de vert; excellents plongeurs, pêcheurs hors ligne, ils ont les pattes tournées en dedans, ce qui leur permet de tenir leur proie dans l'une d'elles et de s'acheminer vers le rivage en ramant de l'autre. Voici encore des guillemots au dos brun et au ventre blanc, maladroits marcheurs, mauvais voiliers autant que merveilleux nageurs. Plus loin des macareux, dont la collerette brune se dessine nettement sur la poitrine blanche; leurs ailes dépourvues de plume ne leur permettent que de voleter misérablement. Quand on voit des pingouins sur terre, ils semblent les plus malheureux des êtres avec leurs ailes insuffisantes pour le vol et leurs pieds sur lesquels ils ne peuvent que se traîner, mais une fois sur l'eau ils étonnent par leur adresse à nager et à plonger. Quels heureux oiseaux que ces pétrels(1); après s'être joué dans les airs, ils courent sur l'eau en se soutenant par les ailes et en frappant avec rapidité et alternativement de chaque pied la surface des vagues. Des sternes arctiques jettent des cris perçants; nous en voyons un qui se laisse tomber comme une balle de trente pieds de hauteur pour happer un poisson! —

(1) Le mot de pétrel vient de « Petersvogel » (oiseau de Pierre) par allusion à Saint Pierre marchant sur les eaux du lac de Génésareth.

Voilà ce que nous apercevons dans les airs et sur les eaux; que serait-ce, si nos regards pouvaient scruter les abîmes qui se creusent au-dessous de nous : nous y verrions en variété prodigieuse, en nombres indicibles tous les représentants de la faune marine depuis l'inerte méduse jusqu'à l'informe baleine; nous y verrions des salmones par milliers, des maquereaux par millions, des harengs par milliards, des morues par montagnes (1).

Le Vest Fjord est borné à l'ouest par les îles Lofoten; on a ingénieusement comparé cet archipel à une épine dorsale, dont les vertèbres, devenant de plus en plus étroites, s'allongent en arc sur une longueur de plus d'un degré; la plupart de ces îles ne sont que des falaises à pic, hautes souvent de 1000 mètres, dont l'arête se terminant en dent de scie serait si effilée parfois qu'elle n'aurait pas, dit-on, la largeur du pied, et que pour les traverser il faudrait se mettre sur son séant une jambe sur chaque versant de l'île! Devant nous se projettent les derniers chaînons du groupe : Rœst, Vaerœ et les îlots de Mosken et Moskenæsœ entre lesquels passe le fameux Mælstrœm. Ce courant que l'on représente parfois comme un entonnoir engloutissant des navires, a une réputation de danger surfaite (2); les grands bâtiments n'ont rien à en craindre, mais près des Hœgholmer (3) il peut en temps de grande marée, ou quand le vent souffle en sens opposé du courant, devenir fatal aux barques.

La mer des Lofoten a toujours été fertile en sinistres : de nombreux courants, violents et contraires, des vents sautant subitement

(1) Les Norvégiens appellent les bancs de morues des « Tœrksbjerg » c'est-à-dire « montagnes de morues. »

(2) Un courant bien plus dangereux que le Mælstrœm est le Saltstrœm à l'est de Bodœ; le grand Skjerstadfjord ne communique avec la mer que par trois étroits goulets; les masses d'eau qu'amène la marée et qui se retirent au moment du reflux forment à leur passage dans ces parties resserrées de véritables rapides : le spectacle est imposant, dit-on, entre les îlots de Stromœ et de Gœdœ; même les bateaux à vapeur ne peuvent traverser ces goulets que pendant l'heure où les courants changent de direction.

(3) Rochers des vautours.

d'un pôle à l'autre, de fortes marées, des écueils à fleur d'eau ont donné à ces parages une triste renommée; nous les traversons en plein été! Mais que doit-ce être, quand la nuit polaire étend sur eux son funèbre voile, quand le pêcheur à sa barre ou le matelot en vigie doit chercher sa route dans les ténèbres; que de fois alors, croyant avoir perdu son chemin, ne retrouvant pas telle terre qui doit le guider, il prend peur et s'affole; l'imagination aidant il croit voir dans les nuages noirs que roule la tempête, des formes indécises de vaisseaux monstrueux qui courent à pleines voiles sur le sien; il lui semble que l'île où il doit aborder se déplace, se dérobe devant lui et s'abîme dans les flots au moment où il croit l'atteindre; les algues qui nagent sur les vagues paraissent s'animer, onduler comme des serpents, enlacer le navire de leurs chaînes sans fin..... aveuglé qu'il est par la pluie, fouetté par le vent, harassé de fatigue et de sommeil, ces fantômes de son cerveau surexcité prendront corps et son quart terminé il rentrera au carré baigné de sueur, blème de terreur, et racontera que ce brick qui lui a coupé sa route n'est autre que le « Vaisseau-Fantôme, » qu'il a vu le « Serpent de Mer » et que ce qu'il a pris pour un îlot mobile n'est autre chose que le « Kraken[1]. »

(1) Le Kraken, disent les histoires de matelot, est un animal tellement grand que la partie supérieure de son dos, la seule qui apparaisse au-dessus des flots, a un mille et demi de surface; sa hauteur doit être énorme, car il arrive, que, là où les pêcheurs étaient accoutumés à voir leurs filets descendre à cent brasses, ceux-ci s'arrêtent subitement à quelques pieds au-dessous de la surface : c'est le Kraken qui est venu s'interposer entre eux et le fond. Certain capitaine, croyant avoir découvert une île inconnue, en fixa la position, s'empressa de la pointer sur sa carte en lui donnant son propre nom; quand plus tard il revint pour explorer son île, tout avait disparu; l'îlot n'était autre chose que le Kraken; selon quelques facétieux les choses étaient même allées plus loin : le capitaine avait solennellement fait remise à sa patrie de la terre qu'il venait de découvrir; on y avait envoyé un gouverneur, des missionnaires qui avaient pris possession de l'île, quand le Kraken subitement réveillé s'était dérobé, laissant la colonie naissante s'abîmer dans les vagues!

Ce monstre est muni de cornes longues comme des mâts, dures comme de l'acier et souples comme du jonc; malheur au vaisseau qui s'approchera de lui; deux des cornes le saisiront comme une plume et l'entraîneront dans l'abîme

Oui, il l'a vu, ce serpent monstrueux,... sa longueur était double et triple de celle d'un vaisseau de ligne; sa tête ressemblait à celle d'un lion; deux yeux rouges, énormes, lui donnaient un aspect effroyable; tantôt il s'élançait en bonds d'une encâblure chacun, tantôt il se déroulait dans toute son étendue et se laissait balancer sur les flots; tantôt il se dressait droit dans les airs et ses yeux ensanglantés brillaient à la hauteur d'un mât... Oui, il l'a vu, ce Vaisseau qui est si grand, si grand, que lorsqu'il roule, ses porte-haubans qui font cuillère embarquent des baleines comme les autres bateaux embarquent des sardines ou des seiches; si large, si large, qu'on a pu mettre sur sa dunette assez de terre pour y faire des jardins peuplés d'animaux en liberté; si haut, si haut, que le mousse qui monte par tribord pour aller faire le tour des barres a eu le temps de devenir un vieux matelot quand il redescend par les haubans de bâbord! . . . .

. . . .

Pardon de cette digression; mais pendant toute la traversée du Vest-Fjord nous n'avons parlé d'autre chose que d'oiseaux de mer, de Vaisseau-Fantôme et de Kraken. « Je ne voudrais affirmer, disait le capitaine, qu'il n'en est pas parmi mes hommes qui, aujourd'hui encore, ne croie au serpent de mer. »

Nous rencontrons quelques Nordlandsjaegte[1] cinglant vers la terre ferme; ces bateaux, comme nous le fait observer M. Mantz, ont la forme modernisée des « dragons » des Wikings; le haut de la proue, recourbé comme le cou d'un cygne, domine orgueilleusement les vagues; la grande voile est surmontée d'une autre

entre leurs puissantes tentacules; c'est quand le Kraken monte ou s'affaisse que se forment ces gouffres et remous qui rendent les parages des Lofoten si dangereux. Il n'existe que deux Kraken; ils datent du commencement du monde et ne peuvent ni mourir ni se multiplier; c'est là la raison pour laquelle on n'a jamais trouvé de cadavre du monstre; le Kraken ne peut se mouvoir que très lentement et n'éprouve le besoin de la faim qu'une fois par an; alors il ouvre une gueule semblable à un golfe ou un détroit, et alors tout y passe, depuis le hareng jusqu'à la baleine !

(1) Barques de pêche spéciales au Nordland.

en forme de trapèze ; à l'arrière se dresse une tour ; du temps des Wikings elle servait à se défendre en cas d'abordage, aujourd'hui ce n'est plus qu'un refuge pendant les gros temps.

Après une heure de roulis assez violent nous arrivons à Henningsvaer, hameau de pêcheurs sur Ost-Vaagœ[1] ; autour de nous s'arrondissent des rochers grisâtres émergeant à peine des eaux ; ils ont l'air de monstres marins accroupis sous les flots qui, en les couvrant et découvrant tour à tour, leur prêtent un semblant de vie qui rappelle certains cauchemars. Sur l'un de ces rochers se trouve une fabrique de guano de morue. Le capitaine n'ose affronter la pleine mer et, au lieu de prendre par le Gimsœsund pour contourner Ostvaagœ à l'ouest, il revient sur la route parcourue en longeant la côte intérieure des îles ; le ciel se découvre et nous permet de voir, en partie du moins, les falaises fauves de Vaagen, (le Vaagekallen s'élève à 940 mètres), Svolvaer et l'îlot de Skraven, plages maintenant désertes, où nous ne voyons que quelques cabanes accolées aux rochers, mais qui se transforment comme par enchantement du commencement de février à la mi-avril — pendant la saison de la pêche de la morue.

La morue n'est pas — ainsi qu'on le croit généralement — un poisson migrateur comme le hareng ou le maquereau ; elle n'est pas répandue non plus dans tout l'Atlantique, mais se tient non loin des côtes, sur des « bancs », dont une série s'étend au large des Lofoten jusqu'au Cap Nord. Au mois de janvier elle quitte ces bancs et s'avance vers la côte pour frayer ; la majeure partie des poissons suit les courants qui débouchent dans le Vest-Fjord, soit par le Maelstrœm, soit par le courant entre Vaerœ et Rœst. Si elle se dirige vers ces parages c'est que, pour le frai, la morue aime les profondeurs d'eau moyennes ; or, précisément depuis Rœst jusqu'à la pointe de Hindœ, sur une longueur d'environ cent kilomètres et à une distance de la côte variant d'une à deux

(1) Vaag = port. Ce nom a été donné à l'île à cause de ses nombreux ports.

lieues, s'étend un haut fond où les eaux ont cette profondeur de 40-60 brasses qu'affectionne la morue[1]; elle y est encore attirée par la présence d'une innombrable quantité de « capelans[2] » petits poissons qui forment sa nourriture préférée et qui à cette époque — on ne sait pourquoi — arrivent dans ces parages. Aussi depuis le IXe siècle, — les « Saga »[3] parlent déjà de ce lieu de pêche, — la morue n'a-t-elle que rarement manqué au rendez-vous des pêcheurs.

Vers la mi-janvier quelques barques partent en reconnaissance des éclaireurs dont le gros de l'armée des morues est précédé; dès que l'avant-garde est signalée, l'étincelle électrique envoie la joyeuse nouvelle depuis Hammerfest jusqu'au cap Lindesnaes; tout autre travail cesse, on réquisitionne tout ce qu'il y a d'embarcations disponibles et l'on met à la voile. En 1876, quinze mille barques amenèrent à la pêche de la morue soixante mille hommes, dont vingt-sept mille dans les Lofoten et les Vesteraalen, trente-deux mille dans le reste du Nordland.

(1) On a toujours pêché la morue à l'est des Lofoten, par exception en 1870 on a dû aller la chercher au large de ces îles.

(2) Les pêcheurs se servent du capelan comme appât pour prendre la morue; aussi la capture de ce poisson est-elle très active en été, surtout entre le Cap Nord et la frontière russe. Elle s'opère en cernant les colonnes des capelans dans une baie.

(3) Le mot « Saga » signifie récit, chronique; on distingue les « Saga » romantiques, mythiques et historiques; ces dernières et surtout celles qui retracent l'histoire d'une race célèbre ou de quelque représentant illustre d'une famille, sont les plus importantes; dans la plupart d'entre elles la fidélité historique du récit ne laisse que peu de place à la fiction poétique. Les « Saga » virent le jour dans la lointaine Islande qui, retrouvée vers 860 par les Wikings, devint le refuge de ces fiers barons norvégiens qui abandonnèrent leur patrie pour ne pas devenir vassaux de Harald aux Beaux Cheveux (860-893). Raconter et entendre raconter les exploits des « Wikings, » les prouesses de ces « Jarls » (barons) souverains dans leurs vastes domaines, leur résistance aux conquêtes de Harald, était le seul plaisir des exilés de « Ultima Thule. »

Les sujets des « Saga » datent tous de la période entre 830 et 1030; ces récits se sont conservés par transmission orale jusqu'au commencement du XIIe siècle, où les premiers furent mis par écrit; on considère la moitié du XIIIe siècle, comme l'âge d'or de la littérature des « Saga ». L'auteur de ces fières épopées c'est le peuple islando-norvégien tout entier; on ne connaît pas le nom de celui qui les a recueillies et consignées (d'après Kraus).

Arrivés aux îles, les pêcheurs se partagent à l'amiable le terrain [1]; d'immenses baraquements s'élèvent sur la plage, des cantines monstres fournissent la soupe et un prédicateur ambulant préside le dimanche à un service divin [2].

Une barque de pêche est montée par six hommes qui choisissent leur chef « le Hœvedsman; » la pêche se fait rarement à plus d'une lieue de la côte; elle s'opère de trois façons : au moyen de filets; au moyen de lignes fixes garnies de centaines d'hameçons amorcées de capelans, de harengs, de mollusques, parfois de tranches de morues; les plus pauvres pêcheurs seuls se servent de lignes à main.

Le départ de la pêche a lieu l'après-midi; les filets sont jetés, et l'on retourne à terre; le lendemain matin, à un signal donné par un pavillon, toute la flottille remet à la voile; en une heure les filets sont relevés, et l'on admet que cinq cents morues par bateau forment une bonne journée; vers midi les pêcheurs sont revenus aux îles et, jusqu'au prochain départ, s'occupent de la préparation et de la vente de leur capture. Les lignes fixes sont également placées l'après-midi et relevées le lendemain matin; avec elles on prend de trois à quatre cents poissons par jour. Avec une ligne à main un pêcheur habile peut arriver jusqu'à cent morues dans une journée [3].

Aussitôt pris, les poissons sont fendus, vidés et, soit séchés sur les falaises, soit attachés par la queue et suspendus sur des établis; ils restent ainsi jusqu'à la mi-juin, époque à laquelle ils sont envoyés à Bergen, d'où ils sont exportés dans le monde entier sous le nom de « Stockfisch ». La préparation de la morue salée n'est guère plus compliquée : après avoir fendu le poisson on l'empile à

(1) Autrefois le propriétaire de la rive avait seul le droit de pêche; aujourd'hui ce droit appartient à tout le monde.

(2) La pêche est interdite du samedi soir au dimanche soir.

(3) Le rendement moyen net d'une embarcation munie de filets est de 3000 francs, soit 500 francs par homme; les pêcheurs à la ligne ne gagnent guère que 350 francs par saison.

fond de cale entre deux couches de sel; puis le pêcheur fait voile vers quelque crique exposée au sud, où il lave le poisson, l'étale sur les rochers, et le laisse sécher au soleil pendant quinze jours.

La rogue est également salée avant d'être vendue; on l'expédie surtout en France, où elle sert aux pêcheurs de sardines; les foies sont envoyés aux fabriques de Hammerfest, la tête et les vertèbres transformés en guano dans des établissements spéciaux (nous en avons vu à Henningsvaer); la vessie natatoire et la langue servent à faire de la colle; ce qui, après toutes ces opérations, peut rester de la morue, n'est pas perdu : dans certaines îles où les pâturages sont rares, on pile ces derniers débris, qui, mêlés à des algues, sont soumis à une forte cuisson, et servent de nourriture aux vaches !

Au commencement d'avril, la morue remonte vers le Finmark où, pendant les mois d'été, elle est de nouveau pêchée, mais en quantité moindre et surtout beaucoup plus variable que dans les Lofoten [1].

Les naufrages sont nombreux sur les rives du Vest-Fjord pendant la saison des pêches; il n'arrive que trop souvent qu'après le départ des pêcheurs, le vent saute subitement et les empêche de revenir aux îles; ils doivent alors essayer la traversée du Vest-Fjord dont la largeur varie de dix à quarante kilomètres; leurs barques n'étant pas pontées, nombre d'entre elles chavirent; le cas est prévu et des poignées fixées à la quille permettent aux malheureux jetés à l'eau de se maintenir à la surface; d'autres essayent de se soutenir au moyen de leurs couteaux fichés dans les plats-bords, et maintes fois on n'a pu connaître le chiffre des victimes

(1) Capture en 1877 : dans les Lofoten 29 500 000, dans le Finmark 17 300 000, dans le reste de la Norvège 8 000 000, total 54 800 000 morues. Capture en 1884 : dans les Lofoten 17 000 000, dans le Finmark 15 000 000, reste de la Norvège 22 000 000, total 54 000 000 de morues. On admet pour les Lofoten une capture annuelle moyenne de 25 000 000 de morues valant six à sept millions de couronnes.

que par le nombre de coutelas garnissant telle barque que la tempête avait jetée sur la grève.

Le ciel qui nous avait traité sévèrement jusque-là, voulut nous donner une compensation; voir les Lofoten par un ciel bleu et une atmosphère sans nuages vaut certes mieux que de ne pas les voir du tout, mais incomparablement plus curieux est le spectacle de cette âpre nature du Nord par une tempête, quand la terre, l'eau, l'air et le ciel changent à tout moment de coloration, quand de rapides nuages bas, roulant leurs masses noires, couvrent subitement tel paysage grandiose, pour en découvrir un second non moins beau et dont on ne soupçonnait pas l'existence!..... C'est ce qu'il nous fut donné de voir à la traversée du Raftsund.

Le Raftsund, le chenal qui sépare les Lofoten des Vesteraalen, est un couloir étroit, tourmenté, n'ayant souvent pas cent mètres de largeur; de rives, point; mais du sein même des vagues se dressent des montagnes vertes et grises, de 2000 pieds de haut, aux pieds desquelles languit une maigre végétation de bouleaux et de genévriers, tandis qu'à leur sommet brillent des plaques de neige; quelques cabanes cramponnées aux rochers dénotent la présence de l'homme; de ces tristes habitations sortent des habitants plus tristes encore; ils lèvent lentement le bras en signe de salut. Par deux fois le défilé parut fermé par une barrière de rochers; il n'en était rien, le chenal tournait simplement à angle droit, le timonier donne un coup de barre et comme dans une féerie, les tableaux succèdent aux tableaux. A l'extrémité du détroit, le bateau dut virer sur place, pour revenir sur ses pas. Le mauvais temps de la pleine mer aura servi à nous faire voir deux fois le Raftsund, et cette traversée restera inoubliable!

A la sortie du défilé, un brouillard mêlé de rafales nous reprend; vers 9 heures nous passons à Lœdingen sur Hindœ, la plus grande des Vesteraalen; une église abritée dans les rochers, un presbytère solidement étayé contre les bourrasques, et au bord de

la grève la station du télégraphe, c'est tout..... et des hommes comme vous et moi vivent dans ces solitudes.....

Nous passons près de l'église de Throndenaes [1], pendant le moyen âge le sanctuaire chrétien le plus septentrional de l'Europe; il était relativement élégant et orné; Peter Dass en était tout fier.

Le temps ne se remettra pas, allons nous reposer!

(1) Sur la rive nord de Hindœ.

V

Excursion au campement Lapon, Tromsœ.

---

3 Juillet.

La rafale a continué toute la nuit. Quand je dis nuit, il est entendu qu'il s'agit des heures pendant lesquelles le soleil décrit dans le ciel la partie de son cercle allant de l'ouest vers l'est; car même pour nous qui n'avons encore été gratifiés de beaucoup de soleil à aucune heure, il n'en continue pas moins de faire toujours « *jour* ». Cette clarté continuelle semble étrange, contre nature, une clarté venant troubler l'alternance providentielle de la lumière et des ténèbres; de plus, et ceci est un sentiment qui a été partagé par plusieurs de mes compagnons, quand, après de rudes journées de fatigue, nous nous couchions un peu à toute heure, le corps semblait ne pas se laisser tromper par la nuit factice que nous faisions dans la cabine; les nerfs et les muscles refusaient de se détendre quand dehors il faisait jour, et l'ensemble de notre être, créé pour vivre entre cercles et tropiques paraissait avoir besoin pour se refaire complètement de la vraie nuit noire, de la nuit du Bon Dieu........

Nous voici à l'ancre devant l'île sur laquelle est bâtie la ville de Tromsœ (69° 38'); au moment où nous quittions le bateau, les nuages s'entr'ouvrent, l'horizon se dégage, le ciel devient de plus en plus bleu,... le soleil est définitivement vainqueur : au nord sortent des nues les flancs dorés du Skulgamtind [1]; à l'ouest se montre le Vastind au double sommet chauve; au sud brillent les glaciers du Bensjortind, enfin devant nous, fermant la vallée dans laquelle nous allons nous engager, trône le gigantesque Tromstind; au milieu de ce cadre s'élève la jolie ville de Tromsœ, qui, après nous avoir présenté ces quatre gardiens semble dire : « Voyez comme je suis belle, et combien mon entourage est beau ! » Laissons pour le moment la jeune coquette, traversons le chenal qui la sépare du continent et allons au campement lapon.

J'avais impatiemment attendu cette visite, je m'en promettais une curieuse leçon de choses; j'avais lu maint ouvrage traitant de ces peuplades étranges, et glané un peu partout [2] certains détails qui intéresseront peut-être.

Les Lapons occupent entre le 65me et le 70me degré un espace de terrain aussi grand que l'Italie entière et qui comprend le territoire norvégien de Finmark, le haut plateau central de la Suède, le nord de la Finlande et la presqu'île de Kola; sur cette immense étendue on compte environ 24400 individus [3]. Le mot de « Lapon » vient de « Lappalaiset » nom duquel les Finnois désignent ces peuplades; les Lapons considèrent ce mot, qui veut dire « extrémité, » comme un terme de mépris; eux-mêmes se nomment « Samech » [4] et leur ambition est d'être confondus avec les

(1) Tind, signifie pic.

(2) J. A. FRIIS, *En Sommer i Finmarken, Russisk Lappland og Nordkarelen;* NIELSEN, *Norge;* v. DUBEN, *Om Lappland och Lapparne;* J. SVERDRUP, *Lapperne;* CANUTE LEEMS, *Mémoires;* RECLUS, *Géographie Universelle;* MARMIER, *Expédition au Spitzberg;* MARMIER, *Les Fiancés du Spitzberg;* MILFORD, *Norway and her Laplanders;* BAYARD TAYLOR, *Northern Travel.*

(3) 2 200 de ces Lapons habitent le territoire russe, 6 400 le territoire suédois, 15 800 le territoire norvégien; de ces derniers 1 100 environ sont encore nomades.

(4) Les Norvégiens les appellent erronément « Fin. »

Finnois. Certains savants les considèrent comme un groupe de la race finnoise (leur langue est certainement une variante de cette dernière) pendant que d'autres voient en eux des descendants de peuplades mongoles, voire même de tribus juives errant le long de l'Océan Glacial depuis la fin de la captivité assyrienne.

Les Samech se partagent en Lapons des côtes (Sjœfins) (1), et en Lapons de l'intérieur (Fjeldfins), éleveurs de rennes, — les seuls dont je m'occuperai (2).

Les Lapons sont des hommes de petite taille; ils ne sont point, toutefois, aussi minuscules que l'on aime à se l'imaginer. Dans le temps on ne manquait jamais de faire remarquer le contraste que le Créateur avait établi entre les deux peuples de notre planète les plus éloignés l'un de l'autre : les Patagons géants et les Lapons nains; « in medio veritas », il faut en rabattre de la taille des habitants des terres magellaniques et grandir les Lapons; la stature moyenne des Tehuels de Patagonie est de 1^{m}78 c., celle des Lapons de 1^{m}50. N'est-ce pas la taille de plus d'un fantassin des armées européennes?

Jusqu'au siècle dernier la croyance religieuse des Lapons était le Chamanisme des peuples du nord de l'Asie : Le monde a été créé par un être suprême, qui reste indifférent à ce que font les hommes et abandonne le gouvernement de l'univers à une série de dieux inférieurs (3), bons ou mauvais génies, parmi lesquels Chaïtan, l'auteur de tout mal, est le plus puissant. Ces « dii minores » habitent les corps célestes, emplissent l'air et les nuages, hantent le sommet des montagnes et les cavernes profondes, les

(1) Les Sjœfins s'occupent de pêche et sont répandus surtout dans le Finmark et la presqu'île de Kola.

(2) On pourrait ajouter une troisième catégorie peu nombreuse de laboureurs que l'on rencontre sur la frontière russo-suédoise et le long du golfe de Bothnie.

(3) Outre les divinités p. d. le Lapon vénérait une respectable quantité de fétiches choisis dans la nature qui l'entourait : Une cime de montagne — l'Avasaxa était en grand honneur, — un bouleau contourné d'une façon bizarre, quelque rocher à forme suggestive.

fleuves et les marais, les lacs et les mers; ce sont eux qui, par délégation du Jupiter lapon — « de minimis non curat prætor » — président aux vents et aux pluies, à la neige et aux frimas, dirigent les saisons et les événements heureux ou néfastes, règlent les destinées de tout homme et daignent entrer en relation avec leurs fidèles par l'intermédiaire du « Noaïde » ou sorcier.

Membre d'une corporation secrète, initié à de prétendus mystères, le Noaïde avait sur l'imagination des crédules Lapons un pouvoir presque illimité; il était à la fois médecin et prophète, conversait avec les esprits, conjurait les maux imminents, décidait ou empêchait quelque entreprise chanceuse et forçait la tombe même à lui livrer ses secrets : c'était, par exemple, une croyance commune chez ces tribus que les maladies graves étaient dues au désir de l'âme de quitter le corps pour aller rendre visite aux défunts qu'elle avait chéris leur vie durant; le sorcier seul parvenait à conjurer l'âme vagabonde de rentrer dans son enveloppe terrestre. Pour ses sortilèges le Noaïde se servait du « Gobdas (1) » ou tambour magique. La partie inférieure de l'instrument était en bois de bouleau, évidé, de forme ovoïde; l'arbre qui avait fourni le bois devait avoir poussé dans un endroit où le soleil ne donnait jamais; l'intérieur du Gobdas était orné de sculptures représentant des cercles, des triangles, des croix peintes avec du sang d'ours; alentour pendaient des anneaux de cuivre si pressés entre eux que, dès que l'on touchait l'instrument, il résonnait fortement; sur la peau du tambour étaient peints cinquante et un symboles : le soleil, la lune, les astres, des poissons, des bêtes sauvages, des Lapons, des tentes, des rennes et les divinités au grand complet, chacune dans cette partie de l'univers où elle devait avoir son siège. La valeur des Gobdas s'accroissait avec l'âge; on les tenait soigneusement cachés en un endroit reculé, dont l'approche était sévèrement interdit aux femmes. La cérémonie

(1) En norvégien « Runbom. »

de consultation du Gobdas débutait par des contorsions qu'activaient une respectable quantité de tabac fumé et de fréquentes libations d'eau-de-vie; l'ivresse du sorcier était suivie d'un profond sommeil que les assistants prenaient pour une extase; à son réveil il racontait la vision qu'il prétendait avoir eue au sommet d'une montagne, où le dieu était apparu à son âme ravie; la révélation se terminait toujours par l'ordre de sacrifier un renne bien gras, dont le saint homme ne dédaignait pas de prendre sa part; le festin terminé, le Gobdas pouvait être consulté; en chantant ou plutôt en hurlant la « Juoige, » la chanson d'enchantement, le Noaïde plaçait sur la peau du tambour un anneau et frappait un coup sec avec une corne de renne; l'anneau était chassé sur la surface d'un côté ou d'un autre; alors, selon qu'il touchait certains caractères, le sorcier formulait sa réponse : s'il avait été consulté sur un voyage, une chasse, une pêche et que l'anneau s'était mu selon le cours du soleil, le sorcier concluait à la réussite de l'entreprise; dans le cas contraire, il conseillait de s'abstenir. Le Noaïde disposait pour l'exécution de ses ordres d'un certain nombre d'esprits, emprisonnés dans une caisse, et qu'il lâchait à volonté; ils étaient connus sous le nom de « Mouches Ganiques ». Outre ces auxiliaires invisibles, le magicien avait à son service trois animaux sacrés : un oiseau, un renne et un serpent qui lui servait de monture pour aller au sabbat !

Les premiers essais de convertir les Lapons au christianisme avaient été tentés, au milieu du XVII[e] siècle, par des missionnaires danois; pendant le XVIII[e] siècle on comptait déjà les convertis par plusieurs milliers, quand en 1774 parut un édit de Copenhague, qui, dans le but de « délaponiser » les Lapons, ordonna, qu'à l'avenir, l'instruction religieuse et la prédication devaient se faire en danois. On n'a jamais su si les Lapons furent « délaponisés », mais ce qui est certain c'est que, ne comprenant plus les missionnaires, les nouvelles générations redevinrent insensiblement païennes, reprirent idoles et fétiches tout en suivant les cérémonies

chrétiennes, dont ils ne comprenaient plus le sens. En 1837 cet édit, enfanté par le cerveau malade d'un bureaucrate quelconque, fut rapporté, et l'instruction religieuse et civile se faisant de nouveau en langue samech[1], on peut à partir de cette époque parler d'une véritable conversion au christianisme de la nation laponne.

En 1852 il y eut parmi ces peuplades d'ordinaire très paisibles, un commencement de soulèvement religieux. Une nervosité constatée depuis longtemps, des dispositions à l'exaltation et à l'hystérie produites par l'alcool, la nicotine et les incantations de Noaïdes, dégénérèrent en fanatisme religieux : Le pasteur Hvoslev[2] venait d'arriver à Kautokeino, quand, subitement, sans motif apparent, les quelques Norvégiens du village, le pasteur, sa femme, le bailli et le marchand public, sont entourés par des bandes de Lapons hurlant, grimaçant, les menaçant de mort; le marchand et le bailli sont roués de coups et tués, leurs maisons incendiées; le pasteur et sa femme sont garrottés, battus de verges pour chasser le démon qui était en eux; ils auraient subi le sort de leurs compatriotes, si d'autres Lapons n'étaient venus à leurs secours; une fois cet accès de rage passé, les Samech sont redevenus ce qu'ils ont toujours été, timides et inoffensifs.

En Scandinavie les Lapons sont luthériens, sur le sol russe ils appartiennent à la religion grecque. Cependant ils conservent encore bien des traces de leurs superstitions païennes; ainsi ils croyaient autrefois qu'après leur mort ils reprendraient dans l'autre vie les courses vagabondes de leur existence terrestre; aussi avaient-ils soin de recommander que l'on place dans la tombe, et à portée de la main, tout ce qu'il fallait pour fumer, sans oublier un cruchon d'eau-de-vie; la tradition n'a pas complètement disparu, car de nos jours encore, pour ne manquer de rien après la mort, les Lapons enfouissent leur argent; ils continuent à jeter dans

(1) On prépare annuellement à l'école normale de Tromsœ huit instituteurs pour l'instruction des Lapons.

(2) Le père de mes sympathiques compagnons de Jotunheim.

la fosse béante des coquillages appelés « âmes de chien, » en souvenir de l'ancienne coutume d'enterrer les chiens avec leur maître ; enfin le culte des astres, surtout du soleil au moment du solstice d'été, n'a pas entièrement disparu.

Le Lapon nomade [1], dépendant entièrement pour sa subsistance de ses rennes, les conditions de vie du premier sont nécessairement liées à celle des seconds ; or, sauf un peu d'herbe et quelques plantes sauvages qui peuvent former la nourriture du renne pendant les mois d'été, cet animal ne se nourrit que de lichen, lequel, une fois brouté, pousse si lentement, que les troupeaux ne peuvent revenir paître au même endroit qu'au bout de dix ans [2]. Le Lapon devient ainsi forcément nomade, mais à la différence des peuplades errantes des pays chauds, il n'a pas la consolation de voyager par tribus, car, chaque famille ayant besoin de deux ou trois cents rennes pour pouvoir subsister, il lui faut un espace de terrain considérable, dans l'occupation duquel elle ne doit être gênée par un voisin. Une seconde cause de migration pour les Lapons occupant les hauts plateaux suédois, c'est la chaleur ; le renne ne peut la supporter ; dès que le printemps ramène une température relativement élevée, qui, en été, devient excessive, il émigre instinctivement vers le littoral norvégien où la température reste fraîche [3], et voudrait-on l'empêcher qu'il échapperait à son maître plutôt que de rester dans un pays chaud. Voilà pourquoi le pauvre Samech doit errer en nomade à travers sa triste patrie, et chaque saison lui amène son contingent de misères : au printemps c'est un voyage sur une plaine de neige qui brûle les yeux et lacère la peau ; en été ce sont des tourbillons de moustiques qui poursuivent hommes

(1) On admet généralement que ce n'est que vers le IXe siècle que les Lapons sont devenus nomades.

(2) Les limites du domaine des Lapons sont nettement tracées par la disparition du lichen. Le nombre des rennes est évalué à 360 000 ; un renne vaut en moyenne 30 francs.

(3) C'est cette circonstance qui a donné naissance à l'idée erronée que le renne avait besoin de temps en temps de boire de l'eau de mer.

et bêtes de leurs morsures venimeuses; en automne, la Laponie est un vaste marécage où des terres gluantes alternent avec des bourbiers fangeux; avec l'hiver viennent le froid et les ténèbres de la nuit polaire. Et pourtant le voyage doit avoir lieu sans repos ni trêve; chaque station ne pouvant guère durer que trois semaines au bout desquelles il faut chercher une autre pâture.

Rien n'est peut-être plus merveilleux dans la création, que cette disposition de la Providence qui a placé à côté du Lapon, et seulement pour lui[1], un animal tel que le renne : serviteur à tout faire, il sert de bête de somme, en transportant sur son dos les huttes et tout ce qu'elles contiennent; de bête de course, quand attelé au traineau, il permet à son maître de franchir presque sans fatigue des distances considérables; il l'abreuve de son lait, et après sa mort lui fournit ses tendons pour coudre les vêtements, ses bois pour confectionner les outils du ménage; il l'habille de sa fourrure et le nourrit de sa chair. Des ennemis de toute sorte menacent constamment ces utiles animaux : ce sont des moustiques qui par leurs morsures causent une inflammation mortelle; ce sont des bandes de loups qui poursuivent pendant des nuits entières les troupeaux pour se jeter sur les pauvres bêtes épuisées par quelque longue marche antérieure; enfin c'est le froid lui-même qui, en transformant la neige en glace, les empêche de déterrer le lichen et les fait succomber misérablement.

Si l'existence du renne est peu enviable, que dirons-nous, à l'examiner froidement, de celle de son maître? De même que je n'ai jamais pu trouver de palliatif pour les horreurs de la guerre, dans le « *dulce est et decorum pro patria mori* » du vieil épicurien de Tibur, je ne crois pas que le privilège d'une liberté sans entrave que les théoriciens de cabinet vantent comme le plus précieux don de l'homme, puisse racheter les privations, les misères et les souf-

(1) Le renne ne peut vivre qu'en Laponie; des essais d'acclimatation tentés plusieurs fois dans les Highlands écossais ont échoué.

frances dans lesquelles végètent les malheureux Lapons pendant toute leur vie; une seule considération rend peut-être leur existence moins digne de commisération que nous pourrions le croire, c'est leur profonde ignorance de toutes choses; ils ne connaissent d'autre contrée que leur triste patrie; ils n'ont aucune idée d'une existence moins dure que celle qui les tient subjugués depuis le berceau jusqu'à la tombe; n'ayant aucun terme de comparaison, ils n'ont pas plus conscience de leur misère que ces animaux que l'homme a asservis et qui ne savent rien de l'existence privilégiée de certains autres.

Quelle est leur nourriture? En été le lait de renne[1] en est la base, l'huile de baleine, l'assaisonnement favori; on mêle à ce lait de l'angélique, de l'oseille, des baies sauvages; en hiver on le conserve dans un estomac de renne, le laisse congeler et le coupe en tranches avec l'enveloppe; on en fait aussi du beurre et du fromage. Le pain n'est guère en usage en Laponie, on le remplace par la « soupe au sang » faite de farine et de sang mêlé de caillots. En hiver le Lapon se nourrit surtout de chair de renne; aussitôt que l'animal est tué on le découpe en tranches qui sont jetées dans une marmite; quand la cuisson est achevée on écume la graisse que l'on met dans une coquille, puis chacun pêche un morceau avec une fourchette en bois, le trempe dans la graisse, prend une gorgée d'huile de baleine et le festin est terminé. Le Lapon mange la chair de tous les animaux que les hasards de la chasse lui fait rencontrer : l'ours, le loup, le renard, la loutre, le veau-marin; il n'a horreur que du porc. Le poisson est séché et mangé cru après avoir été trempé dans de l'huile de baleine; — c'est le mets que la mère offre le plus souvent à son nourrisson; elle commence par mâcher elle-même le morceau qu'elle se dispose à lui offrir; — le foie des poissons, surtout de l'ânon, est considéré par eux comme une friandise. Quand

(1) Ce lait est peu abondant; un litre et demi par jour.

les provisions sont épuisées, les têtes et les arêtes qui ont encore quelques chairs sont ramassées, mises dans le ventre d'un phoque pour qu'elles s'y imbibent d'huile, rôties au feu, puis bouillies avec des tranches de cuisse de veau marin. La principale boisson du Lapon est l'eau ou la neige fondue; l'eau-de-vie a longtemps exercé ses ravages parmi ces peuplades; les gouvernements suédois et norvégiens sont parvenus par des lois prohibitives à en paralyser quelque peu les effets; aujourd'hui le café est devenu la boisson favorite de la classe aisée; on y mêle du sel, du sang et de la graisse. Le Lapon s'excite l'appétit en suçant l'écorce intérieure du sapin qu'il a exposée à la fumée pour en augmenter la saveur; triste apéritif! L'unique dessert du Samech consiste dans le tabac qu'il fume et mâche avec passion. La cuisine laponne est exclusivement dévolue aux soins des hommes.

Quelle est l'habitation de ces malheureux, ce « home » auquel nous attachons avec raison tant de prix? Une hutte, à côté de laquelle le galetas du dernier de nos pauvres, la cellule du plus criminel de nos galériens est un paradis; et c'est dans un milieu pareil, pendant que la rafale gronde sur le haut plateau, et que le froid descend jusqu'à 40° au-dessous de zéro, que la femme laponne met au monde, seule et sans secours, un enfant, un misérable comme elle. Le berceau de l'enfant est un tronc d'arbre creusé en forme de sabot, les langes sont remplacées par de la mousse ou des feuilles, dans lesquelles l'enfant est ligotté comme une momie; quand la mère doit se déplacer elle emporte le bébé suspendu à son dos, comme une Napolitaine y suspendrait sa mandoline; en temps ordinaire elle le dépose dans la neige, ou l'accroche dans la hutte remplie de fumée. Il n'y a guère lieu de s'étonner, que dans ces conditions la mortalité soit très grande chez les nouveau-nés.

Malgré cette vie toute de misère et de privations, les Lapons jouissent en général d'une très bonne santé. Le pays qu'ils habitent est salubre; l'absence d'excès est forcée chez eux et leur nourriture, écœurante pour l'homme civilisé, est peut-être plus saine que

celle de ce dernier; aussi deviennent-ils très âgés et les centenaires ne sont pas rares chez eux. Ce n'est pas à dire qu'ils soient exempts des infirmités qui nous affligent tous en cette vallée de larmes; l'absence de médecins les a rendus inventifs, mais les remèdes sont parfois bizarres : L'ophthalmie est endémique chez ces malheureux exposés nuit et jour aux reverbérations de la neige et à la fumée de leurs huttes; pour la guérir ils font gratter la muqueuse des paupières au moyen d'un couteau ; que pensent nos oculistes de cette opération ? Quand ils se sentent atteints du scorbut[1] ils dédaignent le cochlearia, mais mangent de la chair de renne gelée et crue. Les femmes en travail boivent de l'huile de baleine pour alléger leurs douleurs. Pour une fracture ou une luxation ils n'ont pas besoin « d'Elliman's embrocation » mais ils appliqueront sur l'endroit malade la peau encore chaude d'un chien tué à cet effet. Mâcher une vessie ou les douves d'un tonnelet ayant renfermé du tabac, est pour eux un remède souverain contre les maux de tête; si le mal ne cède pas, ils se brûleront le front avec de l'amadou !

Le Lapon est essentiellement commerçant, trafiquant de tout, même, comme nous le verrons, de sa propre personne ; il fréquente régulièrement les foires de la côte pour vendre des rennes, du cuir, des fourrures, du fromage, et on dit que dans ces occasions il déploie une ruse, une finassèrie et une mauvaise foi qui en imposeraient au plus madré « faiseur » de quelque grand centre.

J'ai trouvé dans Xavier Marmier[2] une observation si peu croyable quand on considère le primitif état de ces peuplades, que sans le nom de celui qui rapporte le fait, on hésiterait à y ajouter foi ! Écoutez :

« Il faut vous dire que ce sentiment idéal, ce sentiment divin, chanté par tant de poètes, décrit par tant de romanciers, glorifié

(1) Le scorbut est une affection surtout fréquente dans les régions polaires; elle décompose le sang et lacère la peau.

(2) *Les Fiancés du Spitzberg*. Paris, Hachette.

par tant de nobles dévouements, l'amour enfin, puisqu'il faut l'appeler par son nom, n'existe guère dans la nature essentiellement matérielle des Lapons; ils n'ont pas même dans leur langue un mot pour rendre cette pensée abstraite; ils l'expriment par un terme brutal que je n'ose vous traduire. Ce qui nous révolte parfois dans les grandes villes, au point culminant de l'échelle sociale, la question d'argent mise à la place de la question du cœur, est ici, presque constamment, l'unique mobile des alliances conjugales. La grossière tribu de pâtres nomades a les mêmes préoccupations d'intérêts matériels que les gens du grand monde; les deux extrêmes se touchent; mais vous conviendrez que, dans ces deux sordides penchants, celui du Lapon est le plus excusable. Pour lui, le premier souci est de vivre, et il a parfois tant de peine à vivre sur ce sol qui lui refuse toute moisson, sous cet âpre climat qui le menace de tant de mortels périls. Donc, quand le Lapon songe à se marier, il commence à chercher autour de lui, non pas la plus jolie, la plus attrayante jeune fille, mais celle qui peut hériter, à la mort de ses parents, d'un bon nombre de rennes et d'une ample provision d'ustensiles; une fois que son choix est arrêté, il se rend avec un de ses amis, qui doit être l'interprète de ses vœux, vers la demeure de celle qu'il désire épouser. L'ami entre; le prétendant reste discrètement à la porte, l'ami annonce sa mission aux parents de la jeune fille, et leur offre un verre d'eau-de-vie. Si la liqueur séduisante est acceptée, c'est un premier acte de fiançailles; le galant est alors invité à comparaître, il donne à la jeune fille une bourse en cuir, un anneau en argent doré, et aux parents un vêtement neuf. Si plus tard le mariage vient à se rompre, les parents sont obligés de lui restituer ses présents, et de lui payer en outre l'eau-de-vie qu'ils se sont trop hâtés de boire. Si, au contraire, l'accord se maintient entre les deux parties, le Lapon vient de temps à autre, pendant quelques mois, visiter sa fiancée, et, pour l'entretenir dans une aimable disposition d'esprit, il a soin de lui apporter, à chaque

visite, un peu de tabac qu'elle fume lentement dans une petite pipe de fer, et quelques verres d'alcool qu'elle savoure avec lui en devisant de sa future existence; puis la noce se célèbre par un pompeux banquet, où l'on consomme une quantité de pots de graisse et d'affreuses boissons. Le gendre reste ensuite ordinairement une année chez son beau-père, pour l'aider, comme Jacob aida le vieux Laban, à conduire son troupeau; après on lui donne un certain nombre de rennes et il se retire sous sa tente avec Rachel !! »

. . . .

On a cru longtemps que par suite de la stérilité que l'on constate chez beaucoup de Laponnes et de la mortalité considérable des nouveau-nés, l'élément lapon était condamné à disparaître dans un avenir assez rapproché; il n'en est rien, du moins en Scandinavie : En Suède, les Lapons se sont augmentés de 10 °/₀ depuis 1825 jusqu'à 1870; en Norvège l'augmentation atteint 18 °/₀. On attribue cet écart à la différence du système scolaire en usage dans les deux pays : en Norvège le maître d'école se rend aux campements que les Lapons établissent tous les ans près du Namsenfjord et dans le Tromsdal; en Suède, au contraire, les enfants Lapons sont obligés d'aller à l'école dans des villes ou des villages souvent éloignés du campement; le contact forcé avec des gens ayant une façon de vivre différente de la leur, ne reste pas sans effet; nombre d'entre eux renoncent à la vie nomade, s'établissent dans les villages, et épousent des Suédoises. En Russie et en Finlande il y a des unions si nombreuses entre les Lapons et les Finlandais que, sous peu, la nationalité laponne aura disparu dans ces pays.

On connaît l'amour du Lapon pour sa triste patrie; il ne peut vivre autre part; pour lui l'exil, c'est la mort!...

. . . .

Mais trêve aux dissertations, car les voici devant nous, en chair et en os, ces curieux spécimens du genre humain. Habitant de la vieille Europe, membre d'une société qui se dit civilisée, j'éprouve un sentiment de curiosité tout particulier à regarder les représen-

tants de ces peuplades qui sont restées en retard dans la marche ascensionnelle des nations; cette apparition soudaine centuple la distance qui me sépare de mon pays; jusqu'ici j'ai admiré une contrée nouvelle; cette fois c'est l'homme qui change !

Les Lapons que nous voyons devant nous — j'en demande pardon à M. Veillelé qui assure qu'ils sont entretenus par une agence, et qu'ils ont fait leur apprentissage au Jardin d'acclimatation de Paris — viennent de Karesuando en Suède [1]. Ce qui frappe à première vue, c'est le buste démesurément long et les jambes fortement arquées; l'œil est petit et noir, les cheveux chatains, le nez écrasé, les pommettes très accusées, l'ensemble de la carnation jouant entre l'ocre et la terre de Sienne; malgré cela, s'ils n'étaient aussi sales ils ne seraient vraiment pas laids; je remarque surtout leur regard vif, malin, étincelant par moments, souvent plein de bonté. On ne distingue pas les hommes des femmes; les premiers n'ont pas de barbe, les secondes portent culotte et rien dans l'élégance de leurs formes ne révèle l'échantillon du beau sexe; ni homme, ni femme, tous Lapons; ils portent uniformément une tunique en peau de renne ou en drap bleu; la taille est entourée d'une ceinture en cuir, à laquelle sont suspendus, entre autres outils, l'inséparable coutelas; les chaussures, les « komager », en cuir mou, sans talons, à pointes relevées comme des patins, se continuent sur la jambe par des houseaux collants; une chevelure inculte déborde chez les hommes, tantôt sous une coiffe à quatre pointes bourrée de plumes d'eider, tantôt sous un couvre-chef ressemblant au casque à mèche vulgaire; les femmes portent un bonnet de calicot bariolé et recourbé comme un casque de dragon ou bien une coiffe à la Catherine de Médicis, collant à la tête.

(1) D'après un contrat passé en 1751, les Lapons norvégiens sont autorisés à se retirer pendant l'hiver sur les hauts plateaux suédois, tandis que les Samech suédois peuvent pendant l'été descendre sur les côtes du littoral norvégien; ces derniers font en général seuls usage du droit que leur confère le traité.

Devant nous des perches de bouleau assemblées en faisceaux, forment deux huttes; les parois de la plus grande se composent de mottes de gazon, des lamelles d'écorce bouchent les interstices; dans l'autre la charpente est recouverte de lambeaux de laine mêlés à quelques peaux; au sommet de la hutte est ménagé un passage à la fumée. Au risque d'affliger ma personne d'hôtes peu agréables, je voulus voir l'intérieur; c'est à genoux que je dus entrer dans le sanctuaire : le sol était recouvert de feuilles de bouleau, de ci et de là, quelques peaux; au centre, des pierres assemblées en rond au milieu desquelles brûlait un feu de broussailles donnant plus de fumée que de flamme, au-dessus bouillait une marmite; quelques jattes en bois, des vessies gonflées d'air, des boyaux, des tendons, une caisse grossièrement sculptée constituaient le mobilier. A côté du foyer je vis couchée une vieille femme au visage brun comme du parchemin, couvert de rides; dans un coin était suspendu à une perche un berceau dans lequel dormait un poupon enveloppé dans une peau d'agneau; une chienne à tête de chacal avec ses oreilles pointues et son poil fauve et blanc, veillait à côté de ses maîtres. La vieille me fit signe de m'asseoir sur une pierre du foyer, et il me parut qu'elle voulait esquisser un sourire qui fut une affreuse grimace; elle jeta en mon honneur quelques brindilles sur le feu, une odeur âcre et une fumée épaisse remplirent la hutte; je dus battre en retraite; j'avais assez contemplé cette triste réalité de tout ce que j'avais lu sur l'existence des Lapons.

En sortant de la hutte, j'entendis un bruit étrange, un crépitement semblable à celui qui accompagne la production d'une étincelle électrique (1) : c'étaient les rennes qui arrivaient (2); il y en

(1) Le bruit particulier que produisent les rennes par leur marche provient du choc de leurs talons.

(2) Les rennes restent en général dans la montagne, mais depuis que le voyage au Cap Nord devient plus fréquent, les Lapons, moyennant paiement de douze couronnes, amènent une partie du troupeau au campement le jour de l'arrivée des bateaux touristes à Tromsœ.

avait une centaine. Même ici où je voyais les rennes dans leur propre pays, je fus frappé du contraste entre ce corps dru et ramassé, cette mine humble, et le cou relevé, l'allure fière de nos cerfs; mais que les yeux sont intelligents, bons et doux! Ce n'est pas sans peine que le troupeau fut introduit dans un corral où on allait procéder à la traite. Malgré leur mine soumise, les rennes ont le caractère frondeur et ne se soumettent pas à cette opération avec la même placidité que nos vaches [1]; un des hommes prit un nœud coulant, le lança à la tête d'une femelle qui fut entraînée à l'écart du troupeau, entravée et puis traite dans une seille en écorce de bouleau; on nous offrit de ce lait qui a un goût onctueux, parfumé à l'excès, ressemblant à de la crème aromatisée, dans laquelle on aurait cassé des œufs. L'opération terminée, une des Laponnes se mit à battre de ses « blanches mains » du lait pour le transformer en beurre; nous examinions les traîneaux quand elle vint nous en offrir, mais nous avions vu la main crasseuse qui avait opéré la transformation et nous remerciâmes.

Ces traîneaux tiennent à la fois du canot qui doit bien se comporter à la lame et du berceau dans lequel on insinue le nouveau-né : la quille est convexe; l'avant, effilé pour couper la neige; l'arrière, plat pour qu'on puisse le dresser en l'appuyant contre un arbre ou contre une hutte; la moitié antérieure, recouverte de peau de phoque, pour empêcher l'entrée de la neige; forme générale, celle d'un grand sabot. On dit qu'ils sont peu stables et que du train dont marchent les rennes, un novice « versera » nombre de fois avant de trouver son équilibre. On attelle un renne devant nous; au large collier entourant le cou est attaché un trait unique qui, passant entre les jambes de l'animal, se termine par une fiche que l'on passe dans un anneau fixé à l'avant du traîneau; une lanière en peau de phoque attachée à l'oreille gauche du renne

(1) Le dressage du renne qui, dans les meilleures conditions, n'est que très relatif, commence quand l'animal a trois ans; le renne vit quinze ans en moyenne.

sert de guide; une sonnette suspendue au cou de l'attelage est nécessaire pour que les différents traîneaux ne se perdent pas durant les voyages au milieu des ténèbres.

Cependant les transactions commerciales ont commencé de plus belle; qui pourrait résister à la tentation d'acheter des « souvenirs » : peaux de renne, couteaux dont les gaines en corne sont ornées de gravures primitives, cuillères en bois, « komager », bourses en cuir, lanières arrondies contenant des morceaux de tendons enfilés dans des aiguilles en os, etc. ! Les Lapons me paraissent parfaitement connaître la valeur des œre et des kroner; ils sont même voleurs en diable; au moment du départ les différents articles sont cédés au tiers du prix demandé d'abord.

Mais voici comme antithèse à cette image vivante de la vie primitive..... un photographe; il est devenu de tradition de se faire portraiturer au Tromsdal en compagnie de quelques nomades; nous devons payer deux couronnes à un vieux laideron pour qu'il daigne poser avec nous, sa fillette et son renne; chacun s'affuble de ses achats, les plus sérieux sont devenus enfants; quatre Américains font bande à part : l'un d'eux s'est coiffé d'un bois de renne; l'ami Burge juché sur un minuscule poney, prend des airs conquérants et « jeune quand même » devant les Laponnes.

. . . .

Au moment de notre rentrée à bord l'aimable M. Johanson, photographe lui aussi, fait un groupe fort « select » d'une partie des passagers . . . .

. . . .

Tromsœ compte 6 000 âmes; la ville est adossée à une colline sur les flancs de laquelle s'égrènent les villas des richards de l'endroit; cette colline verte, piquée de bouleaux argentés, fait un très coquet effet. Le chenal qui sépare la ville de la terre ferme, forme un port excellent; le mouvement commercial y est assez considérable : à côté des bateaux norvégiens allant au Spitzberg et à la Nouvelle Zemble pour chasser le phoque et le morse,

on y rencontre des bateaux français emportant de la rogue, et des navires de Hambourg chargeant du poisson fumé, des peaux de renne et de l'huile de foie de morue.

Une barque nous dépose au pied d'une estacade aux poutres verdâtres; nous arrivons dans la « grande rue ». De larges trottoirs composés d'un bloc unique précèdent les maisons, toutes en bois et à un étage, uniformément peintes en gris mat; les vitrines des magasins prennent toute la hauteur du rez-de-chaussée et descendent jusqu'à terre. De volets nulle part. A ma demande comment on fermait ces magasins, on a répondu qu'on ne les fermait pas [1]; le vol est inconnu ici! A la série d'objets déjà vus à Kristiania, j'ajouterai des costumes de Lapons, des ornements en cuivre imités des primitifs bijoux de ces nomades, de chatoyants couvre-pieds en duvet d'eider, gris avec une bordure de plumes vertes et blanches; j'achète un de ces objets, qui moelleux comme de la ouate et doux comme de la soie, donnent envie d'aller hiverner au Pôle Nord chaudement emprisonné dans cette épaisse fourrure. Il y a à Tromsœ une banque (la seule construction en pierre de l'endroit), un musée d'histoire naturelle, un « Grand-Hôtel », un club, un réseau téléphonique et trois églises : une église luthérienne, qui s'élève sur la grande place au milieu de pelouses ornées de massifs de rhubarbe; une église méthodiste et une église catholique; cette dernière communauté se compose de cinquante membres, tous pauvres.

Je rencontre notre photographe qui me propose de faire mon image en costume lapon; j'accepte; ce costume est merveilleusement approprié pour supporter les grands froids, et, quoique à Tromsœ, je transpirais à grosses gouttes pendant la pose.

Les rues sont relativement animées et riches en contrastes. A côté du pêcheur coiffé de son « suroit » et marchant comme une

(1) J'ai constaté cette même absence de volets et la même sécurité dans l'île de Héligoland.

houle, on voit le Tromsœn qui, pour se donner l'illusion de l'été, a mis un chapeau de paille; de crasseux Lapons coudoient les épouses de ces marchands cossus dont le luxe proverbial a, par besoin de comparaison, fait surnommer Tromsœ « le Paris du Nordland ». Triste Paris où l'électricité n'a pas encore détrôné le gaz, parce que le gaz n'a pas remplacé le pétrole; bien pâle reflet de la fascinante cité des bords de la Seine! Et que deviendra ce Paris d'ici trois mois, quand le soleil diminuant tous les jours sa course, fera place à la longue nuit polaire (1).

J'ai eu l'heur de lier connaissance dans Jotunheim avec deux jeunes Norvégiens qui avaient passé plusieurs hivers à Tromsœ; durant une marche fastidieuse à travers des tourbières, ils me don-

(1) Théoriquement, tous les points situés entre les cercles et les pôles, après avoir vu le soleil d'une façon ininterrompue pendant une période qui varie de deux jours à six mois, sont plongés annuellement dans l'obscurité pendant un laps de temps égal; en fait cependant, la longueur et l'obscurité de la nuit polaire sont réduites par les phénomènes suivants :

I. Le soleil est un disque d'un diamètre apparent de 30′; donc le jour commencera déjà quand le centre du soleil se trouve non pas dans le plan de l'horizon, mais à 15′ au-dessous, c'est-à-dire quand le bord de l'astre touche l'horizon. Cette circonstance diminue environ de deux fois vingt-quatre heures la durée de la nuit polaire.

II. La *réfraction* des rayons solaires, qui traversent dans l'atmosphère des couches de plus en plus denses avant d'arriver à notre œil, a pour effet de nous faire voir le soleil encore au-dessus de l'horizon, tandis qu'en réalité il est déjà au-dessous. Cette réfraction, qui est de 3/4 de degré dans les contrées tempérées, peut être évaluée à 3 degrés dans les terres polaires où les couches inférieures, par leur contact avec le sol glacé, sont plus froides et partant plus denses; le soleil ayant un demi-diamètre apparent de 15′ (1/4 de degré) il en résultera que l'observateur placé au pôle verra le soleil jusqu'au moment où l'astre est en réalité déjà à 3 degrés 1/4 au-dessous de l'horizon.

III. Même quand le soleil est déjà au-dessous de l'horizon, ses rayons éclairent encore les couches supérieures de l'atmosphère; ces couches éclairées renvoient vers la terre *par réflexion* la lumière diffuse et produisent le crépuscule; celui-ci dure pendant 18°; ce n'est donc que quand le soleil sera descendu à 3 degrés 1/4 (effet de la réfraction) + 18° (effet de la réflexion) = 21° 1/4 au-dessous de l'horizon, que toute lueur cessera au pôle; ce sera vers le 28 novembre; alors la nuit deviendra complètement noire; le soleil continue à descendre jusqu'à 23° 27′ puis il remonte vers le nord; quand sa déclinaison ne sera plus que de 21° 1/4, le crépuscule recommencera pour le pôle; ce sera vers le 14 janvier. La

nèrent des détails vécus sur la nuit polaire, les phénomènes cosmiques qui l'accompagnent et l'existence à laquelle elle condamne les habitants de ces régions.

L'hiver commence à Tromsœ dans les premiers jours de septembre ; la neige tombe de suite en abondance ; elle atteint parfois plusieurs mètres de hauteur. Les tranchées que l'on doit pratiquer dans les rues donnent alors à la ville un aspect tout à fait original. Profitant des derniers beaux jours, le Tromsœn s'adonne alors à son sport préféré, la promenade à « ski » c'est-à-dire raquettes à neige, planches en bois, longues de 3 mètres, larges de 10 centimètres, qui permettent de franchir avec rapidité (1) et presque sans fatigue les champs de neige qui s'étendent autour de la ville à perte de vue.

Cependant la durée du jour diminue rapidement, le soleil est devenu pâle, terne et sans chaleur ; il ne se lève plus que très tard pour se coucher après une fugitive apparition de quelques heures ; vers la mi-novembre le lever tend à se confondre avec le coucher, c'est comme le dernier sourire, le suprême adieu de l'astre qui va éclairer l'hémisphère austral ; le 21 novembre il disparaît complètement (2). Grâce au Gulfstream le froid ne descend guère au-dessous de quinze degrés ; mais les brumes rendent le climat humide et plus difficile à supporter que le froid vif mais sec des plateaux

véritable et complète nuit polaire dure donc du 28 novembre au 14 janvier, soit environ quarante-sept jours. Nous sommes bien loin des six mois, soit cent quatre-vingt-trois jours de la théorie.

IV. La présence de la neige et des glaces qui réfléchissent et multiplient l'effet du moindre rayon du soleil, augmentent considérablement la lumière solaire dans les régions arctiques. Enfin la nuit noire est fréquemment interrompue par l'apparition d'aurores boréales.

Note de l'auteur : Je dois ces renseignements, ainsi que ceux au sujet du soleil de minuit, à l'obligeance de mon savant ami le professeur Wengler.

(1) Ce sont les coureurs de Kristiania qui encore récemment tenaient le record : 5 000 mètres en 10 minutes.

(2) Si, à Tromsœ, le soleil n'apparaît pas au-dessus de l'horizon depuis la fin de novembre jusqu'à la mi-janvier, il ne le quitte pas, depuis le 19 mai, jusqu'au 25 juillet.

intérieurs ; les rafales de neige se déchaînent parfois furieuses au-dessus de la ville, et plusieurs jours de retard dans l'arrivée du paquebot-poste ne sont pas rares.

Ce que l'on est convenu d'appeler « la société » est fort gaie à Tromsœ ; bals, réceptions, concerts et surtout longs et plantureux dîners se succèdent sans trêve pendant l'hiver ; des gigues de renne épicées de baies rouges, des perdrix blanches (ryper), et une lècherie spéciale au Nordland, de la moelle de renne mélangée d'aquavit et étendue sur du pain noir, forment le fond de tout menu, ce qui n'exclut pas les huîtres, les truffes, les pâtés de Strasbourg, et, partout et toujours, le champagne coule à pleins bords ; le luxe de Tromsœ sous ce rapport est proverbial. Cependant pour le commun des mortels la vie n'est pas aussi gaie ; cette nuit le matin, cette nuit à midi, cette nuit le soir, cette nuit toujours, finit par oppresser les esprits ; l'obscurité, il est vrai, n'est pas complète et, quand le ciel est dégagé de nuages, on peut, même au mois de décembre, lire sans lampe pendant une heure ou deux aux approches de midi ; mais cette courte interruption n'empêche pas que le travail presque continuel à la lumière artificielle, ne devienne très pénible et ne produise, chose curieuse, deux effets absolument opposés : dans les classes inférieures il mène à une somnolence contre laquelle il est difficile de réagir, surtout pour ceux qui abusent du tabac ou de l'alcool ; ceux-là sommeillent toujours ; dans les classes qui n'ont pas à travailler corporellement, l'effet est tout contraire : au lieu de la torpeur il se manifeste par un énervement général qui mène aux plus pénibles insomnies. J'ai connu, me dit Hvoslev, plusieurs personnes venues à Tromsœ du sud de la Norvège qui, après un ou deux hivers, ont dû retourner dans leur pays ; elles ne pouvaient plus dormir...

Parfois cependant la triste nuit est interrompue par un de ces spectacles que Dieu, dans sa justice infinie, a réservés pour les habitants de ces terres déshéritées ; c'est l'aurore boréale. Le phénomène s'annonce par une espèce de brouillard ayant la forme d'un

arc, dont la partie convexe est le point le plus élevé; comme l'aurore dont il porte le nom, il semble monter lentement des profondeurs de l'horizon vers le haut du ciel; bientôt le brouillard paraît devenir lumineux, se borde de demi-cercles concentriques séparés par des bandes obscures; de ces arcs jaillissent des gerbes de feu, des glaives étincelants, des fusées lumineuses; dans le haut de l'arc se dresse parfois une couronne enflammée, une arche versant une pluie de lumière; c'est le moment où le phénomène se manifeste dans toute sa magnificence; peu à peu les rayons deviennent plus courts, plus rares, et perdent leur brillante coloration, la lumière se concentre toute du côté nord jusqu'à ce qu'elle disparaisse complètement.

Le 21 janvier le soleil reparaît; déjà quelques jours auparavant tout Tromsœ se rend sur les collines environnantes pour voir briller quelques heures plus tôt cet astre chéri absent depuis deux mois. Soudain il paraît! ce n'est encore que le bord supérieur de son disque qui se dessine au-dessus de l'horizon; il disparaît presque tout de suite, mais quel plaisir n'a-t-il fait? Terne et éphémère à sa première apparition, il prend tous les jours plus de force et de clarté; on constate ses progrès avec joie jusqu'à la fin de mai où, vainqueur des ténèbres, il luit sans interruption dans le ciel. La végétation se développe alors avec une rapidité merveilleuse, les arbres bourgeonnent au milieu des champs de neige, les oiseaux migrateurs reparaissent et, conclut Hvoslev, sont bientôt suivis des voyageurs qui, sans le soleil de minuit, ne viendraient peut-être jamais vers notre « Ultima Thule. »

VI

Hammerfest, Cap Nord, Lyngenfjord.

---

3 Juillet (suite).

Nous quittons Tromsœ à neuf heures du soir.

Le « Sverre-Sigurdssœn » s'avançait à travers le Grœtœsund sur une mer unie comme un lac. Les eaux d'un bleu profond, lumineux, semblaient assoupies, des montagnes aux tons fauves se découpaient sur un ciel sans nuages, tout était si calme au-dessus de nous qu'il semblait qu'il n'y avait plus d'air, quand à l'orient sortent, lentement, un à un, derrière le promontoire formé par l'Ulfstind, les pics neigeux et les glaciers qui bordent l'Ulfsfjord. Massés sur le gaillard d'avant, groupés selon les sympathies réciproques, nous regardons, muets d'admiration! Que dire de pareils spectacles? La Suisse et le Tyrol présentent des paysages incomparables, l'immensité de l'Océan étonne et subjugue, mais cette union intime entre l'infini de la mer et la majesté de la montagne, entre le perpétuel mouvement des flots et la blanche immobilité des glaciers, entre les deux plus beaux spectacles qu'il

soit donné à l'œil humain de contempler, c'est ici en Norvège, c'est dans le Nordland seul qu'on peut la trouver !

Il est onze heures et demie, l'horizon de la pleine mer n'est malheureusement pas dégagé, et nous ne pouvons voir la course du soleil qu'à la coloration rouge des nuages qui le cachent ; l'île de Fuglœ paraît nager dans le sang ! A minuit nous doublons la pointe de Lyngstuen à l'entrée du Lyngenfjord ; le disque du soleil est resté invisible.

Nous sommes maintenant le 4 juillet, anniversaire de la proclamation de l'indépendance des États-Unis ; le capitaine monte à sa passerelle, fait hisser le pavillon étoilé ; six coups de canon accompagnent un speech de circonstance ; un hurrah à l'Amérique et au capitaine ! J'ai le regret de devoir constater que les Américains ne furent pas à la hauteur de l'ovation qui leur avait été faite et — au moins en ce qui me concerne — faite de grand cœur ; ils voulurent entonner leur hymne national dont la mélodie est celle du « God save the Queen » ; mais la plupart d'entre eux ne connaissaient pas le texte américain. Les rares patriotes criaient pour les autres ; le chant resta boiteux ; pour sauver la situation, un jeune homme proposa le burlesque. « John Brown's body lies a mouldering in the grave » ; la chanson comique réussit mieux que le chant national et provoqua une hilarité générale et de bon aloi.

Après la « performance » tout le monde se retira et je restai seul avec le mate,..... le spectacle continue à être merveilleux ; nous dépassons l'entrée du Lyngenfjord et prenons par le Kaagsund entre Arnœ et Kaagœ ; sur cette dernière île se dresse un sommet affectant à s'y méprendre la forme du Mont Cervin ; je n'en connais pas la hauteur, mais vu du bord de la mer ce n'est pas un rival trop indigne du géant de Zermat. La fraîcheur humide de l'air devient intense, plus pénétrante que le vrai froid ; vers deux heures du matin nous entrons en pleine mer ; par babord l'îlot de Loppen, où nous voyons — nous sommes au 70e degré de

latitude nord — quelques carrés de pommes de terre; par tribord la brillante Silden; cette île est située à l'entrée de l'Altenfjord, connu par le séjour qu'y ont fait tous les savants explorateurs du Finmark et de la Laponie : Lottin, Bravais, von Buch, Forbes, Martins, etc.

Au fond du Fjord près d'Alten est situé le hameau de Bossekop, où se tiennent en décembre et en mars de grandes foires que fréquentent surtout les Lapons pour troquer de la chair de renne, du beurre et des ryper contre du poisson, de la farine et des denrées coloniales. De Alten les amateurs de voyages extraordinaires peuvent gagner en traîneau le hameau lapon de Kautokeino, puis Énontekis et Karesuando en Suède, descendre les rapides du Munioelf jusqu'à Munioniska et de là arriver à Haparanda sur le golfe de Bothnie. Cette fatigante mais curieuse traversée qui dure 11-13 jours (750 kilom.) se fait bien mieux, disent les guides, en hiver qu'en été; pendant la saison chaude ce pays est un enfer de moustiques!

Nous sommes à la veille du grand jour; le lieutenant me conseille d'aller me reposer.

4 Juillet.

Le cliquetis des chaînes de l'ancre me réveille vers huit heures; le « Sverre Sigurdssœn » quittait Hammerfest.

A partir de la latitude où nous sommes (70° 40′ 11″) la terre cesse d'être chose principale; elle devient inhospitalière, résiste à tout effort, se montre rebelle à toute culture. Mais si la vie végétale disparaît, la vie animale prend par contre une expansion prodigieuse, et plus la terre devient stérile, plus les eaux et les airs deviennent féconds. Aussi rares les représentants de l'espèce humaine qui résident sur ces rochers ne le font-ils que pour la pêche et la chasse. Sans les bancs de poissons dont la mer fourmille, sans les myriades d'oiseaux qui peuplent les airs, ces contrées seraient désertes.

Le Cap Nord est situé sur une île appelée Magerœ (île des mouettes); il n'est donc pas, ainsi qu'on le croit généralement,

la pointe extrême du *continent* européen. Cet honneur revient au cap Nordkyn qui termine la presqu'île Corgas Njarga; c'est par le caractère grandiose de sa masse que le Cap Nord l'a emporté sur son rival (1).

Vers onze heures du matin nous entrons dans le Magerœsund qui sépare Magerœ de la terre ferme. La mer qui nous entoure est pleine de vie; nous voyons des goëlands rasant les flots, ils poursuivent à grands cris un banc de poissons; une mouette s'élève des eaux avec un hareng dans le bec; deux stercoraires (2) l'ont aperçue, ils fondent sur elle, la harcellent, la frappent de leurs becs jusqu'à ce que, effrayée, la pauvre bête, lâche prise; le hareng tombe, mais les brigands l'attrapent au vol avant qu'il ait touché les eaux, et se l'arrachent entre eux. Des dauphins, des springwalls bondissent autour de notre bateau. Le savant M. Mantz nous invite à observer un cormoran qu'il suivait de sa longue-vue depuis quelque temps; le volatile pêchait non loin de nous; après plusieurs plongeons inutiles nous le voyons revenir à la surface avec un poisson dans le bec; il ne l'avale pas de suite, mais le jette en l'air en le faisant pirouetter et le reçoit la tête la première; c'est, nous dit M. Mantz, pour que les aiguillons des arêtes se trouvent dirigés en arrière dans le passage par l'œsophage et que l'animal ne s'étrangle pas lui-même.

Val, val, s'écrie tout à coup un matelot; ses yeux brillent d'une lueur étrange, il montre du doigt vers Maasœ, puis un instant déridé, le Norvégien redevient impassible. Hallo général! c'est en effet une baleine que le capitaine estime avoir une vingtaine de mètres de long; le cétacé nage tranquillement à deux encâblures; son dos gris ardoise, miroite au-dessus des eaux vertes; de ses évents s'échappent de petits jets d'eau qui retombent en poussière. Une bande

(1) Le Cap Nord est plus rapproché de six kilomètres du pôle que le Cap Nordkyn.

(2) Le labbe ou stercoraire est le brigand de la troupe ailée, ne pouvant pêcher lui-même il doit se nourrir aux dépens des mouettes et des pétrels. Le labbe a la tête noire, la nuque jaunâtre, le ventre cendré.

de mouettes s'ébat autour de lui ; le « Sverre Sigurdssoen » ralentit la marche et essaie de venir se ranger sur les côtés de l'animal; grâce à cette manœuvre la baleine, dont l'ouïe n'est que peu développée mais qui a un regard très perçant, ne nous aperçoit pas; elle approche à une encâblure, plonge [1], reparaît et semble se divertir de la sorte ; tout à coup elle nous aura vus, sa large queue bat les eaux d'un mouvement rapide ; elle plonge et ne reparaît, après quelques instants, qu'à cinq cents mètres.

Jusque dans ces dernières années la baleine était très abondante dans les eaux du Finmark, de Beeren-Eiland, du Spitzberg, de la Nouvelle-Zemble et de la mer de Kara ; mais la guerre acharnée que lui ont faite les pêcheurs de Norvège, de France, d'Angleterre [2] et les engins perfectionnés qu'ils emploient contre elle lui ont fait déserter ces parages. On dit qu'elle se retire actuellement vers le Gröenland et les régions du pôle austral [3]. Le voyage a lieu par petites compagnies de trois ou quatre. La femelle met bas un ou deux baleineaux qu'elle entraîne sous sa nageoire pectorale et défend jusqu'à la mort.

La baleine mesure en moyenne 18 mètres de long ; les plus grandes (Finval) atteignent jusqu'à 30 mètres ; leur poids moyen est de 70 000 kilogrammes, donnant 36 000 kilogrammes de graisse dont on extrait 24 000 kilogrammes d'huile [4]. L'ancienne

(1) La baleine peut rester jusqu'à dix minutes sous l'eau ; alors le besoin de respirer la fait remonter à la surface.

(2) Les pêcheurs norvégiens seuls ont capturé, en 1885, avec 31 baleiniers à vapeur, 1 287 baleines d'une valeur de 1 500 000 couronnes.

(3) Ce n'est que quand elle est pourchassée, que la baleine s'avance plus bas que le 63° ou 64°.

(4) A défaut de baleines, les pêcheurs poursuivent aujourd'hui le « squale pèlerin » qui mesure 12-15 mètres de longueur, et dont le foie donne jusqu'à 700 litres d'huile; puis le rorqual (baleine de Groënland), le cachalot (pottwal) qui a parfois la taille d'une baleine (18-22 mètres), enfin le morse et le phoque ; en 1885 les pêcheurs norvégiens ont pris 30 cachalots, 735 morses et 11 383 phoques; ces derniers sont surtout capturés dans la mer Polaire et sur l'île de Jan Mayen. Tous les bateaux qui vont à la chasse au phoque sont armés à Tœnsberg, au sud de la Norvège.

et épique pêche à la baleine, quand le harponneur s'approchait de l'animal à quelques brasses et luttait, pour ainsi dire, corps à corps avec le monstre, est aujourd'hui abandonnée. Le bateau à vapeur a détrôné le baleinier à voile, le canon a remplacé le bras du harponneur.

C'est un Norvégien, Svend Foyn, qui a inauguré ce nouveau genre de capture. A l'étrave du bateau est placé un canon d'environ 600 kilogrammes; la charge se compose de poudre dont l'action, sur le harpon-projectile, est adoucie au moyen d'une couche de chanvre, de caoutchouc et de laine. A côté du canon se trouve, dévidé jusqu'à la longueur présumée du tir, une partie du câble auquel est attaché le harpon; l'autre partie gît à fond de cale, enroulée autour de cylindres qui peuvent être mus par la vapeur; la tête du harpon contient, au-dessous des barbes, une bombe explosible chargée de 3 kilos de poudre que le choc fait éclater dans le corps même de l'animal. Ainsi frappé par un pointeur habile, la baleine se débat vainement; au lieu de l'ancienne chaloupe qu'elle pouvait entraîner, c'est un schooner qu'il lui faut remorquer dans sa fuite ; l'effet mortel de la grenade aidant, la capture est sûre et presque sans danger.

Mais adieu toute la poésie de l'ancienne pêche, l'adresse, le courage, et la gloire du harponneur!

. . . .

. . . .

Sur ces entrefaites notre bateau est sorti du Mageroesund, et s'est avancé vers la pointe du Porsangerfjord où se dresse le Svaerholtklub, paroi rocheuse haute de 300 mètres, plongeant à pic dans les vagues, et dans les anfractuosités de laquelle viennent nicher des mouettes. Grâce aux descriptions exagérées de certains voyageurs, j'ai été bien déçu en voyant ce rocher fameux : il n'est pas « tout blanc de mouettes » mais bien revêtu d'une couche jaunâtre de fiente; sur les aspérités du roc qui se superposent en bandes parallèles, sont alignées les blanches couveuses; elles sont

toutes assises dans le même sens et ressemblent aux rangées d'un collier de perles ; on voit beaucoup d'oiseaux, c'est vrai, mais plus de roc, encore, que d'oiseaux ; enfin, quand notre bateau, arrêté à une demi-encâblure, tira les coups de canon réglementaires et fit retentir son sifflet d'alarme, non pas des millions mais quelques centaines de mouettes s'élevèrent dans les airs en poussant leur cri aigu ; le soleil ne fut nullement obscurci et l'on pouvait encore parfaitement entendre ses propres paroles !

Le Svaerholtklub appartient au marchand (1) de Svaerholt dont l'habitation blanche s'élève non loin dans la baie. Comme le paysan fauche annuellement son champ, le propriétaire du Svaerholtklub récolte à chaque saison les fruits de son rocher ; il prend une partie des œufs et une partie des oiseaux. Les œufs sont excellents à manger ; quant aux oiseaux ils sont en majeure partie employés comme nourriture pour les bestiaux (2) ; aussitôt pris ils sont jetés dans une fosse, recouverts de terre et plus tard encaqués dans des tonneaux. Quels que soient les revenus du propriétaire de Svaerholt (on les dit considérables) on ne peut songer sans pitié à l'existence que cet homme doit mener pendant neuf mois de l'année ; sa seule distraction est le passage hebdomadaire du bateau-poste de Vadsœ ;

(1) Je crois que ces marchands en quelque sorte officiels n'existent qu'en Norvège. La longueur des distances et la difficulté des communications, surtout en hiver, menaçait les rares habitants de certains districts de se trouver à un certain moment privés de tout ; d'un autre côté un négociant ne se soucie guère d'ouvrir un magasin en plein désert. L'État norvégien a résolu le problème en accordant à ceux qui s'engageaient à tenir en un lieu déterminé un stock de marchandises convenu, un privilège exclusif de vente. Le système a réussi : l'un est assuré de faire des affaires, l'autre de trouver en tout temps ce qui lui est nécessaire. Dans ces magasins j'ai vu de tout ; meubles, étoffes, huile, tabac, sucre, toiles, sel, bois, souliers, fourrures, bière, gants, café, pendules, charbon, eau-de-vie, engins de pêche et de chasse, ferblanterie, pommes de terre, pharmacie, articles de ménage, conserves alimentaires, vêtements, tout ce qui se mange et tout ce qui se boit, tout ce qu'il faut pour se loger et pour se vêtir, pour vivre en un mot.

(2) J'ai déjà dit que dans les Lofoten on nourrissait parfois les vaches avec des arêtes de poisson pilées. Les deux laits doivent se valoir.

son premier voisin habite à 50 kilomètres de Svaerholt, et encore le temps doit-il être exceptionnellement calme pour qu'il puisse lui rendre visite; je ne parle pas des rafales, du froid, et des horreurs de la nuit polaire ! —

Il existe plusieurs « montagnes d'oiseaux » dans les environs du Cap Nord; ce sont surtout les mouettes et les pingouins qui aiment à nicher de cette façon; ils arrivent en bandes au commencement d'avril, et peu de temps après, sans désordre (je n'ai pas dit sans bruit) chaque couple a choisi l'endroit de ses amours. Alors mâle et femelle ne se quittent plus, et c'est, dit-on, un spectacle charmant de les voir alignés en ordre parfait, côte à côte, se becquetant l'un l'autre, se frottant le cou, s'élevant ensemble dans les airs, pêchant ensemble, revenant ensemble au nid; quand la ponte est faite, père et mère couvent alternativement; les jeunes restent au nid jusqu'au mois d'août, puis commencent à s'entraîner au vol d'abord, à la nage ensuite, et sont prêts à suivre en octobre l'émigration générale.

Un dernier regard au Svaerholtklub, au cap Nordkyn qui se profile à dix milles dans l'orient; notre bateau vire du bord et retourne à l'ouest.

A 7 h. 1/2 du soir nous voyons surgir devant nous, s'avançant comme un bloc formidable au devant des vagues...... le Cap Nord; c'est un rocher énorme, d'un brun noirâtre, crevassé de haut en bas, s'élevant d'un seul jet à 295 mètres au-dessus des flots; en apercevant cette silhouette monstrueuse entre la mer et le ciel, la première impression..... c'est de l'ébahissement.....

Le « Sverre-Sigurdssœn » stoppe à la base du Cap; il peut s'en approcher jusqu'à une demi-encâblure, car la profondeur des eaux au pied même du rocher est de plusieurs centaines de brasses. La mer est relativement tranquille, et comme il n'est pas possible de jeter l'ancre, le bateau une fois arrêté, est abandonné aux longues lames qui le balancent sur place, lentement, lourdement, lui faisant rendre une même plainte monotone, interrompue de temps à

autre par un craquement plus dur. Mais voici M. Veillelé qui arrive muni d'une ligne norvégienne pour pêcher la morue; il prend deux poissons en quelques minutes; ce succès amène des imitateurs, et bientôt nous sommes une dizaine à jeter nos lignes par dessus les plats bords. L'appareil est des plus simples : à une forte corde, longue de deux à trois cents brasses, est attaché « le pilk », un objet luisant quelconque, au dessous duquel est dissimulé l'hameçon; point n'est besoin d'appât; la morue curieuse autant que vorace, attirée par le scintillement du métal, n'hésite pas à le happer et se prend dans le dard de l'hameçon. Nous sommes en plein sur un banc; l'on n'a besoin que de jeter l'appareil, de donner et de rendre quelques fois pour sentir une résistance; c'est un poisson qui est pris, généralement par la bouche ou les ouïes, quelquefois par la queue ou le dos; dans ce dernier cas c'est un innocent qui peut-être ne voyait pas même le disque et que l'hameçon a accroché au passage; dès que le pêcheur sent une résistance il hale à tour de bras, et bientôt voit arriver à la surface, en se débattant avec violence, un gros poisson luisant gris d'acier : la morue est à lui. Notre pêche fut miraculeuse; c'étaient à tout moment le long des bastingages des petits cris de joie ou de triomphe; Mesdames Milanet et Pesquas s'étaient mises de la partie et n'avaient pas le moins de chance; quand le poisson (toutes des morues longues de 80 centim.), était amené sur le pont, un matelot lui donnait un coup de couteau à la naissance de la queue; l'incision était mortelle. Le gaillard d'avant était couvert de cadavres, inondé de sang; le capitaine et les matelots souriaient aimablement à notre enthousiasme; en trois quarts d'heure nous avions pêché 152 pièces, environ 600 livres; je fus un des moins heureux et ne pris que 4 morues, deux d'entre elles dans l'espace d'une minute, la troisième à la quatrième brassée.

Cependant, le balancement du bateau, joint pour les pêcheurs à leurs mouvements violents et aux émotions de la capture, avait indisposé la plupart des passagers; nous ne fûmes, au dîner, que quatre à table.

Le « Sverre-Sigurdssœn » quitte l'extrémité du Cap, contourne la falaise et s'avance lentement dans la crique de Hœrnvik. Vers dix heures nous débarquons; ce n'est pas chose facile à cause des récifs à fleur d'eau; nous devons quitter le canot loin de la grève, sauter d'un rocher glissant sur un autre plus glissant encore, nous dépêtrer des algues, patauger dans la vase. En mettant pied à terre, nous sommes, je ne dirai pas étonnés, mais ahuris de voir deux êtres humains, un homme et une femme très jolie qui s'avancent à notre rencontre en saluant; nous croyions Magerœ inhabité; il n'en est rien, paraît-il. Cet intéressant couple vient de Kjelvik à l'est de l'île, pour... fournir le champagne nécessaire aux expansions obligatoires sur le Cap; entre deux rochers de Hœrnvik ils ont construit une hutte où, pendant juin et juillet, ils filent le parfait amour en attendant avec une patience toute norvégienne, l'arrivée bi-hebdomadaire des bateaux touristes. Nous sommes au fond d'une ravine où pousse un peu d'herbe piquée de campanules jaunâtres. Le sentier vers le Cap monte presque à pic; l'ascension est pénible, dangereuse même à cause des pierres qui, se détachant sous les pas des premiers grimpeurs, bondissent sur les suivants; pendant que les plus vaillants sont déjà près du sommet, telle pauvre demoiselle américaine n'est qu'au quart de la course; entre les deux, égrenés le long de la route, à toutes les hauteurs, soufflent les ascensionnistes époumonés, travaillant des mains et des pieds pour avancer; à trente mètres du but, un Anglais et un Américain engagent un match à qui arrivera le premier; c'est l'Américain qui l'emporte. En trois quarts d'heure le sommet du rocher est atteint; c'est un plateau horizontal, sans saillie, couvert de rocailles blanches et noires et de quelques touffes de lichen; j'y ai cueilli une pâle fleurette, et n'ai pu résister au plaisir d'emporter un caillou; au nord, du côté de la mer, une pyramide en granit rappelle la présence du roi Oscar II en cet endroit.

Nous voici enfin arrivés sur ce célèbre Cap Nord, objet de bien des rêves, but suprême de la plupart des voyages en Norvège et

digne d'en être le couronnement. Devant nous l'Océan Arctique, sinistre et farouche comme son nom; je frémis d'aise en songeant que, si nos organes visuels étaient plus puissants, nous apercevrions d'ici sans qu'aucune terre n'y apporte obstacle, ce fameux Pôle Nord, ce point énigmatique qui semble vouloir pour toujours se dérober aux investigations de notre pauvre humanité. Peut-être ces longues lames noires qui battent si lourdement les flancs du promontoire, ont-elles battu un jour le Pôle même; si elles pouvaient parler, que ne nous diraient-elles pas? A notre droite se profile la silhouette rouge du cap Nordkyn; à notre gauche terminant une échancrure de la falaise, s'avance la pointe écrasée de Knivskjaerodde (1); enfin derrière nous, loin, bien loin, à une distance bien plus grande que celle qui nous sépare du Pôle, par delà le plateau caillouteux du Cap, par delà les rives de la Norvège, les mers du Danemark et les plaines d'Allemagne, ma pensée se reporte vers ce petit coin de terre pacifique qui m'a vu naître, vers ces chers absents qui certainement pensent à moi en ce moment..... ils savent quel spectacle je contemple..... je les remercie, je les bénis et voudrais les associer à mon bonheur!

Et toi, vieille Europe, pleine de petites passions, de mesquines jalousies et de querelles stériles, dors tranquillement derrière cette fière falaise; les bastions de granit du Cap Nord pourront longtemps encore te protéger contre les tempêtes arctiques, les glaces du pôle, et les horreurs de la « Mer Ténébreuse ».....!

Je m'avance jusqu'à la pointe extrême du promontoire. Ni Hjelmsœ, ni Knivskjaerodde ni Nordkyn et leur désolation infinie n'ont le pouvoir de nous retenir; c'est droit devant nous que se portent nos regards, droit vers cet horizon nord auquel on voudrait arracher son secret, droit vers cette inflexible ligne ronde à qui l'on voudrait demander : Et au-delà?

(1) Knivskjaerodde s'avance de quelques mètres plus vers le Pôle que le Cap Nord.

Il est près de minuit, le moment solennel approche; le soleil est caché derrière les nuages, une tache rouge seule en indique la position. Le « Sverre-Sigurdssœn » quittant le dangereux atterrissage de la crique, s'est avancé en pleine mer et évolue au-dessous de nous; on dirait une coquille de noix. A minuit précis, le canon tonne; quoique le soleil ne se montre pas obligeant, nous sommes tous « in high spirits, » et répondons au salut du capitaine par la décharge d'une douzaine de bouteilles de champagne. Les différentes nationalités se groupent, et expriment leur enthousiasme chacune à sa façon; on vide les verres en échangeant des poignées de main et comme bouquet M. Anderson offre de photographier ici même tous les passagers. « Si le soleil ne veut pas être de la partie, on photographiera sans le soleil, dit l'aimable Suédois, et tous ceux qui voudront me laisser leur adresse, recevront un exemplaire du groupe des passagers du « Sverre Sigurdssœn » fait à minuit sur le Cap Nord [1]! » Un hurrah à M. Anderson et au pays qu'il représente si dignement! Les quatre ingénieurs français passèrent d'abord devant l'objectif; puis ce fut un groupe général de tous les passagers entourés du lieutenant et des matelots.

Il y a une heure et demie que nous sommes sur le Cap, exposés à un vent qui sabre le visage; le sifflet du navire nous rappelle; un dernier et long regard à cet horizon nord!

Adieu, peut-être au revoir!.....

. . . .

Pour faciliter la vertigineuse descente dans la ravine, les matelots établissent une main courante; l'un d'eux resté en haut passe autour d'un rocher l'extrémité d'une corde qu'il laisse se dérouler, pendant que les autres déjà descendus tirent sur l'autre extrémité et forment ainsi une rampe où l'on peut se retenir en cas de

(1) Un mois après mon retour je recevais le précieux souvenir, pour lequel je n'ai jamais pu assez remercier.

chute ; elle est déplacée tous les vingt mètres et descend en même temps que la caravane.

Cependant l'absence de soleil avait laissé incomplète l'impression générale ; nous venions de remettre le pied sur le steamer quand M. Burge s'écrie : « Le voilà ! » C'était bien lui, ce soleil qui, un peu tardivement, venait rendre hommage aux intrépides ; nos montres marquaient minuit cinquante ; il était déjà assez haut dans l'horizon Est. Si nous n'avons pas vu au Cap le soleil de minuit, nous aurons vu le soleil de une heure !

Malgré la fatigue, je ne voulus regagner mon cadre ; le spectacle était trop beau ; le « Sverre Sigurdssœn, » contourne la base du Cap et s'avance en plein Océan. Il est deux heures du matin ; la mer est brillante, le soleil presque chaud, et il faut un vrai effort d'imagination pour se rendre compte que nous naviguons à moins de 20 degrés du pôle, par le 71ᵉ degré de latitude nord, par ce même 71ᵉ qui coupe la Nouvelle Zemble, passe au nord des embouchures glacées des grands fleuves sibériens, laisse loin au sud le détroit de Behring, traverse le passage du Nord-Ouest, les régions illustrées par Mac Clure, Ross, Parry, et enfin le Groenland, la Terre de Désolation (1) qui enterré sous son épaisse couche de glace semble rester à tout jamais rebelle non seulement à toute culture

(1) La différence considérable de température qui existe entre la Norvège et les autres pays situés à latitude égale est due au Gulfstream, qui après avoir coupé l'Atlantique en écharpe, lèche les côtes de France et d'Irlande, et avant de se perdre dans les abîmes glacés des mers du Spitzberg, longe les côtes norvégiennes sur toute leur étendue et réchauffe la contrée. A cette cause principale s'en ajoute une seconde : la disposition des bassins des fjords qui échancrent la côte scandinave. Ces fjords qui sont très profonds ne communiquent avec la mer que par-dessus des seuils s'élevant jusqu'à quelques mètres seulement au-dessous de la surface des flots. Grâce à cette conformation, les eaux supérieures, plus chaudes et moins denses, c'est-à-dire celles qu'amène le Gulfstream, peuvent seules entrer dans les fjords, tandis que les eaux froides des courants islandais qui occupent le fond de la mer sont arrêtés par la muraille des seuils. De cette façon il se fait que les fjords ne contiennent que des eaux d'une température relativement élevée, d'où la conséquence qu'ils réchauffent les côtes avoisinantes ; cette action calorique est étendue au loin par les vents du sud-ouest

mais à toute exploration[1]. Je monte sur la passerelle où se promène le pilote imperturbable ; son regard me semble moins terne, moins vide que d'habitude ; cette nuit magique, pleine de lumière et de soleil, là où il est habitué à ne voir que des rafales, ferait-elle impression même sur ce cœur d'acier ?.... Fire Stappene, dit-il tout à coup en étendant sa main dans la direction de Gjesvaer ; — j'ai bien entendu, c'est le pilote qui a parlé — je reconnus quatre rochers, un grand et trois plus petits en forme de piliers qui ressemblaient aux restes de quelque temple plutonien ; les vagues y montaient à l'assaut et les oiseaux de mer tourbillonnaient alentour. Mais je ne pouvais en croire mes oreilles, le pilote avait parlé, c'est même lui qui s'était adressé à moi ; le premier pas une fois fait, le vieux se dérida ; il me demanda de quel pays je venais, où j'allais, si je n'étais jamais venu au Cap ; je ne restai pas en retard de frais et reçus une foule de précieuses informations. Tout est bien relatif en ce bas monde ; on ne recueille pas avec plus d'attention les mots que daigne vous adresser un des grands de cette terre, que je ne buvais celles de ce vieil ours polaire mâchant quelques phrases dans une langue que je ne

qui prédominent en Norvège, et qui vont porter jusque loin des rivages la chaleur et la vie.

Grâce au Gulfstream la Norvège semble déplacée de plusieurs degrés dans la direction de l'équateur ; sans lui, elle serait entourée d'une ceinture de glace et ses fjords seraient inhabités et inhabitables.

L'ensemble de ces facteurs donne des résultats isothermiques surprenants : Beeren Island, l'intérieur du Finmark, le Dovre et le Fillefjeld ont la même température en janvier que Saint-Pétersbourg et Astrakan (— 10°) ; le Cap Nord, Throndhjem, l'intérieur du Nordfjord et du Sognefjord, la même température de janvier que Kristiania, Varsovie et Azow (— 5°) ; enfin toute la côte depuis les Lofoten jusqu'à Stavanger celle de Hambourg, Sofia et Tiflis.

(1) Le danois Frithjof Nansen a, il est vrai, en 1888 réussi pour la première fois à traverser le Groenland d'un rivage à l'autre (par le 64° de latitude nord environ) ; le voyage ne s'est effectué que sur de la neige et de la glace et, quoiqu'en plein été, par une température variant entre 40 et 50 degrés au-dessous de zéro. N'est-ce pas un pays inexplorable ?

La tentative d'exploration faite récemment par Peary et ses compagnons l'a démontré une fois de plus.

comprenais qu'imparfaitement. Le « Sverre Sigurdssœn » passe tout près d'une « montagne d'oiseaux » plus petite, mais plus extraordinaire que le Svaerholtklub, blanche et noire à faire bondir d'aise le cœur d'un Prussien : en haut des mouettes blanches, plus bas des pingouins au ventre noir. A notre passage, ces oiseaux plus sauvages que ceux de Svaerholt s'enfuient, chacun à sa façon, les uns vers le bas, les autres vers le haut ; les mouettes s'envolent, les pingouins se jettent à l'eau et plongent.

Le soleil brille en plein Est, il doit être six heures du matin... vous devinez le reste !

5 Juillet.

Comme le meunier quand son moulin s'arrête, je me réveille en sursaut... notre bateau stoppe... serions-nous déjà à Hammerfest ? Je monte sur le pont ; est-ce un rêve... je ne vois rien, ni dunette, ni salon, ni mâts, à peine le pont sur lequel je marche. Le bateau a dû s'arrêter, surpris par un de ces brouillards épais, d'un blanc laiteux, de ces brouillards « à couper au couteau », peu à redouter en cette saison, mais terribles quand, en hiver, ils viennent pendant une tempête, dans un passage difficile, s'ajouter aux ténèbres. Le phénomène dura trois quarts d'heure, disparut subitement comme il était venu, et nous entrons une heure plus tard en rade de Hammerfest par un soleil radieux.

Les voyageurs qui parlent de Hammerfest ne trouvent en général pas de termes assez sinistres, d'images assez sombres, d'expressions assez farouches, pour décrire cette ville ; le motif en est, je crois, qu'ils y arrivent sous l'impression de la situation presque riante de Tromsœ ; pour nous, qui revenions de Sværholt et du Cap Nord, Hammerfest ne nous a pas paru si désolé. Le beau soleil qui accompagna notre arrivée était peut-être pour quelque chose dans cette impression ; je le regrette presque, ce soleil si brillant, car il me semble que pour voir sous son véritable aspect Hammerfest, la cité la plus

septentrionale de notre planète (70° 40′ 11″)[1], il aurait fallu la trouver moins ensoleillée. N'allez pas croire cependant qu'elle nous apparut comme un Eden, la petite ville de Kvalœ; [2] loin de là; ses maisons en bois, serrées entre la mer et une haute falaise, semblent y chercher un abri contre la rafale; tout est gris, la mer, les maisons et les rochers; je n'aperçois aucun arbre, même rabougri, pas un buisson, même chétif; quelques marbrures vertes révèlent seules une herbe souffreteuse ou une touffe de lichen.

Hammerfest jouit d'une certaine prospérité. Lors de sa fondation en 1787, la ville comptait 77 habitants; aujourd'hui il y en a 2 200, qui font un commerce actif, surtout avec la Russie; de nombreux navires russes et quelques steamers anglais y font annuellement escale. La plupart des expéditions polaires sont parties de Hammerfest[3]. La rue principale court parallèlement avec la mer; d'un côté des magasins huileux, de l'autre des maisons petites, avec un rez-de-chaussée fort élevé, pour ne pas être obstrué par la neige. Comme à Throndhjem et à Tromsœ je retrouve à chaque fenêtre le culte rendu aux fleurs; il n'est pas de cabane si misérable où je ne voie quelques géraniums, des fuchsias ou des œillets, pauvres reclus qui se pressent tristement contre le carreau, affamés d'air et de soleil. « C'est le seul rayon de soleil », m'avait dit mélancoliquement le missionnaire de Tromsœ, « qui éclaire nos demeures pendant la longue nuit polaire ». Je remarque un nombre étonnant de boutiques d'horlogerie; il n'y a pas de voitures à Hammerfest, du moins je n'en ai point vu; l'église luthérienne domine le port, l'église catholique est très ornée à l'intérieur; c'est le seul ensemble gai que j'ai vu dans cette ville. En suivant le bord de la mer nous arrivons à des

(1) Upernivik (72° 48′ de latitude nord) et Tasiusak (73° 24′) tous deux dans le Groenland, sont les « endroits » habités les plus rapprochés du pôle; mais à Upernivik il n'y a qu'une douzaine de maisons, à Tasiusak encore moins.

(2) Ile de la baleine.

(3) Un schooner pour le Spitzberg coûte de 3 à 6000 couronnes.

huttes de Lapons qui, cessant d'être nomades, se sont fixés à Hammerfest et vivent de pêche; plus loin nous trouvons des sécheries de poissons, et enfin la fameuse fabrique d'huile de foie de morue.

A chaque pays, non seulement sa couleur, mais encore son odeur spéciale : au Bosphore, les parfums de rose et de myrte; aux villages arabes, les senteurs acres de musc; à Londres, les odeurs de fumée de houille; à Hammerfest, celle d'huile de morue. La ville entière en est imprégnée; dans la fabrique, les parois, les plafonds, le sol, les vêtements des ouvriers, semblent suinter l'huile. Voici une rangée de cuves remplies de foies, plus loin, les pressoirs, les alambics où le liquide est clarifié. Le premier rendement des foies, comme celui du raisin avant qu'il n'arrive au pressoir, est le meilleur; seulement au lieu d'une liqueur suavement odorante, un peu trouble, mais succulente autant que capiteuse, nous voyons nager dans les cuves un fluide épais, gras, et nauséabond; un galant ouvrier remplit un verre et nous le présente en souriant; nous reconnaissons la liqueur fauve, terreur de notre enfance, l'examinons de près, mais là s'arrête la curiosité. Mon déjeuner me... dit M. Veillelé... il ne put terminer... nous sortons.

A la pointe nord du port s'élève un monument de granit, surmonté d'une sphère inclinée et décoré de l'écusson national; c'est la colonne du méridien; une inscription latine et norvégienne nous apprend qu'ici se termine l'arc du méridien mesuré (1816 à 1852) de l'Océan Arctique jusqu'à l'embouchure du Danube, en passant par la Norvège, la Suède et la Russie, mesure faite par les géomètres des trois nations.

Je regrette bien de ne pouvoir faire l'ascension du Tyven (1), la montagne qui domine Hammerfest; de son sommet on jouit sur Sorœ, les glaciers de Seiland, les solitudes de Kvalœ et l'Océan d'une vue que l'on dit très curieuse. Après quelques

(1) Le Tyven a 375 mètres de haut; on l'a surnommé le Rigi de la Laponie.

emplettes, envois de télégrammes, une visite à l'église, nous retournons à bord.

A la sortie du port de Hammerfest, le temps semble au beau fixe; des nuages blancs et noirs forment dans le ciel bleu des effets de lumière sans cesse changeants. Nous avions quitté les eaux de Seiland (1), doublé la pointe dorée de Silden, quand se dressent devant nous des cîmes neigeuses, apparaissent des glaciers que dans ce fouillis d'îles et d'îlots on doit admirer sans savoir à quelle terre ils appartiennent; les pics glacés d'Arnœ brillent comme des escarboucles et par delà le Kaagsund étincelle une pointe blanche que je ne savais à quel glacier rattacher et que, arrivé plus près, je reconnais être Lyngstuen, la porte de diamants du Lyngenfjord.

Ce fjord prend son origine sous le 70e parallèle et s'étend par le 18e degré de longitude sur une distance de 70 kilomètres; les sentinelles avancées qui en gardent l'entrée vers la haute mer, Fuglœ, l'étincelante Arnœ, Kaagœ avec sa cîme altière, enfin Lyngstuen forment à l'ensemble un cadre de toute beauté. La rive ouest de ce fjord est une suite non interrompue de cîmes neigeuses (2); entre elles des nevés s'épanchent en mers de glaces, en seracs d'une incomparable blancheur; nous voyons jusqu'à sept glaciers à la fois; les montagnes s'abîment vers le fjord en parois à pic, qui, d'après M. Borun, s'élèvent sans aspérité ni saillie à la hauteur prodigieuse de 800 mètres; la profondeur des eaux est considérable au pied de ces falaises, notre bateau s'en approche jusqu'à quelques mètres. Il est onze heures du soir, le jeu de la lumière et des ombres est merveilleux; le soleil déjà bas éclaire certains glaciers et en plonge d'autres dans une ombre douce; un nuage noir se décharge sur nous en pluie froide; elle ne dure que dix minutes, mais a suffi pour revêtir tout le paysage d'un vernis diamanté; un arc-en-ciel, puis un second entourant le premier s'ajoutent à cette

(1) C'est sur Seiland que se trouve le glacier le plus septentrional de l'Europe.

(2) Les Pipertinder, Goatzagaise et Kjostinder sont les pics les plus élevés de la Norvège septentrionale (1500-2000^{m}).

féérie et, ô merveille! se réfléchissent dans les eaux transparentes et calmes en formant un double cercle lumineux..... Ici les paroles manquent, les passagers restent immobiles dans une muette admiration, puis ils se demandent s'ils trouvent dans leurs différentes langues des termes qui peuvent décrire de pareils spectacles. Non! Dieu n'a pas donné à l'homme de dire combien Son œuvre est belle!

Le « Sverre Sigurdssœn » qui s'était avancé jusqu'au fond du fjord vire de bord et remonte vers le nord. Il s'agit de voir le soleil mathématiquement à minuit; ce sera au même endroit, où pendant la nuit du 3 au 4 juillet, nous n'avions aperçu qu'un disque sanglant; un renne sauvage qui apparaît au sommet d'une paroi, vient un instant distraire notre attention. Devant nous des nuages moutonnés forment une mer d'or; à l'ouest, l'horizon se colore en vieux bronze, qui par gradation se change en gris azuré vers l'est; les glaciers de Lyngstuen et de Kaagœ ruissellent de lumière; le rocher monstrueux de Fuglœ nous cache le disque même du soleil; nous croyons que le capitaine maintient à dessein son navire derrière l'île pour nous montrer seulement au moment solennel l'astre du jour devenu celui de la nuit..... Un matelot vient piquer minuit! Nous ne voyons de nouveau pas nettement le disque; au moment où nos regards devenaient libres vers la haute mer, le soleil remontait déjà vers l'est; un murmure s'élève contre le capitaine qui, croyant bien faire, nous a laissés trop longtemps sous le vent du Fuglœ; le lieutenant nous assure cependant que le soleil n'est pas descendu assez bas pour que nous ayons pu le voir au-dessous des nuages. Vers minuit un quart, les glaciers perdent leur teinte dorée..... ils « s'éteignent »; la lumière devient pâle.... pâle d'aucune nuance pouvant être nommée; c'était un jour bizarre, où nos sens ne percevaient plus nettement les reliefs et les contours, qui transformait tout en paysage de rêve, diaphane, chimérique. Vingt minutes plus tard, la lumière semble redevenir plus réelle; au crépuscule blême succèdent sans

intermédiaire de nuit, les teintes roses, les splendeurs vermeilles de l'aurore; les montagnes et les eaux les reflètent en traînées lumineuses; la brise endormie se réveille, la mer frémit au souffle qui court à sa surface comme un baiser; les vagues ondulent avec des miroitements de nacre, les glaciers se rallument en teintes de pourpre, et le soleil remontant rapidement dans le ciel, répand au loin des flots d'or et des torrents de lumière..... C'était indicible de splendeur! Que maintenant nous ayons vu ou que nous n'ayons pas vu clairement le disque du soleil au moment psychologique, peu importe; n'avons-nous pas eu l'heur de contempler en l'espace de peu d'instants, les trois plus beaux phénomènes de la nature : le coucher du soleil, le crépuscule et l'aurore... La nuit du 5 au 6 juillet restera la plus belle de tout mon voyage!!

6 Juillet.

La nature réclame ses droits et c'est sans honte que je déclare que je dormis comme une marmotte en plein hiver et cela jusqu'à dix heures du matin, alors que les plus intrépides, et je le constate avec orgueil, à leur tête nos charmantes compagnes françaises, étaient déjà dès l'arrivée du « Sverre Sigurdssœn » à Tromsœ, retournés au campement lapon; M. Johanson rapporte plusieurs photographies des plus réussies : un groupe de Lapons devant leur « darfe goattek[1] » et un autre de Mme Milanet et de Miss Mellington négociant une emplette.

L'ancre est levée à midi. Les quatre pics qui forment la garde d'honneur de Tromsœ brillent de tout leur éclat; le temps est superbe; puisse-t-il rester tel pour le passage en vue des Lofoten! C'est au départ de Tromsœ, dans le Malangenfjord, que le révérend Ramney vint m'entretenir des beautés du méthodisme et fit ses tentatives de conversion; sa gracieuse jeune fille, plus avisée que le père, tâchait de détourner la conversation; malgré

(1) Hutte.

l'insuccès du révérend, nous nous séparâmes en excellents amis.

Le Dyrœsund avec l'Aarbodstind et surtout le Salangenfjord sont assez grandioses pour nous rappeler les belles parties du Raftsund. Mais voici le ciel qui se couvre de nouveau et en vue de Lœdingen nous avons le temps gris, sombre et pluvieux qui nous accompagnait à cet endroit il y a quelques jours. Le steamer « Capella », de la même compagnie que celle du « Sverre Sigurdssœn », arrive à Lœdingen quelques minutes après nous; il vient de Throndhjem et amène 95 « Cook »; les deux bateaux font le tour l'un de l'autre en se saluant de quatre bordées; ils paraissent tout à la joie, les passagers de la « Capella »; ils ont devant eux quatre ou cinq journées qu'ils n'oublieront jamais, tandis que nous sommes déjà sur le retour et le passage en vue des Lofoten s'annonce mal; on peut espérer que le soleil de minuit leur sera plus propice qu'à nous; mais auront-ils un spectacle pareil à celui de notre nuit dernière?

J'avais acheté à Tromsœ une photographie d'ensemble des Vesteraalen et des Lofoten; malgré le temps peu engageant, je restai sur le pont, espérant que le ciel finirait par s'éclaircir; il n'en fut rien; je rentre dans ma cabine vers minuit; à deux heures du matin un matelot vint frapper à ma porte, nous étions en vue des îles; je vois dans la brume humide, estompées seulement et grises, les cîmes de Vaagœ et de Moskenaesœ. Hélas! j'ai peine à reconnaître l'original de ma photographie!

7 Juillet.

Nous avons passé à Bodœ sans nous arrêter et sommes au fond du Holandsfjord au sud du 67° parallèle; il pleut à torrents; parmi les dames, Mme Milanet et Miss Clove seules prennent part à l'excursion du « Svartisen ».

Le « Svartisen » est un champ de neige qui, sur une longueur de 70 kilomètres et sur une largeur variant de 20 à 40 kilomètres, couvre un plateau élevé de 3 000 pieds au-dessus de la mer; dans

les vallées qui échancrent ce plateau à l'ouest, le nevé se termine par des glaciers dont l'un descend jusqu'au niveau de la mer; c'est un phénomène presque unique, je crois, dans le monde entier[1]. Vu du bateau, un espace d'une centaine de mètres seulement semblait nous séparer du pied du glacier. Erreur; nous mettons trois quarts d'heure à traverser cette moraine. Le temps est redevenu serein et la glace brille d'un vif éclat; les blocs de l'extrémité du serac ont 25 mètres de haut; nous les escaladons par les revers; la montée fut difficile, plus encore la descente qui souvent dut se faire à quatre pattes. D'un tertre, situé sur la gauche, on a une excellente vue d'ensemble de ce paysage extraordinaire. Sur l'indication d'un matelot, nous nous glissons dans une fente ouverte entre deux blocs de glace; bientôt elle s'évase; je m'avançais par le lit d'un ruisselet, quand je vois que le glacier forme une voûte d'un mètre de haut; nous sommes dans une grotte transparente, dans le palais enchanté de quelque conte de fées; le bleu azur alterne avec le bleu sombre de l'acier; l'œil ne se rend pas compte des dimensions réelles, des distances véritables; l'imagination voit ou croit voir, bien au-delà de la réalité! En rentrant au bateau, M. Borun fit quelque trouvaille minéralogique exceptionnelle, paraît-il; lui d'ordinaire si calme, devint causant et enthousiaste.

Le « Sverre Sigurdssœn » retourne en pleine mer. Là il vente de nombreux ris et une jolie brise de sud-ouest va toujours fraîchissant; le bateau ne fatigue pas cependant et cet air vivifiant fortifie nos pauvres corps énervés par les veilles prolongées. Bientôt nous arrivons au milieu de ce groupe d'îles aux formes curieuses que le brouillard nous avait empêché de voir à notre premier passage :

(1) Je dis « presque unique »; Reclus rapporte en effet qu'un glacier du Jœkelfjord (une des branches septentrionales du Kvenangfjord, 70° de latitude) s'avance jusque dans la mer; on peut y voir le spectacle curieux de fragment de glace qui se rompent au-dessus de l'eau et voyagent au loin balancés par les flots.

Le même phénomène se voit, dit-on en plusieurs endroits dans les îles de Spitzbergen.

Threnen, par laquelle passe le cercle polaire, la haute Lovunden, Hestmandsœ (l'île du cavalier) qui, vue à distance, présente bien l'image d'un cavalier, dont le long manteau couvrirait la croupe du cheval.

A six heures du soir, quatre coups de canon nous annoncent que nous repassons le cercle polaire. Adieu soleil de minuit ! « Midnight sun is a humbug »[1] dit sèchement Batcher.

Voici les « Sœv Sœstre[2] » sur l'île d'Alsten ; moins timides qu'il y a quelques jours, où ces pudibondes jeunes filles étaient restées inexorablement cachées dans la brume, elles ne furent pas encore parfaitement aimables cette fois et ne se montrèrent jamais toutes les sept en même temps dégagées de nuages. Nous entrons dans le fouillis du Bronœsund où les passes n'ont souvent que 30-40 mètres de large; nous échangeons un salut de pavillon avec un bateau-poste, que suivait un yacht filant grand largue vent arrière. Voici « Torghat » ; nous voyons clairement ce curieux rocher, dont récemment sans notre arrêt sur l'île même, nous n'aurions pu soupçonner l'existence. Demain mercredi, à quatre heures, nous serons à Throndhjem !

Ce voyage qui a été merveilleux et qui aurait pu être plus merveilleux encore, touche à sa fin; cette société, charmante sans restriction ni exception, va s'éparpiller aux quatre coins de la Norvège : le Ramney et les Groeff vont par mer à Molde, et de là à Bergen ; MM. Recca et Veillelé s'embarquent directement pour Bergen; Miss Mellington et Miss Mirseille vont à Stockholm ; les ingénieurs français rentrent directement à Kristiania ; Batcher et Clove passent encore par le Romsdal, enfin M. et Mme Milanet que j'ai pu rallier à un projet longtemps caressé, et moi, nous traverserons en « kariol » le Dovrefjeld et descendrons par le Romsdal à Molde. — C'est la première fois depuis notre départ

(1) Le soleil de minuit est un leurre.
(2) Sept sœurs.

que l'on a eu le temps de faire un peu de musique au salon; mais personne n'était gai; on songeait à la séparation prochaine.

8 Juillet.

Le bateau s'arrête un moment à Bejan à l'entrée du fjord de Throndhjem pour déposer un Anglais qui veut attendre là le paquebot de Bergen; instinctivement les différents passagers devenus amis se rapprochent pour se voir, se parler une dernière fois; c'est le commencement de la fin; on échange des cartes, on fait des projets de se revoir chacun dans son pays; une excellente poignée de main à l'aimable capitaine Holtfodt et une autre non moins chaleureuse au toujours serviable mate.

A deux heures et demie de l'après-midi le « Sverre Sigurdssœn » entre en rade de Throndhjem.

« Vielleicht werden wir uns wiedersehen », dit Miss Eva, « und wenn nicht, so werden wir sagen : Es wär zu schœn gewesen, es hat nicht sollen sein » (1). Cette phrase devenue banale aujourd'hui ne l'était pas du tout, je vous assure, en 188.... dans la bouche d'une Californienne.

(1) Peut-être nous reverrons-nous, et si non, nous dirons avec le poète : Cela ne devait pas être, c'eût été trop beau.

VII

Doverfjeld, Romsdal.

---

8 Juillet (suite).

Avant de quitter Throndhjem, je fais une longue visite aux magasins de fourrures, où, à mon grand étonnement, je trouve accumulées au moins autant de richesses que dans les étalages similaires de la perspective Nevski ou de la rue de la Paix.

A sept heures du soir, départ par le train de Kristiania; bientôt nous disons un dernier adieu aux ingénieurs français ces derniers de nos compagnons, que nous quittons, M., Mme Milanet et moi, à 50 kilomètres au sud de Throndhjem, à Stœren, station de départ pour le Doverfjeld.

Le voyage pénible va commencer, comment nous tirerons-nous d'affaire?

9 Juillet.

Hier soir, est arrivé à l'auberge un couple hollandais, qui voyage en Norvège depuis un mois, n'a encore rien vu et repartira probablement Gros-Jean comme devant; ces braves voyageurs ont, à Kristiania, fait un accord avec un interprète et un louageur qui, pour un nombre déterminé de couronnes par jour, les transportera où ils l'ordonneront; mais, comme la plupart des beautés naturelles

de la Norvège ne sont pas visibles de la grande route et que ces excentriques touristes ne veulent faire ni un pas à pied, ni se servir d'autre véhicule que de leur landau, ils passent sans rien voir. L'aubergiste leur parle des sites à visiter aux environs de Stœren : « Puis-je y aller en voiture ? répond invariablement le Hollandais. — Oui, mais pas avec votre landau. — Alors nous n'irons pas ! » — Que de fois n'ont-ils déjà répété cette phrase !

La route du Doverfjeld étant à la rigueur accessible aux voitures ordinaires, l'hôtelier nous propose pour Veblungsnaes, une berline avec un conducteur sachant quelques mots d'allemand, coût 260 couronnes ; le peu de connaissance que nous avions de la langue norvégienne (sur le « Sverre Sigurdsœn » on avait parlé tout, excepté le norvégien) notre inexpérience complète de la façon dont s'opèrent et se paient les relais, était sur le point de nous faire accepter l'offre de l'aubergiste, quand Mme Milanet, avec cette intuition qu'ont les femmes de comprendre bien mieux certaines situations que les hommes, intervient et nous engage à tenter l'aventure de voyager à la façon indigène. Cet ensemble de chevaux et de véhicules, de mode de paiement et de stations postales, qui, après quelques jours d'expérience constitue un des grands charmes de ce voyage est tellement différent de ce qui se passe dans nos pays, que je dois en dire quelques mots.

La Norvège a une superficie supérieure à celle de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande réunies. On ne se rend compte de ces proportions que dans le pays même, quand on doit voyager pendant des jours entiers avant d'atteindre les parties intéressantes disséminées un peu partout. Et cependant les chemins de fer sont si peu nombreux en Norvège, qu'ils ne comptent pas dans l'ensemble des moyens de locomotion ; la diligence y est inconnue et impossible ; sur quelques grandes routes seulement dans le Gudbrandsdal, le Romsdal, le Valdres, l'État entretient un service de voitures publiques, qui transportent la poste et admettent quelques voya-

geurs : dans le reste du pays on en est réduit aux voitures indigènes : la « stolkjaerre » et la « kariol ».

Dans l'un comme dans l'autre de ces véhicules, le voyageur doit conduire lui-même ; on lui adjoint, il est vrai, un « gut » ou « skydsgut », gamin de sept à douze ans ; mais l'unique besogne de celui-ci est de recevoir le prix de la course, d'ouvrir les barrières des chemins et de ramener l'attelage à la station de départ. La « stolkjaerre » se compose d'une caisse fixée entre deux roues, au-dessus de laquelle est suspendue une banquette en bois, attachée à l'une des extrémités de deux barres en bois courbes dont l'autre extrémité est fixée aux brancards ; cette disposition est sensée amortir les chocs, tandis qu'en fait elle ne laisse ignorer au voyageur aucune des rugosités de la route ; pas de ressorts, pas de frein, tout repose sur la solidité des jarrets du cheval. Deux voyageurs peuvent prendre place dans la stolkjaerre. Tel est le moyen de transport primitif, le véhicule du paysan, le seul que l'on pourra se procurer dans les relais peu fréquentés. Sur les grandes routes on trouvera toujours la « kariol » plus originale et infiniment plus confortable ; au-dessus des essieux, est suspendu au moyen de ressorts plats et longs un siège arrondi en forme de conque, de fauteuil de bureau et dans lequel il y a place tout juste pour une personne ; par-devant il se prolonge en forme d'auge, terminée par un garde-crotte au-dessous duquel sont fixés deux étriers en fer. Introduit dans ce siège, le voyageur allonge les jambes devant lui, horizontalement, et soutient les pieds dans les étriers ; on peut dire qu'il se met à cheval sur son véhicule ; sur une planchette fixée derrière le siège est liée la valise ; si celle-ci est trop grande pour que le « gut » trouve place à côté d'elle, il s'assiéra dessus, ce qui a des inconvénients quand on a, par exception, pour « gut » un gaillard pesant cent kilos.

Les poneys norvégiens sont tout simplement merveilleux ; petits, souvent minuscules, tous de robe isabelle, à crinière couleur filasse comme les cheveux de leurs maîtres, ardents et dociles, ils sont

d'une agilité, d'un courage et d'une sûreté de jarret à toute épreuve. Ils réalisent l'idéal du cheval de la légende finlandaise : « sa crinière est rouge, sa bouche vomit le feu et de ses naseaux jaillit la flamme ; ses sabots sont de fer, ses pieds d'acier. » Avec eux, pas besoin de fouet, parfois le skydsgut coupe, chemin faisant, une branche de bouleau que le voyageur n'a qu'à montrer au cheval pour que celui-ci prenne une allure d'enfer ; on arrive au même résultat en faisant tournoyer en l'air l'extrémité des rênes ; malgré leur impétuosité, ces intelligentes bêtes restent dociles à la voix du maître, j'ai vu des chevaux lancés à fond de train s'arrêter net quand le skydsgut criait « prou prou ». Le harnachement est du dernier primitif : un bridon sans œillères, souvent en corde, un collier allongé vers le haut en forme de lyre, une sellette en bois, c'est tout ; ni surdos, ni reculement, ni traits ne gênent le cheval, la traction s'exerçant, non sur le corps de la voiture, mais sur l'extrémité du brancard ; inutile de dire que dans ces conditions et, malgré la lenteur norvégienne, un cheval est harnaché et attelé en moins d'une minute.

Pour apprécier les poneys norvégiens il faut avoir une idée des chemins qu'ils doivent parcourir ; les routes de grande communication sont, il est vrai, fort bonnes ; construites en matériaux excellents, peu parcourues, et toujours par ces voitures très légères qui ne creusent pas d'ornières, elles restent longtemps neuves, et beaucoup d'entre elles ont été remaniées dans ces derniers temps pour s'allonger à flanc de montagne en pentes douces et en courbes savantes. Mais à côté de ces exceptions, combien y a-t-il de chemins qui ne soient pas de vrais casse-cou, formant une succession de montées et de descentes à pic, semblables de loin à un serpent qui bondit en ondulant sa queue. C'est là qu'il faut voir le poney à l'œuvre ; j'ai conduit 68 chevaux en Norvège, tous avaient des allures excellentes, un seul était ombrageux, aucun n'a fait un faux pas !

Le long des routes sont échelonnées les stations de postes « skydsstation » dont les détenteurs louent cheval et véhicule jus-

qu'à la station voisine; une personne paie pour un cheval et une kariol 17 œre (23 1/2 centimes) deux personnes pour un cheval et une stolkjaerre 25 oere (35 cent.) par kilomètre. Distantes l'une de l'autre de douze à dix-huit kilomètres, ces stations sont de deux espèces : les « faste skydsstationer » (stations fixes); les « tilsigelsesstationer » (stations de commande); dans les premières le propriétaire est obligé d'avoir toujours un nombre déterminé de chevaux à disposition et ils doivent rester parqués dans les pâturages environnant le relai; dans les stations de commande « le skydsskaffer (1) » n'est tenu à fournir des chevaux que s'il y en a momentanément de disponibles, ce qui n'est jamais le cas, le futur cheval de poste étant toujours à la pâture dans la montagne quand le voyageur arrive. Celui qui ne veut pas perdre deux ou trois heures doit envoyer « forbud », carte postale indiquant l'heure de son arrivée et le nombre de chevaux qu'il désire. Ces relais de poste sont établis dans les « gaard » qui longent ou avoisinent les routes. Ce nom de gaard s'applique à un ensemble de bâtiments, chalets, hangars et écuries appartenant au même propriétaire ; dans la maison principale se trouvent d'un côté, les appartements du maître, de l'autre, la salle des étrangers ; ces dernières se ressemblent toutes avec leur rideaux blancs, leurs meubles recouverts de crin noir, leurs pots de fleurs, leur lierre, leurs lithographies aux murs (toujours le portrait du roi, souvent celui de Napoléon Ier et de Christie) et leur poêle en faïence qui s'élève jusqu'au plafond; à l'étage le voyageur trouvera des chambres à coucher rudimentaires, mais propres ; le seuil de l'entrée est jonché de branches de sapin. Des deux côtés, perpendiculairement à la maison principale, et distancées l'une de l'autre pour diminuer les chances d'incendies, s'élèvent les dépendances ; j'ai vu une étable au rez-de-chaussée et au premier étage, où conduisait une rampe, la bergerie. Tous ces bâtiments sont en sapin ou mélèze, les poutres posées

(1) Maître de poste.

l'une sur l'autre, réunies par de fortes entailles aux coins, et calfeutrées de mousse ; on m'a dit que ces maisons sont très saines, durent fort longtemps, que l'humidité n'y pénètre point et que la chaleur n'y est point absorbée comme dans les maisons de pierres[1]. Elles sont couvertes en chaume, « mais de ces quelques bottes de paille dont le paysan croit faire un toit, la nature fait un jardin ; à peine le vilain a-t-il fini son œuvre triviale que le printemps s'en empare, souffle dessus, y mêle mille graines qu'il a dans son haleine et en moins d'un mois le toit végète, vit et fleurit[2] ». Parfois on rencontre parmi les dépendances des « staburs » maisons à provision, construites en forme de colombiers à hauts pignons, agrémentées de sculptures et élevées au-dessus du sol de deux mètres ; cette partie vide forme la « charreterie » où, à côté des kariols et des stolkjaerre se voit toujours le chasse-neige.

Dans chaque station se trouve bien en évidence le « skydsbog », livre de poste qui fournit les indications nécessaires au voyageur et où s'inscrivent les réclamations ; ces livres sont soumis à un contrôle sérieux de la part des inspecteurs de l'État ; le skydsbog est écrit en toutes les langues du monde et on y trouve consignées les observations les plus baroques toujours sur les mêmes sujets : lenteur des hommes, vitesse des chevaux, beauté du site, bon ou mauvais repas ; ces derniers genres d'observations sont souvent en corrélation l'un avec l'autre.

La nourriture que l'on peut obtenir dans ces gaards et qu'on décore des titres de « varm frokost, middagsmad et aftensmad[3]

(1) Pour empêcher le retour des incendies, le gouvernement norvégien a promulgué une loi interdisant de construire en bois à l'avenir, au moins dans les villes; de nombreuses plaintes s'élèvent contre cette loi, moins parce que les maisons en brique ou pierre coûtent plus cher, mais parce qu'elles sont moins chaudes.

(2) V. Hugo.

Des voyageurs disent avoir vu sur les toits croître des légumes et des moutons paître une herbe mûre à l'ombre des bouleaux?? J'ai vu sur un toit, à Fortun, des touffes d'avoine arrivées à maturité.

(3) Déjeuner, dîner, souper.

est aussi frugale que monotone; quelquefois le voyageur sera agréablement surpris de se voir servir du renne ou des truites; mais, en général, il devra se contenter d'œufs, de mysost et de gammelost (fromages), de pannekaker (crèpes), de saucisson à l'ail, de conserves, de saumon fumé et de smœrbrœd, pain avec du beurre, ce dernier trop aromatisé pour notre goût; dans les stations reculées on ne trouve que du flatbrœd, galette sans goût, faite de farine d'avoine et de seigle; ce qui sauve ces repas, c'est la bière, fortifiante comme les bières anglaises sans être alcoolisée et capiteuse; on la trouve partout; c'est le meilleur produit du pays! Quant aux spiritueux, la loi en interdit la vente dans les stations postales, et c'est en vain que nous en avons demandé plusieurs fois; j'ai appris plus tard qu'ici aussi il est avec le ciel des accommodements et que dès que l'on est au courant de la langue et seul avec l'aubergiste, il vous indique du coin de l'œil le bahut où se cache l'aquavit, puis il se retire; le voyageur se verse quelques verres, dépose la pièce sur le comptoir... et force est restée à la loi.

. . . .

. . . .

Nos malles sont solidement attachées sur la planchette de la kariol; essayons de ne pas enfourcher trop maladroitement le véhicule; l'opération est scabreuse; le skydsskaffer me remet solennellement les rênes, le gut saute sur la valise et en route pour le Dovrefjeld. Il est huit heures et quart du matin; je passe premier; la direction de mon poney m'absorbe complètement et je regarde à peine le paysage qui a une certaine ressemblance avec la Forêt-Noire; en une heure et demie nous sommes au premier relai, Praesthus; le gut saute en bas de la voiture, délie les cordes des malles, dépose ces dernières au milieu du chemin et sans dire mot ni tendre la main pour un drikkepenge (1), il reprend le chemin de Stœren.

(1) Drikke = boire, penge = argent.

Un homme est apparu à la porte de l'auberge; son regard, son attitude sont impassibles; nous devinons que c'est le maître de poste, car ce n'est pas lui qui nous l'a dit : « Kan jeg faa twe heste med en kariol og en stolkjaerre, mar strax, vaer saa god[1] »; — pas un muscle du Norvégien n'avait bougé; l'idée de ce mot à désinence barbare « strax[2] » est jusqu'aujourd'hui restée inconnue en Norvège, surtout dans les relais reculés.

« Twe heste », dit-il, et retourne dans la maison.

Cependant la station semble se réveiller, les enfants viennent dévisager les étrangers, les femmes regardent discrètement de derrière les rideaux; un valet de ferme ouvre lentement un hangar, en retire tout aussi lentement les deux voitures pendant qu'un autre harnache les poneys; vingt-cinq minutes plus tard, nous repartions pour Garlid.

Là, même scène. Plus loin, le chemin s'accidente; en conducteur inexpérimenté, je cherche à retenir mon cheval dans des descentes, que dans tout autre pays, on n'oserait pas affronter, même au pas; mais le nerveux petit « hest[3] » ne l'entend pas ainsi; plus la pente est raide, plus il marche vite, le gut ne paraît pas s'en émouvoir; après quelques expériences, je comprends que telle est la mode du pays; arcbouté contre les étriers de la voiture, les bras raides, les rênes tendues à se rompre, on donne un solide point d'appui à l'avant-main du cheval; quand la pente est longue, la vitesse devient folle, on a des visions de chute..... mais on arrive quand même[4], et, comme les pentes sont en général suivies d'une rampe, la vitesse acquise fait gravir la moitié de la montée sans effort.

Entre Bjerkaker et Austbjerg, le paysage s'agrandit; les sapins et les bouleaux donnent aux collines un aspect sombre à la fois et

(1) Puis-je avoir deux chevaux avec kariol et une stolkjaerre, mais de suite, s'il vous plaît.
(2) De suite.
(3) Cheval.
(4) J'ai parcouru en Norvège 980 kilomètres en kariol sans aucun accident.

doux; des rochers gris pointent leur tête au milieu des bouquets d'arbres; la vallée s'est creusée en gorge, au fond de laquelle la tapageuse Orka roule ses eaux vers le fjord de Throndhjem; la route est accrochée à la montagne et domine la rivière d'une façon inquiétante; parfois elle enjambe le torrent pour aller se suspendre à l'autre flanc de la vallée, et ce n'est pas sans émotion que l'on passe certains ponts rustiques qui ont l'air bien peu solides!

C'est non loin d'ici, à Kvikne, que naquit en 1832, Bjœrnstjerne Bjœrnson, poète de génie, dramaturge de grand talent, qui, après une carrière des plus glorieuses, employa ses belles facultés d'esprit, d'intelligence et de cœur à faire de la politique radicale.

Bjœrnson est un des rares écrivains qui pour ses débuts ait produit des chefs-d'œuvre [1]. Dans ses « Nouvelles », — « Synnœve Solbakken » (1857), « Arne » (1858), « En glad Gut » (1860), — dans « Smaastykker » (recueil de petites nouvelles), la « Marche Nuptiale », « la Fille de la Pêcheuse » (1877), Magnhild (1877), il décrit avec une naïveté touchante, une fraîcheur de sentiments exquise, une intelligence profonde de la nature et un charme poétique délicieux, les peines et les joies, les travaux et les amours, — la vie du paysan de son pays. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de littératures qui puissent se glorifier de posséder une œuvre dont le charme égale celui de « Synnœve Solbakken » ou de « Arne ». Après la publication des « Nouvelles » il partit pour Rome, où il écrivit un drame « Kong Sverre » (1861) et « Sigurd Slembe » (1862), trilogie à envergure puissante qui lui valut une pension de la part du Storthing; « Marie Stuart » passa inaperçu; mais les « Nouveau-Mariés » furent joués sur tous les théâtres scandinaves, et avec « Une Faillite » (1875), Bjœrnson prit rang parmi les grands auteurs dramatiques modernes. Dans les

(1) Je laisse de côté un drame « Valborg » qui, après avoir été reçu par le théâtre de Kristiania, ne fut joué qu'une fois, parce que l'auteur lui-même le retira de la scène.

ouvrages qui suivent « Une Faillite », les beautés de détails ne sauraient racheter l'insuffisance du fond et la complète négligence de la forme; le grand Bjœrnson était déjà devenu une proie de la politique! Ses idées, de tout temps assez colorées, s'accentuèrent au cours des voyages qu'il fit en France, en Italie, en Allemagne et en Amérique; le délicieux chantre de « Synnœve » devint un tribun fougueux, s'attaquant à tous et à tout, à la Royauté et à l'Église, provoquant le roi en duel, demandant le rappel de l'union avec la Suède et l'émancipation de la femme; on jugera de l'ardeur de ses convictions en apprenant qu'il qualifiait le peuple français, pour lequel il avait la plus grande sympathie et qui l'a fêté à chacun de ses séjours à Paris — « un peuple foncièrement conservateur et routinier! (1) »

. . . .

. . . .

Mais voici le paysage qui s'assombrit, comme les idées de Bjœrnson; les villages d'Aune et de Rise dénotent déjà l'approche du fjeld; entre cette dernière station et Drivestuen, mon carnet porte la note « chemin de singe », et véritablement, à voir nos poneys escalader ces montées fantastiques, bondir dans ces descentes vertigineuses, on aurait dit un couple de quadrumanes s'adonnant à de folles gambades. Nous passons la nuit au pied du fjeld, à Drivestuen, la première des quatres fjeldstue (2) du Dover.

10 Juillet.

Le nom de « Dover » s'applique à l'ensemble des montagnes qui s'étendent entre le fjord de Throndhjem, le cours supérieur du Glommen, le Gudbrandsdal et l'Océan; au centre de ce massif s'élève un haut plateau qui tombe en brusque escarpement au

(1) D'après Hansen : Nordiske Digtere i vort Aarhundrede, Copenhague.

(2) Ces fjeldstue sont des refuges établis par l'État dès le XIIe siècle. Le Doverfjeld est la région la plus froide de la Norvège; la température annuelle moyenne est moindre que 0 degré.

Nord vers le Orkedal, au Sud vers le Gudbrandsdal; c'est là le Dovrefjeld proprement dit. L'étape d'aujourd'hui sera probablement de 130 kilomètres.

Le départ avait été fixé à six heures du matin; à six heures et demie toute la maison dormait encore; si nous n'avions nous-mêmes réveillé les hôtes, hâté le déjeuner et gourmandé les domestiques, nous serions encore maintenant à Drivestuen! Dans tous les endroits écartés de la Norvège, c'est au touriste qui désire partir, à faire tous les préparatifs nécessaires.

La route escalade les rebords du fjeld par une brèche que ravine un torrent, la Driva; à 20 kilomètres de notre point de départ, nous trouvons la deuxième fjeldstue, Kongsvold, dans un site complètement désolé; les derniers champs de seigle ont disparu, les pins seuls végètent au milieu des rochers; leurs racines à jour rampent dans les fissures à la recherche d'un peu d'humus; l'aménagement de Kongsvold est supérieur à celui de Drivestuen, on y vient même en villégiature (?), mais pour cela il faut être Norvégien. Après Kongsvold le pin disparaît, le bouleau seul résiste encore; nous arrivons sur le plateau. Là, plus de trace de végétation; une plaine unie et caillouteuse s'étend devant nous à perte de vue; nous suivons le cours d'un ruisselet qui n'est plus qu'un filet à peine perceptible dans la rocaille; à notre gauche, des collines mamelonnées; à droite, paraissant tout près, la pyramide neigeuse du Snehaetta. A dix heures vingt minutes, nous passons la ligne séparative des eaux (900 m. à peu près); le froid est vif, nos chevaux, qui n'ont plus à monter, prennent le galop; devant nous la steppe avec toute sa nudité, toute sa solitude, son accablante désolation, qui n'emprunte rien de la sereine majesté du désert; et pourtant, malgré son immense tristesse, ce spectacle m'enchante... l'attrait de la nouveauté!

Dans un pli de terrain s'abrite la troisième fjeldstue, Jerkin, mieux tenue encore que la précédente; nous y faisons un substantiel déjeuner en compagnie de plusieurs Norvégiens, parmi lesquels

une dame habillée entièrement d'ours blanc; c'est approprié à la température glaciale, mais assez singulier comme effet! Jerkin est le point de départ pour l'ascension du Snehaetta; on a longtemps considéré ce pic comme le plus élevé de la Norvège, en réalité il ne vient qu'au sixième rang (2306 m.); la vue du sommet est, dit-on, illimitée quoique peu pittoresque.

La prochaine étape étant de 21 kilomètres, on nous oblige de prendre chacun une kariol; Mme Milanet s'acquitte parfaitement de son rôle de conducteur. La route reste uniforme; des lacs allongés, bleus d'une eau glacée, se suivent et se ressemblent; quelques éminences sablonneuses alternent avec les cailloux et la rocaille; les heures succèdent aux heures et la steppe succède à la steppe. La dernière des fjeldstue, Fokstuen, est la plus élevée de toutes (970 m.). Au-delà, la route se maintient plane, quand, arrivée à la déclivité du plateau, elle plonge subitement, et en ligne droite, dans le Gudbrandsdal; nous avons 350 mètres à descendre en quelques kilomètres. La descente fut tellement raide que, du siège de la kariol, nous ne voyions plus la chaussée; les pieds des chevaux semblaient donner dans le vide et ils allongeaient, allongeaient toujours leur trot; l'allure devint folle, la kariol semblait emportée sans possibilité d'arrêt... éclairs devant les yeux, sueur froide sur les tempes... c'était la course à l'abîme... nous avons fait 10 kilomètres en 25 minutes!!

Après les âpres paysages du Dover, les environs de Domaas nous apparurent comme un délicieux séjour. Nous revoyons des herbages et des forêts, des laboureurs et du bétail, des clochers et même, chose rare, un ou deux villages; car, disons-le de suite, il n'y a pas souvent en Norvège des villages proprement dits; les habitations sont dispersées sur d'immenses étendues de vallées et de montagnes; une ou deux fois par jour le voyageur, dans sa course rapide, voit apparaître la silhouette blanche d'une église; à côté d'elle le praestegaard [1], puis la maison d'école et le magasin;

(1) Presbytère.

c'est là le village, c'est en cet endroit qu'il est marqué sur la carte d'un nom fictif dont les différentes parties s'égrènent à 20 lieues à la ronde. Domaas est une station importante, dont l'auberge pourrait prendre le nom d'hôtel; nous y retrouvons la civilisation, sous la forme du fil télégraphique, si cher aux voyageurs lointains. A Domaas la route se bifurque : l'une des branches va au midi aboutir, par le Gudbrandsdal, à la pointe du lac Mjösen; l'autre court vers le nord-ouest, traverse le Romsdal et conduit au fjord de Molde, c'est-à-dire à l'Océan; c'est la seconde que nous suivrons[1].

A Holaker, les astucieuses filles de l'aubergiste essayèrent de nous louer un landau pour Veblungsnaes : « Vous êtes ici, disaient-elles, sur une grande route qui ne peut se comparer aux chemins raboteux de Doverfjeld; Madame ne supportera jamais trois journées consécutives de stolkjaerre! » — Mais nous sommes initiés aux formalités des relais, et comment hésiter entre la vulgaire patache, et ce délicieux véhicule dont nous avons apprécié le confort et la vitesse, entre la lenteur agaçante d'un cocher du pays et le plaisir de conduire ces admirables petits chevaux. Les sirènes de Holaker en furent pour leurs frais! Au delà de Holsaet, nous longeons les bords du Lesjeskogenvand[2]; de chaque extrémité de ce joli lac, parsemé d'îlots, s'écoule une rivière : vers le nord-ouest la Rauma

(1) Plusieurs vallées traversent ainsi la presqu'île norvégienne d'une mer à l'autre et forment des routes de grande communication entre les deux versants : l'Œsterdal, qu'a suivi le chemin de fer de Kristiania à Throndhjem; le Gudbrandsdal, le Valdres et le Hallingdal, qui réunissent Kristiania et le Sognefjord; enfin le Numedal et le Thelemark qui conduisent de la capitale au Hardangerfjord. Ces dénominations d'Œsterdal, Gudbrandsdal, etc., s'appliquent non seulement à la vallée principale, mais encore aux branches latérales qui y aboutissent et deviennent ainsi la désignation de contrées, différant — grâce aux montagnes qui les divisent et à l'absence de communication facile de l'une vers l'autre — par les mœurs, la langue, le costume et le caractère de leurs habitants.

(2) Quoique je ne fasse mention que des principaux, je rencontre journellement sur mon chemin quatre ou cinq lacs; c'est un des éléments principaux du paysage norvégien; on dit que la presqu'île en renferme trente mille.

qui se jette dans l'Océan, vers le sud-est le Lougen[1] qui rejoint le Skager Rak Le paysage ne présente pas d'intérêt particulier, aussi marchons-nous d'un train de tempête. Entre Lesjeværk et Mœlmen ce fut un comble; mon cheval ne payant pas de mine, j'avais coupé une branche de bouleau, ce qui avait donné à M. et Mme Milanet un demi-kilomètre d'avance; je lance mon cheval..... le terrain était accidenté, je me croyais sur une montagne russe; en dépassant mes compagnons je frappe leur cheval, ils ne veulent rester en arrière et la course devient folle; soudain mon gut saute en bas de la voiture au risque de se rompre les os; il crie et sanglote; je feins d'ignorer la raison de sa peine et le menace de repartir sans lui; il reste immobile; je pars et il saute tout déconfit sur la stolkjaerre de M. Milanet; en arrivant à Mœlmen, nos chevaux fumaient comme des locomotives; 15 kilomètres bien mauvais avaient été parcourus en cinquante minutes; je craignais que le gamin ne nous dénonce et que l'on nous refuse des chevaux; il n'en fut rien, un riche pourboire calma le courroux du jeune propriétaire. Nous passons la nuit à Stuefloten, après avoir parcouru 121 kilomètres seulement.

Nos hôtes sont d'un mutisme rare; ils faisaient ce qu'on leur demandait, mais sans dire ni oui, ni non, feignant ne pas avoir entendu. Cette apathie des paysans norvégiens vis-à-vis de l'étranger, cette absence de toute démonstration extérieure de ce que l'on est convenu d'appeler la politesse, étonne à tout moment le voyageur; il serait plus étonné encore, paraît-il, si dans une course moins rapide, il voyait quelque chose de la manière d'être des campagnards entre eux.

Sundt rapporte à ce propos des faits incroyables : L'usage des enfants de souhaiter à leurs parents le « bonjour », la « bonne nuit », est inconnu chez le paysan norvégien; le soir on se sé-

(1) Le Lougen présente le type des rivières scandinaves qui ne consistent qu'en une série de lacs plus ou moins grands, réunis les uns aux autres par un canal.

pare en silence, le matin on se revoit sans dire mot; un enfant quitte le foyer paternel pour aller en service, on lui dira un laconique adieu sans la moindre étreinte; quand la nouvelle mariée abandonne la maison de son père, elle est autorisée à tendre la main à ses parents, mais ce n'est pas en signe d'adieu, se hâtent de dire les Norvégiens, c'est en guise de remercîment. Tout signe extérieur d'affection entre les époux est prohibé par les mœurs. « Selon moi, dit un jour Sundt à un vieux paysan, quand tu rentres de voyage, ta femme devrait aller au devant de toi et te souhaiter la bienvenue ! » Le paysan se mit à sourire : « Si elle avait fait cela, dit-il, les domestiques s'en seraient fait des gorges chaudes. — N'as-tu jamais entendu qu'un paysan rentrant à son gaard ait dit bonjour à sa femme ? — Si, dit le paysan; il y avait un homme dans la paroisse qui avait cette étrange manie ! — N'as-tu jamais vu une paysanne serrant la main à son mari qui rentrait d'une longue absence ? — Non, pour cela, jamais. — Mais toi, voilà quinze ans que tu es marié, n'as-tu jamais donné la main à ta femme ? — Si, à l'autel, le jour de mon mariage ! — Et depuis ? — Une fois tous les ans, la veille de Noël, parce qu'il est coutume de remercier la maîtresse de la maison pour le repas » ! — Un garçon a l'intention de s'expatrier, une jeune fille fait une connaissance qui pourra aboutir à un mariage, les parents seront-ils consultés ? Une fois sur cent ! Réciproquement, s'ils ont eu vent de la chose, ils n'adresseront jamais à leur enfant une question directe à ce sujet, et s'ils ne sont pas d'accord, ils s'en exprimeront de la façon la plus détournée. Quand un garçon veut se marier, une tierce personne est chargée par lui de sonder les parents de la future ; si l'entremetteur est bien reçu, le gars est par le fait, tacitement autorisé à faire sa cour, ce qui en Norvège se traduit par une promenade en tête à tête pendant une grande partie de la nuit du samedi au dimanche ; la chose s'ébruite et, si la position de fortune de la future est convenable, les parents ne trouveront rien à redire..... ! Une jeune fille confia un jour à Sundt, qu'elle s'était

fiancée sans en rien dire à ses parents; Sundt voulant arranger les choses, dit au père, en présence de la jeune fille, ce qui s'était passé; il s'attendait à un éclat! Erreur! Le père, qui connaissait la situation du fiancé, ne sourcilla pas; pour sceller la réconciliation, Sundt demanda que père et enfant se donnent la main; c'était exiger l'impossible; la fille essaya en vain d'avancer le bras, le père tourna le dos et s'en alla sans proférer une parole.

. . . .

11 Juillet.

L'étape d'aujourd'hui ne devant pas être longue, nous quittons Stuefloten à pied pour dégourdir nos jambes raidies par la longue inaction de hier. Non loin de Stuefloten nous voyons l'appareil très simple au moyen duquel les paysans font descendre le foin de la montagne : un fil de fer, soutenu à ses extrémités par des chevalets, relie les fermes au plateau; les bottes de foin sont accrochées au câble et en suivent la pente jusque dans la grange. La route longe le cours de la Rauma, qui, de ruisseau est devenue rivière et semble par son câlin babil inviter le passant à admirer ses eaux vertes et brunes, qui tantôt s'étalent en nappes cristallines, tantôt bondissent toutes affairées en blanches cataractes; l'une d'elles, le Slettafos (1), tombe du haut d'un rocher ayant plus de 50 mètres. Qu'est-ce en Norvège qu'une chute de 50 mètres?

Plus loin, à Ormejm, une rivière large de 20 mètres, forme une succession de cataractes d'une hauteur totale de 300 mètres; en Suisse, le Vaermœfos amènerait la création d'une demi-douzaine d'hôtels par actions; ici la station de poste suffit.

En rentrant à l'auberge, nous nous trouvons en présence d'un couple singulier : un vieux monsieur à l'air bonasse, à la parole traînante, aux allures gauches; une redingote noire lui donne un

(1) Fos signifie chute d'eau.

extérieur peu récréatif, qu'accentuent encore d'immenses lunettes bleues cerclées d'or; à côté de lui une femme jeune, brune, aux grands yeux noirs et au sourire très fin; sa toilette portait ce cachet d'élégance simple qui ne semble flotter que dans l'atmosphère de Paris; elle causait en norvégien à son compagnon, ce qui ne rentre pas dans les habitudes de la plupart des Parisiennes. En nous entendant parler : Vous êtes Française, Madame, demanda-t-elle à Mme Milanet. — Oui, Madame, et vous-même? — Je suis Parisienne, mais mon mari est de Kristiania et je fais un tour de Norvège avec mon oncle. — M. R. et Mme Z., vont comme nous à Molde, mais en bons Norvégiens, ils ont choisi la poste. Nous partons ensemble pour Flatmark.

C'est à Flatmark que commence le Romsdal[1], couloir long de 36 kilomètres, dont les parois se dressent à 600 mètres au-dessus de nos têtes; des quartiers de roches hauts comme des maisons encombrent le thalweg; plus nous avançons, plus la vallée se resserre, plus l'amoncellement des rochers devient chaotique, titanesque; à chaque tournant les parois se dressent plus hautes, plus à pic, plus écrasantes et, comme antithèse à ce silence de la pierre, à cette farouche immobilité de la montagne, jaillissent dans tous les recoins, serpentent autour de chaque rocher des cascades de toutes formes et de toute grandeur; c'est un mouvement continuel, un kaléïdoscope sans cesse changeant de flots d'écume, de rubans d'argent, de gazes légères qui enluminent les bruns rochers de leurs éclairs métalliques : voici un mince filet d'eau qui glisse sur une paroi arrondie, jusqu'au moment où une aspérité du roc l'arrête, le subdivise, et l'égrène en perles; plus loin un ruisseau s'épanche d'un glacier du fjeld et, à peine formé, disparaît dans une cheminée sans fond; plus loin encore c'est un torrent qui, devant les obstacles, se hérisse de panaches d'écume, s'irrite, attaque, mine sans cesse, finit par les entraîner, et promène ensuite avec orgueil

(1) Vallée de la Rauma.

ses eaux victorieuses sur le chemin qu'il s'est frayé, jusqu'au moment où, arrivé aux rebords du contrefort, il s'abîme avec des roulements de tonnerre.....

Nous rencontrons trois de nos compagnons du « Sverre Sigurdssœn », le capitaine Clove, sa sœur et Batcher, le cockney; « The Romsdal is good[1] », dit Batcher.

A Horgheim, le Romsdal n'est plus qu'un défilé de quelques mètres de largeur; il est gardé au nord par le Romsdalhorn, une pyramide aiguë dont la pointe s'élève à 1556 mètres[2]; au sud par les Trolltinder (pics des sorciers), dont la ligne de faîte découpe sur le ciel des crénelures semblables aux clochetons d'une cathédrale gothique,..... « pareilles à la mâchoire d'un requin », avait dit le prosaïque Batcher.

Quel dommage au point de vue pittoresque, que ces saillies rocheuses qui commandent la vallée, ne soient couronnées de quelque château féodal, de quelque fière demeure guerrière! Elles semblaient faites pour cela! Comme ces vallées norvégiennes, grandioses mais souvent uniformes, sortiraient de leur rêveuse atonie, si, comme sur le Rhin, la Loire ou le Danube, une tour, un donjon ou seulement quelques pans de mur en ruines, venaient animer le paysage et parler à l'imagination. Cette absence totale d'un souvenir plastique des anciens temps, écrit en pierre au sommet de quelque colline, laisse un vide parfois immense dans le plaisir intime du voyageur. Les monuments religieux ont été détruits lors de l'introduction de la religion nouvelle, et comme manoir seigneurial, la Norvège n'a guère connu que des gaards !.....

Nous sortons de la passe; le regard, libre maintenant, découvre les sommets capricieux, qui surmontent les parois du Romsdal,

(1) Le Romsdal n'est pas mal.

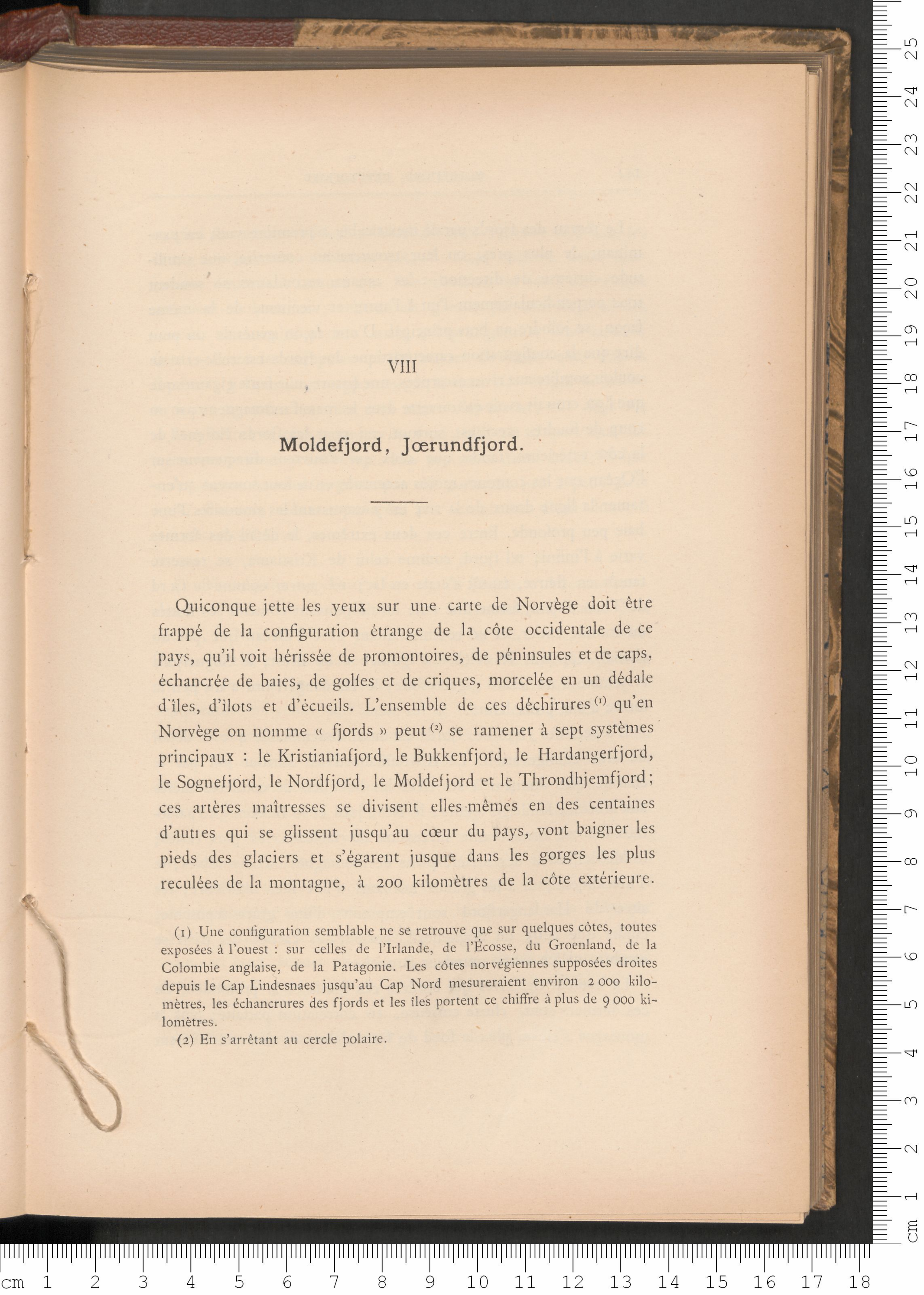
(2) Slingsby, un ascensionniste anglais très connu en Norvège, croyait, et ses guides avec lui, avoir réussi le premier à « vaincre », le Romsdalhorn, mais arrivés au sommet, ils trouvèrent des traces humaines; ils s'informèrent et apprirent qu'en 1827, un forgeron avait, « histoire de passer le temps », réussi à arriver au sommet. La dernière partie de l'ascension est vertigineuse.

les Vengefjelde, le Kong, la Dronning, les Sœstre ; autour de nous la vallée semble s'épanouir après la rude étreinte de la montagne ; la Rauma n'est plus le torrent bruyant de tantôt, mais une large rivière au cours lent et calme; notre chemin passe le long de champs de seigle, de haies d'aubépines, et de villas entourées de riches prairies, dont les herbes hautes et drues ont des senteurs délicieuses. Sans nous arrêter à Aak nous poussons directement jusqu'à Veblungsnaes sur l'Isfjord.

12 Juillet.

L'Isfjord et son voisin l'Indfjord sont les ramifications extrêmes que le Moldefjord projette dans la montagne; les différentes tonalités de leurs couleurs, l'eau bleue, les rives vertes pailletées de maisons blanches, les montagnes fauves que l'humidité de la nuit fait miroiter au soleil, l'éclat argenté des glaciers encore inexplorés de l'Indfjord, tout cela forme autour de nous un tableau des plus chatoyants.

Nous naviguons vers Molde en compagnie de M. R. et de Mme Z. ; l'oncle toujours sombre, silencieux, légèrement bourru, ne pouvait s'empêcher de sourire sous cape, quand il entendait la « petite nièce » câline, frétillante et jaseuse, riant d'une voix claire et entraînant toute la société dans son exubérante gaîté. A partir du promontoire de Gjermundnaes, les montagnes deviennent collines, les rives du fjord s'adoucissent en mamelons, la végétation reprend ses droits; de sévère et majestueux, le paysage devient joli et reposant. Nous arrivons à Molde à onze heures du matin ; je dois bien à regret quitter mes si excellents compagnons M. et Mme Milanet. Ils continuent par le même bateau leur route vers Aalesund ; nous échangeons un sincère adieu et avons avec raison pu nous dire « au revoir ».



VIII

Moldefjord, Jœrundfjord.

Quiconque jette les yeux sur une carte de Norvège doit être frappé de la configuration étrange de la côte occidentale de ce pays, qu'il voit hérissée de promontoires, de péninsules et de caps, échancrée de baies, de golfes et de criques, morcelée en un dédale d'îles, d'îlots et d'écueils. L'ensemble de ces déchirures[1] qu'en Norvège on nomme « fjords » peut[2] se ramener à sept systèmes principaux : le Kristianiafjord, le Bukkenfjord, le Hardangerfjord, le Sognefjord, le Nordfjord, le Moldefjord et le Throndhjemfjord ; ces artères maîtresses se divisent elles-mêmes en des centaines d'autres qui se glissent jusqu'au cœur du pays, vont baigner les pieds des glaciers et s'égarent jusque dans les gorges les plus reculées de la montagne, à 200 kilomètres de la côte extérieure.

(1) Une configuration semblable ne se retrouve que sur quelques côtes, toutes exposées à l'ouest : sur celles de l'Irlande, de l'Écosse, du Groenland, de la Colombie anglaise, de la Patagonie. Les côtes norvégiennes supposées droites depuis le Cap Lindesnaes jusqu'au Cap Nord mesureraient environ 2 000 kilomètres, les échancrures des fjords et les îles portent ce chiffre à plus de 9 000 kilomètres.

(2) En s'arrêtant au cercle polaire.

Le réseau des fjords paraît inextricable à première vue; en examinant de plus près, on leur trouvera au contraire, une similitude curieuse de direction : les canaux secondaires se soudent tous perpendiculairement l'un à l'autre et viennent, de la même façon, se joindre au bras principal. D'une façon générale on peut dire que la configuration caractéristique des fjords est celle-ci : un couloir sombre aux rives escarpées, une fissure, une fente gigantesque que l'on croirait avoir été ouverte dans le massif montagneux par un coup de foudre; ceci est surtout vrai pour les fjords éloignés de la côte extérieure, tandis que ceux qui s'ouvrent directement sur l'Océan ont les contours moins accentués et ne font souvent qu'entamer la ligne droite de la rive en y esquissant les sinuosités d'une baie peu profonde. Entre ces deux extrêmes, le détail des formes varie à l'infini; tel fjord, comme celui de Kristiania, se resserre tantôt en fleuve, tantôt s'étale en lac; tel autre, comme le fjord de Throndhjem, forme une rade idéale pouvant contenir les flottes du monde entier, et ne communiquant avec l'Océan que par un chenal rappelant le célèbre « goulet » de Brest; le Sognefjord ressemble à un lézard gigantesque; le Hardangerfjord a un peu la forme d'une croix latine.

L'aspect des rives des fjords est aussi dissemblable que le détail de leur configuration. Le Kristianiafjord est surtout joli par le charme que donnent à ses rives les bouquets de conifères mêlés aux arbres à feuillage tendre; le Nordfjord et le Bukkenfjord parsemés d'îlots, forment une succession de tableaux les plus variés; le Moldefjord a des arrière-plans de montagnes incomparables; le Throndhjemfjord a les grands horizons d'une mer intérieure; les sites du Hardangerfjord sont empreints d'une grâce reposante, tandis que ceux du Sognefjord, portent un cachet de tristesse sombre, mêlée à une grandeur farouche.

La hauteur des rives qui bordent ces fjords et la profondeur de ces derniers sont, chose curieuse, en corrélation parfaite; plus la montagne s'élève, plus le fond du fjord s'abaisse; c'est précisément

au pied des sommets les plus hauts du pays (Jotunheim) que les eaux norvégiennes s'abîment jusqu'à 1 244 mètres; cette profondeur diminue à mesure que l'on s'avance du fond des fjords vers leur embouchure; celle-ci est gardée par des îlots et des écueils, minuscules parfois, mais qui protègent si bien certains fjords contre les tempêtes et les vagues du large, que, d'après Reclus[1], « l'eau douce apportée par la fonte des neiges se maintient à la surface sur plus d'un mètre d'épaisseur; elle nage sur « l'eau saline et plus pesante, du fond; elle est si pure que les « marins peuvent y renouveler leur provision d'eau douce, et que « les algues du bord baignées par elle périssent peu à peu; çà et « là, elles sont même remplacées par des plantes d'eau douce à « croissance hâtive. »

. . . .

Les Norvégiens appellent avec orgueil Molde la Lucerne scandinave; j'aime mieux laisser ce titre à Throndhjem et dire pour Molde, la Nice du Nord; par la douceur de son climat, le confort de ses hôtels, et l'abondance de ses fleurs, Molde rappelle vraiment un peu la reine de la Riviera. Ce climat est extraordinaire; la température moyenne de l'année est de 6°, celle de janvier 1° au-dessus de zéro; il y tombe rarement de la neige; c'est le climat d'hiver du nord de l'Italie et Molde est à la latitude de l'Islande; les roses, les jacinthes, les tulipes, les narcisses, les œillets y fleurissent admirablement. En général en Norvège, les hôtels sont petits, peu chers, conservant le caractère patriarcal de l'auberge; on reconnaît l'ancien gaard à peine transformé, enjolivé peut-être d'un cordon de bois sculpté, agrémenté d'un balcon ou d'une veranda pour agrandir quelque salle; à Molde, il y a un hôtel par actions, semblable aux caravansérails suisses.

Le ciel bleu, la mer étincelante, la brise tiède, l'air embaumé de parfums, la perspective du confort d'un « Grand Hôtel », la

(1) RECLUS, *Géographie universelle*, V, p. 79.

société de ce couple norvégien aussi curieux que charmant, n'étaient pas fait pour me rendre mélancolique; après trois semaines passées à contempler, mais aussi à scruter et à analyser les plus beaux phénomènes de la nature polaire, à m'escrimer avec des cochers et à consulter des itinéraires, à manger du pain bis et à coucher sur la dure, j'éprouve le besoin de jouir de ce beau présent, de me laisser aller à la dérive pendant quelques heures,.... de me sentir vivre sous le soleil du Bon Dieu. Mme Z.... est bien de cet avis et n'a probablement jamais vécu d'une autre façon; en compagnie de l'oncle qui commence à se dérider, nous parcourons l'unique rue de Molde; du côté du fjord, de sombres entrepôts; de l'autre, s'étagent en espalier, au milieu des prairies de la colline, une succession de villas, encadrées de roses grimpantes, de chèvrefeuille et de glycines; nous louons des kariols pour nous « promener » vers Strande; la route est délicieusement belle, des marronniers et des tilleuls forment berceau au-dessus de nous et nous plongent dans une ombre douce qui fait ressortir plus éclatantes les échappées sur le fjord!

Notre promenade devait aboutir à un bien triste endroit : à l'ouest de Molde, sur un chemin bordé de fleurs et de verdure, non loin des eaux bleues du fjord, se cache sous les ombres d'arbres séculaires, une léproserie. Nous entrons; quelques hommes sont en train de faire le foin dans le parc; à la vue des étrangers, les uns se détournent, les autres cachent leurs mains, un seul d'entre eux salue; nous reconnaissons des lépreux; ils nous regardent de loin d'un regard éteint, sans curiosité, et font penser aux malheureux qui, mendiant aux portes de Jérusalem, devaient crier : « Impur », « Impur », aux étrangers qui s'approchaient d'eux sans les reconnaître. Nous sommes reçus par le jeune directeur qui, en souriant, offre de nous faire parcourir l'asile de misère auquel il est préposé.

Il arrive de rencontrer dans les salles de dissection, des cadavres tuméfiés, grimacants, hideux; en les voyant on ne peut réprimer

un sentiment d'horreur, et cependant l'âme a quitté ces masses inertes, elles ne souffrent plus,.... tandis que les corps mutilés que nous voyons devant nous, aussi tuméfiés, aussi grimaçants, aussi hideux que les premiers, vivent; ils sentent, ils souffrent et ils ne vivent que pour souffrir.

La lèpre attaque surtout les extrémités des membres et les parties voisines des articulations : les doigts sont rongés par la gangrène, les mains devenues de hideux moignons; la bouche ne forme souvent avec le nez qu'une même ouverture; il est de ces malheureux qui ont la moitié du visage enlevée. Nous voyons là et des enfants en bas âge que l'on essaie de guérir et des vieillards qui appellent la mort..... « Et cependant, dit le médecin, sauf exception, les lépreux ne souffrent pas d'une façon aiguë; ils ne sentent qu'un travail de lente corrosion, qu'une démangeaison continue daus les parties affectées; quand on nous amène ces malheureux, surtout les enfants, au début de la maladie, alors que l'on ne voit encore que des points rouges formant saillie au-dessus de la peau, nous parvenons à les guérir; mais généralement les malades n'ont conscience de leur terrible affection, que quand ces points sont devenus des plaques qui s'écaillent, s'entourent de bords tuméfiés et présentent plusieurs centimètres de largeur ; alors il est trop tard. La lèpre atteint surtout les pêcheurs du littoral (et plutôt les hommes que les femmes), dont la nourriture est presque exclusivement composée de poisson; les cultivateurs des vallées éloignées de la mer n'en sont jamais atteints; la maladie se développe encore de préférence au fond des fjords, où l'encaissement entre les rochers conserve une atmosphère humide et ne laisse pas pénétrer les courants aériens. La lèpre n'est pas contagieuse, » continue le docteur en posant la main sur une pauvre vieille toute gangrenée, « mais elle est souvent héréditaire, et comme le lépreux ignore le virus de son sang, il se marie, peut empoisonner sa femme et donnera l'existence à des êtres voués d'avance à un long martyre suivi d'une affreuse agonie »...

Il y a en Norvège cinq léproseries : une à Molde, une à Trondhjem et trois aux environs de Bergen : le fléau diminue depuis les cinquante dernières années ; en 1856 il y avait 2858 lépreux en Norvège, en 1883, 1353 seulement ; c'est le centre du pays, surtout le district de Nord-Bergenhus qui est le plus contaminé (1). (4.8 pour mille). Le directeur nous montre une préparation microscopique contenant le microbe de la lèpre. Puisse-t-il jamais trouver son « Pasteur » !

On ne peut sortir de cet asile de douleurs sans avoir le cœur serré, sans élever une pensée reconnaissante vers Celui qui seul peut préserver de pareil malheur !

Pour dissiper ces images lugubres, nous faisons une partie de canot sur le fjord ; la soirée chaude et lumineuse se passe sur la terrasse de l'hôtel dont les jardins descendent jusque dans les eaux. M. P. et Mme Z. sont assez aimables pour rester avec moi jusqu'à minuit, heure du départ d'un bateau pour l'Eikisdalvand. Je suis un sauvage de quitter pareil séjour pour le plaisir d'aller voir un lac, inconnu il est vrai de la plupart des touristes, mais qui ne doit guère différer de ceux que j'ai déjà vus et verrai encore ; je me suis dit tout cela, mais je me suis dit aussi qu'il était temps de m'arracher, qu'il est certaines sensations qu'il ne faut pas prolonger !

. . . .

. . . .

A minuit et demi j'étais à bord du « Knudson ». Longtemps encore au milieu de la lumière mélancolique et douce du crépuscule je contemplai l'horizon de Molde... cela était beau, mais d'une beauté troublante et spéciale ; on rêverait de choisir pareille retraite pour cacher de grands chagrins ou pour savourer d'enivrants bon-

(1) Malgré les victimes que fait ce fléau, qui en dehors de la Norvège ne sévit dans aucune autre contrée d'Europe, malgré de nombreux cas d'affections de la gorge, de phtisie et de diphthérie, c'est la Norvège qui, de tous les états européens, a la moindre mortalité ; sans les morts-nés, elle n'est que de 17,1 pour mille habitants.

heurs; rarement la nature avait éveillé en moi un pareil mélange de larmes et de sourires. . . . .

Le lac d'Eikisdal est un couloir rocheux de 18 kilomètres de long; la neige y persiste jusqu'au mois d'août; il n'est pas rare d'y rencontrer l'ours brun; les avalanches rendent les abords du lac fort dangereux, aussi l'homme ne s'y est-il établi qu'à de rares endroits. Voilà le pays que ne visitent d'ordinaire que les chasseurs d'ours et de rennes, vers lequel je dirigeai mes pas vagabonds!

Dans la cabine du « Knudson » ronflaient à poings fermés deux jeunes gens qu'à leurs kniker-bockers, leurs souliers ferrés, leur sac en peau de renne qui servait d'oreiller, je crus reconnaître pour des étudiants en excursion; excellente rencontre! A cinq heures et demie du matin une domestique vient nous réveiller par la phrase classique : Kaffee vaer saa god (1). Les deux touristes sont des étudiants de Kristiania et vont comme moi à Utigaard, au sud de l'Eikisdal.

Nous débarquons à Nœste et sommes bientôt à Overaas au bord du lac. Il n'y a ni chemin ni sentier le long de l'Eikisdalvand et on nous demande un prix excessif pour nous mener en barque jusqu'à Utigaard; mes compagnons hésitaient quand nous apprenons que le praest (2) d'Eidsvaag doit aujourd'hui se rendre à Utigaard pour bénir un mariage, et qu'un grand bateau traversera le lac dans quelques heures. Et, en effet, bientôt arrivent de tous côtés, à pied, à cheval et en kariol, les voisins et les voisines, c'est-à-dire ceux qui habitent à vingt lieues à la ronde; ils se font fête d'assister à une cérémonie qui dans ces solitudes n'a pas lieu une fois tous les dix ans. Les hommes ont des allures d'athlètes; ils se saluent de la main sans dire mot; rien de pittoresque dans leur costume tout noir, qui doit avoir été acheté dans quelque magasin

(1) Le café est servi.
(2) Pasteur.

de confection de Molde ; les femmes sont taillées à la hache comme leurs maris et leur vêtement est tout aussi prosaïque ; le pasteur, un vieux à l'air bon enfant, fume la longue pipe des étudiants allemands ; c'est le seul gai de la société [1].

L'étroite fissure qui forme le lac me paraît avoir de trois à cinq cents mètres de largeur ; les bords s'élèvent en parois à pic comme celles du Romsdal ; les névés qui couvrent les sommets descendent en mers de glace vers le lac dans lequel bondissent des centaines de cascades ; le vent souffle dru et notre léger bateau prend des allures de roulis tout à fait déplacées ; je me demande où l'on pourrait atterrir en cas d'accident, car les montagnes plongeant tout droit dans les eaux ne laissent place à la moindre grève ; notre véhicule, construit pour quinze personnes, en portait cinquante ; je n'étais pas fâché quand, après deux heures de traversée, nous débarquions à Rjeiten-Utigaard.

La cérémonie du mariage fut des plus prosaïques ; aucun ornement ne décorait l'intérieur de l'église ; les madriers des parois montraient crûment leurs masses à peine équarries. La mariée, déjà mûre, portait une vulgaire robe de soie noire ; le futur, une redingote non moins vulgaire sur laquelle se détachait sa formidable barbe rousse ; le pasteur, en toge de satin noir, le cou emprisonné dans une immense fraise empesée, adresse aux futurs époux une exhortation qui dure trois quarts d'heure ; sa voix est larmoyante, il s'attendrit jusqu'à pleurer, mais il est seul à se trouver ému de son éloquence ; après la bénédiction nuptiale les assistants déposent sur l'autel une première offrande pour le pasteur, une seconde pour le sonneur ; à la sortie on va sans dire mot serrer la main aux mariés.

Dans la soirée je me fais conduire au Mardœlafos ; c'est, avec l'Espelandsfos dans le Hardanger, la chute d'eau la plus gracieuse

(1) Les pasteurs de la religion luthérienne, religion d'État en Norvège, sont des seigneurs dans ce pays ; ils sont peu nombreux, sept cents environ ; ils ne jouissent pas de traitements directs, mais sont logés, reçoivent les dîmes, et à la campagne, ont le revenu des terres communales ; cela forme un total de 4 700 francs environ.

de la Norvège : la Mardœla débouche d'une vallée élevée d'environ 800 mètres au-dessus du lac, et, dans une première chute se précipite le long d'une paroi de 200 mètres; la masse d'eau rebondit, disparaît derrière un rocher, se divise en deux bras qui se rejoignent et forment une seconde chute aussi haute que la première; les sapins et les rochers noirs font ressortir la blancheur des eaux; si je ne craignais de paraître trop terre à terre, je dirais que le Mardœlafos ressemble à une pièce montée, sortie des mains de quelque habile confiseur.

Mon guide, un petit bonhomme de dix ans, paraît fort éveillé : « Dans quel pays habites-tu, me demande-t-il, en Angleterre ? — Non. — En France ? — Pour ne pas l'embarrasser, je dis oui. — Est-ce que Paris est une grande ville ? — Oui. — Y a-t-il à Paris de grandes chutes d'eau ? — Non. — Et des rennes. — Non. — Et des ours. — Non (j'aurais pu dire que l'on en rencontre quelquefois en plein boulevard). — Connais-tu Blondin ? — Oui, et toi, pourquoi me demandes-tu cela ? — Parce qu'il a traversé le fos du Niagara. »

Je rapporte ces quelques phrases pour montrer jusqu'à quel point l'instruction obligatoire, mais pas laïque du tout, a pénétré jusque dans les parties les plus reculées du pays[1].

14 Juillet.

Pendant que la ville de Paris, dont le renom a pénétré jusqu'à Utigaard, célèbre bruyamment son 14 Juillet, nous naviguons très

(1) En Norvège la fréquentation des écoles est obligatoire pour les enfants de sept à quatorze ans; l'instruction est gratuite, mais à l'inverse de ce qui se passe dans d'autres pays, chacun a pleine liberté pour élever ses enfants suivant ses idées et sa foi. A côtés des écoles fixes, il y a les écoles ambulantes; comme les distances à parcourir pour aller à l'école seraient trop grandes pour les enfants des gaards isolés, c'est l'instituteur qui se déplace : il parcourt son district en s'arrêtant successivement dans quelque ferme importante où les enfants des environs viennent se réunir autour de lui; en quittant, il laisse un surveillant chargé des répétitions et vient au bout de l'an constater les progrès. Il y a encore en Norvège plus de mille écoles de ce genre.

paisiblement sur le lac pour retourner à Molde. L'atmosphère est absolument pure et, si nous n'avons pas les tons de lumière et la gamme merveilleuse des couleurs du Lyngenfjord, la chaîne de pics géants qui nous entourent, — le Bjœrktind et l'Aagostind à l'est, les étincelants Jurafjelde à l'ouest, au nord l'immense Vikesakisen qui plonge dans le lac une paroi verticale de peut-être 500 mètres et le Gogsœren qui semble fermer toute issue, n'en est pas moins splendide, souvent écrasante de majesté !

A mon retour à Molde je retrouve le vieil ami Burge de Boston; toujours le même, cet excellent Burge; il me parle avec effusion de deux jolies Américaines du Grand Hôtel de Molde; il avait déjà subrepticement fait leur photographie, à joindre à la collection bien connue..... ah! le gaillard!

Avant mon départ de Luxembourg, il avait été convenu avec un ascensionniste de première force, M. de B..., que nous prendrions rendez-vous à Molde dans la soirée du 14 juillet pour parcourir ensemble « Jotunheim », l'Oberland bernois de la Norvège. A l'heure dite chacun était à son poste; nous convenons de gagner Hellesylt sur le Geirangerfjord par un chemin nouveau dont on nous disait beaucoup de bien.

15 Juillet.

L'itinéraire ainsi modifié, nous donnant un jour de repos forcé à Molde, je le partageai entre un long sommeil et l'ascension de la Moldehei. Du sommet on domine tout le fjord : au-delà de Molde, les joliettes îles que nous avons longées en venant de Veblungsnaes, puis les mamelons aux couleurs fauves et derrière elles, découpant le ciel de leurs cimes dentelées, les pics neigeux qui s'étendent depuis l'Eikisdal, le Romsdal et le Jœrundfjord jusqu'à la pleine mer.

16 Juillet.

A minuit, embarquement pour Aalesund sur l' « Olaf Tryggvasœn »; le grand steamer a dû s'arrêter en rade et les nombreux

canots chargés de vivres, de touristes, de portiers et de bagages, qui s'agitent fiévreusement autour de sa masse immobile, le font ressembler à une gigantesque poule entourée de poussins.

A quatre heures du matin, à Aalesund, nous quittons l' « Olaf Tryggvasœn » pour un bateau local « Lodden ». Aalesund est une ville prospère à laquelle sa position à l'entrée du Moldefjord et la proximité du banc de morues de Storeggen donnent une certaine activité commerciale. Entrevue dans le brusque réveil d'un premier sommeil, je n'en ai eu qu'une nuageuse idée d'un port dominé par un rocher de forme bizarre ressemblant à un pudding gigantesque.

C'est de ce bourg, perdu aux confins du monde alors connu, qu'appareilla un jour une flotte de « dragons de mer », commandée par Rolf, le terrible Rolf en quête d'une proie digne de lui. Les grasses prairies de la Neustrie eurent l'heur de lui plaire; il s'y établit, ravageant et saccageant tout autour de lui; après vingt ans de combat, le roi de France Charles le Simple lui offrit la paix, la main de sa fille Gisèle et la possession d'un des plus beaux fiefs de sa couronne. Rolf n'eut garde de refuser et, devenu duc de Normandie, le pirate ferma pour toujours la Seine aux invasions de ses terribles compatriotes. — Au sud de l'île nous avons vu les restes du vieux manoir de Rolf. En quittant son château d'Aalesund pour celui de Rouen, Rolf n'a pas perdu au change!

La route que nous allons parcourir jusqu'à demain soir, en canot, à cheval, à pied, en kariol, en steamer et de nouveau à pied, traverse la région appelée Sondmœre et présente une synthèse de toutes les beautés naturelles de la Norvège. Nous n'eûmes pas longtemps à attendre : du haut du col de Vatne, à dix kilomètres d'Oerstenvik où nous avions débarqué, nous voyons les sommets qui encadrent le Jœrundfjord; au caractère typique des montagnes norvégiennes, qui s'élèvent à pic, mais carrées et massives du sein des fjords, sont venues s'ajouter les formes hardies et élancées des cimes alpestres et tyroliennes. Sans le déjeuner éminemment

norvégien pris à Rise, nous aurions pu nous croire au bord de quelque lac de l'Engadin.

Le baadsskydsskaffer[1] de Saebo nous fournit une barque avec « twe mand rorfolk »[2], d'un coup d'épaule les deux hercules font glisser la barque du « noest[3] » dans les eaux et nous traversons le Jœrundfjord dans toute sa largeur. Autour de nous des cimes géantes qui s'effilent en aiguilles, s'élancent en flèches ou s'arrondissent en cônes ; peu importe les noms : Urbakken, Kvittegen ou Hornindalsrokken ; à l'entrée du Norangfjord se dresse une paroi que nous avons estimé avoir 1 000 mètres de haut, une souris n'aurait pu y grimper ; notre esquif en frôle la base, nous pouvons la toucher de la main et l'œil monte, monte toujours en cherchant en vain une saillie où il puisse se reposer. Je me croyais dans le Lyngenfjord.

« Wakert Udsigt »[4], disent les rameurs ; eux aussi trouvent cela « beau ! »

L'enthousiasme fatigue et creuse, nous espérions nous réconforter à Oie ; on nous offrit du lait d'un goût douteux et du beurre qui n'était pas mangeable.

Le Norangdal forme la continuation géologique du Norangfjord. Même les voyageurs norvégiens parlent avec étonnement de la farouche sauvagerie de ce défilé. Nous poursuivons notre route à pied ; le sentier se dessine d'abord péniblement au milieu d'éboulis et de rocailles, plus loin la gorge est ensevelie sous une masse de neige formant pont au-dessus d'un torrent que nous voyons s'échapper d'un lagon verdâtre ; en cet endroit le Norangdal se rétrécit en une passe qui n'a pas plus de 10 mètres de large, tandis que les parois qui l'enserrent, montent jusqu'à 4 000 pieds ! Nous marchons ainsi pendant un kilomètre, quand soudain les

(1) Maître batelier.
(2) Deux rameurs.
(3) Hangar pour les barques.
(4) Belle vue !

montagnes s'écartant nous découvrent une plaine d'éboulis, et quelques saeters ; si les vaches que l'on trait à la porte des huttes ne mangent pas de pierres, je me demande de quoi elles se nourrissent ? Deux lieues plus loin, la civilisation reparaît sous la forme d'une proprette skydsstation bâtie à l'endroit où le chemin redevient carrossable. Notre poney attaque vivement la descente par le Nebbedal et nous dépose à dix heures du soir à Hellesylt sur le Geirangerfjord.

De minuit à dix heures du soir, c'est un peu long !

17 Juillet.

Après ce que j'ai vu hier, j'ai une envie folle de tout « brûler », d'aller directement à Bergen et de ne plus voir ni fjord ni montagne ; idée absurde, j'en conviens, à laquelle mon compagnon s'oppose énergiquement ; comme c'était à prévoir cependant, le « Geyranger » si vanté, ne fit sur nous que peu d'impression. Majestueuse cependant l'entrée du fjord proprement dit où les nevés du Nokkenebfjeld brillent au-dessus de quatre terrasses de rochers ; plus loin, une septuple chute dite « Syv Sœstre[1] » glisse comme une poudre d'argent le long d'une paroi ; soudain un coup de vent qu'à la surface de l'eau nous ne sentîmes pas, vint disperser la cascade en pluie fine qui, retenue un instant par le remous d'air, flottait comme une gaze entourant le front du rocher d'une auréole argentée.

On parle en Norvège du gaard Skaggeflaa comme d'un des endroits les plus extraordinaires où l'homme se soit établi : une paroi rocheuse de 400 mètres se termine par un plateau d'une superficie de deux hectares, sur lequel pousse une herbe drue ; du côté du fjeld supérieur, pas d'accès à ce plateau ; vers le fjord, descend un sentier dont je reparlerai ; c'est là qu'un paysan a construit une ferme ; les vaches ont dû y être hissées à bras

(1) Sept sœurs.

d'homme. M. de B. fait arrêter la barque au pied du sentier et me prie de le suivre; je le fais sans savoir où il voulait en venir, sans songer qu'un faux pas me ferait rouler dans le lac; arrivé à mi-hauteur, il me dit de voir si notre barque nous attend au même endroit. « Redescendons, dit-il, je voulais savoir si vous aviez la tête solide ! »

Débarqués à Maeraak, nous louons des chevaux pour le lac de Stabbraeckkene ; de la route qui monte en lacets côtoyant le fjord, nous contemplons de haut et dans son bel ensemble ce que nous n'avions vu qu'en raccourci de la barque. Mille mètres plus haut le chemin cesse, nous mettons pied à terre ; devant nous une plaine fangeuse, plaquée de champs de neige ; plus de sapins, plus de bouleaux, plus même de mousse. M. de B. prend les devants. Je le suis en novice, étonné du changement aussi brusque de la nature qui nous entoure, hésitant, chancelant parfois sur ce sol mouvant, surtout quand il s'agit de passer quelque pont de neige ! Nous avions marché ainsi, je ne sais combien de temps, quand, relevant les yeux, je vis la nappe blanche s'étendant autour de nous sans bornes, sauf à l'est où une rangée de montagnes noires formait amphithéâtre autour d'un lac ; au milieu des eaux glauques, nageaient des glaçons saupoudrés de neige, un ciel livide charriant des nuages sombres, pesait sur le paysage comme une chape de plomb ; de loin, nous vîmes une avalanche s'abîmer dans le lac et le bruit qu'elle fit dans sa chute arriva à nos oreilles avec une lenteur sinistre ; je me trouvais transporté subitement dans un autre monde, inconnu et étrange, que, dans la lumière diffuse du soir, je ne contemplais pas sans un certain effroi involontaire.

Il était dix heures et demie du soir quand nous rentrons à Maeraak de cette fantastique excursion.

18 Juillet.

Le chemin de Hellesylt à Falejde (46 kilomètres) sur l'Invikfjord (un des bras intérieurs du Nordfjord) se fit partie en voiture, partie en bateau à vapeur, partie en barque ; rien de curieux à en rapporter.

Le site de Falejde est très joli ; à quelques kilomètres à l'est se trouve le hameau de Loën, près du Loënvand ; nous y prenons nos quartiers dans un petit hôtel nouvellement installé ; les propriétaires sont des plus obligeants.

IX

Notre traversée du Jostedalsbræ.

Reprenez un instant, ami lecteur, la carte de Norvège et examinez cette partie du pays qui est située entre le 62e et le 63e parallèle et le 2e et le 3e méridien est de Paris, autrement dit entre le Nordfjord et le Sognefjord ; la terre et la mer paraissent s'y disputer l'empire et être victorieux tour à tour ; un massif montagneux tout entier projette jusque loin dans les flots sa masse, énorme ; ceux-ci montant à l'assaut, creusant, minant sans relâche ont échancré la montagne d'entailles profondes ; dominant les deux adversaires, spectateur impassible de leur lutte, c'est là que s'étale le champ de neige et de glace le plus étendu de l'Europe[1] « le Jostedalsbræ[2] ».

Pour arriver de Falejde (Nordfjord) où nous étions encore cet après-midi, dans Jotunheim (au fond du Sognefjord) le but de mon voyage avec M. de B..., il n'y a qu'un chemin ; en kariol de Falejde à Vadheim (127 kilomètres) par une route sans intérêt, avec de mauvaises stations de commande, puis en bateau de Vadheim jusqu'à l'entrée de Jotunheim (183 kilomètres), par la

(1) Sa superficie est de 900 kilomètres carrés.
(2) Bræ = glacier.

branche principale du Sognefjord qui n'est que peu pittoresque. Il y a bien un autre moyen, mais jamais je n'aurais osé y songer; on prendrait par quelque vallon reculé qui s'enfonce jusque sous les glaces du Jostedalsbræ, on traverserait le nevé pour déboucher en un point quelconque du versant sud; c'était éviter bien des ennuis et des retards, remplacer 310 kilomètres fastidieux par quarante kilomètres mortels peut-être, mais nécessairement grandioses et accomplir un tour de force qui jusqu'ici n'a été tenté que trois fois.

L'idée de cette traversée vint à M. de B... quand à Maeraak, la carte déployée devant nous, nous cherchions à éviter le chemin de Vadheim; projet grandiose, j'en conviens, mais seize heures de glacier pour moi qui ne suis ni montagnard ni ascensionniste, n'était-ce pas folie que d'y songer? Cependant une fois lancée, l'idée gagna du terrain dans mon esprit; j'étais décidé à ne pas aller par Vadheim, mais de là à tenter le Jostedalsbræ... il y avait un monde! M. de B. m'encourageait sans insister; à Falejde je devais me décider. « Va pour le Jostedalsbræ, dis-je, confiant en ma bonne étoile; partons pour le Loenvand et le Naesdal, nous tâcherons de trouver des guides, il sera toujours temps de revenir si la chose ne paraît pas possible »!

Et voilà pourquoi vous nous trouvez installés sur la véranda de la joliette auberge du Loenvand; au loin dans le sud, par delà les pins, les aulnes et les bouleaux du « ejd[1] », miroitent les neiges du Jostedalbræ; soudain, comme un jet de lumière électrique illumina la longue nappe blanche, c'était la lune qui avait paru dans le ciel : « The first peep was glorious! » dit un Anglais à côté de nous.

Mon sommeil fut nerveux, entremêlé de réveils subits et de cauchemars; M. de B..., au contraire, était tout guilleret; grimpades dangereuses et excentriques, c'est son élément!

(1) Langue de terre qui sépare deux fjords ou un fjord d'un lac.

19 Juillet.

L'expédition débuta sous d'heureux auspices. Il se trouva que l'homme qui portait nos sacs jusqu'au Loenvand, parlait un peu l'anglais; je lui propose de nous accompagner jusqu'à Naesdal, de nous trouver un guide et de venir avec nous comme porteur; Ole Solvig consent.

Le Loënvand que nous traversons dans toute sa longueur est un lac alpestre dans la plus belle acception du mot. Des glaciers l'entourent comme une rivière de brillants; l'un d'eux, le Hellesaeterbræ, se bifurque en un double serac s'arrêtant à une hauteur de 1 000 mètres environ au-dessus des eaux, au bord d'une paroi qu'il revêt de cascades glacées; à son extrémité sud le lac se termine en amphithéâtre. Nous sommes arrivés dans le « cirque de Naesdal », un des sites les plus grandioses de toute la Norvège, vrai décor de féerie dont les coulisses s'élèvent à 5 000 pieds; le Nonsnibba se dresse devant nous d'un seul jet vertical à la hauteur écrasante de 1 839 mètres; à côté l'Utigaardfos s'échappe des neiges du Ravnefjeld en sept bonds de 100 mètres chacun; trois glaciers, le Kronebræ, le Kjendalsbræ et le Kvandalsbræ descendent dans la vallée autour de la noire pyramide de la Kjendalskona.

La barque nous dépose près des saeters de Naesdal; un guide célèbre que nous connaissions de nom, Jacob Naesdal, se déclare prêt à nous conduire par le Jostedalsbræ dans la vallée de Joste, laquelle débouche dans le Sognefjord; nous lui offrons vingt-sept couronnes comme salaire; il est heureux que nous ayons un interprète, car Jacob parle un langage agreste qu'il nous eût été difficile de comprendre. Voici le plan de campagne proposé par le guide : Monter de suite jusqu'au pied du glacier, s'y reposer jusqu'à onze heures du soir et faire la traversée pendant la nuit; celle-ci ne dure que deux heures, est suffisamment claire et nous préservera de la réverbération du soleil sur la neige.

Je consigne mes dernières appréhensions dans mon carnet de notes et, à deux heures de l'après-midi, nous quittons les chalets de Naesdal pour monter par le Kvandal; il fait une chaleur accablante; après une heure de marche, Ole Solvig, est exténué : I won't kill myself (1), répète-t-il plusieurs fois; pourra-t-il faire la traversée, cet homme qui tombe presque au début? Nous passons devant un saeter, et, ne trouvant personne au logis, n'hésitons pas à nous octroyer quelques bols de lait en laissant, suivant l'usage reçu, une pièce blanche sur l'appui de la fenêtre. A quatre heures et demie, nous arrivons au dernier chalet, où nous comptions rester jusque vers minuit; à l'intérieur, il n'y a qu'un grabat recouvert de paille d'une propreté douteuse; nous préférons nous étendre en plein air autour d'un feu allumé pour chasser les moustiques; dans un de mes fiévreux réveils, je vis, de l'autre côté du torrent, un petit berger ramenant son troupeau vers la vallée; sans jamais avoir aimé les pastorales de Virgile ou de Florian, je ne pus m'empêcher de songer avec une certaine envie à l'existence paisible de cet enfant; il ignore les ambitions, les passions et le trouble que donne le monde; tous les matins, il mène ses chèvres jusqu'au bord du glacier, emporte une « galette », s'amuse le long du chemin avec la brebis qu'il a apprivoisée; le soir, il reviendra vers son saeter, mangera du pain bis, du lait caillé et du beurre rance, et dormira sans souci jusqu'au lendemain.

Ce n'est pas moi qui dors sans souci.....

Vers huit heures du soir, le guide, craignant la pluie, donne le signal du départ; les bagages sont divisés en trois parts égales; étant le plus inexpérimenté, on me dispense de toute charge. Nous prenons par de la rocaille d'avalanches; à neuf heures, nous sommes sur la neige; M. de B..., passé maître dans la matière, m'apprend à marcher lentement, mais avec une lenteur qui me semble exagérée, désespérante, énervante même, et qui est cepen-

(1) Je ne veux pas me tuer.

dant le seul moyen de soutenir une étape continue de treize heures; je marche avec la plus grande prudence, tâchant de dépenser un minimum de forces; je n'avais pas idée où pouvait être notre chemin; nous avancions vers un amphithéâtre de glace en apparence inaccessible, quand le guide, faisant un brusque détour, attaque courageusement à la hache un champ de neige très incliné; nous mettons trois quarts d'heure à parcourir cent mètres.

A dix heures sept minutes, nous sommes devant la partie de la traversée réputée la plus fatigante; il nous faut escalader un éboulis d'énormes blocs de rochers; après vingt minutes d'efforts vraiment très grands, nous faisons halte; les guides veulent manger quelques bouchées, disant que sur le glacier même nous ne trouverons plus d'endroit abrité. Le paysage qui nous entoure est sinistre : au-dessus des roches noires qui terminent en demi-cercle le Kvandal, sont suspendues des masses de neige livide, des séracs d'un bleu grisâtre; pas trace de végétation, pas un mouvement, pas un signe de vie; au soleil qui vient de disparaître, a succédé une lumière blafarde, d'un brun verdâtre, dans laquelle l'œil juge mal des distances; en moins de dix minutes, nous voyons en face de nous tomber trois avalanches : on aperçoit d'abord une masse neigeuse qui s'ébranle; puis on entend un dur craquement; c'est l'avalanche qui s'est détachée et se prépare; on la voit glisser de plus en plus rapidement, elle s'abîme, et le roulement sourd qui suit sa chute est le seul bruit qui vienne interrompre le silence sépulcral qui nous entoure; puis les couches d'air déplacées arrivent à nous comme un souffle étrange qui passe sur nos fronts inondés de sueur froide et nous fait frissonner.

A voir cette muette immobilité des masses de rochers, de glaces et de neiges, on eût dit une image de notre globe, quand il sortit des mains de Jéhovah, quand la terre était vide et sans forme et le premier homme encore à créer; au milieu de cette scène, d'une austérité funèbre, nous ne parlons qu'à voix basse;

nous mangeons sans faim, nous buvons sans soif; après un quart d'heure de halte, nous repartons.

La deuxième pa.tie de l'escalade fut plus difficultueuse encore que la première; nous sommes obligés de donner des pieds et des mains et devons traverser avec mille précautions certaines ravines parsemées de pierres, qui, dérangées dans leur équilibre instable, roulent dans l'entonnoir, aussitôt que le pied y touche.

A onze heures quinze minutes, nous sommes sur le nevé proprement dit; la neige semble bonne; arrivés à un premier point élevé, nous voyons émerger de la plaine blanche qui s'étend jusqu'aux limites de l'horizon, deux rochers bruns : la Kjendealskona (déjà vue de Naesdal) et la Lodalskaupe, le pic qui domine le Jostedalsbræ. Mais la neige n'avait été ferme qu'à l'extrémité du nevé; notre marche est bientôt ralentie; il est une heure du matin quand nous arrivons au point le plus élevé du parcours (2 000 m.); les premiers guides y ont érigé une « Varde » (1); elle ne présente qu'un maigre abri contre le vent qui nous cingle le visage comme un coup de fouet; la bouteille de sherry fait de nouveau le tour de la petite troupe; nous devons être à l'aurore; malgré les efforts de la grimpade, nous grelottons; mais autour de nous quel horizon merveilleux. A l'orient, par delà la nappe blanche dont l'œil, dans cette lumière trompeuse, ne sait mesurer l'étendue, émerge le massif entier de Jotunheim, dans lequel on nous montre le Galdhœpig, le sommet le plus élevé de la Norvège (2 560 m.); au nord se dressent les cimes connues du Jœrundfjord, la Hornindalskoppe, le Bomdalshorn, à l'ouest, la Kjendalskona et la Lodalskaupe, au sud, la plaine neigeuse s'étend jusqu'à l'infini... panorama inoubliable duquel la fatigue ou plutôt une envie irrésistible de sommeil m'empêche de jouir entièrement!

Le froid nous oblige à nous remettre en route; nous sommes encore sur le versant de Naesdal et n'approchons que bien lente-

(1) Monticule de pierres sèches.

ment du Jostedal; nous nous dirigeons vers une crête neigeuse faiblement accusée au-dessus de la nappe blanche; la neige devient de plus en plus molle, à chaque enjambée nous enfonçons jusqu'aux genoux; la marche devient très pénible pour moi; allonger ma propre allure pour marcher dans les empreintes des pas du guide est très fatigant, en faire de nouvelles à côté des siennes est plus fatigant encore... Cependant la crête neigeuse semble reculer toujours; une demi-heure ne paraît guère nous en avoir rapproché; nous n'y arrivons que vers trois heures. La Kjendalskona, toute étincelante de neige et d'humidité matinale sur ses flancs dorés, s'enfonce sous le linceul blanc du nevé; la Lodalskaupe grandit toujours, ce n'est plus le rocher d'il y a quelques jours, mais bien une majestueuse pyramide mordorée, finement saupoudrée de neige... la reine de cette plaine glacée. Les difficultés augmentent; le froid de l'aurore a formé sur la neige une légère couche de glace; celle-ci donne au pied le sentiment d'un terrain ferme, pour se briser aussitôt sous le poids du corps; chaque pas devient ainsi une chute et le pied qui veut se dégager du trou qu'il a fait reste accroché par la pointe au-dessous de la surface solidifiée. On comprendra sans peine ce qu'une marche dans ces conditions devait être pénible, le porteur a déjà eu une syncope et n'avance plus que d'une façon désespérée; toutes les dix minutes il se jette comme un fou dans la neige et cherche un repos trompeur, moi aussi j'ai la tête lourde de sommeil; M. de B... ôte au porteur la moitié de sa charge; quant à Jacob Naesdal, il est étonnant; il ne marche pas, il saute, il vole, il est presque gai.

Cependant, le panorama des pics du Romsdal, du Jœrundfjord et de Jotunheim reste toujours fantastiquement beau; aux reflets brunâtres du crépuscule, aux teintes roses de l'aurore ont succédé les rayonnements éclatants du jour! Vers quatre heures et demie les cimes du Loëndal s'enfoncent dans la neige, celles du Jostedal en émergent. Une fois arrivés en vue du but, le reste de l'étape n'aurait dû être qu'un jeu; avec cette neige molle ce fut tout le

contraire; les chutes répétées nous firent paraître la route longue, longue à n'en pas finir. Nous espérions trouver le long du Tverbrae le serac qui descend dans le Jostedal, un sentier solide, glacé ou rocheux; il n'en fut rien, toujours la neige, rien que de la neige!

A sept heures vingt du matin la traversée du nevé était faite; je croyais que nous étions arrivés, quand je vois soudain la vallée au-dessous de nous, à plus de mille mètres et presque à pic.

Cette descente fut peut-être plus pénible que ne l'avait été la montée vers le glacier; elle fut douloureuse; sauter au milieu des éboulis, d'un rocher sur un autre, par-dessus torrents et crevasses, est chose relativement facile quand on a encore les membres adroits, flexibles, élastiques... mais après treize heures de marche.

Dans un de ces sauts périlleux je trébuche, tombe et me fends le pouce gauche en deux sur l'arête de quelque bloc rocheux; ma bonne étoile avait placé une source non loin de là; arnica et linge phéniqué ne me quittent jamais.

En face de nous s'étend le Tverbrae, le plus splendide glacier que probablement jamais je verrai; les blocs du serac sont d'un bleu intense, ils ont plus de 30 mètres de haut (1).

A neuf heures et quart, après les quatorze heures de marche que l'on connaît, nous arrivons aux huttes dites Bergsaeter, dans le fond du Krondal; la fatigue nous empêche de rien manger et nous dormons plus mal que bien sur les grabats que l'on nous installe dans la chambre commune. Jacob Naesdal demande un certificat; nous le lui délivrons, à moitié laudatif seulement; il nous a montré le chemin, c'est vrai, mais malgré nos réclamations réitérées il ne cessait de marcher trop vite, n'était jamais avec nous, ne nous a jamais aidé dans les pas difficiles et en cas d'accident eût été trop éloigné pour nous venir en aide.

(1) Les champs de neige de la Norvège sont beaucoup plus étendus que ceux des Alpes, mais le plus grand glacier de la Scandinavie n'a pas le sixième du glacier d'Aletsch.

A trois heures de l'après-midi, Jacob et Solvig nous quittent; après ce court repos, les deux montagnards vont refaire la rude campagne de cette nuit; pourvu que Solvig n'ait pas succombé en chemin!

Après de longs pourparlers, un paysan consent à nous conduire à Marifjæren, sur le Sognefjord, à 40 kilomètres des bergsaeter; nous suivons ainsi le Jostedal, depuis son origine jusqu'à son embouchure. Le Jostedal constitue le type parfait de la vallée norvégienne; une fissure dans le massif montagneux, parcourue par un torrent, bordée de glaciers et inondée de cascades; le chemin vers le fjord, qui ne quitte la rivière que quand le passage, trop étroit, l'oblige à prendre par la montagne, serait très admiré par celui qui n'aurait pas vu le Romsdal ou le Norangfjord; notre cheval (ce n'est pas un cheval de relais ordinaire) est trop fougueux et surtout trop ombrageux pour cette route qu'aucune pierre ni garde-fou ne sépare du précipice. Au milieu du seul tapis de verdure que l'on trouve dans la vallée, s'élève la coquette église et le confortable praestegaard de Jostedal, tableau reposant après les paysages farouches que nous venons de traverser; au-dessus de l'église se dresse le massif Vangsen (1 741 m.) qui déverse les eaux de ses nevés par une triple chute. Un orage éclate, une pluie torrentielle nous inonde, nous étions dans un bois de pins; la foudre tombe à côté de nous; le fracas du tonnerre, répercuté par la montagne, est formidable; les nuages roulent bas et couvrent la vallée. Cependant, la fatigue domine la rage des éléments, je m'enveloppe dans mon manteau, et sans les cahots qui me font bondir comme un ressort, je n'aurais plus eu conscience que nous étions dans la montagne; durant mon sommeil, il paraît que notre conducteur fait des prodiges de force et de vitesse; pour ménager son cheval il court à côté de la Stolkjaerre pendant des kilomètres!

Nous arrivons à Marifjæren à onze heures et demie du soir; une excellente auberge nous ouvre ses portes hospitalières; malgré

l'heure avancée, nous y trouvons encore trois indigènes endimanchés jouant aux cartes; ils ouvrent de grands yeux en apprenant que, hier soir, nous étions encore dans le Nordfjord; ils ne savaient pas que l'on pût traverser le Jostedalsbræ !

21 Juillet.

Repos !

22 Juillet.

Nous voici sur les bords du Sognefjord, dont un bras égaré au milieu de la montagne, le Lysterfjord, insinue ses eaux jusqu'au pied même de ce Jotunheim où nous avons hâte d'entrer. La rive orientale du Lysterfjord me rappelle le lac de Lucerne; du côté du Jostedalsbræ le paysage reste norvégien : parois fauves couronnées des plateaux dénudés des fjelds. C'est à l'endroit où nous sommes que se trouve la plus grande profondeur des eaux norvégiennes; la distance entre les points les plus élevés et les plus bas est presque égale à la hauteur du Mont Blanc.

Un bateau nous transporte à Skjolden, une des portes de Jotunheim. Comme antithèse à nos rustiques compagnons de Naesdal, se trouvent parmi les passagers du steamer, deux jeunes femmes, dont l'une paraît exercer auprès de l'autre des fonctions subalternes; celle-ci a le teint gris verdâtre des femmes qui se fardent, les manières affectées et minaudantes de celles qui cherchent à plaire quand même. « Une ballerine de Bergen en congé de santé », dit M. de B... Il avait raison...

A Skjolden, le skydsskaffer parlait un langage tel que les Danois qui nous accompagnaient, avaient grand'peine à le comprendre; cet homme est un guide fameux qui avec le plus célèbre ascensionniste de la Norvège, Slingsby, parvint le premier au sommet du « Storre Skagastœlstind » (2400 mètres), le Mont Cervin de la Norvège, réputé inaccessible. A ce nom farouche de « Storre Skagastœlstind » et au commentaire qui l'accompagne, M. de B... veut en tenter

l'ascension; mais Torgeir Skjolden ne va plus dans la montagne, il se dit trop vieux; son successeur pour l'ascension du Skagastœlstind est Jens Klingenberg qui habite Aardal, au sud de Jotunheim.

Nous allons passer la nuit à Fortun.

X

Jotunheim.

23 Juillet.

Dans l'ensemble de sa configuration orographique, la Norvège forme un massif montagneux unique, crevassé de fissures étroites et profondes; vers le haut, ce massif est coupé brusquement par un plateau sensiblement horizontal qui donne aux montagnes scandinaves, par opposition aux Alpes, un aspect carré et lourd, de sorte qu'elles frappent plus par leurs gigantesques proportions que par la beauté de leurs formes; du plateau terminal n'émergent que rarement des pics proprement dits.

Jotunheim présente par exception [1] une image toute différente; le plateau crevassé, le massif carré ont fait place à des chaînes de montagnes, à des groupes isolés de saillies réunies comme les épis d'une gerbe, s'élançant en pics, en dents, en flèches, en cornes, s'effilant en arêtes, en pyramides, en cônes, en aiguilles. On compte environ cent vingt sommets dans Jotunheim. Complètement inconnue jusqu'il y a soixante ans, cette région fut, pour

(1) Les montagnes du Lyngenfjord, des Lototen, et, dans une proportion moindre, celles du Jœrundfjord, présentent une configuration semblable à celle de Jotunheim.

ainsi dire, découverte en 1820 par le savant Keilhau qui appela ces montagnes, relativement élevées pour la Norvège, Jotunfjelde (montagnes des géants), nom auquel on a substitué pour toute la contrée celui de Jotunheim [1].

Les Jotunfjelde comprennent trois groupes de sommets : à l'ouest, celui des Horunger avec le Storre Skagastœlstind; au nord, celui du Galdhœpig, et à l'est, celui des Memuru; d'autres cimes, l'Uranaastind que longe le Melkedal, le Knutshultind entre les lacs Bygdin et Gjende, et le Glittertind, (en élévation le second sommet de la Norvège), se dressent isolées. Au centre environ de la région brillent, pareils aux « Augen [2] » dans le Tatra, trois lacs, le Tyin, le Bygdin et le Gjende. La hauteur des Alpes est bien supérieure à celle des sommets de Jotunheim [3], mais le caractère à pic, brusquement escarpé de ceux-ci, joint à la circonstance qu'on peut le contempler du bord même des fjords, c'est-à-dire de la mer, tandis que la base des géants des Alpes est à mille mètres au-dessus du niveau de celle-ci, rachète amplement la hauteur moindre des monts norvégiens.

Comme Jotunheim est complètement inhabité [4], il s'est formé en 1868 à Kristiania un club « Norske Turist Forening », qui a établi des sentiers, jeté des ponts, construit des refuges et patenté des guides sûrs; les membres de la Société portent un bouton avec N. T. entrelacés; les touristes qui font une excursion dans cet « Oberland » norvégien font bien de se faire préalablement recevoir membres du club, car alors ils auront droit d'être hébergés dans les refuges de préférence aux autres voyageurs. On a dit avec raison

(1) « Jotunheim », c'est-à-dire le monde des « Jotun », est le nom que porte dans l'Edda la demeure des géants ennemis des dieux.

(2) Les « yeux », nom générique donné dans le Tatra à certains petits lacs. Ils brillent comme les « yeux » de la montagne.

(3) Seuls le Galdhœpig (2 560 mètres) et le Glittertind (2 554 mètres) ont plus de 2 500 mètres de hauteur.

(4) Jotunheim forme un carré ayant environ 50 kilomètres de côté, superficie double de celle de l'Oberland bernois.

que l'on voyage aujourd'hui dans Jotunheim comme on voyageait en Suisse il y a quatre-vingts ans.

23 Juillet.

Le programme de cette première journée sera de longer la chaîne des Horunger et de gagner la vallée de l'Utla par le col de Keyser. Nous engageons un guide et un poney pour les bagages; dans l'ignorance où nous sommes des prix modestes du pays, nous payons vingt-cinq couronnes ce qui aurait dû en coûter douze. C'est la seule fois où, en Norvège, j'ai été surfait.

Dès notre début, l'Ovabergsdal nous présente un curieux exemple de la conformation spéciale de beaucoup de vallées de Jotunheim. En général, les vallons qui se creusent entre les montagnes montent sur les flancs de celles-ci en pente uniforme plus ou moins rapide, se rétrécissent, et se terminent par un défilé qui les rejoint à celles du versant opposé. Dans Jotunheim au contraire, les vallées ressemblent à des escaliers de géants; à un palier horizontal succède une paroi verticale, un barrage naturel, parsemé d'éboulis, qui donne accès à une seconde terrasse, horizontale comme la première; cette disposition en forme d'écluse se répète jusqu'à quatre fois sur chaque flanc de la montagne; la terrasse supérieure se compose d'une série de petits lacs desquels les eaux s'écoulent vers les deux versants. Le premier gradin de l'Ovabergsdal domine Fortun de trois cents mètres; un mauvais chemin en lacet y est tracé au milieu des rochers; au haut, vue rétrospective sur le Lysterfjord, immense turquoise enchâssée de montagnes fauves piquées de points brillants; devant nous, au milieu de champs d'avoine, de vergers et d'herbages, les fermes de Berge et d'Optun; ce sera la dernière image champêtre que nous verrons d'ici longtemps, le règne du rocher va commencer. Nous remontons le cours du Helgedalselv, large rivière que la nature accidentée du terrain transforme en torrent. Ce bruissement continuel des eaux, ce fracas incessant des cascades qui suivent le touriste partout et

rendent souvent la conversation difficile, est une de ces choses qui, je crois, ne se rencontrent qu'en Norvège. Deux chutes jumelles, le Simogalsfos et le Dokkafos, attirent notre attention, au milieu de mille autres plus petites. Après quatre heures de marche nous nous reposons au saeter le plus reculé de la vallée; au-dessus de nous se dresse « Oskarshoug[1], la « Wengernalp » de la Norvège, d'où l'on a la meilleure vue d'ensemble sur la chaîne des « Horunger », les sommets les plus élancés de la Scandinavie. Le sentier cesse; nous avançons à travers des bourbiers et des marécages dans lesquels des bouleaux hauts de cinquante centimètres mènent une souffreteuse existence; les traces des bestiaux descendant des pâtures d'été nous indiquent le chemin; nous arrivons au second échelon de la vallée; 200 mètres à escalader dans des rochers inondés par le torrent qui traverse la rocaille sans chemin déterminé; notre poney est merveilleux; j'admire ce petit animal nerveux, plein de cœur, qui d'un coup de rein se hisse sur des rochers aussi hauts que lui-même.

A une heure de l'après-midi, halte au milieu d'un paysage analogue à celui de Stabbraekkene : autour de nous une terre noire, pourrie, sans végétation, parsemée de taches de neige salie et de flaques d'eau glauque qui charrient des blocs de glace; il y a de l'eau de tous côtés, sortant, suintant on ne voit d'où, disparaissant sous la neige pour reparaître sous forme de cascade et disparaître encore une fois. Au sud s'élève le Ringstind[2] (2 143 mètres) et devant lui le Styggedalstind, masses énormes dont les crêtes neigeuses se hérissent d'arêtes zébrées de stries noires; le Styggedalstind a la forme escarpée de l'Eiger, il domine de toute sa hauteur un cirque de neige et de glace, le Styggedalsbotn; au nord, se dresse l'éclatante pyramide du Fanaraak, d'aspect farouche comme son nom et duquel descendent souvent de dangereuses tempêtes de

(1) La hauteur de (prince) Oscar.

(2) Tind = pic, ces deux groupes avec celui des Skagastœlstinder forment les Horunger.

neige ; à l'ouest, par delà notre parcours du matin, par delà Fortun et le Lysterfjord, brille le Jostedalsbræ dans son immaculée blancheur. Campés au milieu de ces fondrières, mangeant du pain bis et de la viande gelée, nous nous sentons heureux comme des rois, et essayons, non sans quelque léger sentiment d'orgueil, de reconstituer la route parcourue sur le glacier cinq jours auparavant.

Nous reprenons notre route tout gaiement. Dans le dédale des lacs glacés, des bourbiers et des champs de neige qui mènent à la passe, chacun des voyageurs choisit son chemin selon ses goûts : l'un préfère traverser à gué un ruisselet tout froid, l'autre fait un détour par le flanc de la montagne, le troisième risque sa peau sur un pont de neige. Vers quatre heures de l'après-midi le baromètre indique 1810 mètres; nous sommes au « Keyser ». Un orage de grêle s'abat sur nous; les grêlons profitent de toutes les solutions de continuité pour entrer dans nos poches, se glisser dans nos vêtements et nous mouiller jusqu'aux os; nous nous secouons à la façon de barbets sortant de l'eau. Près du serac du Gjevartsbræ nous revoyons une dernière fois, à travers un couloir noir, le Styggedalstind dans toute sa beauté altière; devant nous se dressent la Kirke, le Falketind, les Uranaastinder et tout au bas, un point encore à peine perceptible, le Skogadalsboensaeter, notre gîte de ce soir.

Nous mettons deux heures à atteindre le fond de la vallée. Arrivés sur les bords de l'Utla, nous trouvons pour la traverser, un pont,..... une planche de 2 mètres au milieu d'une rivière qui en a 10 ! Le torrent est-il débordé, ou le pont ne doit-il servir que pour la partie la plus profonde ? Le guide n'en sait rien[1]; il nous propose de pousser à une lieue d'ici jusqu'à un autre saeter

(1) J'ai toujours supposé, pour l'honneur des guides de Jotunheim, que celui-ci n'était qu'un conducteur de chevaux qui s'était présenté avec le qualificatif de guide.

en deçà de l'Utla et qui n'est « qu'un peu moins confortable » que celui de Skogadalsboen ; nous pourrons y attendre que l'eau diminue ?? M. de B. veut risquer la traversée ; elle ne me paraît pas possible... nous essayons une première fois, avons de l'eau jusqu'au corps et devons rebrousser à cause de la force du courant ; je propose de tenter le passage en prenant par le bord d'une chute que formait un barrage rocheux au milieu de la rivière ; le courant sera plus fort, il ne faudra pas trébucher, mais nous aurons moins d'eau ; je m'avance le premier..., je chancelle, M. de B. me retient, je fais un violent effort et parviens à sauter sur le pont et à y hisser mon compagnon ; la seconde partie du passage fut moins difficile. Le guide faisait piteuse mine de l'autre côté du torrent ; après beaucoup d'hésitation il se juche sur les bagages du poney, pousse à l'eau le courageux animal qui se mit à nager pendant que son maître le soutenait avec une perche contre la violence du courant.

L'orage de grêle nous avait trempés par le haut, l'Utla par le bas, nous étions à peine séchés quand une seconde averse vint se décharger sur nous ; nous arrivons au saeter dans un état larmoyant, mais tout à la joie de revoir des êtres vivants : Une « budeie » (1), plus sauvage encore que hâlée, nous dit qu'elle a encore un lit à nous offrir. — Et de la viande ou des œufs ? — Non. Du lait et du beurre.

En entrant dans le saeter, nous trouvons un long Anglais attablé devant une boîte de « corned beef ». La connaissance se fit rapidement et fut tout aussi rapidement scellée par l'échange d'une partie de notre pain contre une partie de ses conserves ; ce souper improvisé fut maigre ; nous nous couchions quand la « budeie » vint candidement demander à M. de B... : Will De nu spise aften ? (2) — Certainement, et avec quoi ? — J'ai du lait et du beurre. — Merci.

(1) Vachère.

(2) Voulez-vous souper maintenant ?

24 Juillet.

Levés à quatre heures du matin, nous faisons malgré la température glacée, une longue ablution dans l'eau du torrent. En rentrant au saeter, nous sommes pris d'une âcre odeur de lait; dans le réduit qui précède la chambre où nous avons dormi, s'alignent des seilles remplies d'un lait écumeux, des terrines évasées où nage une crème épaisse. Un berger et la grande budeie sont en train de traire les vaches, toutes ruisselantes encore de la rosée nocturne qui scintille sur leurs robes fauves, perle sur les fanons de leurs naseaux fumants; elles tournent vers les étrangers leurs grands yeux couleur d'iris, leur large front méditatif; avec leurs cornes longues et aiguës, leurs mufles roux, leurs grosses têtes hérissées de touffes de poils, elles ont l'air sauvage et effaré de leurs congénères d'Écosse.

M. R..., notre commensal de la dernière nuit, a, comme nous, l'intention d'aller à Eidsbugarden; nous ferons route ensemble. Le chemin que nous allons parcourir a les mêmes caractères se suivant dans le même ordre que celui d'hier; nous monterons par une vallée s'élevant en terrasse, longerons au sommet une succession de lacs glacés et descendrons « par éclusées ». Le Skogadal (vallée de la forêt) est sans attrait aucun; la terre est couverte de lichen et d'un maigre gazon jauni. Le premier barrage de la vallée fut dur à escalader; nous traversons deux fois le torrent à gué; le chaud soleil avait amolli les ponts de neige; au lieu de passer sur l'un d'eux, je passai au travers et, sans un violent mouvement pour me jeter sur le côté, je prenais un bain glacé.

M. R... paraît n'avoir eu qu'une idée très imparfaite, avant de s'y être aventuré, de ce que pouvaient être les sentiers dans Jotunheim; venir dans ce pays avec des souliers de plage est de la dernière imprudence; aussi se plaint-il vite de la fatigue; il faut dire que cet excellent gentleman est professeur de musique.

Trois heures après avoir quitté le saeter, le guide nous dit de jeter un regard en arrière : à l'ouest de la vallée de l'Utla, entouré d'une série de sommets qui semblent former cour autour de ce roi, qui les domine tous par la taille, s'élève le « Storre Skagastœlstind »; c'est de l'extrémité d'une paroi noire qui découpe l'horizon en dents de scie, qu'il élance sa pyramide aiguë dont la partie supérieure rappelle la forme altière du Mont Cervin (1); vers le bas, la paroi se termine en couloir neigeux d'où sort, en s'étalant avec l'amplitude majestueuse d'une coulée d'argent, le Maradalsbræ. Nous faisons halte au milieu d'un paysage aussi sauvagement sinistre que celui d'hier, mais il nous manque la vue du Jostedalsbræ.

Notre chemin se poursuit au pied du Melkedalstind par des terres fangeuses et des champs de neige; nous longeons le « œvre Melkedalsvand (2), » encore tout glacé, mais dont les sourds craquements annoncent la débâcle prochaine. Le passage de la ligne séparative des eaux est toujours un moment palpitant pour le touriste dans la montagne; il observe avec attention la direction du moindre ruisselet, pour saluer d'un joyeux hurrah la découverte du premier filet d'eau qu'il voit s'éloigner de lui; la partie la plus ardue de la journée est généralement terminée! Tel cependant n'était pas le cas cette fois; longtemps encore nous continuons à patauger au milieu des fondrières dans lesquelles notre malheureux poney, dont les sabots présentent moins de surface que nos pieds, enfonce à chaque pas jusqu'au corps; il tombe, se relève et se démène comme un possédé.

Nous venions de découvrir des traces de renne toutes fraîches, quand la vue d'un chapelet de trois lagons glacés nous montre

(1) J'ai déjà dit que le « Storre Skagastœlstind », comme son confrère de Zermat, était réputé inaccessible; ce n'est qu'après diverses tentatives infructueuses faites par le professeur Mohn de Bergen, qu'en 1881 Slingsby parvint à vaincre le géant; Slingsby en fit une seconde fois l'ascension avec le guide Torgeir Sulheim de Skjolden. Depuis, elle a été répétée plusieurs fois.

(2) Lac supérieur de la vallée de Melke.

que nous sommes à la passe; une première descente à fond de train par un champ de neige très incliné, nous fit arriver fort gaiement sur les bords du « storre Melkedalsvand[1] ». Dans la dépression où se trouve le lac, gisent à perte de vue des blocs de rochers; alentour des montagnes géantes, muettes et glacées; le silence n'est interrompu que par quelque roulement lointain..... tonnerre ou avalanche..... Le guide dit qu'il nous faut traverser ce chaos de rochers; ce ne fut pas une mince affaire. Pendant une heure et demie nous devons sauter de bloc en bloc; il nous semble que nous sommes sur ce chemin que dans les légendes laponnes doivent suivre ceux qui veulent découvrir « les paroles originelles[2] ». « Il faut en parcourir la première partie sur le bout des aiguilles des femmes; la seconde, sur la pointe des glaives des hommes; la troisième, sur le tranchant de la hache des héros ». M. de B... m'engage à ne pas chercher à être prudent, à ne pas tâter du pied si je dois risquer le saut; cela retarde, fatigue énormément et ne sert à rien; mieux vaut courir d'un bloc à l'autre; on fait des grimaces, des contorsions effrayantes, le corps prend des positions impossibles pour conserver l'équilibre; pratiqué pendant un quart d'heure cet exercice n'est cependant pas si difficile qu'il en a l'apparence; celui qui tombe se casse nécessairement un bras ou une jambe, mais personne, et ce fut un vrai miracle, personne n'est tombé. Ces six quarts d'heure furent aussi pénibles que les dernières heures sur le Jostedalsbræ!

Nous sommes ici à peu près au centre de Jotunheim, tout près de ces cîmes blanches entrevues dans la fameuse nuit du glacier comme dans un mauvais cauchemar. Au sud du Melkedalsvand, miroite le Melkedalsbræ, qui domine l'éclatant Uranaastind; devant nous les Memuru se dessinent dans tous leurs hardis détails; le groupe du Galdhœpig est caché par une chaîne de montagnes

(1) Grand lac de la vallée de Melke.
(2) Celles dont se servent les sorciers dans leurs invocations.

secondaires. Au moment de descendre vers le refuge d'Eidsbugarden, nous voyons notre sentier coupé par une épaisse couche de fiente qui se dessine au loin dans la neige blanche; le guide nous dit que nous sommes sur un passage de « lemmings ».

Le lemming est un rongeur de la taille d'un rat, propre à la Scandinavie; il a le corps allongé comme la fouine, la queue fourrée, jaunâtre comme le reste du corps. C'est un animal migrateur qui, à l'entrée de l'hiver, se réunit en bandes pour le voyage; ils marchent suivant une ligne mathématiquement droite, passant, s'il le faut, par le sommet des montagnes, traversant les lacs à la nage; lorsqu'ils trouvent un obstacle infranchissable qu'il faut tourner, ils reprennent aussitôt après leur direction première. Ils font de grands dégâts sur leur passage. Les guides affirment que le renne les tue à coups de pied pour manger les herbes aromatiques contenues dans leur estomac.

Notre descente vers Eidsbugarden fut un vrai plaisir; le pauvre musicien seul était « quite smashed »[1]. Les pentes de neige sont enlevées en courant; dans les parties trop inclinées, nous nous laissons glisser, manœuvrant avec nos cannes comme dans le « toboganning » canadien, riant à chaque chute sans conséquence fâcheuse. Nous arrivons ainsi tout guillerets à la cabane, au grand ébahissement de tout le monde, surtout du vieux guide Ole Rœjshjem qui nous a déclaré n'avoir jamais vu touristes venant si gaiement du Melkedal.

Eidsbugarden est un des refuges principaux créés par le « Turist Forening » dans Jotunheim. L'installation est très bien comprise : une cuisine, une salle commune, et aux ailes, deux dortoirs divisés en minuscules cabines avec couchettes superposées; un lit, une table, une chaise et une cuvette en zinc forment le mobilier de chacune. En tête du registre des touristes se trouve, écrite en trois langues, la liste des médicaments que contient la pharmacie du refuge et la façon de s'en servir.

(1) Fourbu.

Les deux préposés de la cabane, Ole Rœjshjem et Maria Shokamere, forment le plus piquant contraste : Petit, ridé, courbé par l'âge et les rhumatismes, Ole avec sa tête en broussailles, sa barbe rouge, son rire grimaçant ressemble en tous points à un gnome de la montagne. Maria est une grande belle fille au teint de lys et de roses, aux cheveux d'un blond ardent, pleine de santé et de jeunesse, — un type à séduire un Defregger norvégien ; elle plaisante en tout honneur avec les hôtes de la hutte, quatre étudiants et deux officiers, tous norvégiens et d'excellente humeur. Une soupe chaude et odorante, des « hermetisk » qui nous parurent exquis, une gaie société qui fut parfaite à l'égard des étrangers, n'étaient pas faits pour engendrer en nous la mélancolie.

25 *Juillet.*

Eidsbugaarden est située sur la langue de terre qui sépare les deux plus grands lacs de Jotunheim, le Bygdin et le Tyin. En compagnie de R... nous prenons une barque pour la traversée du premier (1) ; c'est un lac de montagne, froid, sévère, noir et profond ; quelques mouettes tournoient autour de nous (2). Nous avons pour guide le plus beau gars que j'aie vu en Norvège. Grand, largement pris et pourtant admirablement proportionné, il marche avec la grâce et l'aisance d'un jouteur olympique ; des yeux bleu clair, clair comme un lointain dans la montagne, donnent une physionomie étrange à sa figure hâlée, encadrée de longues boucles blondes ; quand ce montagnard parle son grossier patois, c'est d'une voix douce, câline comme celle d'une jolie femme.

Les montagnes qui séparent le Bygdin et le lac de Gjende sont fendues dans toute leur largeur par une lézarde que l'on croirait ouverte par quelque coup de foudre ; des deux côtés, le sol de ce couloir s'étage en gradins ; la partie sud prend le nom de

(1) 1090 mètres d'altitude ; longueur 26 kilomètres, largeur 5 à 6 kilomètres.
(2) Nous sommes à 35 kilomètres environ de l'extrémité du Sognefjord, à plus de 200 kilomètres de la côte extérieure de la Norvège.

Thorfinsdal, celle du nord celui de Svartdal; Svartdal, vallée noire, Thorfinsdal, vallée de Thorfin; les noms sont parfaitement choisis!

Le premier ressaut du Thorfinsdal ne s'élève pas à moins de 700 mètres à pic au-dessus du Bygdin. Deux sommets en gardent l'entrée, à l'ouest, le Thorfinstind, à l'est, le Kalvaahœgda; la cime du premier s'allonge en crête dentelée à la façon des Trolltinder du Romsdal; le second est une masse gigantesque dont les flancs noirs tranchent durement sur le linceul blanc de notre chemin; car nous sommes de nouveau sur la neige qui cette fois est ferme et compacte et nous permet d'avancer sans difficulté. Ce long ruban blanc au pied des parois noires forme un paysage si nouveau que, sans y songer et presque sans fatigue, nous arrivons au « baelte[1] ». Autour de nous s'arrondit un cirque de montagnes, moins grandiose, mais peut-être plus extraordinaire que celui de Naesdal : de la Svartdalspige (fille de la vallée noire) rayonnent trois glaciers, derrière nous monte le géant qui a nom de Knutshultind, aux flancs perpendiculaires, noirs et nus.

Notre marche se transformait en promenade, nous n'avions à lutter contre aucune difficulté et devant nous avaient déjà apparu les pics des Memuru, que par la noire fissure du Svartdal, nous voyions comme à travers un télescope, quand nous arrivons au dernier gradin de la vallée vers le lac de Gjende. Cette descente fut un des trajets les plus périlleux de tout mon voyage en Norvège; nous devons prendre par une paroi de neige inclinée de quarante-cinq degrés; cent mètres à descendre de cette façon! Nous y avons mis trois quarts d'heure; au-dessous de nous, à mille pieds, sans rebord ni saillie aucune, brillait le lac de Gjende, dans lequel nous précipitait un seul faux pas ou le moindre vertige!

Nous arrivons pourtant sains et saufs, et en rendant grâce à Dieu, à la cabane appelée « Gjendebod ». Nous y trouvons de nouveau nombre d'étudiants; deux d'entre eux ont fait avant-hier l'ascension

(1) Terrasse supérieure.

du Galdhœpig, et vantent le panorama dont on jouit du sommet. Nous arrêtons des guides, pour faire demain, M. de B..., la difficile ascension du Knutshultind (2383^{m}), moi, celle de la Svartdalspige (2170^{m}).

26 Juillet.

Nous ne ferons rien du tout. Il pleuvote, les nuages sont bas et chargés d'eau ; toute ascension est impossible ; nous ne pouvons même pas monter au plateau des « Memurutunge » ; nous ne verrions que du brouillard.

Malgré les expériences faites, R..., qui est arrivé hier soir à Gjendebod dans un état pitoyable, ne se décourage pas ; il est comme les enfants qui sont intrépides parce qu'ils n'ont aucune conscience du danger ; quelques clous enfoncés dans ses escarpins, et il part pour Rœjshjem, à deux journées de marche de Gjendebod, par glaces et rocailles. Ce chemin qui longe le groupe des Memuru, celui du Galdhœpig, et la cîme isolée du Glittertind, m'aurait beaucoup tenté ; mais le mauvais temps subit et la crainte (trop justifiée hélas), qu'il ne continue pendant plusieurs jours, ont calmé notre soif de voir ; M. de B... désire rentrer sous peu à Kristiania par le Valdres, et le chemin de Rœjshjem l'en écarterait complètement. Je ne résiste que mollement à son projet de retourner de suite à Eidsbugarden et, sans même parcourir le lac de Gjende, nous nous acheminons avec quatre étudiants vers notre point de départ, cette fois par le chemin direct.

Nous avons eu tort cependant de ne pas faire une excursion sur le lac de Gjende ; on n'a pas tous les jours occasion de voir des choses de ce genre. Long de dix-huit kilomètres et large d'un seul, ce lac est hermétiquement enchâssé entre des montagnes à pic de mille à quinze cents mètres de haut ; les falaises permettent aux barques d'aborder en quatre endroits seulement ; les tempêtes y sont fréquentes, et on nous assure qu'il arrive que le vent du nord en se heurtant contre les parois méridionales du lac, se divise parfois en

deux courants contraires et de ce point souffle à la fois vers l'est et vers l'ouest. Du côté nord du lac, à neuf cents mètres de hauteur, se trouve, tout près du bord extérieur de la terrasse, un autre lac; quelques coups de mine briseraient facilement le rebord des rochers et c'est, me dit-on, un des projets du Turist Forening de créer un déversoir artificiel à ce lac supérieur et de former ainsi la chute d'eau la plus haute du monde entier ..... 900 mètres. »

Le chemin de Gjendebod à Eidsbugarden est sans intérêt aucun; je ne perdrai pas une ligne à le décrire. Par contre, nos nouveaux compagnons se dévoilent comme très intéressants, et deux d'entre eux que j'ai revus plusieurs fois plus tard, sont les Norvégiens pour lesquels j'ai eu et conservé le plus de sympathie. Messieurs Hvoslev ont passé plusieurs hivers à Tromsœ; c'est de leur bouche et sur ce chemin monotone du Gjendebod à Eidsbugaarden que j'ai recueilli les détails rapportés à propos de la vie en hiver à Tromsœ [1].

Pendant que j'écoutais tout oreilles ce curieux récit, je remarquai que nos deux autres compagnons causaient de plus en plus bruyamment, puis amèrement et enfin avec une passion dont je n'aurais pas cru un Norvégien capable. Les noms de Welhaven et de Wergeland repétés plusieurs fois se croisaient comme des fusées. Jacob Hvoslev sourit : « Vous ne pouvez pas comprendre, n'est-ce pas, dit-il; voilà deux excellents garçons, amis d'enfance, doux comme des agneaux, d'accord en toutes choses, excepté en un point, qui les fait bondir quand l'un d'eux y touche. — — La politique? insinuai-je. — Non, la littérature. — Voyons, dit Hvoslev en riant, lequel a de nouveau mis le feu aux poudres? Allez-vous recommencer à vous bouder pendant vingt-quatre heures, et se tournant vers moi : J'ai l'honneur de vous présenter Mr. L... qui ne jure que par Welhaven, Mr. D... qui a fait de Wergeland son idole! » — Welhaven, Wergeland, deux poètes norvégiens?..... J'étais fort intrigué.

(1) Voir plus haut, page 106 et ss.

« Au milieu de ce siècle, me dit Hvoslev, surgit en Norvège, non une querelle, mais une lutte littéraire, qui est peut-être unique dans les annales de l'histoire; le pays tout entier y prit part et se divisa en deux camps, qui ne demandaient qu'à s'entredévorer...... comme tout à l'heure nos excellents amis. Les coryphées des deux partis étaient Welhaven(1) et Wergeland(2). Poètes de génie tous deux, égaux en talent, leurs opinions différaient sur deux choses : le rôle que devait jouer la forme, l'expression dans les productions littéraires, et la façon de réaliser leur désir commun..... rendre leur patrie grande et heureuse.

Partisan d'une forme littéraire correcte et pure, Welhaven condamnait sévèrement les incohérences et les à peu près; en outre,

(1) Johan Sebastian Cammermeyer Welhaven, naquit en 1807, à Bergen. Dès sa jeunesse il se consacra aux belles-lettres. Il y a deux hommes en lui : l'homme de la polémique ardente, et le poète fin et charmant. Toutes ses œuvres sont irréprochables comme forme, empreintes d'une suprême dignité, pleines de mélancolie et de grâce. C'est un des plus grands lyriques de la Norvège. De 1840 à 1867, il fut professeur d'esthétique et de littérature à l'université de Kristiania.

Il mourut en 1873.

(2) Henrik Wergeland naquit en 1808 à Kristiansand. Son père lui inspira dès son enfance la haine du Danemark et il passa sa jeunesse à Ejdsvold, le berceau de la liberté norvégienne. Déjà ses premières œuvres, malgré un suprême mépris de la forme, abondent en traits de génie. Après la publication d'une tragédie nationale « Sinclair », il fit paraître son épopée « la Création, l'Homme et le Messie », que le monde, dit le critique Hansen, reçut avec autant de froid que le poète avait mis de feu à la composer; mais la faute, ajoute Hansen, en était plus au poète qu'au public! Pendant sa lutte avec Welhaven, il publia surtout des écrits satyriques. En 1839, la lutte étant terminée, le style de Wergeland s'adoucit et s'épura. Il publia les « Vénitiens », « de Engelske Lods », la plus parfaite de ses poésies, « le Bouquet de fleurs » et « les Espagnols », cette dernière œuvre remarquable par une exquise délicatesse de sentiment et une grande pureté de style.

Après avoir consacré sa vie à défendre avec conviction sa devise « Christianisme et République », il accepta une pension du roi de Suède; du coup sa popularité fut perdue.

Les excès de sa vie orageuse — Wergeland dit lui-même que sa vie s'est passée dans l'eau bouillante — avaient ruiné sa santé, et ce poète de génie mourut à peine âgé de 37 ans; ses plus belles poésies ont été écrites sur son lit de souffrance et l'on dirait qu'elles devenaient plus parfaites à mesure que la mort approchait.

il était partisan de l'union politique sociale et artistique des trois peuples scandinaves. Wergeland, l'homme de l'inspiration soudaine, des traits de génie subits, méprisait la forme comme indigne de lui ; de plus il rêvait une Norvège républicaine détachée de la Suède politiquement, du Danemark au point de vue littéraire et avait pris pour devise : La Norsked indépendante de la Svensked et la Dansked ! La jeunesse universitaire et la grande masse du peuple, enivrée des idées de patriotisme, de liberté, de fraternité universelles, dont Wergeland émaillait ses œuvres, prirent parti pour lui ; les gens plus réfléchis, l'âge mûr, et des poètes de valeur comme Munch, Asbjoernson, Moë, se rangèrent du côté de Welhaven.

Les hostilités s'ouvrirent lors de la publication par Wergeland de sa grande œuvre « la Création, l'Homme et le Messie ». Le poète y retrace la lutte entre les deux esprits qui se disputent l'empire dans l'âme humaine : Phun Abiriel, l'esprit du doute, et Ohebiel, l'esprit d'amour. C'est une œuvre étrange où l'on trouve de tout, du Klopstock et du Gœthe, de la Bible et du Rousseau, un poème religioso-philosophique, sillonné d'idées lumineuses, d'inspirations sublimes, de traits de génie, mais indigeste et obscur, plein d'absurdités et de contradictions ; l'auteur l'appelle « l'épopée de l'humanité » et la « bible républicaine » ! Une œuvre aussi incohérente ne pouvait être du goût de Welhaven, qui décocha la première flèche sous le titre de « Hvorlaenge vil du rase mod Fornuften »[1] qui ne ressemble pas mal au « Quo usque tandem » de Cicéron contre Catilina. La réponse de Wergeland ne se fit pas attendre. La guerre se fit d'abord par la voie des journaux, jusqu'au moment où Wergeland la transporta dans l'arène des réunions d'étudiants ; là, les partisans des deux adversaires, plus encore que ceux-ci, donnèrent à la lutte un caractère acerbe et violent ; elle trouva un écho dans la Norvège tout entière et fut conduite avec un acharnement qui montre qu'il ne s'agissait pas seulement de

(1) Jusqu'à quand veux-tu t'acharner contre la raison ?

définir l'influence de Wergeland comme poète, mais de fixer d'une façon définitive la direction des esprits selon laquelle l'évolution future de la vie publique devait se faire en Norvège.

Pensant écraser Wergeland, Welhaven publia « Henrik Wergelands Digtekonst og Polemik », écrit dont l'exagération ne peut trouver d'excuse que dans l'ardeur du combattant. Les partisans de Wergeland ripostèrent dans « Widar » et tombèrent sur Welhaven avec rage. Les principes exposés dans « Widar » engagèrent Welhaven à rédiger sa réponse, qui est restée célèbre, « Norges Dæmring »[1] (1834). Dans une série de sonnets exquis comme forme et pétillants d'esprit, il s'éleva contre les tendances chauvines de son adversaire, leur opposa un amour de la patrie moins tapageur mais plus réel et conclut que ce n'était pas en s'isolant, mais plutôt en se rattachant au reste de l'Europe que le peuple norvégien deviendrait capable de comprendre son originalité ! « Norges Dæmring », qui est un chef-d'œuvre, devint la « bannière harmonieuse » sous laquelle les amis d'un développement normal du peuple norvégien se rassemblèrent ; l'exaspération des adversaires arriva à son comble, et, l'anniversaire du jour où la liberté de penser et d'écrire avait été écrite en lettres d'or dans l'histoire de la Norvège, le 17 mai, jour de la proclamation de la constitution d'Ejdsvold, « Norges Dæmring » fut, dans les villes partisans de Wergeland, déclaré écrit hérétique et..... solennellement brûlé.....

La lutte était terminée et c'est de ce baptême de feu, conclut Hvoslev, que sortit notre littérature moderne si originale et si puissante. »

. . . .

Nous ne restâmes à Eidsbugarden que pour dîner et vider de nombreuses bouteilles de bière avec nos compagnons. Si les Norvégiens sont de rudes marcheurs, ils sont aussi de riches et joyeux buveurs !

(1) Le crépuscule de la Norvège.

Le temps, qui n'était que pluvieux dans la matinée, se gâta complètement comme nous partions d'Eidsbugarden. A notre arrivée sur les bords du Tyinsjœ, la pluie tourna à la rafale; les deux rorskarle (1) eurent fort à faire pour avancer contre un vent debout en plein. Notre projet de rejoindre aujourd'hui une des stations de la vallée de Valdres, devint impossible; nous dûmes chercher un refuge dans la petite cabane de Tvindehoug sur les bords du lac Tyin; la servante de la hutte répondait au doux nom d'Ingeborg! Il était neuf heures du soir quand arrivèrent trois Anglais, harassés, transis, fourbus; les malheureux venaient du Vettifos; leur guide avait perdu son chemin et ils étaient sur pied depuis quinze heures.

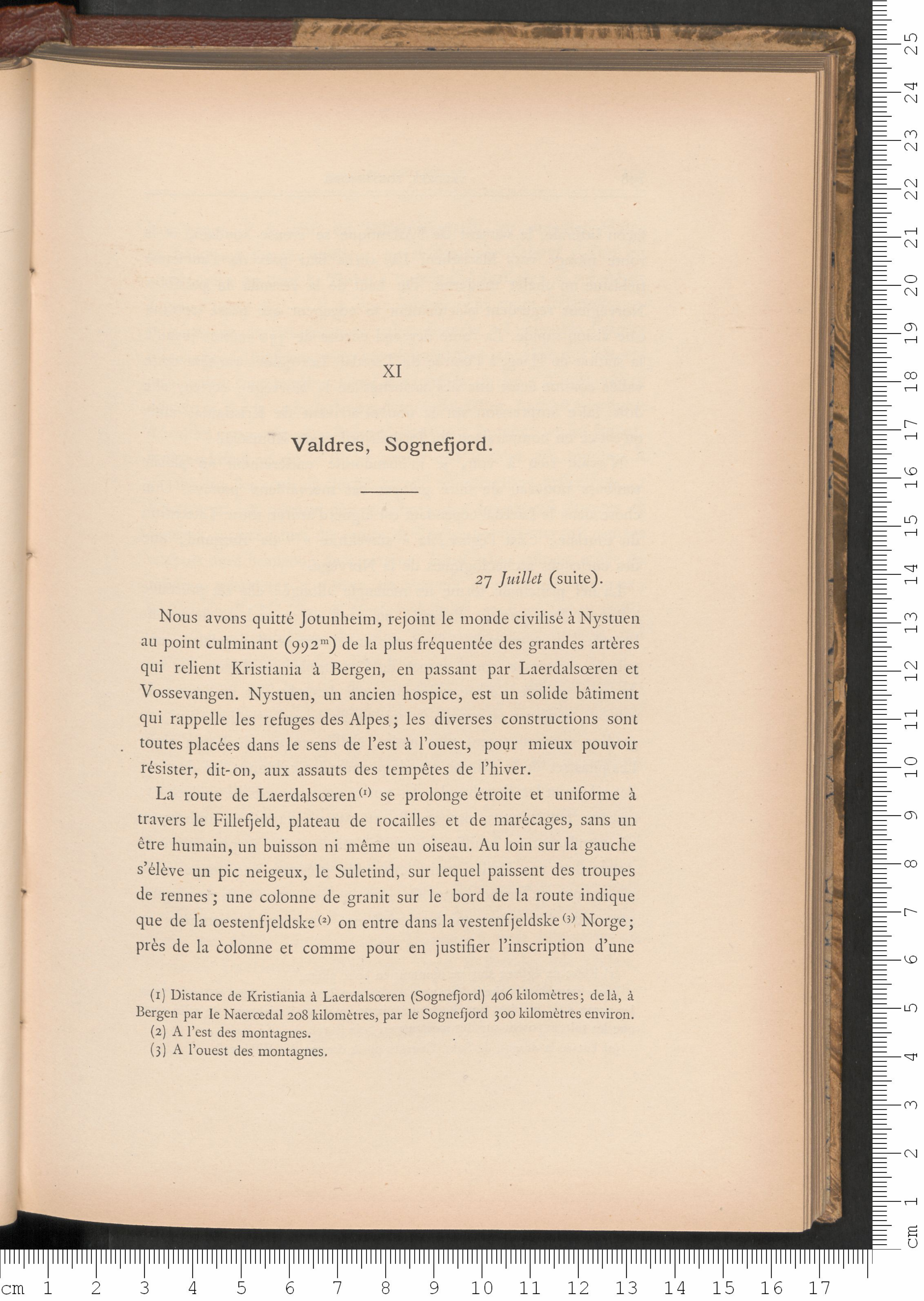
Pendant la nuit un des crochets qui soutenaient mon hamac se détacha; je fus précipité à terre et aurais dû me rompre le cou net. Mort pour mort, j'aime mieux finir d'une façon moins saugrenue!

27 Juillet.

Il était écrit que les dernières journées dans Jotunheim ne devaient pas valoir les premières. Le temps resta gris et triste; le Tyinsjœ, avec ses eaux d'un vert morne et ses bords plats, nous parut sans intérêt. Nous naviguons sans enthousiasme pendant trois heures, traversons quelques mamelons rocailleux et rejoignons la route du Valdres. Ceci sans exagération, mais, après dix jours de marche sur les glaces et les rochers, cette route nous parut douce comme une allée sablée de frais, j'allais dire moelleuse comme une carpette d'Orient! Jamais je n'ai mieux compris la mission civilisatrice d'une bonne route!

A la station de Nystuen nous faisons un repas d'adieu. Mon compagnon s'en retourne vers Kristiania tandis que ma route se dirige vers l'ouest. Je remercie M. de B... de m'avoir appris à marcher lentement!

(1) Rameurs.



XI

Valdres, Sognefjord.

---

27 Juillet (suite).

Nous avons quitté Jotunheim, rejoint le monde civilisé à Nystuen au point culminant (992^{m}) de la plus fréquentée des grandes artères qui relient Kristiania à Bergen, en passant par Laerdalsœren et Vossevangen. Nystuen, un ancien hospice, est un solide bâtiment qui rappelle les refuges des Alpes ; les diverses constructions sont toutes placées dans le sens de l'est à l'ouest, pour mieux pouvoir résister, dit-on, aux assauts des tempêtes de l'hiver.

La route de Laerdalsœren[1] se prolonge étroite et uniforme à travers le Fillefjeld, plateau de rocailles et de marécages, sans un être humain, un buisson ni même un oiseau. Au loin sur la gauche s'élève un pic neigeux, le Suletind, sur lequel paissent des troupes de rennes ; une colonne de granit sur le bord de la route indique que de la oestenfjeldske[2] on entre dans la vestenfjeldske[3] Norge ; près de la colonne et comme pour en justifier l'inscription d'une

(1) Distance de Kristiania à Laerdalsœren (Sognefjord) 406 kilomètres ; de là, à Bergen par le Naerœdal 208 kilomètres, par le Sognefjord 300 kilomètres environ.
(2) A l'est des montagnes.
(3) A l'ouest des montagnes.

façon littérale, le versant de l'Atlantique se creuse soudain, et la route plonge vers Maristuen. Là, on a bâti près de l'ancienne fjeldstue un chalet moderne. Du haut de la véranda de paisibles Norvégiens regardent placidement le voyageur qui passe comme une vision rapide. La route descend encore de 350 mètres jusqu'à la station de Haeg, à l'entrée du Laerdal. Les guides vantent cette vallée comme étant une des curiosités de la Norvège ; certes, elle doit faire impression sur le nouvel arrivant de Kristiania, mais qu'est-ce en comparaison du Jorundfjord et du Romsdal !

N'ayant rien à voir, je m'abandonne entièrement au plaisir toujours nouveau de faire galoper ces merveilleux poneys. Une chose dans le Laerdal cependant est digne d'attirer toute l'attention du touriste : c'est l'église, la « stavekirke »(1) de Borgund, une des curiosités archéologiques de la Norvège.

La nef principale forme un rectangle allongé ; elle est précédée à l'ouest d'un portail, flanquée au nord et au sud de deux nefs latérales, et se termine à l'est par un chœur semi-circulaire ; une galerie surbaissée court autour de l'ensemble ; au-dessus du toit de cette galerie s'élève celui des nefs latérales, et au-dessus de celui-ci, toujours en retrait, la toiture de la nef principale qui, en gradins successivement plus petits, s'effile en un clocheton aigu. Les pilastres de la galerie, les chapiteaux des colonnes, les dossiers des sièges et les chambranles des portes sont couverts de sculptures ; oiseaux fantastiques, dragons(2), monstres, plantes et arabesques s'y entrelacent en fouillis original ; l'œil a peine à poursuivre le dessin dans ses détails, mais l'ensemble présente une image aussi pittoresque qu'harmonieuse. Ce sont les habitants de la montagne, sans aide étrangère, qui ont érigé ces constructions uniques en

(1) Kirke = église ; stav = montant en bois, pilier.
Les « stavekirke » tirent leur nom de ce que les poutres dont se composent les parois sont placées, non horizontalement, mais verticalement, de telle sorte que les toits reposent sur des *montants* en bois (stav).

(2) Est-ce le dragon de Saint Georges ou le dragon des Wikings ?

leur genre. « A voir, dit l'abbé Neyrat[1], ce singulier édifice en bois, aux formes étranges, on se demande d'abord si l'on est en Norvège ou dans le Thibet; les toitures inclinées se succèdent à peu d'intervalle, — il y en a jusqu'à sept rangs différents, — relevées par de rares pignons; elles donnent à l'ensemble l'aspect d'une pagode hindoue exilée loin de sa patrie; les crêtes des toitures principales sont terminées par des cornes ou becs d'aigle qui se détachent sur le ciel; les murs comme les faîtes, tout est recouvert d'écailles protectrices en bois, noircies par le temps et les frimas. Indépendamment de la flèche trapue qui domine ces toitures, il y a sur l'un des côtés un clocher massif, relié au corps de l'édifice..... L'intérieur est encore plus sombre; des basses nefs étroites et écrasées sont séparées du centre de l'église par des arceaux romans sculptés avec beaucoup de caractère; la nef principale est ornée de colonnes grossières et s'élève inégalement en suivant les toitures; les initiales S. M. *(Sancta Maria)* décorent certaines lignes architecturales en témoignage du culte, banni maintenant du pays, qui a élevé ce monument des vieux âges..... »

J'ajouterai que le bois de ces églises, vieilles de sept siècles, a mieux supporté les atteintes du temps que la pierre de nos cathédrales.

L'antique église catholique est délaissée, on a bâti à côté un temple bourgeois.

La vallée de Borgund est un fond de lac, dont les eaux étaient, non loin de l'église actuelle, retenues par la « Vindhelle », barrage naturel haut de 80 mètres. Dans la suite des temps, les eaux, brisant le roc, se sont frayé un passage, dans lequel la route a été établie à coups de pic et de mines; large de quelques mètres seulement, ce défilé s'étend jusqu'à Husum, à trois kilomètres de Borgund. De Husum à Blaaflaten, j'eus, au lieu des gut adultes, qui m'avaient accompagné jusqu'ici dans le Laerdal, un gamin

(1) L'ABBÉ NEYRAT, *Norvège et Suède, Excursion de vacances*. Paris, Delhomme et Briguet.

d'une douzaine d'années, un vrai diablotin. Je croyais conduire moi-même assez rondement, mais je n'allais encore assez vite au gré de Ole Roarsen Husum(1); il s'impatiente, m'arrache les rênes, se met crânement debout sur la planchette où ses confrères ne pouvaient se maintenir en équilibre qu'en se cramponnant au siège, et profère un son rauque tenant à la fois du cri et du sifflement; le poney y répond en forçant son allure, semble prendre le mors aux dents pendant que Ole, campé fièrement comme un conducteur de char, me regardait d'un air plein de dédain.

J'arrive à Laerdalsœren à sept heures du soir. J'avais parcouru 72 kilomètres en 6 heures, et dans un des quatre relais j'avais attendu une demi-heure.

28 Juillet.

Laerdalsœren, bâti sur les alluvions de la Laera, qui se jette ici dans le Sognefjord, est un village de 800 âmes, devenu important comme point d'accès au « Sogne » du côté du continent; on y trouve un hôtel convenable, la poste, le télégraphe, une église, et des Anglais.

Journée de repos; revue minutieuse de la toilette et des chaussures que Jotunheim avait passablement endommagées; mise au jour des arriérés du courrier et du journal; copieux repas; longues libations, et un peu de causerie sur autre chose que guides, sentiers, neiges, rochers et saeters. A onze heures du soir je redeviens touriste : il s'agit de retourner au sud-ouest de Jotunheim pour voir le « Vettifos », la chute d'eau la plus haute du monde entier; le bateau partant à quatre heures du matin, je vais passer la nuit à bord.

(1) Beaucoup de paysans norvégiens ajoutent à leur nom patronymique celui du lieu qu'ils habitent; d'autres ne s'appellent que du nom de leur gaard; j'ai rencontré Anfind *Vetti*, Ole *Solvig*, *Utigaard*, Jacob *Naesdal*, Ole *Rœjshjem*, Ole *Husum*, Torgeir *Skjolden*.

29 Juillet.

A sept heures du matin le bateau me dépose à Aardal, à l'extrémité du fjord de même nom; les Anglais doivent avoir passé par là, car une « Ingeborg » nous sert pour premier déjeuner du poisson et des côtelettes. Je frétai une barque pour traverser l'Aardalsvand jusqu'à Farnaes. Le temps était à la pluie quand nous mettions pied à terre; je dis nous, car comme dans toutes mes excursions excentriques, j'ai la chance de me trouver avec des étudiants. Je ne puis m'empêcher de constater et d'admirer la force et l'endurance à la marche de ces jeunes Norvégiens : ils sont chaussés de mauvais escarpins, portent au dos des sacs en peau de renne qui, à vide, pèsent trois kilos, et ne se mettent jamais en campagne sans vêtements et souliers de rechange, ce qui porte le poids de leur charge à plus de douze kilos; avec cela ils font pendant trois semaines des étapes de 30 kilomètres sur les grands chemins et de 12 heures dans la montagne, sans qu'il y paraisse!

Le conducteur de notre barque n'était autre que le vieux Anfind Vetti, guide célèbre dans les « Horunger[1] » et propriétaire du saeter, où j'irai coucher ce soir; Vetti se charge de mon menu bagage et me procure un guide pour le Vettigaard. Nous passons au-dessous du Gjellefos; quoique depuis un mois dans le pays par excellence des chutes d'eau, puis-je ne pas mentionner une masse liquide considérable bondissant en cinq chutes d'une hauteur de cent mètres!

Au delà du Gjellefos, commence le « Vettisgjel[2] », gorge qui pour une largeur de quelques mètres n'a pas moins de cinq kilomètres de long. La lutte entre la montagne et le torrent[3] y est

(1) Voyez plus haut, page 182.
(2) Gjel = défilé.
(3) Ce torrent, c'est l'Utla, le même que nous avons traversé il y a six jours. Voir plus haut, page 183.

continue : des arêtes rocheuses barrent le chemin aux eaux qui creusent lentement, mais sans trêve et, au moment des crues, montent à l'assaut de la montagne ; tôt ou tard le rocher cédera aux coups de bélier du torrent ; les eaux triomphent ; mais elles ont miné les masses qui surplombent ; l'équilibre est rompu, des glissements d'abord, des avalanches ensuite qui barreront le cours du torrent, forment les représailles de la montagne. C'est entre les deux adversaires que notre sentier doit se faufiler en disputant son droit d'existence, mètre par mètre, pendant une lieue. Sur les steppes du Dover, sur les hauts plateaux du Fillefjeld, l'air était pur, le regard libre, l'horizon infini ; ici on n'aperçoit qu'une étroite bande du ciel, on se sent oppressé, et l'air n'est mesuré qu'avec parcimonie au fond de cette gorge ! A peine explorées, presque inaccessibles, ces solitudes ne sont cependant pas entièrement désertes ; à l'entrée de l'Afdal, bien haut au-dessus de nous, le guide me montre non des saeters, mais quatre cabanes dans lesquelles des créatures humaines passent toute l'année, passeront peut-être leur existence entière. Je cherche en vain le mobile qui peut entraîner l'homme à demeurer ici ? Est-ce un lopin de terre que depuis des siècles le père a transmis au fils ? peut-être. Au pied d'un de ces promontoires que la montagne projette dans la gorge pour le plus grand plaisir des touristes avides d'émotions, et pour le plus grand déplaisir de leurs pieds endoloris, nous rencontrons deux montagnards courbés sous le poids de leurs hottes ; ils portent soixante livres de fromage jusqu'à Farnaes ; l'un d'eux est un vieillard, l'autre n'a pas seize ans !

Après cinq heures de marche, nous sommes au gaard Vetti. Sur les portes sont inscrites en caractères runiques (1) des sentences

(1) Le mot « rune » signifie mystère. On croit que c'est à la fin du IIe siècle de notre ère que l'alphabet runique a été formé de l'alphabet latin ; cette transformation est l'œuvre d'un des peuples du sud de la Germanie, d'où ces signes auxquels s'attachait toujours un certain mystère se seraient propagés en Scandinavie ; les plus anciens documents runiques datent du IIIe siècle.

d'hospitalité; je parle à la patronne des exploits de Anfind Vetti, son époux; le résultat de mes paroles aimables fut une riche omelette arrosée d'un vin pas trop mauvais, apporté à grands frais de Laerdalsœren.

A 300 mètres au-dessus du gaard s'étend le plateau du haut duquel une petite rivière, la Markedœla se jette d'un seul bond dans l'Utla, en formant le « Vettifos » (260 mètres de haut). L'escalade de ces 260 mètres prit deux bonnes heures. Malgré les aventures de Jotunheim, j'ai souvenance de moments bien scabreux dans cette ascension. Sur le plateau, des détritus séculaires de brimbelles et de bouleaux étiolés, ont formé une terre noirâtre, couverte de petites plantes; nous marchons sur un sol spongieux, au milieu d'un dédale d'arbres grimaçants et contrefaits jusqu'à ce que la « fumée » nous révèle l'endroit d'où la Markedœla se précipite. Nous voici au-dessus du gouffre. En se cramponnant aux branches d'un chêne nain — il est à moitié pourri — on peut jeter un regard dans l'abîme. 260 mètres..... avez-vous une idée de ce que c'est..... deux cent soixante mètres à pic!..... les eaux arrivent au pied du gouffre..... semblent hésiter..... puis s'abîment, se vaporisent et en bas..... tout en bas, à une profondeur..... noire, je revois avec des sensations de vertige, des illusions de rochers qui s'effondrent en m'entraînant, la rivière qui est redevenue verte.....

Les étudiants me quittent, ils veulent pousser jusqu'au Fleskedalsaeter. Je rôde autour de l'entonnoir, en considère toutes les parties dans leur verticalité effrayante et suis comme attiré par le vide. Le départ des deux Norvégiens m'a rendu triste, je me sens seul, isolé, comme abandonné du monde entier; il est certain que si un accident m'arrivait ici, personne au monde ne saurait où aller rechercher ce qui pourrait rester de mon pauvre être..... En revenant vers le gaard j'eus l'idée de contempler le Vettifos du bas. Je remonte le cours de l'Utla à travers des blocs de rochers aussi gigantesques que ceux du Romsdal; voilà la chute à 200 mètres devant moi; il s'agit d'arriver jusqu'au pied de ce couloir

monstrueux qui, pour une ouverture de 50 mètres, a une hauteur de 900 pieds. Un vent glacial cingle la figure, des tourbillons de vapeur d'eau aveuglent ; je me traîne sur les rochers glissants ; à 10 mètres de la chute, le courant d'air me renverse, je me relève, veux contempler le monstre face à face ! On croirait qu'un dieu jaloux veut empêcher l'audacieux mortel d'avancer plus loin..... « les braves seuls, est-il dit, le verront de près » ; encore ne sera-ce que courbé, je dirais à genoux. Je ne suis plus qu'à 3 mètres des eaux ; je lève la tête vers le trou béant..... c'est horriblement beau, les volutes d'eau bondissent comme des flèches sur les rochers, le tourbillon me coupe la respiration, je dois me détourner par trois fois pour ne pas être asphyxié, me donner un moment de répit avant de pouvoir regarder de nouveau.....

Je rentre au gaard à huit heures du soir époumoné, harassé, rompu. Je m'attendais à passer une soirée intéressante avec Anfind Vetti que j'aurais mis sur le chapitre de ses ascensions dans les Horunger ; il n'en fut rien. Vetti ne rentre qu'une heure après moi..... à moitié ivre, mais d'une ivresse douce et paisible..... « Jeg har drukket for meget [1] », dit-il d'un ton calme, presque honteux. On se moque de lui ; sa fillette seule l'entoure de soins et lui prépare une tisane.

30 Juillet.

Vetti est dégrisé, mais malade ; pas moyen d'en tirer autre chose que des « oui » et des « non » laconiques. L'un de ses fils, le même que j'avais vu arriver à Tvindehoug avec les Anglais le soir de la tempête [2], prend une hardangerfele [3] : Tout à coup des mélodies simples, un peu brumeuses peut-être, mais allant droit à l'âme, vibrent plaintives sous l'archet de ce montagnard ; tristes et douces dans leur rêveuse uniformité, ces mélopées semblaient

(1) J'ai trop bu.
(2) Voyez plus haut, page 196.
(3) Violon rustique à six cordes.

l'image même de la vie de celui qui les exécutait; parfois une note aiguë, un cri venait les sillonner comme un éclair, puis le bercement rêveur reprenait. Passant du sévère au plaisant, Vetti termine par un « hopser » et un « halling » des plus entraînants.

Le vieux guide essaie de me retenir en me promettant d'alléchantes ascensions; je préfère rester sous l'inoubliable impression de mon excursion d'hier! Peu désireux de refaire à pied le Vettisgjel, je demande un poney; n'ayant plus à m'occuper des difficultés du chemin, je puis admirer en toute sécurité la splendide sauvagerie du défilé. A Gjelle, nous retrouvons un chemin relativement carrossable à l'entrée duquel Anfind a coutume de laisser sa stolkjaerre, sans crainte de la voir jamais dérobée. Par qui? Mon cheval, si doux sous la selle, devient ombrageux et méchant sous le harnais, et à une chevauchée paisible succède une série d'escarmouches entre le poney et Vetti, dans lesquelles ce dernier n'eut gain de cause qu'à force de calme et de douceur.

Le temps pluvieux d'hier m'avait empêché de voir combien l'Aardalsvand était beau. Aujourd'hui le soleil est radieux, la lumière du ciel splendide; le lac est d'un vert laiteux, uni, sans une ride; parfois seulement un nuage, passant devant le soleil, projette une ombre flottante sur les eaux et en voile pendant un court instant la surface limpide; des parois rocheuses verticales encadrent les eaux et se dessinent avec une netteté sculpturale sur le bleu de l'horizon. Aucun sentier ne révèle la présence de l'homme, aucune créature humaine n'est en vue, pas un bruit ne trouble ce calme divin; seul un grand aigle plane au-dessus du lac qui semble se rider à regret sous les avirons des rameurs. Au sud du lac, une paroi, la « Fjeldvaag Opstegene » se dresse, effrayante; ce sera avec celles du Lyngenfjord et de l'entrée du Norangfjord, la plus haute, absolument inaccessible que j'aurai vue.

Je ne m'arrête à l'auberge d'Aardal que le temps nécessaire pour que l'hôtelier me procure deux nouveaux rameurs; ils m'installent à l'arrière de la barque une molle couchette, des sacs de son

à moitié remplis ; un dernier regard au merveilleux « cirque d'Aardal » et en avant, nous avons vingt-huit kilomètres à parcourir. Des marsouins viennent gambader autour de la barque ; des essaims de canards s'abattent sur les flots ; mes rameurs font des prodiges de vitesse, ils ont mis quatre heures moins cinq minutes à faire cette traversée !

31 Juillet.

De Laerdalsœren à Bergen, la route est tout indiquée : la plus belle, et c'est la plus courte, passe par le Naerœdal. Le bateau va me mener de la ramification extrême dans le grand bras du « Sogne », pour entrer ensuite dans le Naerœfjord, le prolongement du Naerœdal.

Nous voici sur le sombre « Sogne », où le voyageur peut naviguer des heures et des heures au milieu des rochers noirs et nus, sans voir ni un coin de terre, ni le sable d'une grève, ni la verdure d'un buisson. Un « stoppelsted[1] », Amble, maisons blanches recouvertes de tuiles rouges au milieu d'un bouquet de verdure, fait un instant diversion ; bientôt nous entrons dans le Naerœfjord. Mais voici le temps qui se couvre, les nuages descendent de plus en plus bas, un brouillard mêlé de pluie nous enveloppe en dix minutes ; en sera-t-il du Naerœfjord comme des Lofoten ? Hélas oui ! en partie du moins ; mais ce que nous voyons à travers les éclaircies, nous donne une idée prodigieuse du reste !

Comme le Romsdal, le Jostedal, le Svartdal et bien d'autres, le Naerœfjord n'est qu'une crevasse gigantesque ; mais ici la mer est venue inonder cette fissure, et la surface plane des eaux fait paraître les montagnes plus à pic, comme la hauteur de la muraille (elle s'élève parfois à plus de 1000 mètres) rend en apparence le couloir plus étroit. Ce fjord n'a pas de grève, pas même de rives ; les flots élèvent éternellement le long du rocher immuable

(1) Arrêt.

leur masse noire qui retombe lourdement avec un bruit étouffé. Comme dans le Romsdal, nous voyons ici, pareilles à ces brillants insectes qui naissent pour mourir après un instant de joie et d'amour, certaines cascades s'échapper des nevés en filets d'argent, miroiter un moment au soleil, poudroyer dans l'espace et rejoindre en un seul bond de 1000 pieds l'Océan, leur père. Quelques rares habitations s'élèvent sur les alluvions amenées par les torrents, d'autres sont littéralement collées au rocher, et l'œil intrigué cherche à deviner par quel côté elles sont accessibles; la coquette église de Bakke, toute blanche, est le seul point lumineux dans cette noire solitude. Après le passage du bras d'Aurland, le Naeroefjord se resserre au point de n'être plus qu'un fleuve, mais un fleuve profond de quelques milliers de pieds, aux rives farouches, aux eaux sombres, qu'aucun rayon du soleil n'a jamais caressées, qui semblent figées dans leur morne immobilité.

La traversée de ce chenal unique est un des spectacles les plus grandioses non seulement de la Norvège, mais au dire de voyageurs au long cours, du monde entier.

Le bateau s'arrête au fond du couloir à Gudvangen. Je loue aussitôt une kariol pour le Naerœdal. Devant moi sur la route, roule un landau contenant quatre voyageurs à chevelure rousse, vêtus d'un complet à carreaux; la pluie recommence; je me prends à regretter d'avoir quitté Gudvangen; pourquoi ne pas avoir attendu et risqué la chance d'un temps clair? J'en étais là de mes réflexions, quand un craquement sinistre retentit devant moi; au milieu du torrent que coupait la route, un essieu s'est rompu; la voiture des Anglais s'est effondrée, et les voyageurs ont malgré eux « bu de l'eau du torrent ». C'est un signe du ciel! L'offre d'aller avec mon véhicule intact chercher des kariols est acceptée avec remerciements par les insulaires, et je rentre à Gudvangen. Bien m'en a pris, car la pluie a continué pendant toute l'après-midi. Je trouve à l'hôtel un Anglais qui vient ici depuis onze années consécutives pour pêcher le saumon; il me donne sur son plaisir favori les plus curieux détails.

1er Août.

Une rupture d'essieu peut avoir du bon, car pour avoir dû attendre un jour, j'ai maintenant pour la traversée du Naerœdal, un temps clair et pur... à souhait...

Large de 100 mètres à peine, cette vallée célèbre est enclavée entre des montagnes à pic, qui étonnent, même après tout ce que j'avais vu jusque-là. Au fond du thalweg, au milieu d'un gravier rougeâtre, roule un torrent que borde un rideau d'aulnes, de bouleaux et de trembles; quelques nuages floconneux parcourent rapidement le petit espace du firmament qu'il m'est donné de voir, car pour apercevoir le ciel il faut regarder au zénith.

Le Naerœdal peut rivaliser avec le Romsdal pour le nombre et la beauté des cascades; depuis Gudvangen où l'on voit le Kilefos tomber en différentes chutes d'une hauteur de 560 mètres, chaque rocher est orné d'un filon argenté; il en sort de partout, les uns brillent au-dessus de nos têtes, irisant l'air de leur poussière argentée, d'autres bondissent jusque près de nous, inondant le voyageur et ravinant la route.

Cependant ma kariol s'est avancée jusqu'au Jordalsnut, mamelon de forme conique formé de grès dit « de Labrador », d'un blanc argentin éclatant, strié de veines d'un rose tendre; c'est comme un dôme étincelant élevé au milieu de cette vallée unique dont il n'est pas une des moindres curiosités. Une heure plus tard j'étais au pied du « Stalheimsklev », contrefort de 250 mètres de hauteur barrant la vallée qui s'y termine brusquement en fourche; dans chacun de ces vallons extrêmes bondit une cascade; la route monte en zigzaguant entre les deux chutes, et le voyageur peut à chaque lacet les admirer, au fond de l'entonnoir, vers le milieu, enfin à leur origine, entendant successivement leur double fracas, comparant alternativement leur masse et leur beauté. Arrivé au haut de la montée — je demande pardon au lecteur de lui parler si souvent de paysages dont les éléments principaux restent les

mêmes; ils sont plus faciles à admirer qu'à décrire; mais celui-ci était trop beau! Que l'on se retourne, et d'un regard inoubliable on embrassera cette reine des vallées norvégiennes, depuis les deux chutes de Stalheim, depuis le Jordalsnut, depuis les mille cascadelles jusqu'au prodigieux Kilefos, jusqu'aux eaux bleues du fjord, jusqu'aux névés du « Jostedalsbræ » : C'est beau, c'est grand comme la poésie des Psaumes. . . . .
. . . .

A partir du Stalheimsklev la route de Vossevangen s'allonge sur un haut plateau bordé à l'est par quelques cônes, blancs comme le Jordalsnut; le paysage est devenu moins âpre, au fracas des chutes d'eau a succédé le murmure des ruisseaux. Arrêt au bord du joli lac d'Opheim, dans une auberge renommée pour ses truites et ses pannekaker; il faut lire dans le skydsbog les exclamations élogieuses, souvent extravagantes des voyageurs! Non loin de Tvinde, on passe devant le Tvindefos : à voir ses eaux glissant lentement, nonchalamment sur les rochers arrondis, on dirait une cascade artificielle ornant le parc de quelque géant. Au-dessus, la cîme blanche du Graasiden et le chauve sommet du Lœnehorge.

Peu de temps après, j'arrive à Vossevangen. Je traverse une île sur laquelle se trouvent les casernes, alentour s'ébat une nombreuse jeunesse campagnarde des deux sexes, soldats et civils, filles et garçons jouent à cache-cache derrière les arbres; cela est probablement plus innocent que cela n'en a l'air. Rien de particulier à dire de Vossevangen, sinon que cette ville et ses environs forment le jardin de la Norvège, ou mieux dit le potager de Bergen. On n'y voit que vergers, cultures maraîchères, champs de blé et de pommes de terre; à la différence du reste du pays, les terres cultivées ne forment plus ici l'exception. Les « Vossinger[1] » ont la réputation d'être la population la plus éveillée, la plus entreprenante, la plus enjouée de la sérieuse Norvège; les filles de Vosse-

(1) Habitants de Vossevangen.

vangen sont les plus belles de tout le royaume, elles portent la jupe rouge, le corsage en velours noir et la coiffe blanche du Hardanger.

C'est aujourd'hui dimanche et un dimanche tout ensoleillé, les rues sont remplies de femmes et de filles qui me regardent comme elles auraient dévisagé un anthropophage. J'ai l'agréable surprise de retrouver les frères Hvoslev, et leur demande si j'ai l'air si cannibale? Ils disent que non, mais que les jolies Vossinger, sûres qu'on les admirera quand même, ont l'habitude de narguer les étrangers.

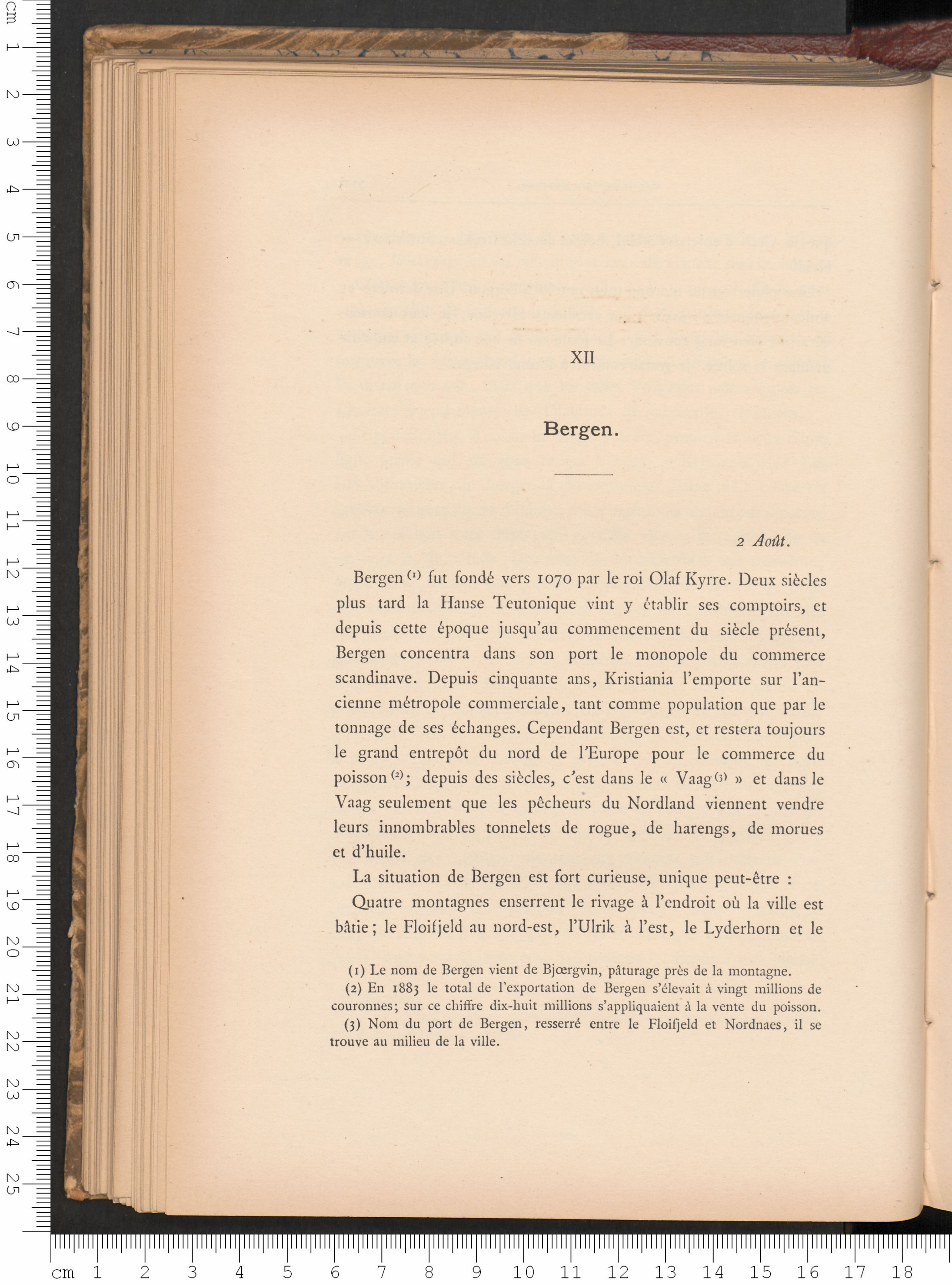
D'ici à Bergen, il existe un chemin de fer, premier tronçon d'une ligne ferrée qui un jour reliera Bergen à Kristiania.....? Les 108 kilomètres de Bergen à Vossevangen ayant déjà coûté un nombre respectable de millions, et les ingénieurs n'étant pas d'accord sur le meilleur tracé entre cette dernière ville et la capitale, on en est resté là. Je prends place avec les Hvoslev dans une troisième; Jacob nous chante une parodie norvégienne de Boccacio, nous reprenons le refrain en chœur au milieu de l'ébahissement des campagnards à la mine sévère, qui nous entourent et qui ne paraissent jamais avoir connu l'exubérance de la jeunesse. La voie remonte une vallée d'un caractère tout suédois; nous longeons en pente douce un lac qui s'effile en rivière, s'évase de nouveau en lac pour se rétrécir une seconde fois en rivière. A Dale sur l'Osterfjord, le paysage redevient norvégien, la voie suit les contours du fjord en encorbellement ou en tunnel; ces derniers sont très nombreux, sur un parcours de 108 kilomètres on n'en compte pas moins de cinquante-trois. Déjà nous remarquons l'approche de la grande ville; à chacune des stations montent des citadins qui rentrent d'un « Plasser-tur[1] » de dimanche. Beaucoup de toilettes claires et de chapeaux voyants. Quelque bon vouloir que j'y mette — faut-il le dire, quelque effort que je fasse — je n'arrive pas à me persuader que la langue norvégienne soit harmonieuse[2]. Écoutez une phrase

(1) Excursion.

(2) Ceci est une remarque absolument subjective et que je donne comme telle, sans prétendre être dans le vrai.

que je viens d'entendre : Hei, hei, er det ikke frœkken Strokkur? — Nei !!

Une pluie sourde marque mon entrée à Bergen. Une dernière et amicale poignée de main à ces excellents Hvoslev; je leur conserverai un bien long souvenir. La pluie ne fit que croître et embellir pendant la soirée. Je restai confiné à l'hôtel Norge.



XII

Bergen.

2 Août.

Bergen [1] fut fondé vers 1070 par le roi Olaf Kyrre. Deux siècles plus tard la Hanse Teutonique vint y établir ses comptoirs, et depuis cette époque jusqu'au commencement du siècle présent, Bergen concentra dans son port le monopole du commerce scandinave. Depuis cinquante ans, Kristiania l'emporte sur l'ancienne métropole commerciale, tant comme population que par le tonnage de ses échanges. Cependant Bergen est, et restera toujours le grand entrepôt du nord de l'Europe pour le commerce du poisson [2]; depuis des siècles, c'est dans le « Vaag [3] » et dans le Vaag seulement que les pêcheurs du Nordland viennent vendre leurs innombrables tonnelets de rogue, de harengs, de morues et d'huile.

La situation de Bergen est fort curieuse, unique peut-être :

Quatre montagnes enserrent le rivage à l'endroit où la ville est bâtie; le Floifjeld au nord-est, l'Ulrik à l'est, le Lyderhorn et le

(1) Le nom de Bergen vient de Bjœrgvin, pâturage près de la montagne.

(2) En 1883 le total de l'exportation de Bergen s'élevait à vingt millions de couronnes; sur ce chiffre dix-huit millions s'appliquaient à la vente du poisson.

(3) Nom du port de Bergen, resserré entre le Floifjeld et Nordnaes, il se trouve au milieu de la ville.

Lœvstak au sud. Une langue de terre, Nordnaes, s'avançant au milieu de la baie ainsi formée, la divise en deux parties, le Vaag au nord, le Puddefjord au sud. Du côté opposé au port, deux lacs, le grand et le petit Lungegaardsvan, qui ne sont séparés de la mer que par une barre de rochers, terminent la ceinture de fjords et de lacs qui font de Bergen la ville des eaux et des fjords par excellence.

Au lieu de quatre montagnes principales, on peut à la rigueur compter sept sommets entourant la ville ; de là le surnom de Rome du Nord [1] que les habitants de Bergen ont donné à leur ville. Cependant s'ils aiment à voir dans leur ville une image de l'ancienne capitale du monde, ils ne tiennent pas à être assimilés au peuple-roi, ils n'ont aucun goût pour les « circenses », il n'y a à Bergen ni théâtre digne d'une grande cité, ni lieu d'amusement public — et l'on n'imagine guère des Romains toujours en « regnfrakke »[2] et en « regnhat »[3] invariablement armés d'un « paraply »[4]...... Ces précautions contre la pluie sont cependant indispensables, car Bergen partage avec Brest l'honneur d'être une des villes d'Europe où il tombe le plus d'eau du ciel ; les montagnes qui enserrent la ville arrêtent les nuages et il y pleut deux cent cinq jours par an. Grâce à cette humidité, jointe à l'action du Gulfstream, Bergen jouit d'un climat très doux qui développe une végétation étonnante pour une ville dont la latitude est plus septentrionale que celle de Saint-Pétersbourg.

J'ai conservé de Bergen et de ses habitants le plus agréable souvenir. Gais comme les Vossinger, industrieux, bons, très vifs

(1) On aime à assimiler les unes aux autres les villes des différents pays : Tromsœ est le Paris du Nordland, les habitants de Kristiania comparent volontiers leur ville à Genève et ceux de Bergen s'enorgueillissent du titre de Rome du Nord ; Throndhjem s'appelle la Lucerne scandinave, et Odde l'Interlacken norvégien, enfin près de Hammerfest s'élève le Tyven le « Rigi de la Laponie ».

(2) Manteau imperméable.

(3) Chapeau imperméable.

(4) Parapluie.

pour des Norvégiens, excellents marins, les Bergenois ont eu pour moi quelque chose de particulièrement sympathique.

Aujourd'hui il ne fait que pleuvoter, profitons-en pour parcourir la ville. Pas plus que dans le reste de la Norvège, nous ne trouverons à Bergen de monuments architecturaux dignes d'une visite ; mais la vie et l'animation des rues est aussi curieuse que pittoresque. Le noyau de l'ancien Bergen, le dôme, le quartier allemand, l'église Sainte-Marie, le hall du roi Hakon et la tour de Walkendorf, se trouvent au Nord du Vaag. La ville nouvelle se développe autour des deux lacs du Lungegaard ; c'est là que l'on a bâti le musée, l'église catholique, la gare et le quartier des étrangers, le seul où les maisons soient construites en pierres ou en briques. En descendant le « Torv Almenning »[1], on arrive à la place du marché où se trouvent les compléments nécessaires d'une cité commerçante, Bourse, Poste, Halles, et que décore une statue de Christie, le président du premier Storthing et l'auteur de cette révolution pacifique qui a rendu à la Norvège son autonomie (1814). Une estacade en bois, le « Triangel », s'avance du Torv dans les eaux du Vaag ; le long du Triangel viennent s'amarrer les barques des pêcheurs ; une barrière, en fer forgé cependant, a peine à contenir les ménagères. J'ai assisté à quelques transactions ; ce furent moult cris et bousculades..... une des très rares occasions où j'ai vu le Norvégien sortir de ce flegme stupéfiant qui est le fond de son caractère, et certaines femmes de Bergen auraient pu rendre des points aux Flamandes des « mingues », peut-être aux Napolitaines de Santa Lucia.

A côté du Torv s'étend « Tydskebryg », c'est-à-dire le quai des Allemands, le quartier de l'ancienne Hanse Teutonique.

La Hanse était une association à la fois politique et commerciale qui du XIIIe au XVIe siècle unit entre elles les principales villes de l'Europe centrale. Son origine remonte à l'alliance que contrac-

(1) L'avenue du marché.

tèrent les villes du Rhin pour opposer une barrière aux exigences tracassières des petits seigneurs riverains, assurer la libre navigation du fleuve et la sécurité des routes commerciales qui y aboutissaient. L'exemple fut suivi par les villes de l'Allemagne centrale, puis par Hambourg, Brême et Lubeck. Au commencement du XIIIe siècle toutes ces ligues se fondirent en une seule, ayant Lubeck pour centre; le but de l'association, qui prit le nom de « Hanse » s'agrandit alors. Non contente de conclure des arrangements commerciaux, la Hanse négocia des traités politiques avec plusieurs états de l'Europe, organisa une armée pour soutenir ses prétentions et une flotte pour faire la police des mers. La puissance de l'association parvint à son apogée à la suite d'une guerre heureuse qu'elle fit au roi de Danemark Waldemar III (1370); outre les indemnités pécuniaires, la Hanse stipula à son profit des privilèges commerciaux tels, qu'ils équivalaient au monopole de la pêche et du trafic dans tout le nord de l'Europe. Pour exercer ces privilèges on créa des comptoirs qui en peu d'années se développèrent au point de devenir un véritable État dans l'État[1] : Le « Contor » formait une enclave territoriale soumise à la seule juridiction de la Hanse; seuls les agents de l'association pouvaient y résider; ils devaient tous être Allemands, et se soumettre à une discipline sévère; il leur était interdit d'entreprendre des opérations pour leur propre compte, de représenter des maisons non affiliées, de trafiquer avec les indigènes. Enfin pour les soustraire complètement à l'influence étrangère, il leur était défendu de se marier..... le diable n'y perdait rien, disent encore aujourd'hui les Bergenois. Le Contor était gouverné par le « Kopman », comité composé du secrétaire politique envoyé de Lubeck, de deux « Alderman » et de dix-huit assesseurs. Le Kopman représentait les intérêts de son comptoir vis-à-vis de l'ensemble de l'association; il formait

(1) Les villes où le « Contor » devint une vraie puissance furent Londres, Bruges, Nijni-Novgorod et Bergen. Dans cette dernière ville il compta jusqu'à trois mille membres.

cour d'appel contre les jugements rendus par les préposés de chaque « Gaard [1] » réunis en tribunal pour connaître des différends entre les membres du Gaard afférent; il prononçait des amendes, la confiscation de navires ou de leur chargement, l'exclusion de la ligue; le Kopman avait le droit d'entretenir une armée pour l'exécution de ses sentences. Devenus riches et puissants, les Hanséates usèrent et abusèrent de leur position; leurs exactions devinrent bientôt plus nombreuses que celles des seigneurs féodaux qu'ils s'étaient donné mission de combattre. Au XVIe siècle commença la décadence de la ligue, la découverte de l'Amérique et de la route des Indes venait de jeter le commerce de l'Occident dans des voies nouvelles, et les motifs qui avaient amené la constitution de la Hanse, disparaissaient de plus en plus. Les peuples se soulevèrent successivement et expulsèrent ces étrangers; la Réforme et la Guerre de Trente Ans vinrent donner le dernier coup à la ligue, les villes s'en détachèrent une à une, la dernière diète se réunit en 1669.

C'est la victoire des Hanséates sur le roi de Danemark, ai-je dit, qui fut le point de départ de leur prospérité; puissants dans l'Europe centrale, combien ne devaient-ils pas le devenir dans les états dépendants du souverain vaincu. Ils se firent concéder par lui le privilège exclusif de tout commerce en Norvège, ce qui revenait à dire que non seulement les nations étrangères, mais les Norvégiens eux-mêmes étaient exclus de toute transaction commerciale [2].

On comprendra ce que la mise en pratique d'un pareil monopole devait entraîner de difficultés, et Bergen, centre du commerce des Hanséates, devint aussi le théâtre de leur despotisme. En 1455, le couvent de Munkelif fut livré aux flammes par leurs ordres;

(1) Voyez plus bas, page 217.

(2) Il était défendu, par exemple aux pêcheurs du Nordland de vendre leur poisson autre part qu'à Bergen. On saisira sans peine le caractère odieux de pareille mesure; non seulement on forçait ces malheureux à faire des centaines de lieues par tous les temps, mais les marchands de Bergen en profitaient pour régler eux-mêmes le prix de la marchandise selon la quantité de poisson apportée.

quelques années auparavant ils avaient pu impunément mettre à mort l'évêque et le gouverneur. Aussi, dès les premiers signes de décadence au sein de la ligue, la réaction arriva ; elle fut rapide. Le gouverneur danois Walkendorf devint, en 1559, l'instrument de la liberté du commerce norvégien. Accompagné seulement de deux serviteurs, il se rendit au milieu des Hanséates réunis dans l'église Sainte-Marie, et les somma de signer publiquement un acte de renonciation à leurs privilèges ; il avait laissé ordre à la citadelle qui dominait Tydskebryg de bombarder le quartier allemand si dans un temps déterminé il n'était pas rentré à la forteresse. Cette attitude énergique intimida les Hanséates, ils signèrent. La puissance politique de la Hanse une fois brisée, le commerce indigène put se développer librement à côté du « Contor » allemand, lequel se maintint avec son existence propre à Bergen jusqu'en 1630. Le dernier comptoir allemand ne fut vendu à un Norvégien qu'en 1762.

On retrouve encore aujourd'hui à Bergen mainte réminiscence de l'ancienne Association Teutonique : la plupart des Bergenois parlent et écrivent couramment l'allemand ; beaucoup de noms de famille ont des désinences germaniques ; l'ancienne église des Hanséates s'appelle toujours l' « Église allemande » ; il n'y a pas trente ans que le service s'y célébrait encore en cette langue.

« Tydskebryg » s'étend sur la rive septentrionale du Vaag. Seize maisons absolument semblables peintes en blanc, percées de hautes fenêtres et surmontées de pignons aigus, bordent le quai. Ce sont les anciens « gaards » de la Hanse[1]. On appelait « gaard » l'ensemble d'une de ces bâtisses qui, peu larges, ont près de 100 mètres de profondeur. Chaque gaard était placé sous la direction d'un « bygherr » ; il se divisait en plusieurs « staven » ou « stue » appartenant à des négociants différents. Chaque « stue » comprenait des appartements pour les commis et les ouvriers, des bureaux et des entrepôts.

(1) L'aspect extérieur actuel de Tydskebryg date de 1702.

Le premier des gaards du côté du Torv a été transformé en musée, les appartements remis dans l'état où ils étaient du temps de la Hanse. Dans une antichambre, ouvriers et apprentis prenaient leurs repas ; on y voit de lourdes tables, des sièges grossiers, des hanaps, des tonnes à bière, des lampes à huile de morue et des appareils de sauvetage en cas d'incendie. Le comptoir proprement dit, le bureau du représentant, m'a beaucoup rappelé celui du musée Plantin à Anvers ; la salle à manger n'est pas plus grande que ne le comporte un ménage de garçon ; un escalier caché dans une armoire mène à la chambre à coucher — une cabine de navire avec un cadre ; au-dessus du lit, une ouverture oblongue donne sur un corridor, c'est par là que la fille de chambre (à laquelle comme à toute femme l'entrée du staven était interdite) mettait en ordre le lit du maître. Au deuxième étage se trouvaient les chambres à coucher des ouvriers ; il était défendu à ces derniers d'y allumer du feu ou d'y avoir de la lumière, ils ne pouvaient se chauffer que dans une salle isolée derrière le gaard au milieu d'un jardinet.

Les autres gaards de Tydskebryg servent aujourd'hui d'entrepôt. Devant chacun d'eux s'élève une grue à déchargement, composée d'un balancier en bois avec contrepoids ; c'est la même primitive machine que celle qui sert à nos paysans pour tirer l'eau des puits ; à côté d'elles grincent les treuils à vapeur. Une flottille de canots glissent comme des araignées d'eau entre les navires endormis sur leurs ancres ; à côté des grands steamers qui trônent comme des bonzes, je vois de ces intrépides Nordlandsjaegte (1) qui, malgré vent et marées, ont fait 500 lieues pour venir vendre à Bergen leur modeste cargaison. La plupart des bateaux de cabotage intérieur chargent ou déchargent du bois et des morues sèches, deux objets identiques en apparence ; ces dernières sont jetées à la pelle sur le quai, empilées dans une forme, transformées en

(1) Voyez plus haut, page 81.

botte au moyen de quelques fils de fer passés autour, puis d'un coup de pied envoyées dans le hangar attendre leur expédition pour le monde entier. Je me trouvais à l'entrée d'un entrepôt devant de hautes piles de bois et admirais l'adresse d'un ouvrier, qui en deux coups de hache donnait aux planchettes la forme et la longueur voulues; je m'approche et vois que les planchettes ne sont que des morues dont l'homme tranche la queue et la tête.

A l'extrémité du Tydskebryg se trouve l'église allemande Sainte-Marie, plus loin la forteresse « Bergenhus » qui commande l'entrée du Vaag. De paisibles allées de tilleuls et de chênes remplacent les bastions des anciens temps. Dans Bergenhus se trouve le « Kongshall », le hall du roi, vaste bâtiment à base de granit, construit au XIII[e] siècle par Hakon Hakonsœn, pour servir lors de la célébration des mariages royaux. L'unique nef (105 pieds de long sur 40 de large) n'avait point de plafond; des poutres à jour, sculptées, enjolivées d'ornements en métal supportaient la toiture; au-dessus de la porte d'entrée se trouvait une tribune pour les musiciens, vis-à-vis l'estrade royale; les murs étaient revêtus de lambris qui allaient rejoindre les poutres de la toiture. Lorsque la Norvège perdit son autonomie, le Kongshall fut abandonné et ravalé jusqu'à servir de grenier public. Actuellement il subit une intelligente restauration sous la direction de Christie, l'architecte reconstructeur du dôme de Throndhjem.

C'est à côté de la forteresse de Bergenhus qu'eut lieu en 1655 une bataille navale entre quatre-vingt vaisseaux anglais et hollandais; elle se termina par la victoire de ces derniers. C'est peut-être un fait unique dans l'histoire, que celui d'une bataille navale au milieu d'une ville.

Après déjeuner je visitai le « nouveau Bergen ». Le Musée contient bien des bibelots curieux du moyen âge scandinave. Dans la section d'histoire naturelle les collections de la faune norvégienne m'intéressèrent tout particulièrement; Bergen vivant dans la mer et de la mer, a tenu à honneur d'avoir un exemplaire de

tous les animaux qui peuplent les eaux ou couvrent les rives de sa grande nourricière; j'ai vu des spécimens de morses et d'élans vraiment énormes. Non loin du musée s'élève l'église catholique. Le sympathique desservant actuel, M. l'abbé Grüner, et les toujours si dévouées auxiliaires des missions, les Sœurs de Charité, sont des compatriotes.

Au nord de la ville, à mi-côte du Floifjeld, s'étend une promenade célèbre, qui domine la ville d'une centaine de mètres; la vue s'étend sur ce curieux enchevêtrement de mer et de montagnes qui forment le port de Bergen, autour duquel rient joyeusement les éclatants toits rouges de la cité. La promenade dont s'agit a été construite aux frais d'une société de tempérance (Brændeviins samlag), dont la façon de procéder, pour la première fois appliquée à Gœteborg, a pris le nom de « système de Gœteborg ». Partant de l'idée que l'appât du gain transforme souvent le marchand d'alcool en un mauvais conseiller, la société a commencé par supprimer cette première cause de l'alcoolisme en rachetant les patentes de tous les marchands de spiritueux de la ville, monopolisant ainsi la vente entre ses mains. Les débits installés, les maisons immédiatement voisines furent acquises à n'importe quel prix et transformées en « cafés » où l'on peut avoir pour un prix très modique tout ce qui n'est pas alcool. Les « cafés » sont aménagés avec beaucoup de confort; dans le débit, au contraire, le consommateur ne trouve ni chaise, ni banc, ni feu; s'il manifeste le moindre signe d'ivresse, le préposé, qui est un homme de confiance, lui refuse toute boisson; que si, après le premier verre il en demande un second, on lui insinue que dans le « café » voisin il aura, pour le même prix, du café, du pain et du beurre, qu'il pourra absorber confortablement installé au coin d'un bon feu. Le système a réussi; la consommation d'eau-de-vie, qui à Bergen avait été en 1877, de 282 000 litres, n'était en 1880, que de 212 000 litres. Les bénéfices de la vente (déduction faite de 5 % du capital engagé), sont consacrés aux œuvres les plus hautement humani-

taires. De 1878 à 1883, la Société a fondé des hôpitaux, des maisons ouvrières, des refuges pour la jeunesse, a construit des églises, complété le musée, agrandi la bibliothèque, et dépensé une somme de 474000 couronnes!

Il ne faudrait pas croire que pour être des commerçants de premier ordre, pour s'occuper d'une façon si intelligente des intérêts matériels de leur cité, les Bergenois négligent les intérêts supérieurs de l'intelligence, loin de là. Bergen a de tout temps été un des sièges des muses norvégiennes : Holberg, le Molière scandinave, le grand Welhaven, le violoniste Ole Bull sont les enfants de Bergen; le peintre Hans Dahl est né non loin de là; Bjœrnstjerne Bjœrnson y fit ses premières armes, et le plus puissant des dramaturges norvégiens, Ibsen, débuta au théâtre de cette ville.

Quelques mots sur le plus ancien et sur le plus moderne représentant du théâtre norvégien : Holberg et Ibsen.

Louis Holberg naquit à Bergen, en 1684. Après avoir terminé ses études, il voulut, quoique dénué de toutes ressources, voir l'Europe. Il voyagea « en mendiant » dit-il, faisant à Amsterdam, Aix-la-Chapelle, Paris et Rome, tous les métiers pour vivre. A son retour il obtint une chaire de professeur à l'Université de Copenhague, et l'aisance que lui donna sa nouvelle situation lui permit de se consacrer désormais sans réserve à son goût favori, les belles-lettres. A l'époque en question, la langue danoise était méprisée en Danemark, on se vantait de ne pas la connaître. La Cour, les nobles, la bourgeoisie, parlaient l'allemand entre eux, et le français avec les étrangers. Comme un patois en usage seulement dans les basses classes, la langue danoise n'avait ni poésie, ni littérature. Il était réservé à un seul homme de changer tout cela, de créer d'un seul jet une langue, une littérature entière et de faire faire en quelques années à la civilisation danoise un pas de géant. Cet homme, c'était le Norvégien Holberg[1]. En 1720 il publia son

(1) A trente-cinq ans le fécond Holberg n'avait pas encore écrit un seul vers.

premier essai poétique « Peder Paars », satire dirigée contre le pédantisme scientifique de l'époque et imitée du Lutrin de Boileau. Peu de temps après et dans l'espace de deux ans (1722-1724), parurent ses immortelles comédies. Les plus connues en Allemagne et en France sont le « Ferblantier homme d'État », « Erasmus Montanus », « Jean de France », « La Capricieuse », « Jeppe paa Bjerget » (Jeppe sur la montagne), « Barselstuen » (la chambre de l'accouchée), « Uden hoved og tale » (sans queue ni tête); « Det lykkelige Skibbrud » (le naufrage heureux), « Le Paysan métamorphosé en Seigneur », « La Mascarade[1] ».

L'action chez Holberg est simple, le dialogue alerte, la conception des personnages souvent digne de Molière, dont il s'est franchement inspiré dans la façon de nouer l'intrigue et de développer les caractères; comme le grand Poquelin, Holberg fait une guerre acharnée au pédantisme, aux sottises, aux préjugés, aux superstitions de son temps, et peint avec humour les vices et les travers de l'humanité. Par son esprit, sa gaîté de bon aloi et son suprême bon sens, Holberg se range parmi les grands poètes comiques de l'humanité.

Il mourut en 1754, et aujourd'hui, 140 ans après sa mort, ses comédies sont encore lues avec plaisir et jouées avec succès en Scandinavie et en Allemagne. Holberg a le rare honneur de se voir revendiquer par deux peuples, qui tous deux le réclament comme leur appartenant. Les Norvégiens disent que Holberg est Norvégien comme étant né à Bergen de parents norvégiens; les Danois disent qu'il a vécu et écrit ses chefs-d'œuvre sur le sol danois et que les honneurs du nom de Holberg reviennent au Danemark... —

Du joyeux Holberg au farouche Ibsen il y a un monde!

Ibsen est né en 1828, à Skien. Son père, à la fois commerçant et marin, perdit toute sa fortune au moment où son fils devait choisir une carrière. Pour ne pas mourir de faim, le jeune Ibsen,

(1) Je ne cite que pour mémoire les « Satires » et le « Voyage de Niels Klim dans les régions souterraines », imitations de Gulliver. Ce sont ses comédies qui ont rendu Holberg immortel.

qui avait les ambitions les plus hautes, fut obligé de se faire élève en pharmacie. Son humeur sombre par nature, s'assombrissait encore, quand tout à coup, au milieu de ses prosaïques occupations, il se sentit poète, mais poète fait pour le combat, pour la haute lutte. Le souffle révolutionnaire de 1848 trouva en Ibsen un terrain tout préparé; les revers de fortune lui avaient donné « l'énergie d'un révolté », « il se mit en guerre avec la société, » et le théâtre fut l'arène qu'il choisit pour faire triompher ses idées (1).

Le héros de son premier drame est « Catilina » (1850), qui, entre les mains d'Ibsen, devient un utopiste, un humanitaire indigné de voir triompher à Rome l'injustice et qui ne se résigne à la destruction que parce qu'il voit un monde meilleur sortir des ruines de l'ancien (2). — Je ne crois pas que « Catilina » ait jamais été représenté.

En 1851, Ole Bull engagea Ibsen comme dramaturge pour le théâtre de Bergen. Il y resta six ans, et y écrivit, entre autres, la comédie assez calme de « Gildet paa Solhoug » (la réunion de Solhoug). En 1857, il fut appelé à la direction du théâtre de Kristiania pour lequel il écrit « La Comédie de l'Amour » et « Les Prétendants à la Couronne », en même temps qu'il publie deux grands poèmes : « Terje Vijen » et « Paa Viderne ».

Ces ouvrages, où l'auteur avait pour la première fois révélé au public toute l'amertume de son cœur révolté contre les injustices de la société, firent grand bruit. Les attaques pleuvent sur lui de tous côtés. Au début l'auteur se défend, mais bientôt agacé, exaspéré de cette guerre à coups d'épingle, il se retranche dans un silence hautain et, dans son humeur de sauvage, prend le parti de s'exiler. Ses adieux à sa patrie sont aussi touchants qu'amers : « L'eider, en Norvège, bâtit son nid sur un escarpement au dessus de la mer bleue; il dépouille sa poitrine de son fin duvet; il fait

(1) D'après Hansen : Nordiske Digtere i vort Aarhundrede. - Copenhague.
(2) Extrait d'un article très remarquable de M. Edouard Rod (Paris, Savine).

sa couche chaude et molle. Cependant les pêcheurs ne connaissent pas la clémence, viennent et pillent le nid jusqu'à la dernière plume. Cette cruauté n'abat point chez l'oiseau le désir d'aimer; il s'arrache encore la poitrine. Et on revient, et on emporte son ouvrage. Mais, infatigable, il recommence son nid dans un trou du rocher. Une troisième fois, on le pille, on lui ôte tout. Alors, la poitrine saignante, il élève ses ailes; à travers les brumes de la nuit, il s'envole loin vers le sud, où le ciel est plus souriant. »

C'est à Rome qu'il alla « chercher la lumière ». Vivant isolé, étranger à tous et à tout, il y publia sa première grande œuvre « Brand », qui fit connaître le nom d'Ibsen dans toute l'Europe. L'auteur s'est peint lui-même dans le principal personnage de cette étrange composition. « Le pasteur Brand, frappé de l'énorme distance qu'il y a des préceptes à la pratique de la religion, se dresse contre l'Église et consacre tous ses efforts à réveiller la conscience endormie de ceux qui l'entourent. Chez lui, le désir du bien devient une sorte de fanatisme; il se refuse à admettre le moindre compromis entre les deux puissances opposées qu'il voit se partager le monde. De même que le Christ disait : « Qui n'est pas pour moi est contre moi », il demande, en son nom : « Tout ou rien ». Cette logique implacable est poussée jusqu'à une véritable férocité de sentiment. Pendant que la femme de Brand, Agnès, passe la revue des effets de leur enfant mort, effets qu'elle conserve comme des reliques, une Bohémienne survient avec un enfant presque nu, pour lequel elle ose demander ces bons vêtements chauds. Agnès se révolte; ces petites choses sont tout ce qui lui reste de son bonheur de mère; l'enfant qu'elle a perdu ressuscite quand elle les regarde, comment pourrait-elle s'en séparer? — Il ne faut pas s'attacher aux idoles; donne tout à la femme, lui dit Brand. Elle obéit. — « As-tu donné de bon cœur? » lui demande-t-il dès que la Bohémienne est sortie. — Non. — Alors tu as accompli ton sacrifice en vain. — Elle se tait, puis, comme il va sortir, le rappelle : « Brand! » — Eh bien? — J'ai menti!..... Écoute, la

blessure est profonde, j'ai été faible, je t'ai trompé, je m'en repens..... Tu as cru que j'avais tout donné ?.... Non, j'ai gardé quelque chose : ce petit bonnet qu'il portait à l'heure fatale, mouillé de larmes, trempé des sueurs de la mort..... Oh ! tu ne m'en voudras pas, j'en suis sûre ? — Va où règnent tes idoles ! (Il veut sortir.) — Attends ! — Que veux-tu ? — Tu le sais bien ! (Elle lui tend le bonnet ; Brand se rapproche et demande avant de le prendre :) « Volontiers et sans regret ? — D'un cœur joyeux ! — C'est bien ! Donne-le donc aussi pour l'enfant pauvre ! (1). »

. . . .

De Rome, Ibsen se rend à Munich, continuant à vivre sa même vie de solitaire révolté ; c'est dans cette ville qu'il publie ses pièces les plus osées.

Dans « Empereur et Galiléen » le poète jette un regard de regret vers le paganisme, « le trésor perdu de la sagesse antique, la beauté disparue, la gaieté des fêtes de Vénus et de Bacchus ; » « il admet et comprend la nécessité historique de l'avènement du Christianisme, sans l'admirer ni l'aimer, sans cesser d'aspirer à un troisième règne, qui serait la réconciliation entre la théorie de la jouissance, fond des croyances païennes, et celle de la renonciation, base des doctrines nouvelles (2). »

« Les Soutiens de la Société » (1877 Samfundets Stœtter) plus que tout autre ouvrage d'Ibsen, ne sont qu'un violent réquisitoire contre la Société : Les pasteurs, les recteurs, tous ceux qui représentent l'ordre établi apparaissent dans cette pièce soit comme des tartufes, soit comme des chevaliers d'industrie, soit encore comme des esprits faibles auxquels les événements viennent donner tort, tandis que ceux des personnages qui ont rompu avec les conventions sociales, cachent sous les dehors d'une vie déréglée « toutes les qualités dont sont dépourvus les autres, « les réguliers. » —

(1) Édouard Rod (article cité).
(2) *Ibidem.*

Son dernier drame, « Rosmersholm, » est un des plus caractéristiques, mais d'une donnée par trop compliquée et extravagante. J'aime mieux dire quelques mots de deux pièces que le public d'aujourd'hui semble le plus goûter : « les Revenants » et « la Maison de la Poupée », pièces qui sont toutes deux un procès au mariage, lequel, du reste, dans les cas développés, était bien mal assorti.

Après une jeunesse toute de dissolution et de débauche, le lieutenant Alving ne s'est marié que pour continuer la même vie sous le toit conjugal ; il a séduit une des domestiques de sa femme. La pièce commence au moment où Oswald Alving (le fils du lieutenant mort entre temps) revient en Norvège après avoir étudié la peinture en Italie. Oswald est malade, fatigué, névrosé ; il raconte à sa mère qu'il a consulté un médecin qui lui a dit que, depuis sa naissance, il a en lui « quelque chose de vermoulu » et « que les péchés des pères retombent sur les enfants. » Mme Alving cherche timidement à dissiper cette idée fatale, mais Oswald a compris, et pour chasser ses pensées sombres, s'adonne à la boisson. Un jour sa mère le surprend aux pieds de Régine, la femme de chambre, à l'endroit même où vingt ans auparavant son mari, le lieutenant Alving, avait commencé à lui être infidèle. Oswald déclare qu'il aime Régine, qu'il veut l'épouser, qu'elle est l'unique salut. La malheureuse Mme Alving, pour éviter un inceste, est forcée de déclarer l'horrible vérité,.... Régine est la fille naturelle du lieutenant Alving. Oswald devient fou et s'empoisonne devant sa mère.

On le voit, c'est le principe de la fatalité excluant tout libre arbitre, de l'hérédité tant de la débilitation physique que de la dissolution morale, porté sur la scène avec une audace impitoyable!

Dans la « Maison de Poupée » (Dukkehjem 1879) une union en apparence heureuse est dissoute parce que Nora, l'épouse de Forvald Helmer, trouve un jour que son mari est une créature d'autre espèce qu'elle, qu'il est incapable d'apprécier son cœur et de lui faire dans son estime le rang auquel elle a droit. « La femme a des droits de femme aussi bien que d'épouse et de mère, » dit

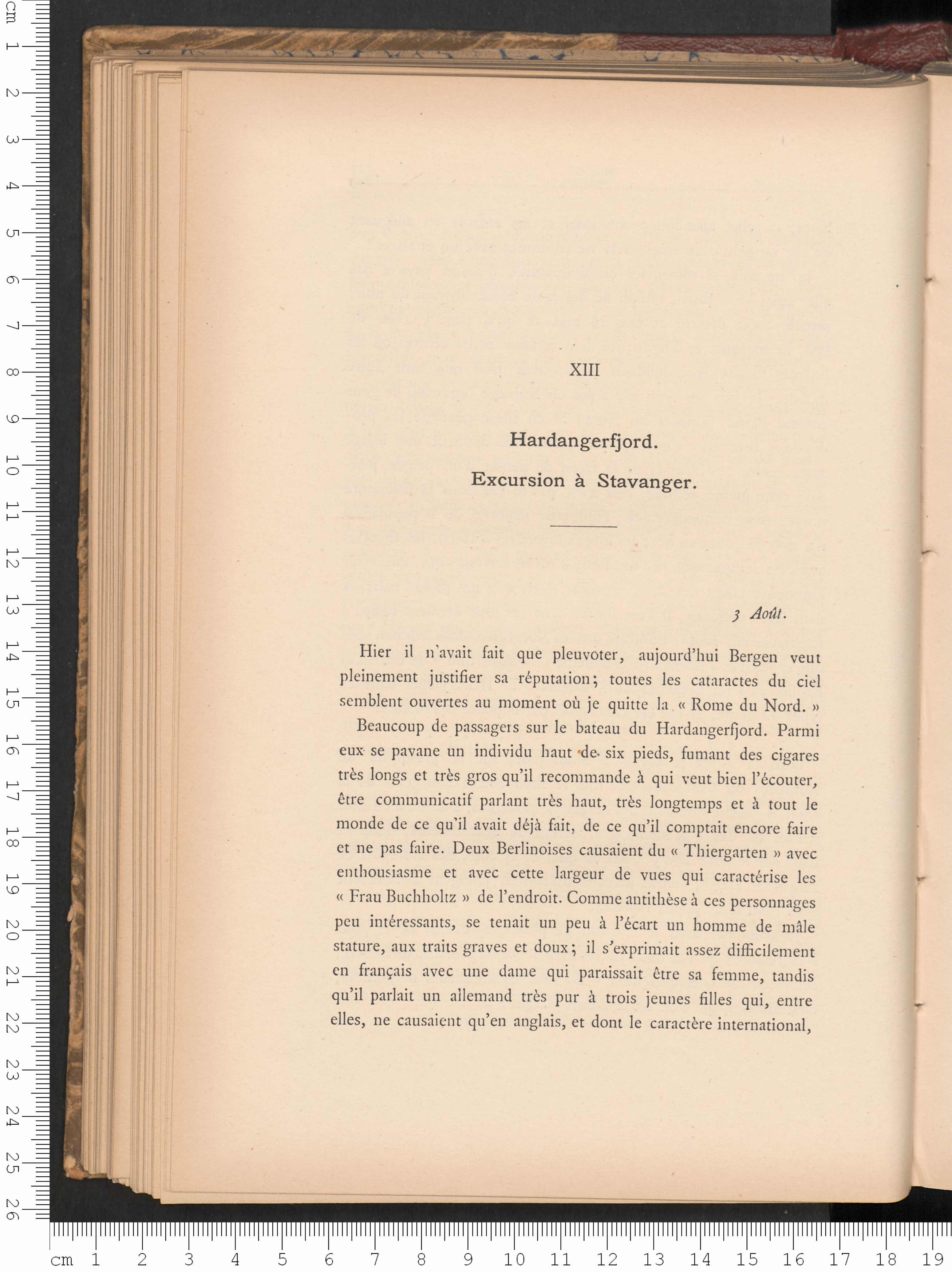
Nora, et elle abandonne son mari et ses enfants en alléguant qu'elle ne peut plus accepter la vie commune avec un étranger !

Je ne sais si romancier ou dramaturge d'aucun pays a osé aller aussi loin. Ibsen, rempli de fiel et de dépit, broyant du noir, semble avoir déterré et exagéré tout ce qu'il peut y avoir de laid, de mesquin et d'hypocrite dans certains petits centres où les intérêts locaux et individuels passionnent plus que tout autre mobile. Je suis sûr qu'il n'y a pas en Norvège beaucoup de gens comme Brand, Rosmer ou Nora ! Si en thèse générale les productions littéraires d'une époque déterminée donnent une image assez exacte des idées et de la façon de penser d'un peuple pendant cette même période, cela n'est pas le cas pour la littérature norvégienne contemporaine ; l'immense majorité de la population n'a rien de commun avec les idées subversives d'Ibsen, les théories avancées de Bjœrnson et d'une foule d'autres écrivains qui, sans avoir l'immense talent des deux premiers, n'en sont pas moins radicaux dans leurs opinions. Il s'est formé dans les tout derniers temps à Kristiania une école naturaliste que les Norvégiens dans leur bon sens ont appelée la « littérature de Bohême ». « Albertine » de Christian Krohg, et « les Bohêmes de Kristiania » de Hans Jaeger sont les types du genre, et ont été confisqués par la police des mœurs.

. . . .

Dans la soirée je revins à Strandgade, sur la presqu'île de Nordnaes où s'est concentré tout le mouvement bourgeois de la ville. A gauche s'ouvrent des magasins modernes, à droite d'étroites ruelles ou des « Almenning » servant de débarcadères, donnent issue sur le port. Il n'y a pas de quai de ce côté, des entrepôts de cinq à six étages, vieilles masures titubantes, plongent directement dans l'eau leurs pilotis rapiécés.

Je m'enfonce dans le magasin de photographies de Beyer pour n'en ressortir qu'à la nuit. En rentrant je saluai la statue d'Holberg, celui dont un critique a dit : « De tous les imitateurs de Molière, c'est Holberg qui s'en est le moins éloigné ! »



XIII

Hardangerfjord.

Excursion à Stavanger.

---

3 Août.

Hier il n'avait fait que pleuvoter, aujourd'hui Bergen veut pleinement justifier sa réputation; toutes les cataractes du ciel semblent ouvertes au moment où je quitte la « Rome du Nord. »

Beaucoup de passagers sur le bateau du Hardangerfjord. Parmi eux se pavane un individu haut de six pieds, fumant des cigares très longs et très gros qu'il recommande à qui veut bien l'écouter, être communicatif parlant très haut, très longtemps et à tout le monde de ce qu'il avait déjà fait, de ce qu'il comptait encore faire et ne pas faire. Deux Berlinoises causaient du « Thiergarten » avec enthousiasme et avec cette largeur de vues qui caractérise les « Frau Buchholtz » de l'endroit. Comme antithèse à ces personnages peu intéressants, se tenait un peu à l'écart un homme de mâle stature, aux traits graves et doux; il s'exprimait assez difficilement en français avec une dame qui paraissait être sa femme, tandis qu'il parlait un allemand très pur à trois jeunes filles qui, entre elles, ne causaient qu'en anglais, et dont le caractère international,

langue, physionomie, toilette, m'avait déjà intrigué hier à l'hôtel de Bergen. « Si toute la pluie tombe ce matin, » risquai-je à l'une d'elles, « il n'en restera plus pour la journée. » Le père de mon interlocutrice est de Brême, la mère française, d'où le type de leurs enfants, mi-germaines, mi-gauloises.

Les environs de Bergen ne sont pas aussi jolis que l'entourage immédiat de la ville. Notre bateau s'avance au milieu d'îlots, dont plusieurs, grands comme la paume de la main, sont complètement couverts de sapins; on dirait un bouquet de verdure flottant sur les eaux, parfois on y voit briller une blanche villa. Quel idéal, que pareille habitation, au milieu des arbres et des vagues! A Terœ, un beau cerf dix cors gisait sur l'embarcadère, prêt à être transporté à Bergen. Un passager anglais parle des fouilles que l'on pratique actuellement sur cette île pour découvrir des mines d'argent. Serait-ce un bienfait pour ce peuple si simple encore et si bon, de voir les recherches aboutir?

Les îlots de Terœ et de Herœ forment les minuscules factionnaires gardant l'entrée du « underdejlige[1] Hardanger ». A Rosendal nous voyons le château de la célèbre famille des barons de Rosenkrantz, qui depuis 1821 ne sont plus autorisés à porter leur titre[2]; on remarquera que c'est la première fois depuis Kristiania — et ce sera aussi la dernière — que dans ce pays démocratique à outrance, j'aurai prononcé le mot de « château ». Au-dessus de Rosendal commence le Folgenfond, un des reliefs typiques du Hardanger, champ de glace qui court parallèlement à la côte extérieure, à une hauteur moyenne de 1 200 mètres; le fjord l'enserre de tous côtés, sauf au sud-est où un isthme étranglé le rattache au continent. Le Folgenfond occupe une surface dix fois moindre que le Jostedalsbræ, mais il est plus pittoresque et plus varié d'aspect. Certains de ces séracs, le Bondhusbrae et le Buarbrae forment un

(1) « Merveilleux ». Le mot allemand « wunderpræchtig » rend mieux le sens.
(2) Voyez plus haut, page 31.

sujet favori pour les peintres du Hardanger, dont Morten-Muller[1] est le plus célèbre. On l'a surnommé le peintre des bois de pins; personne n'a su les rendre d'une façon aussi vraie que lui, et comme, dans l' « Angelus » de Millet on entend sonner la cloche, on croit parfois, en voyant certains « Bois » de Morten, percevoir comme une effluve de ces senteurs odorantes qui embaument les sapinières.

La pluie qui avait cessé, redouble de plus belle et nous ne voyons rien jusqu'à l'entrée de la coquette baie de Norheimsund. Norheimsund et Ostensœ sont les séjours d'été favoris de la bourgeoisie de Bergen. La foule des oisifs est massée sur l'embarcadère, la jeunesse féminine prédomine, elles sont là, bras dessus, bras dessous, riant, gaminant, cailletant, devisant sur les dames et les jeunes gens du bord. Ces frais minois, ces chapeaux blancs ornés de fleurs bleues et rouges, ces cotillons bigarrés, ces jupes claires couvertes de tabliers aussi minuscules que fantaisistes, forment un premier plan des plus coquets aux prairies parsemées de pins qui entourent Norheimsund. Au moment du départ ce ne sont qu'effusions, que tendresses, qu'embrassements répétés : « Far vel, lykkelig tur[2] ». Les chapeaux volent en l'air, les mouchoirs s'agitent avec frénésie, on croirait assister à une longue séparation, à quelque départ pour le nouveau monde, et la plupart de ces tourterelles ne vont que jusqu'à la prochaine station, Ostensœ. Là, même spectacle. Je suis sur la dunette avec M. et Mlles R.... Nous remarquons certaine fillette coiffée d'un chapeau rouge et qui semble gaie à dérider un vieillard goutteux; elle a de suite remarqué que l'on parlait d'elle, prend de petits airs candides qui cadrent mal avec sa charmante tête espiègle; nous lui disons bonjour, elle répond en rougissant. Une autre attend impatiem-

(1) Né en 1828, à Holmestrand, près Kristiania. Il étudia sous Tidemand et Gude, à Dusseldorf, et succéda à Eckersberg dans la direction de l'école nationale de peinture à Kristiania.

(2) Portez-vous bien, bon voyage.

ment une lettre... Serait-ce de quelque amoureux qui, occupé à enregistrer des tonneaux de morue ou des futailles de goudron dans son comptoir de Tydskebryg, se rappelle au souvenir de sa colombe... non, la lettre est revêtue de gros cachets de cire ; ils sont brisés nerveusement et l'on voit apparaître l'effigie de Sa Majesté Oscar II sur un de ces billets jaunes qu'émet la banque de Throndhjem... Pengebrev, Pengebrev(1)... crie-t on de toutes parts en entourant la fillette, pendant que nous repartons en saluant poliment le guilleret chaperon rouge.

Plus nous avançons sur ce magnifique fleuve marin qui s'appelle le Hardangerfjord, plus il se ramifie. Le bateau entre dans une artère latérale, le Gravenfjord. Les coteaux sont noirs de sapins, quelques bouleaux seulement scintillent dans leur tremblottement argenté, tableau doux et calme contrastant avec les cris, le tapage, les fébriles allées et venues qui signalent notre arrivée au fond de la baie, à Eide, où notre grand bateau déverse tous ses passagers dans deux mignons hôtels. Sans l'obligeant M. R...., qui avait retenu des chambres et me fit passer comme voyageant avec lui, je n'aurais pas su où reposer ma tête.

La soirée ne fut pas gaie, elle fut désopilante. Les R.... retrouvèrent un ancien compagnon de route, un Parisien ayant un talent d'imitation remarquable. Comme il parlait bien l'anglais, il eut le toupet de se faire passer pour Écossais, et, devant d'authentiques anglo-saxons, se mit à parler le français avec un accent britannique exquis et en mêlant à ses phrases des mots anglais qu'il feignait d'ignorer en français. C'était très drôle.

4 Août.

J'accompagne les R..... jusqu'à mi-chemin de Vossevangen. La route est sans intérêt, le Gravensvand ne justifie pas sa réputation.

(1) Lettre contenant de l'argent.

La grande maison blanche que l'on voit non loin de l'église de Graven est Store-Graven, où naquit en 1849 Hans Dahl, le meilleur peintre de genre de la Norvège contemporaine. Élève de Gude à Carlsruhe, Dahl étudia ensuite à Dusseldorf, le rendez-vous classique des peintres norvégiens. C'est dans la vie du pêcheur et du paysan, au fond des bois, au bord des fjords que Dahl va chercher les motifs de ces chefs-d'œuvre dans lesquels il sait allier, et cela avec un art infini, une recherche gracieuse du beau à un naturel aussi plein de vérité qu'exempt de réalisme. L'artiste habite actuellement Dusseldorf. Tous les ans il fait un long séjour en Norvège, à la source même de ses poétiques inspirations.

Arrivé à l'extrémité du Gravensvand, j'étais devant un spectacle semblable à celui du Stalheimskleven. La vallée est coupée par un plateau à pic, duquel le Skerve se précipite en deux cascades d'égale hauteur. Les eaux, les sapins, le pont rustique qui traverse le torrent au milieu de la chute, la longue serpentine de la route forment un bel ensemble. A un signal donné par M. R...., les cinq kariols partent en file indienne... Adieu...

Eide sur le Gravenfjord est séparé d'Ulvik sur l'Osefjord par un promontoire abrupt, qu'un poney peut escalader à la rigueur. Je voulais congédier mon équipage, lorsque je me dis que je voyageais en somme pour mon agrément et que j'aurais tort de traverser péniblement un col à pied quand je pouvais le faire à cheval. La minuscule bête gravit avec un courage admirable le sentier ardu par moments. Mais songeant que pas plus que les Lapons, les chevaux norvégiens n'ont idée d'une existence meilleure, je n'eus pas trop de remords. Sur la croupe du promontoire, au sortir d'une forêt de pins, coup d'œil digne d'une mention..... Ulvik, quelques maisons blanches au fond d'une crique, plus loin les flancs chauves du gigantesque Oxen et au nord le Vas-Fjæren, un sommet étalé en forme de diadème, sur lequel brillent des stries de neige..... vraies rivières de diamants.

Ulvik est une villégiature fréquentée surtout par l'âge mûr. Sous la véranda de « Daniel Vesterimshotel » je trouve un nombre respectable de matrones norvégiennes faisant de la tapisserie en médisant du prochain. Cette société n'était pas la mienne; je déclarai, au grand étonnement de la patronne, que malgré l'heure avancée, je partirais le soir même pour Vik, à 18 kilomètres d'Ulvik.

L'extrémité orientale du Hardanger prend le nom de Eidfjord. J'y trouve, non plus les paysages pimpants de Nordheimsund mais les falaises chauves du « Sogne ». Dire que ma barque glissait sur les eaux du fjord d'Ulvik, c'est banal, mais rien n'est plus vrai; dans l'Eidfjord, j'eus un peu de houle, mais une houle longue et régulière, dernier écho des grandes lames qui agitent l'Atlantique à 150 kilomètres d'ici. N'est-ce pas un curieux pays cette Norvège, où, grâce aux profondes échancrures des fjords, on peut arriver, sans fatigue, en steamer ou en barque, jusqu'au cœur même de la montagne. Ne serait-ce pas charmant de pouvoir aller en bateau du Lido à Méran, ou de Gênes au pied du Mont Blanc?

Devant moi se dresse une paroi, aux flancs de laquelle pendent des blocs de rochers prêts à se détacher; l'endroit s'appelle « Banknaes »; il y a quelques années, un quartier de montagne haut de 100 mètres et large d'autant, s'est abîmé dans les eaux, dont la profondeur est ici de plusieurs milliers de pieds. Ces masses liquides sont d'un noir d'encre; les fjelds qui les entourent montent tout droit du sein des vagues en plateaux carrés. Au sud j'aperçois les sommets de l'Erdalsnut qui s'élève lourdement au-dessus de la Hardanger-Vidda; au nord-est brille dans les rougeurs du soir, le Hardanger-Jœkul; à l'est le chauve Vindaxle domine des parois rocheuses, sans arbres et sans vie. Au milieu de cette splendide désolation s'abritent, au fond d'une anse, les quelques maisons de Vik-i-Oifjord avec une auberge renommée, celle des frères Næsheim.

J'y trouve quelques Anglais pêcheurs de truites, et trois Français, dont l'un m'avait déjà frappé au Skervefos par la longueur démesurée de son nez; l'un de ses compagnons, l' « oncle », est le guide de la troupe, et le troisième « Tartarin » semble chargé d'entretenir les esprits dans un état satisfaisant de gaîté.

5 Août.

A une demi-journée de marche de Vik, un torrent, « la Bjœreia » forme le Vœringsfos, une chute de 144 mètres de haut. Les trois Français ont le projet de s'y rendre et me permettent de me joindre à eux.

Comparée à l'escapade du Vettifos (1), l'excursion du Vœring fut sans difficultés. Nous traversons un lac de 4 kilomètres, l' « Oifjordsvan, » entouré de parois brunes, hautes de 5 à 600 mètres, lisses comme certaines parois de glaciers et qui, après la pluie de la nuit, brillent comme des plaques de vif argent; instinctivement je cherche une aspérité, une fissure qui en rendrait l'escalade possible et n'en trouve point. Au hameau de Saebœ « Tartarin » et « Cadet » montent à cheval et non sans difficultés; l'étrier cède plusieurs fois sous le poids de « Tartarin » et la selle va se nicher sous le corps du poney; il gourmande en Parisien le pauvre conducteur, finit par mener le cheval près d'un rocher, escalade celui-ci, puis se laisse glisser sur le dos de sa monture; avec son petit manteau mastic, ses souliers vernis, sa badine et ses propos boulevardiers, « Tartarin » a l'air de tout, excepté d'aller au Vœringsfos. Derrière les deux « sensuels », l' « oncle » et moi marchons à pied. Le sentier remonte le Maabœdal, gorge remplie de rochers et d'éboulis d'avalanches, au milieu desquels gronde la Bjœreia. Après deux heures de marche nous faisons halte devant les huttes de Maabœ; l'excellente « œl » norvégienne a pénétré

(1) Voyez plus haut, p. 201.

partout et est devenue, autant que le fracas des cascades, le compagnon fidèle du voyageur.

Jusqu'il y a quelques années, la gorge, à partir de Maabœ, était complètement impraticable [1] ; le « Norsk Turist Forening » vient d'y tracer un sentier qui a grand' peine à se faufiler dans cet entassement de rochers formidables ; les parois du défilé semblent taillées au ciseau, les ruisselets qui en descendent sont collés au roc ; la Bjœreia forme un lac vert clair, puis elle disparaît sous les éboulis. Un nuage bleuâtre, au-dessous duquel gronde un tonnerre étouffé, indique que nous approchons de la chute ; la vallée se termine en un amphithéâtre grandiose ; une masse blanche, énorme, se détache sur les rochers bruns, c'est le Vœringsfos !

Le cadre est ici peut-être plus beau que le tableau ; les eaux tombent comme une masse, « comme un plomb », sans se diviser, sans former les merveilleux dessins aériens du Skjaeggedalsfos ou du Rjukan ; comme au Vettifos le remous d'air est tellement fort que, quoique éloigné de 20 mètres, on ne peut soutenir la vue de la chute pendant plus de quelques secondes.

Le retour à Vik se fit sans incident.

6 Août.

Nous venions à peine de nous lever quand apparut le bateau de Odde ; nous dégringolâmes les escaliers quatre à quatre ; la toilette se termina sur l'embarcadère sous les regards narquois de deux belles Norvégiennes qui semblaient prendre plaisir à notre drôlatique embarras.

Le ciel est sans nuage, d'un bleu napolitain, les montagnes

(1) Est-il besoin de dire que ce n'est pas par ce chemin que le « Vœringsfos » a été découvert. Le professeur Hansteen explorait en 1821 la Hardanger Vidda quand il remarqua dans l'axe du cours de la Bjoreia une colonne de vapeurs ; il s'avançait pour en reconnaître la cause quand il se trouva subitement au bord d'un gouffre de 150 mètres dans lequel la rivière s'abîmait.

violettes et pourpres, la mer émeraude. On a peine à croire en parcourant sur un confortable bateau ce fjord si plein de lumière, de soleil et de vie, que tout près de nous, derrière ces falaises dont nous contournons le pied, commence l'espace le plus morne, le plus désolé de toute la Norvège. Plus solitaire que le désert, plus affreuse que la steppe, la « Hardanger Vidda » s'étend sur des centaines de kilomètres entre le Hardangerfjord, le Hallingdal, le Numedal et le Thelemark. Des tourbes, des mousses, des genévriers, des lichens en forment la seule végétation; quelques éminences rocheuses interrompent à peine l'uniformité de la plaine; de leur sommet, l'œil découvre nombre de lacs, si l'on peut ainsi nommer des fondrières sans cadre, sans forme définie, remplies d'une eau grasse qui chemine paresseusement à travers des prairies marécageuses; la terre est une argile gluante, semée de blocs de pierre; les lacs recèlent quelques poissons, le renne sauvage y poursuit les lemmings, des aigles roux planent dans le ciel terne, en quête d'une proie; sauf quelques chasseurs, l'homme en est absent et n'y habite jamais. . . . .
. . . .

Le bateau met cap au sud et entre dans le Sœrfjord. Le long de la rive s'étend une bande de champs cultivés, de vergers et de jardins, au-dessus reparaissent les âpres hauteurs du fjeld, et tout en haut débordent, comme les franges de quelque manteau d'argent étalé sur le faîte, les bavures bleuâtres de l'étincelant Folgenfond. Lofthus, Naae, sont des bijoux de verdure que l'on dirait créés pour le seul plaisir des yeux; dans les conditions de lumière où il m'a été donné de le voir, le Sœrfjord a été l'ensemble le plus gracieux dont j'ai souvenance en Norvège.

C'est dans le Hallingdal, le Saetersdal et dans les gaards qui longent le Sœrfjord que se sont conservées le plus de réminiscences du « bon vieux temps ». On y trouve encore des « rœgstue[1] »,

(1) Anciennes salles de réunion éclairées par le haut.

des bijoux de famille, des tapis brodés à la main, des couronnes de fiancés, d'antiques violons à six cordes, nulle part enfin en Norvège les mariages ne sont célébrés avec autant de pompe. On réserve généralement ces fêtes pour le solstice d'été. Les invités se comptent par centaines; ils sont arrivés la veille du grand jour et devant la porte du gaard ont été reçus par le « Kjœgemester », maître des cérémonies, par la musique — un violon, une clarinette et un tambour — et par les « Kœkkekoner », les femmes chargées de la cuisine. Si les invités ont l'obligation d'avoir la bourse bien garnie, il est d'usage que leurs épouses apportent du beurre, du fromage et du lait. La toilette de la mariée se fait en toute solennité; les filles d'honneur sont chargées de ce soin, la fiancée même ne fait rien : immobile, ses longs cheveux d'or déployés, insensible comme un Bouddha, raide comme une idole, elle se laisse revêtir de la tête aux pieds de volumineux bijoux en argent. . . . L'imposition solennelle de la couronne par le père de la future, termine cette cérémonie qui est suivie d'un premier festin, ensuite on se rend à l'église, à pied, plus souvent à cheval ou en barque. — Tideman a représenté un cortège nuptial à cheval : chacun a pris sa chacune en croupe. — Après la bénédiction religieuse a lieu le grand repas; on peut dire grand, car j'ai entendu citer des chiffres prodigieux; poissons, viandes et fromages se comptent par quintaux plus que par livres, l'aquavit par barils, la bière par foudres. Le Kjœgemester est à la fois l'échanson et le bouffon de la réunion; pour remplir consciencieusement ses fonctions, l'orchestre doit faire un vacarme assourdissant. Après le repas, vient la danse, et c'est à celui qui dans le « Halling » fera les sauts les plus écervelés; les nouveaux époux ouvrent le bal, et celui qui veut danser avec la mariée doit payer cet honneur d'un « krone ». Avant le départ des invités, le Kjœgemester fait la quête, et les sommes recueillies servent aux frais de la mise en ménage. Les fêtes durent du dimanche matin au mardi soir, alors la mariée offre à chaque invité un dernier verre, et c'est fini . . . .

A onze heures du matin nous arrivons au fond du Sœrfjord, à Odde. Je ne fais qu'y toucher barre, car, grâce à un heureux hasard de correspondance je vais contourner toute la partie sud-ouest de la presqu'île scandinave, visiterai Stavanger et reviendrai à Odde par le Bukkenfjord et le chemin nouvellement ouvert qui mène du Suledalsvand au pied du Haukelifjeld.

Je traverse une seconde fois le beau Sœrfjord dans toute sa longueur. A Eide, notre bateau débarque une bande d'Anglaises légèrement excentriques; à les voir coiffées de chapeaux d'homme, habillées de vareuses de matelot, chaussées comme des alpinistes, faisant claquer un fouet et réclamant des « chevaux frais » on n'aurait guère dit les représentants du sexe faible. Avec cela des airs comme si elles avaient tout l'or du Pérou dans leurs poches et le sang royal des Stuart dans leurs veines.

Le temps radieux jusque-là s'assombrissait, et avec lui ma bonne humeur quand retentit le nom d'Ostensœ! Je revois le guilleret chaperon rouge. Nous embarquons une nichée de ces tourterelles; les Anglais du bord sont fort gais, eux-mêmes se trouvent « awfully demonstrative », vis-à-vis des Norvégiennes. A Baake nous débarquons les derniers vestiges de cette folâtre jeunesse, puis la nuit vient, sombre et noire; le vent souffle dru, la pleine mer nous réservera peut-être des surprises. Comme je devais changer de bateau vers une heure du matin, je passai la soirée sur le pont; le fouillis, je dirais le grouillement du gaillard d'avant, où l'on ne distingue pas les hommes des bêtes, et les bêtes des choses, est aussi curieux que pittoresque.

Jusqu'à Stavanger notre bateau va passer entre des centaines d'îles, entre des milliers de rochers à fleur d'eau; la science des pilotes du Nordland m'avait déjà émerveillé, et pourtant c'est en pleine lumière que je les avais vus à l'œuvre; maintenant la nuit est noire, sans étoiles, et la couleur des récifs se confond avec celle de la mer. Cette mémoire des pilotes tient parfois du prodige!

7 Août.

Deux voyageurs, un Norvégien et votre serviteur, se font transborder vers une heure du matin du « Hardanger » dans le « Folgenfond ». Mon compagnon, petit homme grassouillet, est propriétaire à Haugesund de docks dans lesquels il loge annuellement plus de cent mille barils de harengs qu'il réexpédie en Russie. « Haugesund », me dit-il, « ou plus exactement Ut-Sire, îlot au sud-ouest de Haugesund, est un des grands centres de la pêche du hareng en Norvège. » Ce poisson ne revient pas, paraît-il, comme la morue, annuellement frayer aux mêmes endroits. Au milieu de ce siècle on le trouvait en nombres considérables près de Flekkefjord(1); puis près de Haugesund, plus tard dans le Selbefjord(2), enfin près de Bremanger(3); en somme, on observe un déplacement du sud vers le nord entre le cap Lindesnaes et Bergen, Haugesund a cependant toujours été favorisé.

On distingue le petit hareng d'été et le grand hareng d'hiver. La pêche du premier se fait en août et en septembre; celle du second — la principale — de la fin de janvier jusqu'en mars. Cette pêche est plus pénible encore que celle de la morue. Obligés de rester plusieurs jours en mer, les équipages de quatre ou cinq barques se réunissent pour fréter un bateau ponté qui sert de cantine et de dortoir. Les filets sont faits en fils de soie teints en noir de fumée; les mailles, qui ont douze à vingt millimètres de large, sont assez grandes pour que le hareng puisse y engager la tête, mais trop étroites pour que ses nageoires puissent les franchir. Aussitôt que le poisson est entré dans une maille, ses opercules se trouvent accrochées, et, ne pouvant ni avancer ni reculer, il est

(1) Non loin d'Ekersund.
(2) A l'entrée du Hardangerfjord.
(3) A l'entrée du Nordfjord.

pris; quand le filet a été placé au milieu d'un banc de façon à en couper la marche, il ne faut que peu d'instants pour que toutes les maillès soient remplies.

Les baleines jouent parfois un rôle important dans cette capture. Poursuivis par une troupe de cétacés qui paraissent apprécier leur chair autant que les compatriotes de Beuklet, il arrive que les harengs se réfugient dans quelque crique de la côte; si les pêcheurs surviennent alors au bon moment pour barrer l'entrée de la baie, la pêche peut devenir miraculeuse. On laisse dans ce cas les filets plusieurs jours, afin de donner au poisson le temps de digérer les crevettes et annélides dont il s'est repu. Parfois aussi une baleine se trouve cernée en même temps qu'une colonne de harengs, les pêcheurs risquent alors de voir non seulement ceux-ci leur échapper, mais encore le cétacé rompre et entraîner les filets.

Aussitôt pris, on coupe la tête au hareng, puis il est empilé entre deux couches d'un sel qui vient exclusivement de Lisbonne et encaqué par 500 pièces dans des tonnelets de sapin ou de hêtre. Les Russes surtout aiment le goût résineux que donne l'emballage dans le sapin. On évalue à 18000 le nombre actuel de pêcheurs de harengs en Norvège; ils capturent dans une bonne année trois cents millions de poissons, représentant sur la grève une valeur de cinq millions de francs. Il est un fait curieux, c'est que harengs et morues ne fréquentent pas successivement les mêmes parages dans la même année. Mauvais présage donc pour les pêcheurs du Nordland quand les harengs apparaissent en rangs serrés sur leurs côtes; il n'y aura pas de morues au printemps prochain!

Ce sont des animaux bien mystérieux que ces vulgaires harengs, et les savants ont déjà noirci mainte page pour expliquer leurs pérégrinations annuelles. On croit qu'ils viennent des mers du Groenland, où ils doivent se rassembler par milliards. Alignés en bandes parallèles ayant des kilomètres de longueur, ils s'avancent

à la suite d'un ou plusieurs chefs, — rois en vertu de leur taille[1] — vers l'Islande. Là ils se séparent en trois colonnes : celle de droite se dirige vers Terre-Neuve ; celle de gauche vers les côtes de la Norvège ; celle du centre vers la pointe du Jutland, d'où une partie entre dans la Baltique, tandis qu'une autre longe les côtes allemandes, hollandaises et françaises ; une colonne détachée de l'aile centrale descend le long des îles Shettland et suit les côtes d'Écosse et d'Angleterre. Les différentes troupes éparses dans la mer du Nord se réunissent dans la Manche, pour disparaître sans que l'on ait pu découvrir ce qu'elles deviennent, car le hareng n'a jamais été pêché, ni sur les côtes d'Espagne ou de Portugal, ni dans la Méditerranée, ni en Afrique ; on sait seulement que vers le mois de juillet les survivants de cette innombrable armée sont revenus dans les eaux du Groenland. . . . .
. . . .

A sept heures du matin nous nous promenions dans les rues de Haugesund ; les hangars à marchandises, les entrepôts de harengs, de sel et de bois, jouent ici le premier rôle. Selon la tradition, c'est non loin de Haugesund qu'est enterré le roi Harald aux Beaux Cheveux. Mais comme dit le Kalevala[2], le peuplier croissait sur ses épaules, le bouleau sur ses tempes, l'aulne sur ses joues, le saule sur sa barbe, le sapin sur son front, le pin sauvage entre ses dents[3]. En 1872 le peuple norvégien voulut faire revivre ce glorieux passé, en érigeant sur le Haraldshaug, un obélisque entouré, à l'instar des alignements celtiques de Carnac, d'un nombre de pierres égal à celui des tribus norvégiennes ; l'inscription rappelle que non loin de là, à Harfsfjord, le roi chevelu a remporté en 872 une victoire qui mit toute la Norvège sous son sceptre..... ? Je me demande de quelle nature a pu être cette domination dans un pays

(1) J'ai vu au musée de Tromsœ un de ces « rois de hareng » ; sa taille était triple environ de celle d'un hareng ordinaire.
(2) L'épopée nationale de la Finlande.
(3) C'est-à-dire des herbes et des arbres avaient poussé sur sa tombe.

où mille ans après, les communications, et partant les moyens de rendre une domination effective, sont encore si difficiles ! —

A neuf heures nous passons en vue de Ut-Sire, et débarquons à Stavanger deux heures plus tard.

Stavanger « la fière », la quatrième ville de la Norvège comme population, est la plus ancienne cité de ce pays ; les incendies l'ont détruite à maintes reprises et son aspect actuel est absolument moderne. Elle ne présente pas d'intérêt particulier pour le touriste, et, si j'y suis venu, ce n'est que pour compléter l'idée d'ensemble que je voulais avoir de tout le pays. Le dôme cependant est digne d'attention[1]. Il fut bâti au XIe siècle par un évêque anglais ; la première construction était romane, plus tard on y substitua le gothique. Certains détails que l'on ne remarquerait pas ailleurs frappent dans ce pays où le voyageur a si rarement occasion de voir quelque production architecturale remarquable ; deux portails donnent accès à l'intérieur divisé en trois nefs ; celle du milieu se prolonge directement jusque dans le chœur, sans intermédiaire de transept ; le maître-autel est éclairé par une fenêtre à triple meneau ornée d'une belle verrière. Non loin du dôme s'élève le Kongsgaard, l'ancien palais de l'évêque[2]. Sur les rives du petit lac de Bred se dresse une tour isolée servant à la fois d'observatoire météorologique et de beffroi ; la vue s'y étend libre et splendide sur le Bukkenfjord et ses îlots, jusqu'aux montagnes de Saetersdal qui ferment l'horizon mamelonné de l'est.

En revenant à bord je vois s'avancer avec cette lenteur majestueuse des grands steamers qui entrent dans le port, un navire anglais, le *Domino,* dont j'avais entendu parler un peu pourtant en Norvège, parce qu'il avait fait cette année avec l'*Eldorado,* le service entre Hull et Bergen, ligne qui amène en Norvège neuf

(1) Le dôme de Stavanger est, avec celui de Throndhjem, le seul monument en pierre de la Norvège.

(2) L'évêque réside actuellement à Kristianssand.

dixièmes des touristes anglais. Actuellement le *Domino* revient du Cap Nord avec une centaine de « Cook » et devant cette masse colossale j'eus peine à comprendre ce que j'avais entendu redire vingt fois, que les lames de la mer du Nord avaient fait rouler ce navire comme une coquille de noix pendant toute la seconde moitié du mois précédent et que la traversée du 26 juillet avait été pour les passagers aussi mémorable que néfaste.

Le bateau local des Bukkenfjord est sous pression; l'affluence est prodigieuse, un vrai exode. Comme le petit bourgeois parisien part le samedi soir pour Saint-Cloud ou Fontainebleau, le Berlinois pour son Tegernsee, les habitants de Stavanger, plus fortunés, passent le dimanche dans les îlots charmants de leur fjord. Nous croisons un yacht battant pavillon français; il revient de Spitzbergen et rentre au Havre; c'est le seul navire français que j'aie rencontré pendant tout mon voyage.

Plus encore que le Nordfjord ou le Hardanger, le Bukkenfjord serait, à mon sens, le séjour idéal de celui qui, ayant quelques centaines de mille livres de rente et des goûts marins, voudrait vivre d'une vie vigoureuse de science et de liberté. Un steamyacht pour la haute mer, un cutter pour la navigation intérieure; sur l'îlot préféré il se taillerait un petit royaume, dont il serait maître souverain, car je ne crois pas que le roi Oscar II, de résidence à Stockholm le gênerait beaucoup; il n'aurait ni voisin qui le surveille, ni rival qui le gêne, et peut-être pourrait-il croire pendant quelques instants que le vrai bonheur peut exister en ce bas monde...

Les différentes stations de notre parcours, Regelstad, Naerstrand et Jælsœ, ne présentèrent, outre la succession de jolis paysages maritimes, d'autre intérêt que celui de délester notre batelet surchargé d'une manière inquiétante. Tous les passagers étaient Norvégiens, sauf un Anglais, une Anglaise et moi. Le premier m'aborda en me disant : « Vous allez probablement à Sand et à Rœldal, j'habite ce pays et pourrai vous donner des renseignements... » On comprendra mon étonnement... Nous liâmes une conversation

qu'une pluie battante vint rendre plus intime; quelques instants avant d'arriver à Sand, l'Anglais me dit : « Ma villa n'est pas loin d'ici, voulez-vous me faire le plaisir d'y accepter l'hospitalité, vous vous reposerez demain et continuerez lundi votre route. » Je comprenais de moins en moins...; après quelque hésitation, j'accepte.

Deux derby-cars attendaient à Sand; on charge les victuailles achetées à Stavanger; j'apprends que M. et Mme H..., tous deux Écossais, avaient fait construire à quelque distance de Sand, une villa sur le Suledalselv, où annuellement pendant quatre mois ils viennent pêcher le saumon.

La pluie a cessé, l'air est pur. Les lignes calmes et douces des collines baignées d'une lumière violacée, la rivière d'une largeur moyenne traçant ses méandres dans la vallée, me rappellent les Lowlands d'Écosse, la Tweed aux environs d'Abbotsford. Ajoutez que nous parlons l'anglais, que mon hôte est Écossais, et l'illusion sera complète. Après une heure de voiture, H... me montre, sur un mamelon dominant la rivière, une rustique mais coquette maison norvégienne : « C'est H... shus, » me dit-il. Nous prenons par un « private way » finement sablé. Un gentleman que je n'eus pas de peine à reconnaître pour l'hôte dont M. H... m'avait annoncé le séjour chez lui, vint à la rencontre des voitures; un type d'Écossais celui-là, grand, large d'épaules, à la figure ronde encadrée d'une barbe rousse, portant une casquette à oreillères, un complet rosé en « homespuntweed » et des « knicker-bokers » montrant de plantureux mollets que recouvraient ces fameux « leggings » chers aux pêcheurs et aux touristes.

B... est au désespoir; une rod[1] cassée après une heure de combat avec un saumon d'au moins huit livres, qu'il voulait offrir à Mme H... à son retour! Le fait est que c'est navrant!!

Nous entrons dans un grand salon rustiquement meublé avec ce confort que les Anglais savent donner à tout ce qui doit servir à

(1) Ligne de pêche.

leur usage personnel : meubles bas, profonds et larges, divans, tapis aux endroits voulus, bibelots, nombreux portraits des absents, et au milieu, la bavarde « fireside »[1]. Retrouver ce confort du home au milieu de la grandiose, mais farouche nature norvégienne, n'était-ce pas charmant ! Une porte s'ouvre, et une jeune femme, mignonne, exquise, fascinante, un peu pâle dans une robe toute blanche aux froufrous délicieux, s'avance en souriant. On me présente à Mme B... Sait-il au moins apprécier le joyau qu'il possède, ce gros bonhomme de B...

J'exposai à H... mon embarras de paraître à table dans un costume de touriste : « Qu'à cela ne tienne » dit-il, « je serai habillé comme vous » !

Un domestique, ne faisant aucun bruit en marchant, n'émettant aucun son en parlant, vint annoncer le dîner. Il fut plus anglais que norvégien. Puis on revint au coin de la fireside pour boire qui du scotch, qui du irish whisky ; les Messieurs s'installèrent dans les vastes fauteuils, croisèrent les jambes, allumèrent des pipes et, ma foi,... j'en fis autant !

8 Août.

H... 'shus est très grand, les chambres spacieuses et aérées comme il convient à un séjour de campagne, la décoration rustique et strictement appropriée à la destination de chaque chambre depuis le « rodroom[2] » de H... jusqu'au « studio[3] » de Madame. La cuisine et l'office sont installés dans un bâtiment séparé, relié par une galerie au corps principal. Six domestiques sont nécessaires pour suffire au service de M. et de Mme H. !

C'est aujourd'hui dimanche : « Now we will have prayers[4] » me dit H... Celles-ci terminées, on me fit les honneurs de la

(1) Cheminée à feu ouvert.
(2) La chambre des engins de pêche.
(3) Atelier de peinture.
(4) Nous allons dire des prières.

rivière. H... a loué le Logen ou Suledalselv sur quinze kilomètres pour un terme de quarante ans. Toute la côte de la Norvège, me dit-il, depuis Throndhjem jusqu'à Stavanger est ainsi entre les mains de pêcheurs anglais, et il lui a fallu longtemps chercher, avant de trouver une rivière à saumon disponible; fermier à long bail H... ménage son poisson et améliore sa rivière. Nous cherchons, mais en vain, à voir quelque saumon franchissant une des cataractes; les poissons comme leurs ennemis les pêcheurs, semblent chômer le dimanche, car inutile de dire qu'aujourd'hui, en bon puritain, H... ne touchera pas une ligne. A côté de la chose excellente, la sanctification du dimanche par la prière, viendra se joindre l'exagération, l'ennui officiel et obligatoire!

Après le lunch, promenade; elle fut ennuyeuse comme tout ce que l'on fait pour « tuer le temps ». Au dîner Mme B... dit une phrase qui m'a étonné dans une bouche britannique, même canadienne : « Prenez, dit-elle, une Anglaise et une Française également belles de corps et de figure, faites-leur faire la même robe par le même tailleur et vous reconnaîtrez toujours la Française au bon goût avec lequel elle portera cette robe » !

Comparez les toilettes de « Hydepark Parade » à Londres avec celle de « l'Avenue des Acacias » à Paris !

9 Août.

J'avais une envie bien légitime d'assister à une pêche au saumon en Norvège. L'occasion était à nulle autre pareille; mais malgré mes insinuations répétées, combien je regrettais d'avoir passé un dimanche à H... hus et non un jour de semaine, mon hôte fit la sourde oreille et me laissa partir le lundi matin sans dire mot. C'est peut-être un mauvais sentiment vis à-vis d'un homme qui m'a offert table et gîte, mais je n'ai pu me défendre de penser depuis, que le motif de cette hospitalité aussi inopinée qu'écossaise avait en somme été du franc et pur égoïsme : amener dans

sa maison un exotique, qui interromperait, peut-être, la monotonie obligatoire du dimanche ? . . . .

Je pars à huit heures du matin pour le Suledalsvand. Ce lac long de trente kilomètres et large de deux est remarquable par la limpidité extraordinaire de ses eaux; les personnes sujettes au vertige feront bien de ne pas s'y aventurer en barque. On voit pierres et poissons au-dessous d'une couche d'eau de 100 pieds, et, à 20 mètres du rivage on ne reconnaît plus la ligne de la rive, on ne distingue plus l'endroit où finit la réalité et où commence l'image; à un endroit appelé Suledalsporten, les rives se resserrent en un passage haut de 400 mètres et large de 30. La route que je parcours en ce moment n'est encore que peu fréquentée, et seulement par des touristes norvégiens. A Naes, à l'extrémité du lac, un jeune couple vient d'ériger un hôtel dans lequel la prévenance et l'affabilité des hôtes m'ont fait oublier les imperfections inhérentes à tout début; je leur ai promis de recommander le Niels Lones Hotel, Naes, Suledal, Stavanger-Amt; c'est fait.

Je vais gagner Rœldal en passant par le Bratlandsdal. Point n'est besoin d'être prophète pour prédire qu'un jour ce chemin sera parcouru autant que le sont actuellement les vallées les plus célèbres de la Norvège centrale. Les deux premiers kilomètres sont des merveilles de construction routière; le chemin prend par une gorge large de 8 à 10 mètres : pour établir la chaussée on a dû entailler dans la montagne, accrocher des ponts on ne sait comment aux saillies du roc, établir des voûtes en encorbellement, percer des tunnels à ouvertures latérales; des cascades viennent par moment jeter un voile liquide devant ces baies qui rappellent celles de l'Axenstrasse, et le fracas des chutes, en se répercutant dans la gorge, vient doubler la farouche beauté des masses d'eau et de rochers au milieu desquels on avance.

Les Norvégiens sont des gens excellents, pour lesquels je professe la plus haute estime, mais ils n'aiment pas les déplacements rapides; ce qu'ils n'auront pas vu aujourd'hui, ils le verront

demain. L'étranger qui est forcé de voyager de concert avec eux (ai-je besoin d'insister sur les exceptions que j'ai trouvées à cette règle) trépignera maintes fois d'impatience devant cette placidité, à la longue agaçante. On m'avait, dans la première stolkjaerre, assigné une place à côté d'un paisible bourgeois; les deux voitures qui suivaient la nôtre étaient restées en arrière, cela va de soi; à l'endroit où la route cesse sur les rives d'un lac, le passeur nous força d'attendre les retardataires; une heure est ainsi perdue; au bord du Rœldalsvand, les Norvégiens veulent se reposer de nouveau avant de s'embarquer; de guerre lasse, je frête une barque pour parcourir les 10 kilomètres qui me séparent de Rœldal. Le vent souffle avec violence, de gros nuages roulent précipitamment dans un ciel cuivré, un orage épouvantable nous surprend au milieu du lac; j'ai hâte d'aborder n'importe où, espérant trouver un véhicule dans la première ferme qui se présentera.

Le batelier me dépose au gaard de Hœrre. Il devait y avoir une fête dans le voisinage, tout le monde était ivre. Après deux heures d'attente, je vois un des hommes arriver en titubant avec un cheval qu'à première vue on devinait ombrageux; je déclare que si c'est là le cocher qui doit me conduire, je préfère me rompre le cou d'une autre façon; le huswaert[1] intervient et déclare que lui-même accompagnera l'étranger.

Par bonheur pour moi, la route doit franchir, non loin de Hœrre, un col situé à 800 mètres au-dessus du lac de Rœldal, et elle se développe sur plusieurs kilomètres avant d'atteindre la passe. Pour ménager son cheval, le paysan voulut marcher à pied; l'air vif de la soirée, (nous étions à 1 000 mètres d'altitude) la fatigue de la montée le dégrisèrent. Il était neuf heures et demie, la nuit était venue, quand nous arrivâmes à l'entrée de la « Gorsvingane », gorge étroite dans laquelle descendait notre route en côtoyant des précipices, des lagons et des torrents. Elle n'était pas rassurante

(1) Propriétaire.

cette course en pleine nuit, sans autre lumière que celle d'une lune à son dernier quartier; mon conducteur avait heureusement repris tous ses esprits et voulut conduire lui-même; bien m'en prit, car plus d'une fois je n'aurais pas vu l'extrémité du lacet de la route et nous serions aller rouler je ne sais où !

La descente vers le lac de Gjende dans Jotunheim avait certes été dangereuse (1), mais il ne dépendait que de moi seul d'éviter une chute; ici j'étais à la merci d'un cheval difficile et d'un ivrogne à peine dégrisé. Le bruit des cascades, d'ordinaire si joyeux, ne m'apparaissait plus que comme le chant sinistre de quelque norne scandinave, et je me rappellerai toujours avec un plaisir mêlé de terreur ce sentiment de l'inconnu qui m'entourait et sur lequel je devais m'avancer sans le voir !

A dix heures du soir nous arrivons à Seljestad, pauvre et sale station. A la lueur d'une chandelle je mange un morceau de pain sec !

10 Août.

En quittant Seljestad, je m'aperçois que, pour la première fois j'ai un « gut » bavard, mais bavard au delà de toute expression; de plus, il terminait tous les mots en « a » ce qui faisait ressembler son langage à celui d'un perroquet. Écoutez sa première réponse : Ya da, De skal faa hesta og skydsa ti Odda (2).

La route est intéressante. Un premier « fos », celui du « Hesteklev » attire peu mon attention, car je suis dans l'attente de la belle trinité de chutes au delà du « Seljestadjuvet » (3). La voici : à gauche, une reine par la grâce indicible de ses eaux « l'Espelandsfos » et vis-à-vis les chutes jumelles, le « Skarsfos » et le « Lotefos ». Ces deux dernières pressées et comme effarées roulent

(1) Voyez plus haut, page 190.
(2) Oui, vous aurez un cheval et une kariol jusqu'à Odde.
(3) Gorge de Seljestad.

leurs eaux avec bruit, elles grondent et s'irritent des obstacles qui entravent leur cours; l'Espelandsfos au contraire, épanche avec nonchalance, laisse glisser lentement sur les rochers arrondis sa masse opulente. Tout cela est si beau, on est tellement ébloui de ces masses d'eau qui tombent de tous côtés, tellement ahuri de ce fracas dont résonnent les échos de la vallée, que l'on ne sait quoi admirer d'abord; il n'y a malheureusement pas un seul endroit d'où l'on ait une vue d'ensemble sur ce merveilleux trio.

Mon cocher ne cesse de bavarder; comme ceci est absolument contre la nature du Norvégien, il semble que, une fois mise en activité, cette faculté absorbe toutes les autres. Le bavard s'obstinait à vouloir conduire lui-même; pendant que la route traversait un éboulis, le cheval fait un écart, le véhicule bute contre un rocher, oscille, et mon bonhomme va rouler à 3 mètres de là; 10 centimètres de plus, il piquait une tête contre une pierre et c'en était fait de cette cervelle si féconde ce jour-là. Le poney s'effraie et prend le mors aux dents, je dus me laisser glisser derrière la stolkjaerre. Abandonné à lui-même, le cheval s'arrêta. Mon bavard en fut quitte pour une foulure au bras.

La route, taillée dans le roc, suit les sinuosités du Sandenvand. A l'ouest la vue s'ouvre sur les glaciers qui descendent du Folgenfond et dont l'un, le « Buarbrae » forme entre deux pics coniques, le « Jordalsnut » et l' « Eidesnut », un tableau grandiose, si même il est atteint et dépassé par cent autres en Norvège. A onze heures du matin j'étais revenu dans ce charmant coin de terre qui s'appelle Odde.

Je ne m'y arrête que pour chercher un guide, car je veux profiter du beau temps pour aller au « Skjaeggedalsfos ». C'était jouer gros jeu, car les guides demandent douze heures pour cette excursion; je devrai gagner deux heures sur les bons marcheurs, si je ne veux me trouver dans des sentiers impraticables à onze heures de la nuit.

Les six premiers kilomètres se font en barque sur le Sœrfjord. Nous débarquons à l'embouchure de la Tyssaa, dont nous allons remonter le cours. Le guide prend par un bois qui tapisse les flancs de la gorge; bientôt ce bois devient hallier, puis forêt; des blocs de granit et de porphyre élèvent leurs têtes décharnées au milieu d'une végétation touffue de sureaux, et de myrtilles. Je marche très lentement, me rappelant combien j'avais pu rester longtemps sur pied lors de la traversée du Jostedalsbræ; le guide se retournait souvent, me regardait de travers, ne pouvant comprendre cette lenteur de la part de celui qui voulait faire en neuf heures ce que d'autres font en douze. Le sentier, qui n'en est pas un, passe par-dessus des racines d'arbres, mises à nu par le passage, et rendues glissantes par les aiguilles des pins; nous devons prendre par des éboulis de pierres fuyant sous les pas, et des rochers plats au rez du sol. Ces plaques longues souvent de 100 mètres, très inclinées vers le torrent, étaient fort incommodes à traverser; on saute, on glisse, on grimpe plutôt qu'on ne marche; aux endroits les plus exposés on a essayé de créer un sentier en couchant sur le rocher des troncs d'arbres derrière lesquels on a versé de la terre..... mais les orages l'ont enlevée; dans les éboulis et les rochers on a établi des simulacres d'escaliers... mais les rampes en sont pourries et si vacillantes que l'on a garde de s'y appuyer, et qu'en cas de chute on les entraînerait plutôt que d'être arrêté par elles. Au milieu de toutes ces difficultés j'eus quelques moments de défaillance; la pensée du Jostedalsbræ vint me rendre courage, plus encore cette autre que j'en étais à ma dernière excursion pénible. Nous marchions l'un derrière l'autre ne proférant pas une parole. Après une dernière escalade au milieu d'un éboulis moins solide qu'un champ de neige, nous arrivons au point le plus élevé de notre route. Nous sommes montés de 530 mètres depuis le fjord. Un moment de repos, et une dégringolade en « tôboganning » nous fit arriver au fond de la vallée. Quelques huttes souffreteuses portent le nom de « Skaeggedal »... au pied de la Hardanger-Vidda,

enclavées entre des montagnes qui leur laissent rarement voir le soleil, reliées au reste du monde par le sentier que nous venons de parcourir.

Une barque vermoulue nous transporte en une heure et demie à l'extrémité du « Ringedalsvan », dans lequel se jette le Skaeggedalsfos. Le Ringedalsvan est un sombre lac de montagne, aux transparences bleues et brunes, froides et métalliques comme une plaque d'acier. Au dernier tournant un spectacle d'une incomparable grandeur se présente devant moi : à droite montent, montent sans fin de ces parois rocheuses comme j'ai eu occasion d'en citer, mais plus raides, plus inaccessibles encore ce me semble; moins hautes, mais plus effrayantes peut-être que celles du Lyngenfjord et l'Aardalsvand; des filets d'eau qui les polissent sans les entamer, glissent à leur surface; sur la gauche dans un recoin de la montagne deux chutes jumelles, les « Tyssestrenge », tombent perpendiculairement d'un glacier dans un abîme non encore exploré, et devant moi la reine des chutes d'eau de la Norvège : le Skaeggedalsfos.

De minute en minute le spectacle augmente de grandeur. Je ferme souvent les yeux pour me graver dans la mémoire tous les détails de ce merveilleux ensemble. Je mets pied à terre vers quatre heures et demie, et comme au Vettifos, renouvelle la lutte du pygmée contre le géant. Les eaux tombent d'une hauteur de 160 mètres en volutes aussi gracieuses de forme que gigantesques en volume; arrivées au bas, elles rebondissent jusqu'à mi-hauteur des rochers qui leur font face. Ce voile liquide qui m'entoure me fait apercevoir ces parois noires comme à travers un prisme. Je parvins à me blottir derrière un quartier de roche, ouvris les yeux tout grands, jetai un dernier regard vers ce ciel tout en eau et revins à la barque trempé comme un barbet.

C'en était assez d'émotions violentes; nous déployâmes nos provisions et fîmes une modeste dînette sur le lac. Le retour s'opéra par le même chemin. Quand, au-delà de Skjaeggedal, nous fûmes arrivés au point culminant de la fameuse forêt, ce fut une course

fiévreuse au milieu des rochers aigus, des cailloux fuyants et des racines glissantes. N'ayant plus à ménager mes forces, l'amour-propre vint jouer son petit rôle, mais quoi que je fisse, je ne parvenais à avancer aussi rapidement que mon guide; il n'avait plus le temps de regarder derrière lui d'un air narquois, mais il était toujours à dix pas devant moi, sautant comme un chamois. Après une heure de gymnastique je m'arrête pour détailler ce que j'appellerai le tableau le plus essentiellement norvégien dont j'ai souvenance : nous sommes assis à flanc de montagne sur un rocher glissant; autour de nous des bois de pins dans lesquels, il n'y a pas un mois, des touristes ont rencontré un ours brun; devant nous une montagne se terminant en paroi à pic, au pied de laquelle la Tyssaa roule des eaux blanches qui forment cascade tous les vingt pas; à notre droite un coin tout bleu du Sœrfjord; au-delà les nappes blanches du Folgenfond!

Revenu sur les bords du Sœrfjord je m'allonge dans la barque en songeant, non sans plaisir, aux événements de la journée; le guide ne paraît pas fatigué. Nous sommes rentrés à l'hôtel à neuf heures un quart.

Le « Hardanger Hotel » est aussi confortable que pittoresque. On a conservé à la construction la forme du gaard norvégien : une véranda à jour l'entoure de deux côtés; la salle à manger tapissée de bois naturel, est ornée de feuillage; des paysannes du Hardanger font le service et la huswaertinde[1] elle-même, une femme blonde aux yeux clairs, a eu le bon esprit de ne pas quitter son costume du Hardanger pour s'attifer d'une « confection; » le devant de sa jupe noire est caché par un tablier bigarré de hautes couleurs; de son corsage rouge plaqué de gros bijoux d'argent sort une chemisette d'un blanc immaculé; les manches en toile se terminent par une dentelle, et un haut bonnet empesé, semblable à la coiffe des Petites Sœurs des Pauvres, encadre sa tête placide.

(1) Maîtresse de maison.

11 Août.

J'ai été heureusement inspiré en allant au Skjaeggedalsfos dès mon arrivée à Odde. Aujourd'hui il pleut à torrents, et la glissante forêt de la Tyssaa ne sera praticable avant plusieurs jours. Cette pluie ne fait pas mon affaire, car j'ai projet de rentrer à Kongsberg et Kristiania[1] par le Thelemark, et l'étape d'aujourd'hui jusqu'au Haukelifjeld devra être de 80 kilomètres.

Il n'y a pas une seule kariol dans tout le village, rien que des stolkjaerre sur cette route que ne prendront pas les voyageurs douillets, tant que le col du Haukelifjeld ne sera pas plus facile qu'actuellement.

Je pars par une pluie battante. Le passage du Sandenvand, si charmant avant-hier, est caché dans le brouillard. Je suis déjà mouillé après quelques kilomètres et avec un temps pareil n'atteindrai jamais le refuge du Haukelifjeld en une journée. Je tourne bride et rentre à Odde.

L'après-midi se passe au milieu des oisifs, qui errent dans l'hôtel, bayant aux corneilles, frappant la cuvette du baromètre. La table d'hôte réunit quatre-vingts convives, tous Anglais. Mon voisin a fait l'ascension du Romsdalhorn et devient « awfully excited » quand je le mets sur le thème de ses prouesses. A entendre ces conversations, ces exclamations toutes anglaises, on ne se serait jamais cru en Norvège, dans un hôtel norvégien !

(1) Distance de Odde à Kongsberg, 304 kilomètres.

XIV

Le Thelemark.

12 Août.

Malgré la pluie qui continue de plus belle, je quitte Odde. Le paysage reste caché dans les nuages; le Lotefos et le Skarsfos, grossis par les pluies de ces derniers jours, sont plus beaux qu'à mon premier passage. A Seljestad, je retrouve mon bavard qui est remis de son accident, mais non de son exubérance jaboteuse. Dans la Gorsvingane, je vois non sans effroi quel casse-cou j'avais parcouru dans la nuit du 9 août. Le brouillard me prive pour la quatrième fois de la vue du Folgenfond. J'aurai passé deux fois à Norheimsund et deux fois dans la Gorsvingane, les deux points d'où ce nevé se présente sous son meilleur aspect, sans avoir eu l'heur de le voir; c'était écrit!

Je descends à fond de train les 22 lacets de la route qui étaient si providentiellement venus dégriser l'ivrogne de l'autre soir, et arrive à quatre heures à Rœldal. D'excellentes truites et des pannekaker me sont servis par une domestique parlant un langage exquis, lent, un peu traîné, mais cadencé et rythmé comme la plus belle des musiques; c'est la première fois que la langue norvégienne me paraît harmonieuse. J'ai pour compagnons de table

deux Norvégiens et un type roux à la figure couperosée, portant des lunettes bleuâtres cerclées d'or, une redingote râpée trop longue, et des pantalons trop courts cachant mal de grosses bottes. J'avais rencontré en Norvège tant de touristes charmants et parmi eux des Allemands parfaits en tous points; pourquoi, maintenant que mon voyage touche à sa fin, cette note disparate... le lecteur jugera! En entrant j'avais dit un sonore « God Aften[1]; » les Norvégiens avaient répondu par leur aimable « God Aften, tak for sidst; » l'autre n'avait desserré les dents que pour manger.

Je demandai une kariol pour le Haukelisaeter, le refuge sur Haukelifjeld; on fit des difficultés, disant qu'il était tard, qu'il faisait déjà sur le fjeld un froid tel qu'il serait cruel d'y exposer les jeunes kusk; j'insistai, promis riche pourboire, et obtins bon cheval et gentil cocher. Je ne reverrai pas de village avant Botten, à 60 kilomètres d'ici.

Nous prenons par les flancs de la colline qui domine le Rœldalsvand, puis par une vallée déserte, et montons pendant une heure et demie. Nous voici sur le fjeld : des rochers, des fondrières, de la neige, des marécages, et à travers ces solitudes qui couvrent des espaces grands comme des provinces, le seul signe de la civilisation, la belle route sur laquelle nous roulons. Un morne brouillard mêlé d'une pluie fine nous enveloppe. A mi-chemin du refuge, nous trouvons le Midtlaegersaeter, plus loin, les cabanes des ouvriers qui travaillent à la route; ils rentrent en ce moment ruisselants de pluie, gelés et transis, mais la fumée qui sort de la cantine annonce la soupe chaude. Le col appelé Dyreskard est à 1 133 mètres; il fait bien froid; le pauvre petit kusk grelotte et se serre contre moi. La route encore inachevée à partir de Dyreskard traverse sur 100 mètres un champ de neige. A l'extrémité du Staavand le froid devient insoutenable; c'est à celui de nous deux qui ne conduira pas; le vent souffle en rafale, les

(1) Bon soir.

gouttes de pluie forment flèches sur la figure; nous forçons l'allure du cheval pour échapper à cette température glaciale. A huit heures du soir nous arrivons au refuge!

Le célèbre « Haukelisaeter », n'a de saeter que le nom. Le premier étage de la maison est disposé à la façon d'un carré de vaisseau, salle commune entourée de chambres à coucher, de cabines, dirais-je, car elles en ont la forme et l'ameublement. Non loin du bâtiment principal, on vient de construire une annexe en forme de stabur; c'est là que j'établis mes pénates, histoire d'avoir passé une nuit dans une de ces pittoresques bâtisses. J'avais quitté mes vêtements trempés, et entrais dans la salle à manger quand je vois, devinez? Le rousseau de Rœldal qui venait de s'attabler. Une idée, malheureusement trop exacte, se présente à mon esprit. Cet aimable personnage va comme moi à Kongsberg et Kristiania par le Thelemark; comme il n'y a qu'un seul chemin, sans excursions ni à droite ni à gauche, nous sommes « collés » pour trois jours; nous nous trouverons en présence à chaque station pour avoir chevaux, gîte ou nourriture... Me rappelant qu'il n'avait pas répondu à mon salut à Rœldal, je ne dis mot,... il n'en fit pas davantage... Je m'assieds... nous voilà vis-à-vis l'un de l'autre comme des potiches, nous regardant comme des chiens de faïence; je tins bon. Comme il ne connaît que trois mots de norvégien, il aura éventuellement plus besoin de moi, que moi de lui. On nous donne pour souper des côtelettes de renne, des œufs de mouettes et du todi.

Mais quel est ce bruit étrange... il parvient à mes oreilles par saccades, par bouffées, mêlé au sifflement du vent et au clapotis de la pluie. Longtemps je ne sus démêler ce que cela pouvait être, mais parfois on eût dit un mauvais violon grinçant un air de danse..... J'apprends qu'un ménétrier est arrivé de Rœldal et que les gens du gaard danseront ce soir. Avoir dansé en plein Haukelifjeld, cela ne serait pas banal, j'en serai!

Je me mets en quête de la salle de réunion et trouve une grange où pendent des peaux de rennes, des morues séchées, du

cuir et des traineaux ; la huswartinde[1] et ses quatre servantes dansaient avec les garçons du saeter et quelques ouvriers, au son d'une « fele » [2], à la lumière de deux lanternes : « Meget Fornoielse, mine kjaerre Venner »[3], dis-je en apercevant ce pittoresque tableau. On m'accueillit avec surprise d'abord, puis avec une franche bonhomie et non sans curiosité...... La sauterie avait duré un quart d'heure quand celui qui paraissait le boute-en-train de la fête vint à moi. « Danse-t-on également dans votre pays, dit-il ? » — « Oui. » — « Oh ! alors montrez-nous comment, tenez, n'est-ce pas une jolie fille que Randi ? » — Et Randi n'était vraiment pas mal. Je fis quelques tours avec la fillette toute effarouchée et rougissante, puis avec les autres, et fus émerveillé de la danse légère et gracieuse de ces montagnardes. Encouragées par mes compliments, deux d'entre elles esquissèrent un « Hopser » sur un rythme musical ressemblant au « Rheinländer » ; entrelacées d'abord, elles se quittaient ensuite, tournoyaient chacune de son côté, battaient des mains, puis se rejoignaient. Le bouquet de la fête fut le « Halling ». En même temps qu'autour de son cavalier, la danseuse tournait autour d'elle-même, gravement, les mains ballantes ; elle fit un signe au musicien ; la mélodie s'accentua, devint de plus en plus rapide, stridente et fiévreuse, le danseur se mit à sauter, puis à bondir, jetant les jambes en l'air, toujours plus haut, essayant de toucher les poutres de la grange ; la jeune fille ne cessait de graviter autour de lui, et chaque fois qu'il touchait terre, avançait le bras pour lui prêter appui ; cela dura cinq minutes ; alors saisissant sa danseuse par la taille, le gars l'enleva comme une poupée, lui fit décrire quelques demi-cercles en l'air et tomba épuisé aux pieds de la belle, aux applaudissements des spectateurs.

Il n'était pas loin de minuit quand je regagnai mon stabur.

(1) La patronne.
(2) Violon.
(3) Amusez-vous bien, mes amis.

13 Août.

Je causais avec mes danseuses de la veille, quand un petit homme rabougri, à la figure toute en rides, couverte d'une barbe en broussailles, vint me proposer une chasse au renne; la huswaertinde me dit que j'avais devant moi le nemrod du pays, et que sur le Haukelifjeld se trouvent encore nombre de rennes sauvages (1); mais je n'avais pas d'armes, et dus, à mon grand regret, décliner la proposition. Mon ami le rousseau, auquel je suis décidément rivé, s'est, paraît-il, dès l'aube mis en route pour Botten. Voulant lui laisser le temps de prendre une grande avance, je ne pars qu'à neuf heures et demie.

D'ici à Kongsberg (185 kilomètres) la route descend continuellement, le Haukelifjeld formant la crête de partage des bassins de l'Atlantique et du Skager Rak. La contrée que je traverse est bien triste; quelques pins à la cime languissante rappellent seuls une végétation qui se meurt. Avec leurs branches sans rameaux ni écorce, entourant le tronc comme les bras décharnés d'un cadavre, ils doivent paraître effrayants au voyageur qui, la nuit, se serait égaré dans ces solitudes inhospitalières.

A la première station, Botten, dominant un lagon bleuâtre entouré de sapins noirs, j'apprends que le rousseau a dû attendre son relai pendant une heure et demie. Son avance est perdue. Pas de chance pour lui — ni pour moi. Plus loin, le torrent que longe la route s'évase en une large nappe d'eau, le « Grungedalsvand »; l'ensemble forme un paysage peut-être coquet, mais qui n'a rien du caractère grandiose des vallées de la côte ouest. La route sablonneuse s'allonge en rampes et pentes successives qui me rappellent notre fameuse course dans le Romsdal entre Lesjeværk et Mœlmen (2). Au sortir d'un bouquet de pins je rejoins mon

(1) Le Haukelifjeld, le plateau du Dover et la Hardanger-Vidda sont les seuls endroits de la péninsule où l'on rencontre encore le renne à l'état sauvage.

(2) Voyez plus haut, p. 147.

compagnon de chaîne. Il marchait avec une vitesse d'hippopotame, avait abandonné les rênes au kusk et se contentait de chatouiller par moment le cheval de son parapluie en coton écru; j'essaie de le devancer, mais mon gamin, qui récriminait depuis longtemps contre notre allure trop rapide, change de place avec celui du rousseau, et me barre la route toutes les fois que j'essaie de passer premier!

Entre Nyland et Hegestœl rien de particulier. A cette dernière station il n'y a plus de chevaux disponibles; un pharmacien qui nous précédait depuis Odde, avait enlevé le dernier; alternative — trois heures d'attente ou double taxe pour un cheval étranger. Je demande une voiture à n'importe quel prix, laissant mon compagnon se débrouiller; le skydsskaffer ne pouvait comprendre que deux touristes voyageant forcément ensemble ne se contentent pas d'une seule voiture. Devant cette situation nouvelle, le rousseau était au bout de son norvégien et ne comprenant rien de ce qui se passait, demandait toujours : hest [1], hest, skyds [2], skyds. Agacé de ce radotage, je lui traduisis malgré moi une des phrases du paysan; cela méritait au moins un remerciement; non, rien! Pour profiter de cet arrêt forcé, je demande à déjeuner; le rousseau avait compris le mot « viande ». « Jeg ogsaa », « moi aussi », dit-il, et nous voilà de nouveau assis à la même table, coupant du pain de la même miche, prenant du beurre dans le même beurrier, piquant des tranches de la même assiette, tout cela sans proférer une syllabe!

Après une heure et demie d'attente on amène deux attelages. En quittant le Haukelisaeter j'avais compté trouver le temps d'aller encore ce jour même au Ravnejupet [3]; mais avec les retards

(1) Cheval.
(2) Skyds désigne l'ensemble d'un attelage de poste.
(3) Le Ravnejupet entre Mule-i-Vinje et Dalen (Bandaksvand) est une paroi rocheuse haute de 330 mètres, à pic sur le Tokkeelv. On y voit un phénomène étrange au premier aspect: de légers objets jetés dans le gouffre ne tombent que

subis à chaque relai, il ne fallait pas songer à aller plus loin qu'à 29 kilomètres d'ici, à Mogen, que j'atteindrai facilement. Alors, me dis-je, vogue la galère ! J'avais voyagé comme un touriste, un étranger, je vais redevenir pour quelques heures scandinave et marcher avec une lenteur toute norvégienne. Que mon cheval marche vite ou lentement, peu importe ; je m'allonge dans la voiture, fumant de nombreuses pipes et laissant mon attelage suivre à sa guise la première stolkjaerre ; le rousseau se retournait parfois et ne pouvait reconnaître son compagnon du matin ; le gut trouvait que « pour un Anglais », je ne marchais pas vite. « Je laisse le cheval marcher comme bon lui semble », lui répondis-je. Il finit par me supplier de suivre au moins la première stolkjærre. « Comme bon lui semble », répétai-je. Les gamins avaient été tenaces le matin, chacun son tour !

La route se prolonge à travers une contrée que l'on peut appeler jolie et rien de plus. Les fermes ont bonne apparence, mais les stations de poste sont bien rudimentaires ; on voit que les touristes ne parcourent encore guère le Thelemark. Un paysage vraiment gracieux entoure la blanche église de Vinje, située sur un monticule près du lac de même nom ; la contrée respire un calme champêtre, un laisser-aller tranquille, et c'est avec ce même calme, ce même laisser-aller bonasse, que je « naviguais » dans mon voiturin jusqu'à Aamot. Il nous a fallu deux heures pour parcourir quatorze kilomètres.

Aamot est une station nouvellement créée comme Hegestœl, et du dernier primitif. La patronne portait l'antique costume du Thelemark : une jupe en laine noire, plissée et tuyautée, ballotte lourdement autour du corps ; un tablier noir, bordé de rouge, la recouvre par devant ; un massif corsage épaissit la taille plus qu'elle ne l'avantage. Dans la maison les femmes masquent les

de quelques mètres, restent suspendus dans l'espace et reviennent vers celui qui les a jetés. C'est un courant d'air montant continuellement du pied de la paroi vers le sommet qui les empêche de tomber.

cheveux sous un fichu rouge enroulé comme certaines coiffes normandes; en plein air elles se couvrent la tête d'un châle noir à floches sombres; ce costume funèbre n'a rien de la grâce de celui du Hardanger. L'apothicaire qui nous précède a de nouveau enlevé le dernier cheval; on devra en quérir un dans la montagne; deux heures d'attente; au diable les droguistes! Je renonce au Ravnejupet, qui d'après les renseignemenrs obtenus ne me montrerait certainement rien de plus beau que le Norangdal ou le Naerœfjord. Dans la salle commune est réunie une gaie société de citadins et citadines de Kongsberg; ils boivent, chantent et parlent de danser. Je me fais difficilement à l'idée que l'on puisse « faire la noce » dans un port de mer tel qu'Aamot.

A neuf heures du soir, arrive notre cheval. Me faisant violence, je dis au rousseau, que l'unique stolkjaerre disponible doit servir pour nous deux, et explique au skydsskaffer que ce sage qui ne parle pas, est Allemand, et que depuis le matin nous voyageons ensemble sans nous dire mot. Il se met à rire et dit ironiquement en chargeant nos bagages : « Det er Tydsker's kuffert, det er Franskman's kuffert; det er Franskman's kaabe, det er Tydsker's kaabe[1]. Nous sommes maintenant assis côte à côte... La nuit est noire et il pleut à verse; je rabats mon capuchon et dors tant bien que mal. Notre chemin n'en est pas un; roulant de fondrière en fondrière nous bondissons dans notre véhicule comme des volants sur une raquette; le paysan court à côté de la voiture.

Vers minuit nous arrivons à Mogen-i-Hoïdalmœ, et devons nous livrer à un branle-bas infernal devant les portes closes du gaard. Une bonne vieille nous promet gîte et souper. Des quatre chevaux de poste trois étaient commandés pour le lendemain, j'avais de suite retenu le dernier; malgré cela le rousseau continuait à demander « skyds fem ur[2] » et je crus comprendre qu'il

(1) Ceci est la malle de l'Allemand, ceci est la malle du Français; ceci est le manteau du Français, ceci est le manteau de l'Allemand.

(2) Voiture pour cinq heures du matin.

voulait gagner Kristiania par les lacs du sud du Bratsbergsamt et Skien. Pour être débarrassé de cet importun personnage, j'engageai le paysan qui nous avait amenés, à le conduire demain dès l'aube à Laurdal ; il accepta. Pendant notre frugal souper, mon compagnon grommela quelques mots de remerciement et nous nous séparâmes en nous « *disant* » bonne nuit.

14 Août.

Je pars avec un mauvais attelage et par une pluie battante. Quel heureux pays que ce Thelemark où l'on peut encore voir, ainsi que j'en ai eu deux fois l'occasion, des coqs de bruyère picorant sans crainte au bord du chemin. Arrivé à Bjerge, j'aperçois au fond de la remise une kariol; voilà dix jours que je roule dans de mauvaises stolkjaerres; ce fut une vraie jouissance de retrouver les bons ressorts, le siège rembourré et surtout le cuir protecteur contre la pluie qui ne cessait de tomber.

Le paysage redevient beau, par moment grandiose. Les montagnes d'un brun roux, tapissées de sapins géants, se dressent en cimes hardies; le soleil découpe les nuages cuivrés en silhouettes fantastiques au milieu d'un ciel de feu. A Utbe sur le Siljordsvan, je crois entrer dans un pays nouveau; des pâturages entourés de haies vives alternent avec des champs de pommes de terre ; des vergers chargés de fruits entourent des maisonnettes blanches, et dans un excellent hôtel, nouvellement créé, on me sert un repas chaud, ce qui n'a plus eu lieu depuis trois jours. Cette riche contrée s'étend en une étroite bande entre les plateaux neigeux du Skorve et du Lifjeld [1]; la route court pendant quelques

(1) Dans l'après-midi du 25 novembre 1870 un ballon « la Ville d'Orléans » descendit sur le Lifjeld. Il était parti la veille à 11 heures du soir de Paris assiégé, était dirigé par un franc-tireur et portait 250 kilos de dépêches et 6 pigeons ; une tempête l'avait entraîné vers le nord et il avait parcouru 600 kilomètres en 15 heures. C'est une des traversées les plus longues et les plus rapides dont les annales aéronautiques fassent mention. Le ballon fut laissé en cadeau à la ville de Kristiania.

kilomètres au nord pour prendre au delà de Flatdal sa marche normale vers l'est.

Le « Lœvheimhotel », Kleppenhagen-i-Sauland, où je vais coucher, mérite d'être recommandé.

15 Août.

Pour toute sanctification de la grande fête de ce jour, je ne puis assister qu'à un service luthérien. Au point de vue pittoresque je dois ajouter qu'il était célébré dans l'ancienne « stavekirke » de Hitterdal et devant une assistance des plus curieuses. Les femmes, laides en général, n'étaient guère embellies par le costume peu séduisant déjà vu à Aamot. Les hommes d'un certain âge portaient des bas en flanelle blanche, la culotte courte et collante en drap noir ; la jeunesse se croyait plus à la mode, en élargissant le pantalon en patte d'éléphant couvrant la chaussure ; chez tous indistinctement ces hauts de chausses montaient jusque sous les aisselles, et avaient pour compléments un gilet noir à boutons d'argent et une veste en flanelle blanche rehaussée de revers noirs brodés ; mais gilet et veste étaient minuscules, de vingt centimètres de longueur au plus, et donnaient un air gauche et niais même aux gars les mieux découplés. Quand je rencontrai le premier paysan ainsi costumé, je le détaillai du regard d'un air surpris ; il dut me prendre pour un effronté, ou pour un fou qui seul pourrait regarder avec insistance, une chose pourtant si naturelle !

Le service divin était commencé quand j'entrai. Le pasteur a grand air dans son immense fraise et sa robe de satin noir ; je m'assieds à côté d'un père noble de l'endroit ; les femmes mariées occupent le côté gauche, la jeunesse et les enfants les galeries supérieures. Autour de l'église stationnent en pittoresques fouillis chevaux de selle et kariols. L'église, qui a la forme d'une pyramide, avec cinq étages de toits terminés par trois clochetons, res-

semble dans ses caractères principaux à celle de Borgund[1], avec un cachet moins archaïque que cette dernière; elle a été récemment restaurée et percée de fenêtres.

A trois heures de l'après-midi, je quitte la route de Kongsberg-Kristiania pour remonter au nord vers le « Tinsjœ[2] », dans une des vallées latérales duquel se trouve le « Rjukanfos. »

Notre route passe par une forêt où se tiennent, dit mon conducteur, de nombreux élans. Tinoset sur le Tinsjœ n'est qu'un hameau, avec une auberge fort modeste. J'avais constaté avec regret que je devais y passer toute une journée, le steamer de Strand, station de débarquement pour le Rjukanfos, ne partant que le lendemain soir, quand on m'informe qu'un voyageur venait de louer une barque pour cette excursion. Je m'adresse à l'étranger en norvégien d'abord, en anglais, en allemand, il ne comprend pas; j'essaie le français et mon interlocuteur me répond en parisien qu'il sera heureux d'avoir un compagnon de route. C'était un Hollandais.

16 Août.

A sept heures, deux barques attendaient devant l'auberge, l'une pour nous, l'autre commandée par quatre dames. Tout ce monde part pour Strand. Les deux barques marchent côte à côte, se dépassent et se rejoignent; de timides regards sont échangés d'un bord à l'autre, prélude d'un rapprochement imminent et fatal. Vers la moitié de notre course, les rameurs s'arrêtent au fond d'une crique entourée de falaises. Déposés tous sur une grève étroite il n'était plus possible de rester étranger l'un à l'autre. C'est une des dames qui ouvre le feu; les hostilités se continuent par un échange de plumpudding contre du Malaga; les dames sont suédoises et

(1) Voyez plus haut, p. 198.
Il y avait autrefois plus de 700 Stavekirke en Norvège; aujourd'hui il n'en reste plus qu'une vingtaine.
(2) Lac de Tin.

finlandaises. En reprenant nos barques nous sommes déjà bien au-delà du moment où l'on dit « que la glace est rompue ».

Les rives du Tinsjœ, collines de moyenne hauteur, boisées en partie, n'ont rien de remarquable; à la pointe nord-ouest cependant, le Haakenæsfjeld projette un fier promontoire aux couleurs fauves dans les eaux bleues du lac, paysage aux arêtes hardies qui tranche contre les lignes un peu molles du reste de l'horizon. Ce cap doublé, le vent s'élève avec violence; il nous pousse vers l'ouest, vers notre but, et c'est heureux, car « nager » contre pareille brise n'eût pas été possible. Soudain je vois ma pèlerine enlevée par un coup de vent; l'eau s'engouffre dans le capuchon, nous virons de bord, mais la poussée de l'air est si violente que nous mettons près d'une minute à gagner l'endroit où nous la voyons flotter entre deux eaux; malgré les efforts des bateliers, elle disparaît. Fidèle compagne qui m'as suivi dans toutes mes courses, qui m'as si souvent préservé des déluges norvégiens, tu me quittes, tu descends au fond des eaux comme une bonne fée, maintenant que tes services ne sont plus indispensables.....

Arrivées à Strand avant nous, les dames obtiennent tout de suite des chevaux pour le Rjukanfos. Le nôtre n'arrive qu'une demi-heure plus tard et il est conduit par un gaillard pesant cent kilos; chargés de la sorte et modérés éventuellement dans notre désir de marcher rapidement, nous ne serions pas arrivés avant la nuit à notre but. Alors, prenant des airs candides, nous insinuons au propriétaire qu'il est bien dur pour un cheval de traîner trois personnes, qu'il devrait ménager sa précieuse bête en allégeant la voiture de sa propre personne et nous laisser partir seuls! Le brave homme nous crut sur parole et descendit de la stolkjaerre; nous partons d'une allure toute norvégienne, mais dès qu'un boqueteau nous eut mis hors de vue, en avant, toutes voiles dehors!

On peut comparer le Vestfjorddal aux vallées les plus remarquables de la Forêt-Noire, des Vosges ou de la Thuringe. A l'ampleur des contours, à la sévérité des lignes, à la majesté sereine

des horizons norvégiens, sont venus se joindre une beauté de forme, une douceur de couleur, un caractère de calme et de riche quiétude que n'ont jamais les parois dénudées des montagnes aux formes lourdes qui écrasent les vallées du versant Atlantique. Les deux bords du Maanelv sont tapissés d'herbages qui s'étendent jusqu'à mi-hauteur, où ils font place à des forêts de sapins ; ce n'est plus le rocher qui domine, la neige éternelle n'apparaît plus que comme une bande étroite qui argente la ligne de l'horizon. Nous avançons au milieu de grasses pâtures, où des femmes vêtues d'un costume rappelant celui des Bretonnes de Penmark, sont occupées à la fenaison ; dans ce climat humide on ne parviendrait pas à sécher l'herbe, en la laissant étendue sur le sol ; pour activer la dessiccation on dresse dans les prés des montants en sapin garnis de barres transversales sur lesquelles on étend l'herbe par brassées. Au milieu des herbages, le chêne, — il n'est pas encore majestueux et fier comme dans nos forêts, — nous rappelle que nous sommes rentrés dans des climats plus cléments. Au delà de Dale se dresse devant nous la montagne la plus haute du sud de la Norvège, le Gausta (1884 mètres), dont le sommet, comme celui du Vas-Fjæren près d'Ulvik, s'épanouit en éventail formé par onze arêtes neigeuses convergeant vers un centre commun ; c'est une de ces cîmes dont l'image ne saurait s'oublier. Plus loin, la vallée se resserre, les parois se dressent plus abruptes et avec les rubans argentés des cascades plaquées contre les rochers, le paysage a repris son caractère norvégien. Nous rejoignons les Suédoises à Vaaer. Ici la route cesse ; nous devons grimper par un sentier qui, sans être pénible comme celui du Vettifos, est assez rude pour des dames ; à cent mètres au-dessous de nous, tonne le Maanelv tout blanc d'écume...

Dès les premières phrases échangées avec Mme S. W, il avait été facile de reconnaître en elle une femme instruite et spirituelle[1].

(1) Je n'ai pas été étonné en apprenant depuis que mon interlocutrice était un bas-bleu bien connu à Stockholm sous le pseudonyme de Léa.

Nous parlons de la France et des Français, dont elle se dit la grande amie ; malgré cela elle ne me paraît avoir de ces derniers des idées bien flatteuses ni surtout bien exactes : « Que je serais heureuse de me tromper, dit-elle, et que vous seriez aimable de me prouver que je fais tort à cette grande nation que j'aime malgré moi. » Mme M... de Gœteborg est charmante dans ses enthousiasmes bruyants pour la belle nature norvégienne, dont sa fille, plus réservée en apparence, ne lui semble pas assez subir le charme. Notre quatrième compagne, Ingeborg N... doit être la plus délicieuse créature qui ait vu le jour en Finlande. Petite, blonde, blanche dirai-je, avec un teint d'ivoire, des lèvres rouges comme une entaille de sabre, et des yeux... limpides comme une lueur d'étoiles, bleus et profonds comme un lac de Suède voilé par des bouleaux. Quand elle parlait, on songeait à ces accents frais et purs qui s'échappent des lèvres d'un enfant ; je me plaisais à l'écouter ; habitué à la mâle rudesse du norvégien, je ne soupçonnais pas le suédois — une langue sœur — d'être aussi argentin, aussi plein de sonorités mélodieuses. Je fis part de ma surprise à Mlle N. « Comment, dit-elle vivement, et ses yeux bleus s'animèrent sans rien perdre de leur douceur, vous ne saviez pas le suédois si beau ; le suédois, avec la vôtre, la plus harmonieuse des langues parlées en Europe, le suédois, comme dit notre immortel Tegner, cette langue de l'honneur et des héros, sonore comme le bronze et claire comme le soleil » ! On n'est pas plus aimable ni plus enthousiaste !

Après une heure d'ascension, nous sommes arrivés à Krokan, le refuge construit par le Norske Turist Forening, non loin de la chute.

Arrière vous tous, Mardœla (1), Vetti (2) et Espelandsfos (3) ; si la chute dans la Skaeggedal (4) est votre reine par la grâce avec laquelle

(1) V. plus haut, p. 160.
(2) V. plus haut, p. 203.
(3) V. plus haut, p. 250.
(4) V. plus haut, p. 252.

se déploient ses eaux, par la finesse des jeux de lumière qui irisent son auréole de vapeurs..... le Rjukan est votre roi ! L'impression est écrasante ; le cadre du tableau, montagnes et forêts, merveilleux ; le volume des eaux plus grand, la masse plus compacte, le fracas plus assourdissant qu'au Skjaeggedalsfos, la hauteur de la chute double [1]. L'impression est écrasante, ai-je dit, et cependant de la pointe extrême où l'on puisse s'avancer, on est encore éloigné de 500 mètres de l'endroit où s'abîment les eaux. Ce n'est que de loin que ce souverain daigne se laisser contempler ; pour arriver plus près, il faudrait s'accrocher à des rochers à pic, disloqués par l'air, saturés d'eau, qui s'émiettent à tout instant, et remonter le torrent même sur un parcours d'une vingtaine de mètres..... Resté seul, je tâche de me buriner dans la mémoire ce que je voyais ; ce sera le bouquet de mon voyage, je vais rentrer au galop et ne plus rien voir en Norvège.....

Un excellent dîner nous est servi à Krokanshus ; aux « hermetisk », qui forment l'ordinaire des refuges du Forening, « Lea » a ajouté certaines lécheries qu'elle demande à partager avec tous ses compagnons.

La nuit est venue ; nous ne reverrons plus ni le beau Vestfjorddal, ni l'éventail du Gausta qui doit être splendide au soleil couchant. Revenus aux voitures, nous laissons naturellement le cocher de nos compagnes prendre les devants, tout aussi naturellement en bon Norvégien, il ne connaît d'autre allure que le trot désespérant des diligences de son pays ; nous trépignons..... La route étroite est bordée de palissades ; à certain tournant elle s'élargit, je saute à terre, entraîne le cheval, mon compagnon frappe par derrière et dru au point de casser le fouet ; nous passons premiers. Lorsque près de Strand, le propriétaire nous rejoignit et demanda d'un air inquiet pourquoi nous ne suivions pas l'autre voiture, mon compagnon détourne la conversation en disant que je venais

(1) Elle est de 245 mètres.

de perdre le fouet sur la route et qu'il fallait le retrouver avant que l'autre voiture ne passe par dessus. Nous remettons au brave homme un pourboire égal à la valeur de l'objet cassé, et pendant qu'il se mettait à la recherche du fouet, nous regagnons l'hôtel. L'autre voiture est arrivée une heure plus tard.

17 *Août*.

En entrant vers six heures du matin dans la salle à manger, je vois un voyageur dont la figure ne m'était pas inconnue. Tu dois te tromper, me dis-je, Albert Wolff, le brillant rédacteur du *Figaro*, au fin fond de la Norvège, cela est peu probable. Il n'y avait pas à se méprendre cependant sur cette physionomie qui n'est pas ordinaire; je consulte le registre de l'hôtel et y trouvai bien authentiquement le nom d'Albert Wolff; celui-ci avait remarqué ma surprise, sourit, et la conversation s'engage. J'explique à l'aubergiste à quelle importante personnalité littéraire il a donné l'hospitalité cette nuit.

Pendant le retour de Tinoset, je me tiens alternativement avec les gentilles Suédoises et M. Albert Wolff, qui m'intéressait au plus haut point : « Une fois sorti de la rue Drouot, me dit-il, je ferme ma boutique et ne demande qu'une chose, rester tranquille et ne penser à rien. » Il voyage en compagnie d'un officier français, avec un interprète, puissamment recommandé partout par M. Heftie de Kristiania. Plus « sensuel » encore que « Cadet » et « Tartarin » au Vœringfos, il a traversé la Norvège en souliers vernis et en bas de soie sans s'occuper d'autre chose que de fumer une quantité incommensurable de cigarettes : « Si je ne dois pas trouver toutes mes aises en voyage, dit-il, pourquoi voyager, pourquoi quitter Paris, on y est si bien ? » Avec cela, il trouve tout beau, admire sans réticence, et, comme un grand enfant s'extasie devant des choses, qui souvent, à mon très humble avis, n'en valent vraiment pas la peine.

De Tinoset je pars en kariol pour Bolkesjœ et Kongsberg. Prenant par une forêt de pins tout embaumée de senteurs, j'arrive à une heure sur les bords de Folsjœ [1], dont les eaux immobiles réfléchissent dans tous ses détails la tranquille image des bois qui bordent leurs rives. La route s'accidente, mon poney est excellent et c'est heureux, car il n'y a pas de montagnes russes pareilles aux pentes et aux rampes courtes et abruptes que mon cheval franchit au galop. Si, pendant une des descentes où, confiant en ses jarrets et en l'appui du conducteur, le cheval vole plus qu'il ne court, on perdait la tête un seul instant, poney, kariol et voyageurs arriveraient au bas de la côte comme une avalanche, et... il n'y aurait plus que des morceaux à ramasser!

A Bolkesjœ, on vient de construire un sanatorium où une quarantaine de Norvégiennes font une cure d'air. Non loin de l'établissement s'élèvent la maison et les staburs de Eieren Ole Bolkesjœ, un type assez curieux. L'habitation est située dans une position ravissante au dessus du Folsjœ ; les deux staburs y attenant sont des modèles d'architecture norvégienne. Cela ne suffit pas pour rendre un homme célèbre. Pendant un voyage qu'il fit en Norvège en 1873, le prince impérial d'Allemagne (plus tard Frédéric III) passa à Bolkesjœ; Eiren Ole pria l'auguste touriste de venir dans sa demeure ; le prince accepta, laissa sa photographie et inscrivit son nom dans un registre. Du coup Eiren Ole se crut célèbre; il ne passa plus de personnage important par l'endroit sans qu'Eiren ne le priât de venir s'inscrire dans le fameux registre. La construction du sanatorium fit connaître l'individu qui devint légendaire, et sans être un grand de cette terre, je voulus payer mon tribut à la curiosité. J'entre dans une grande pièce basse encombrée de meubles un peu lourds, mais portant ce caractère cossu que l'on trouve chez un gros propriétaire rural ; Dans un énorme fauteuil trônait Ole. Je lui adresse quelques

(1) Lac de Fol.

phrases flatteuses auxquelles il répond en radotant; il prend le registre, me montre les signatures célèbres en souriant d'un air bénêt quand il pointait les noms palpitants ; puis soulevant avec difficulté son corps goutteux et obèse, il me fait visiter les pièces du rez-de-chaussée. Pas un pouce des murailles qui ne soit occupé par un buffet, une armoire, une crédence ou un bahut, tous décorés de peintures à fleurs et surchargés de bibelots parmi lesquels des faïences et des étains réellement beaux. Au pied de l'escalier, Ole esquisse une révérence et me prie de monter au premier ; je parcours entre autres une chambre à coucher entièrement peinte en vert-pomme, plafond, murs, bois de lit, rideaux, meubles et parquet, tout y était badigeonné de ce vert outrageant rehaussé de filets rouges ; c'était à en avoir les dents longues !

Le chemin de Bolkesjœ à Kongsberg ressemble à celui parcouru pendant la matinée. M. Wolff et les dames suédoises arrivent quelques heures après moi à Kongsberg. Je passe avec eux une bien agréable soirée.

18 Août.

Kongsberg est un gros bourg situé à l'entrée du Numedal. On y compte quatre mille habitants presque tous occupés dans les mines d'argent qui s'ouvrent dans les environs. Ces gisements, découverts au commencement du XVII[e] siècle, rapportent à l'État une somme de 600 000 francs par an ; naguère encore, le rendement était beaucoup plus considérable ; la ville comptait alors dix mille âmes. Kongsberg possède une fabrique d'armes et l'hôtel de la monnaie du royaume. Ses rues larges et dépeuplées lui donnent l'aspect triste des cités déchues.

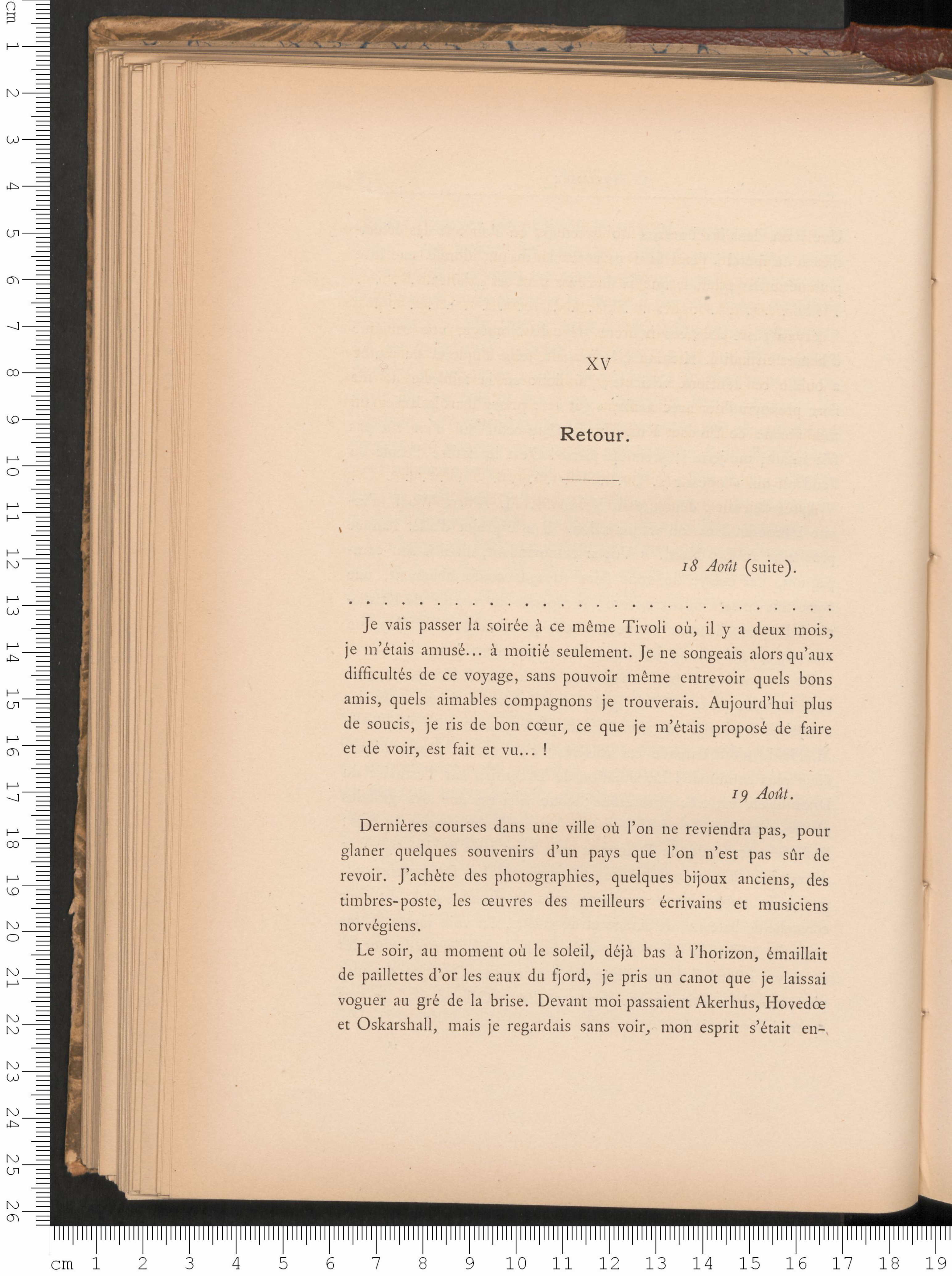
Pour un profane comme moi, la visite aux mines ne valait pas les deux heures que j'y consacrai. Travesti en mineur, je descends plusieurs milliers d'échelons pour voir quelques veinules d'argent enchâssées dans le kalkspath ; j'aurais pu descendre vingt-cinq mille autres échelons pour voir la même chose ; je renonçai.

Une visite dans les bureaux du directeur, où l'on voit des échantillons du métal à l'état brut et après la fusion, donne une idée plus nette des produits que la descente dans les galeries. . . . .
. . . .

J'avais passé dans cet heureux pays de Norvège, une centaine d'heures en kariol. Kristiania, la capitale, feint d'ignorer ou plutôt a oublié ce délicieux véhicule ; j'ai donc eu la faiblesse de me faire photographier avec malle, « gut » et poney dans la kariol qui m'a amené de Tinoset à Konsberg. Que celui qui n'en eût pas fait autant, me jette la première pierre ! C'est le maître d'école de l'endroit qui « opérait ». . . . .

Après déjeuner, départ pour Kristiania. M. Albert Wolff m'invite à monter dans son wagon-salon. Il a le projet d'aller l'année prochaine au Cap Nord. « Voyez commandant, dit-il à son compagnon, j'ai essayé de vous faire voyager confortablement, une autre fois ce sera mieux encore ; je réponds du voyage de Kristiania à Bergen ; là nous trouverons sous pression pour le Cap, un steamer spécial ; il me faut mes aises et les vôtres ! »

De la contrée que nous traversons, peu à dire. A Hougsund, embranchement pour le Hallingdal, et à Drammen, le commun des mortels doit changer de train ; ceux qui voyagent sous l'égide de M. Heftie n'ont cure de ces misères ; c'est moins démocratique, mais plus commode ! La situation de Drammen sur l'estuaire du Dramms'elv est très pittoresque ; cette ville est une des grandes places commerciales de la Norvège, surtout pour la vente du bois ; la flotte marchande de Drammen est, avec celle de Kristiania et d'Arendal, la plus nombreuse du royaume. Le Drammensfjord, une belle nappe bleue miroitant sous le chaud soleil, est tout constellé de bateaux, de cutters et de yachts. La voie ferrée le traverse en aval de la ville ; nous quittons les rives du fjord pour les retrouver à Sandviken, le village aux toits rouges. Quelques minutes plus tard je revois les blanches tourelles d'Oskarshall... je suis rentré à Kristiania !



XV

Retour.

---

18 Août (suite).

. . . .

Je vais passer la soirée à ce même Tivoli où, il y a deux mois, je m'étais amusé... à moitié seulement. Je ne songeais alors qu'aux difficultés de ce voyage, sans pouvoir même entrevoir quels bons amis, quels aimables compagnons je trouverais. Aujourd'hui plus de soucis, je ris de bon cœur, ce que je m'étais proposé de faire et de voir, est fait et vu... !

19 Août.

Dernières courses dans une ville où l'on ne reviendra pas, pour glaner quelques souvenirs d'un pays que l'on n'est pas sûr de revoir. J'achète des photographies, quelques bijoux anciens, des timbres-poste, les œuvres des meilleurs écrivains et musiciens norvégiens.

Le soir, au moment où le soleil, déjà bas à l'horizon, émaillait de paillettes d'or les eaux du fjord, je pris un canot que je laissai voguer au gré de la brise. Devant moi passaient Akerhus, Hovedœ et Oskarshall, mais je regardais sans voir, mon esprit s'était en-

volé vers le Nord, vers Throndhjem et les Lofoten, Hammerfest et le Cap ; je revoyais les glaciers du Lyngenfjord, la nuit magique du 6 juillet, les steppes du Dover et les kariols du Romsdal ; je songeais aux fatigues du Skjaeggedal et à la traversée du Jostedalsbræ ; je pensais aux frères Hvoslefv, au chaperon rouge de Norheimsund, à Ingeborg N., à la soirée de Molde et à mes rêves dans le Bukkenfjord......, et au milieu de cet essaim de souvenirs, se présenta l'image des miens, et je bénis l'heure où il m'était donné d'accourir dans leurs bras !

. . . .

A neuf heures du soir je prenais l'express de Gœteborg et cinquante-trois heures plus tard j'étais rentré à Luxembourg.

Fin.



Spitzbergen.

I

Le Skaergaard[1] norvégien. Beeren-Eiland.

---

15 Juillet 1896.

Le 15 juillet, à deux heures du matin, un petit steamer norvégien, l'*Erling Jarl*, partait de Hambourg pour Spitzbergen. Le programme de l'expédition comportait un séjour d'une quinzaine environ dans l'archipel, des parties de chasse et de pêche, une visite au ballon d'Andrée dont le départ devait s'effectuer dans la seconde moitié de juillet, enfin le 9 août, à Vadsœ, l'observation de l'éclipse totale du soleil.

Vers huit heures du matin nous sommes en vue de Heligoland. On sait que la Mer du Nord, à cause de sa faible profondeur, n'est que rarement calme; nous la trouvons sans aucune ride, luisante comme un miroir d'acier. A la hauteur de Sylt nous voyons les voiles rouges des pêcheurs d'Emden. La journée se passe à lier connaissance, et à rêver en regardant l'infini de la mer toujours changeant.

« La donna è mobile » et la Mer du Nord encore bien davantage. Le 16 au matin nous sommes en vue d'Eckersund. Sous les

(1) On appelle « Skaergaard » l'ensemble des îles, îlots et écueils qui frangent la côte occidentale de la Norvège.

coups de fouet d'une violente brise du nord-ouest les eaux se sont soulevées. L'*Erling Jarl* se prend à rouler, mais à rouler comme un sabot, d'une façon tout à fait anormale. Nous apprenons alors que nous sommes sur un bateau destiné à la navigation intérieure des fjords norvégiens et qui n'a été choisi pour cette expédition qu'à cause de son faible tirant d'eau (11 pieds), ce qui lui permettra de naviguer avec une sûreté au moins relative sur les côtes peu connues ni balisées de Spitzbergen. Comment ce bateau se comportera-t-il par un gros temps?

Le pilote de Stavanger vient nous offrir ses services. Il est magnifique à voir ce descendant des Wikings! Debout, immobile sur le pont de son cutter, on le dirait vissé à son embarcation dont les différences de niveau se comptent par mètres toutes les cinq secondes.

Vers midi le temps se rassérène, et nous entrons dans le *skaergaard* qui, d'ici au Cap Nord, protège, sauf courts intervalles, les bateaux contre les lames du large et les passagers contre le mal de mer. A Hoïevarde monte à bord l'homme du fisc qui doit empêcher que nous débarquions des spiritueux... défense bien inutile! Pour les joyeux buveurs de l'*Erling Jarl*, il n'y eut jamais assez de spiritueux à bord... Nous sommes rejoints par le grand steamer *Columbia* qui, après une croisière dans les fjords, va passer vingt-quatre heures à Spitzbergen. Il file ses 20 nœuds et nous dépasse aisément.

Le soir à huit heures nous débarquons à Bergen. Ce n'est pas sans émotion que je remets pied sur cette terre de Norvège! Est-il plus suprême jouissance que celle de revivre des souvenirs. Vers neuf heures, je vais serrer la main à des compatriotes, le sympathique recteur de l'église catholique et les dévouées Sœurs Franciscaines qui s'occupent de l'éducation des jeunes filles et du soin des malades.

Le 17, vers onze heures du matin, nous traversons le chenal admirable qui se creuse au pied du Hornelen. A midi, je salue respectueusement Selje, où vécut sainte Sunniva, la future patronne

de Bergen, et où fut élevé un des premiers sanctuaires chrétiens de la Scandinavie. Nous doublons sans accident le redoutable Cap Stadt. La mer est calme, unie à la surface ; les masses d'eau se lèvent régulièrement, lentement, lourdement; on dirait la respiration de quelque géant enchaîné dans les profondeurs. Nous passons en vue d'Aalesund et, vers sept heures du soir, je rêvais de jadis sur le balcon du Grand-Hôtel de Molde, où nous faisons une escale de quelques heures.

Le 18 juillet, des nécessités de cambuse nous font stopper à Udhaug, à l'entrée du fjord de Throndhjem. Nous prenons par l'entrée du Namsenfjord[1], par le passage étranglé de Rœrvik, passons Leckœ, Torghat, les « Syv Soestre » sur Alsten, et vers minuit coupons le Cercle Polaire.

Le 19 juillet, un ciel sans nuage nous permet de voir dans sa sublime grandeur le panorama du Vestfjord et des Lofoten. Nous faisons aux environs de Harstadhavn l'obligatoire visite à un campement lapon et traversons vers minuit le célèbre Salangenfjord.

Le 20 juillet, escale à Tromsœ où l'on fait du charbon, et à cinq heures du soir nous étions à Scaarœ, une des principales stations des pêcheurs de baleines. La femme du directeur de « l'Anglo Norvegian Fishing Cie Ltd. » nous accompagnait depuis Tromsœ, pour organiser, si possible, une partie de chasse. Mais il n'y a, hélas! pas un seul baleinier en vue. Les bateaux quittent généralement la station le dimanche soir, (c'est aujourd'hui lundi) et quand ils ne trouvent pas de proie dès le début, peuvent rester une semaine en mer.

Au cours d'une croisière dans les ports du Nordland, les nerfs olfactifs du voyageur sont soumis à de bien rudes épreuves. La préparation du poisson, surtout de la morue, est la principale industrie

(1) Pour les détails jusqu'au Cap Nord, voir le « Voyage à travers la Norvège », pages 58 et suiv.

du pays. La première opération que l'on fait subir à cet intéressant vertébré à sang froid, c'est le séchage, et le vent se charge de transporter dans toutes les directions les délectables émanations auxquelles peut donner naissance un corps inanimé ; la tête de la morue est ensuite pilée et transformée en guano, nouvelle cause de parfums de haut goût. La cuisson des foies avait jusqu'ici, pour nous, porté à leur comble les réjouissances de ce genre..... mais nous n'avions pas encore visité une pêcherie de baleines ou plutôt l'endroit où ces masses charnues sont mises en œuvre ! Mme Giæver nous engage à emporter des cigarettes, même pour les dames, des flacons de parfums et des sels anglais. Déjà dans le canot, différentes « bouffées » viennent justifier ces prudents conseils. Dès le débarquement, des groupes se forment et se maintiennent à des distances de plus en plus respectueuses..... Vivent ceux qui sont affligés de rhumes de cerveau, ce seront les braves de la journée !

Deux baleines gisaient sur la grève, elles pouvaient avoir de 15 à 20 mètres de longueur. Qui n'a vu une baleine de près ne saurait avoir une idée du volume énorme d'un cétacé, des engins qu'il faut pour abattre ces géants et des leviers nécessaires au déplacement de pareilles masses quand elles sont devenues inertes. Les intérieurs, intestins, vessie, foie, bronches..... qui ont été extraits d'abord, gisent à quelques pas, et les ouvriers, chaussés de bottes jusqu'au corps, pataugent dans ces corps visqueux, putrides et nauséabonds. Au moment où nous arrivions on était en train de taillader dans la partie graisseuse (haute de un à deux pieds) du dos et des flancs et de la débiter au moyen de formidables fauchards, en lardons d'un mètre de long ; un des ouvriers pratiquait de larges incisions autour d'une blessure béante pour extraire le harpon qui pèse 60 kilog., et un autre coupait à coups de hache les fanons de la mâchoire. Le sol alentour est gras et gluant et nous devons plusieurs fois demander aide pour éviter une chute qui eût été néfaste !

Les lardons de graisse sont soumis à une cuisson à haute pression qui leur fait rendre l'huile. Ce qui reste de la baleine est ensuite abandonné à lui-même pendant des semaines à fin de séchage, et devient une masse boursouflée, informe et fétide; nous en voyons nager dans la baie et on pourrait les prendre pour des rochers à fleur d'eau. Quand la dessiccation est faite, des treuils monstrueux amènent ces squelettes encore recouverts de la chair proprement dite, au moulin; ils sont tranchés à coups de hache, cuits à sec, puis broyés pour en faire du guano.

La pêche a donné cette année des résultats moyens; on a pris 96 baleines, qui peuvent valoir chacune de 3 000 à 3 500 kroner. Le pointeur du canon reçoit pour une baleine franche 50 kroner de prime, pour un finval 30 kroner; les aides touchent 20 kroner et le mécanicien 4 kroner. La pêche dure de février en septembre. La chair de la baleine est mangeable quand elle est prise sur un animal fraîchement tué; quelques heures après la mort elle entre déjà en décomposition.....

Au sommet de la colline qui domine la baie, M. Giæver a construit une coquette villa « Valheim ». On y arrive par un chemin bordé de vertèbres de cétacés, et devant la maison se dressent, autre « porta triumphalis », deux mâchoires formant une ogive arabe un peu allongée. A Valheim, que l'empereur d'Allemagne a visité il y a quelques années après une chasse à la baleine, l'hospitalité fut parfaite et même le champagne ne manqua pas. Au nom de tous les passagers de l'*Erling Jarl* je tiens à remercier ici Mme Giæver... qui en riant nous pria d'emporter comme souvenir une mâchoire de baleine... « Merci bien, Madame, dit un des passagers, ce sera à titre de lest pour l'*Erling Jarl*, il en a grand besoin! »

Vers neuf heures du soir, nous doublons Fuglœ, et entrons en pleine mer à la hauteur de Loppen.

Le 21 juillet on prenait de l'eau douce à Hammerfest. Avant de quitter le continent, nous allons implorer la protection de Celui qui

commande aux tempêtes : « *Si quieres apprender a orar, entra en el mar*[1] », et vers midi, l'*Erling Jarl*, quittant les dernières îles du skaergaard, s'avançait dans la Mer Polaire. Au loin, à notre droite, s'esquissait la fière silhouette du Cap Nord. La mer était bleue et calme. Ce ne fut pas pour longtemps; une brise de nord-ouest qui ventait mollement jusqu'ici se mit à fraîchir, et aux grandes lames de fond vinrent se joindre les vagues courtes et désagréables d'une mer qui se démonte. Malgré les mouvements désordonnés du navire, quelques intrépides sont restés sur le pont. Il s'agit de voir, maintenant que l'occasion en est donnée pour la première fois... le soleil à minuit... Le voici devant nous, cuivré et pâlot, rayonnant sans donner de chaleur, un vrai soleil polaire que l'on peut regarder en face, sans qu'il se venge!

Le roulis continua toute la nuit. « Un temps excellent pour les marchands de porcelaine », pensai-je en moi-même, en entendant assiettes, verres et tasses danser leurs joyeuses et coûteuses sarabandes!

22 Juillet.

Onze heures du matin.

D'après le loch et la boussole, nous ne devons pas être loin de Beeren-Eiland, je dis devons être, car la brume ne nous permet guère de voir à plus d'une encâblure. Il paraît que Beeren-Eiland est toujours enveloppé de brouillards. Le professeur K., aussi savant qu'obligeant, nous en donne la raison. C'est près de la côte sud de cette île qu'une branche du Courant Polaire se mêle au Gulfstream. Les couches d'air au-dessus de chacun de ces courants participent nécessairement à la température respective de ces derniers, et quand elles viennent en contact, produisent le brouillard. « La preuve est bien simple, ajoute l'aimable savant, dès que nous aurons quitté l'île pour prendre vers le nord-ouest la direction de Spitzbergen, nous rentrerons dans le Gulfstream proprement dit et le brouillard disparaîtra. »

(1) Si vous voulez apprendre à prier, allez en mer.

Est-il besoin de dire qu'il en arriva ainsi ?

On marche avec beaucoup de précautions, sondant à chaque demi-encâblure. Les instruments avaient eu raison, car voici le « Jammerberg » qui s'estompe faiblement au dessus des falaises abruptes de l'île, au pied desquelles les lames montent à l'assaut. En voyant ces vagues qui déferlent en crêtes argentées, nous comprenons qu'il ne sera pas possible d'aborder. (Nous sommes à 235 milles de Hammerfest.)

Le brouillard se lève. Prenant par la côte ouest, nous voyons les rochers aux formes curieuses qui terminent l'île au sud et nous rappellent ceux de Heligoland... avec les oiseaux de mer en plus. Mouettes, cormorans, guillemots, macareux, pétrels prennent autour d'eux et jusque vers nous leurs ébats joyeux et affairés. Nous voyons plusieurs baleines, reconnaissables aux jets d'eau vaporisée qui sortent de leurs évents et aux mouettes qui leur font cortège.

Vers quatre heures brouillard humide, mêlé de neige fondante. Il commence à faire froid (6°). Sous prétexte de froidure et d'humidité, nous étions réunis vers une heure du matin autour d'une dive bouteille, quand retentit le cri « Terre ». Nous bondissons sur le gaillard d'avant. Nous-mêmes sommes encore dans le brouillard, mais dans une déchirure sur tribord, à une distance que nous ne pouvons guère évaluer, brille faiblement un paysage blanc qu'éclaire un soleil blafard.

Tel nous apparut Spitzbergen, c'était aux environs du Horn-Sound !

23 Juillet.

La température tombe à 3°. Un vent qui doit avoir passé sur la glace il n'y a pas longtemps, nous coupe le visage, un vrai *barber !* Il est debout en plein et tourne bientôt à la tempête. L'appareil enregistreur du bord marquait 4, quand 5 est qualifié ouragan ; on sentait que la machine donnait son maximum de force, et les ais

du bateau mêlaient leurs gémissements au sifflement des cordages. Au roulis de la matinée vint s'ajouter un tangage qui donne à réfléchir à maint passager. La pluie tourne en neige, le bateau est blanc en quelques instants et nous ne voyons plus rien du tout. Vers midi, les pilotes supposent que nous sommes à la hauteur du cap sud de l'Ile du Prince Charles. Malgré les violons et l'habileté des stewards, le dîner fut des plus dramatiques!

Vers quatre heures, le paysage se découvre. . . . . Nous avons doublé la pointe nord de l'Ile du Prince Charles et sommes en face des « Sept Montagnes de glace » qui ont donné son nom à l'archipel (Spitzbergen). Ils bordent la côte sur une étendue de plus de 40 kilomètres, entre le cap Mitra et la Baie de Hambourg. La forme générale de ces pics aigus est à peu près la même et, entre chacun d'eux, tranchant sur le ton brun mordoré du rocher, s'épanche une coulée d'argent... un glacier se terminant directement au-dessus des vagues par un sérac bleuâtre! Les montagnes sont saupoudrées de neige fraîche qui scintille au soleil, et nous font apparaître cette terre vierge revêtue d'un manteau virginal d'une éclatante blancheur...

Le mauvais temps des dernières vingt-quatre heures, qui a été un temps de neige pour l'île, aura servi à nous montrer celle-ci revêtue de sa plus belle parure!

Ne me demandez pas la hauteur de ces montagnes ni celle des séracs des glaciers. Les uns disent que ces derniers ont 40 mètres de haut, d'autres leur donnent jusqu'à 150 mètres. Nous sommes à quatre milles de la côte. Des récifs nous empêchent de nous en approcher davantage.

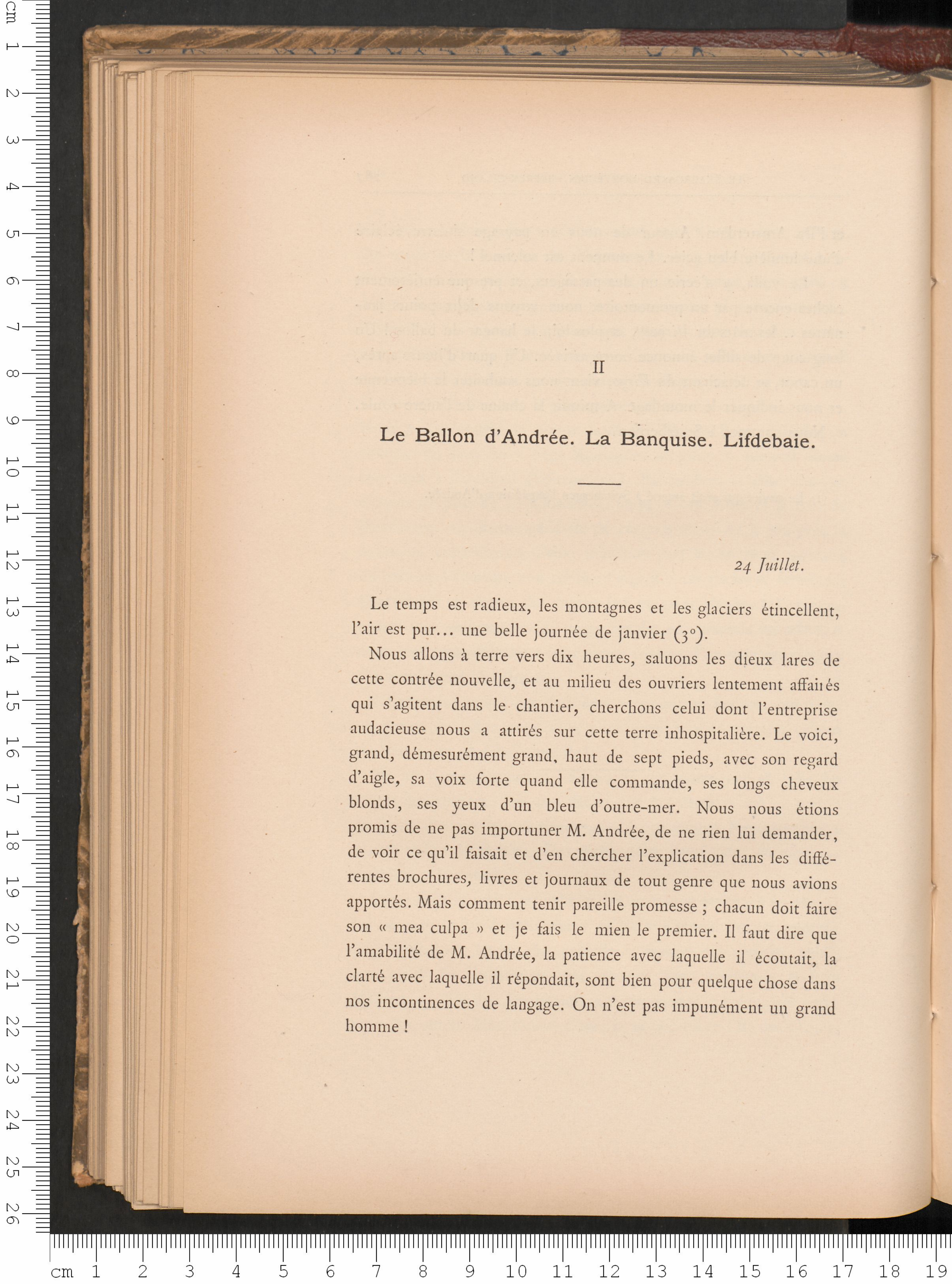
Cependant la mer s'est calmée, les eaux sont devenues verdâtres; les savants du bord nous disent qu'ici le Courant Polaire pourrait de nouveau être en jeu, les eaux de ce dernier étant vertes, tandis que celles du Gulfstream sont bleues. Nous dépassons la Baie Madeleine, l'Ile des Danois et, à onze heures, un coup de barre nous fait entrer dans *Danske Gade*, le chenal entre l'Ile des Danois

et l'Ile Amsterdam. Autour de nous un paysage sinistre éclairé d'une lumière bleu acier. Le moment est solennel !

« Le voilà, » s'écrie un des passagers, et presque entièrement cachés encore par un promontoire, nous voyons deux points jaunâtres... les mâts du *Virgo*(1), et plus loin le hangar du ballon ! Un long coup de sifflet annonce notre arrivée. Un quart d'heure après, un canot, se détachant du *Virgo*, vient nous souhaiter la bienvenue et nous indiquer le mouillage. A minuit la chaîne de l'ancre roule.

Nous sommes à Spitzbergen.

(1) Le navire qui avait amené à Spitzbergen l'expédition d'Andrée.



II

Le Ballon d'Andrée. La Banquise. Lifdebaie.

---

24 Juillet.

Le temps est radieux, les montagnes et les glaciers étincellent, l'air est pur... une belle journée de janvier (3°).

Nous allons à terre vers dix heures, saluons les dieux lares de cette contrée nouvelle, et au milieu des ouvriers lentement affairés qui s'agitent dans le chantier, cherchons celui dont l'entreprise audacieuse nous a attirés sur cette terre inhospitalière. Le voici, grand, démesurément grand, haut de sept pieds, avec son regard d'aigle, sa voix forte quand elle commande, ses longs cheveux blonds, ses yeux d'un bleu d'outre-mer. Nous nous étions promis de ne pas importuner M. Andrée, de ne rien lui demander, de voir ce qu'il faisait et d'en chercher l'explication dans les différentes brochures, livres et journaux de tout genre que nous avions apportés. Mais comment tenir pareille promesse ; chacun doit faire son « mea culpa » et je fais le mien le premier. Il faut dire que l'amabilité de M. Andrée, la patience avec laquelle il écoutait, la clarté avec laquelle il répondait, sont bien pour quelque chose dans nos incontinences de langage. On n'est pas impunément un grand homme !

M. Andrée était seul au chantier à notre arrivée; plus tard nous nous présentons au « savant » de l'entreprise, le professeur Eckholm, puis à M. Strindberg, « le cœur » de l'expédition, un jeune homme plus grand encore que M. Andrée, au visage imberbe, au sourire doux et aux yeux candides. M. Strindberg n'a pas vingt-quatre ans et n'a jamais été en ballon!

Le chantier est établi sur la rive nord de *Dansk Oe* (l'Ile des Danois), au fond de la petite crique où est mouillé le *Virgo*. L'appareil qui produit le gaz est à quelques pas seulement de la grève; à côté des alambics, la cabane qu'un chasseur anglais, M. Pike, a construite ici il y a quelques années et qu'il a mise à la disposition de l'expédition. Cinquante mètres plus loin, adossé à un contrefort rocheux, le hangar en bois qui protégera le ballon pendant le remplissage; à côté du hangar, une annexe où se trouve la nacelle qui ne sera attachée qu'au dernier moment; alentour les mille et une choses à emporter, depuis les puissants *guide-ropes* (câbles) jusqu'aux petites boîtes de conserves et de lècheries qui sont arrivées en cadeau de tous les coins de l'Europe. Veut-on des chiffres :

Coût total de l'expédition : 130,000 kroner (un krone : 1 fr. 40). Le roi de Suède a donné 30 000 kr.; Dickson de Gœteborg 20 000 kr.; Nobel 60 000 kr. Le noli du *Virgo* est 20 000 kr., l'appareil produisant le gaz revient à 6 000 kr.; le hangar à 7 000 kr. Le ballon proprement dit coûte 51 000 fr.; l'acide sulfurique 5 000 fr. Le ballon contient 4 800 mètres cubes de gaz; sa force ascensionnelle est de 5 000 kilog. L'enveloppe de soie pèse 1 500 kilog. On présume que le voyage dans les airs durera deux semaines et le ballon peut flotter pendant 700 jours; il ne s'élèvera guère à plus de 200 mètres. Les guide-ropes, au nombre de trois, pèsent près de 1 000 kilog.; l'un d'eux a 375 mètres, les deux autres 310 mètres de longueur; ils traîneront à terre sur 150 mètres environ; on a prévu le cas où un guide-rope viendrait à se prendre entre deux rochers ou des blocs de glace; une faible partie seulement se détachera automati-

19

quement. Avec l'action combinée des voiles et des guides-ropes, M. Andrée a obtenu une déviation contre le vent de 27°. Pour la production du gaz (du fer traité par de l'acide sulfurique) le *Virgo* a apporté 30 000 kilogr. d'acide et 40 000 kilogr. de limaille de fer. Le gaz entre à raison de 60 mètres cubes par heure dans le ballon. Le remplissage est commencé depuis hier. On emporte dans des boîtes hermétiquement closes 400 litres d'eau douce, des vivres pour 45 jours en ballon et 60 autres jours après l'atterrissage.

La construction de la nacelle est merveilleusement comprise ; la partie inférieure, en osier, haute de 1 mètre 50, fermée, sauf fenêtres latérales et dans le plancher, servira surtout de couchette. Les deux aéronautes qui sont de vigie, se tiendront au-dessus de la partie fermée, entourés de plus de 200 poches en toile qui contiennent les instruments. Au-dessus d'eux les vivres, également disposés dans d'innombrables poches, puis le canot, les traîneaux et les voiles. —

Est-il besoin de dire que les explorateurs sont entourés. Les dames les prient de donner des signatures, leur font écrire des cartes postales, demandent des bouts d'étoffe du ballon. La race insolente des photographes les entoure comme une nuée de frelons et, semblables aux augures de l'ancienne Rome, sourient d'un air gêné quand ils se rencontrent sur le même terrain essayant de surprendre... la même pose !

Malgré tout, les aéronautes restent aimables et poussent les choses jusqu'à grimper dans la nacelle, voire même dans les cordages, pour montrer la manœuvre !

M. Andrée avait alors des moments splendides ! !

. . . .

Après dîner MM. Andrée, Eckholm et Strindberg viennent à bord de l'*Erling Jarl*. Andrée répond au toast de bienvenue. Comme ce vrai savant est modeste quand il parle de lui-même et de ses travaux, comme il est enthousiaste quand il parle de ses collaborateurs !

Vers quatre heures je vais avec un ami voir ce qu'il en est de la faune qui nous entoure. Après quelques heures de canotage armes à la main, nous revenons ayant tiré un exemplaire de presque toutes les variétés d'oiseaux qui vivent sur les côtes de Spitzbergen. Ne vous étonnez pas, il n'y en a qu'une douzaine ! Je commence par dire que nous avons manqué à quelques encâblures du bateau un phoque de la grande espèce (*Phoca barbata*). Au tableau : Un macareux (*Mormon fratercula*), une mouette de la grande espèce, dite bourgmestre (*Larus glaucus*), quelques beaux exemplaires de guillemots à miroir blanc (*Uria grylle*) et de guillemots à capuchon (*Uria lomvia*) ; un eppho (*Mergulus alle*), un stercoraire (*Lestris parasitica*), deux pétrels (*Procellaria pelagica*), des embérises ou ortolans de passage (*Emberiza nivalis*), un gavian (*Larus tridactylus*), des sternes arctiques (*Sterna macrura*), des bécasseaux violets (*Tringa maritima*), enfin trois eiders mâle et femelle (*Somateria mollissima*).

. . . .

J'avais invité M. Lachambre, de Paris, le sympathique constructeur du ballon, à venir souper, supposant qu'il ne lui déplairait pas de parler un peu le français, ce qui n'était pas précisément la langue véhiculaire du *Virgo*. Les représentants des races latines, Belges, Roumains et Français se réunissent sur la dunette, parlant bien entendu du « dernier né » de M. Lachambre et souhaitant, un verre de vin de France en main, heureux voyage à ce grand aventureux... La nuit fut magique, est-ce nuit, soir, ou matin qu'il faut dire, car malgré les minuits, le soleil est encore bien haut au-dessus de l'horizon. Il ne réchauffe guère, ce pauvre soleil du Pôle, mais quelles douces effluves, rayons tout de perle et d'opale, ne verse-t-il pas sur les neiges de l'Ile Amsterdam et les glaciers de la Baie de Smeerenberg... et au-dessous de nous dans le salon, on joue du Svendsen, du Grieg, du Kjerulf, et ces tristes, souvent brumeuses mélodies, nous rappellent que nous sommes par le 80[e] de latitude nord.

25 *Juillet.*

En chasse.

Nous avions remarqué hier, que certains eiders mâles que nous avions fait lever plusieurs fois, se dirigeaient vers un îlot rocheux au milieu de la Baie de Smeerenberg. A peine avions-nous mis pied sur ce rocher que nous voyons des canes s'élever de toutes parts. On n'avait qu'à tirer,... qu'à « canarder » pour abattre... 26 en quelques minutes! « Ce n'est pas là de la chasse, mais de la boucherie, » disons-nous, sortons les cartouches et laissons les eiders voleter autour de nous. Les matelots emmagasinent force édredon et œufs et paraissent très satisfaits de la découverte du rocher, qui fut baptisé *Eiderholm*.

. . . .

M. Andrée prévoyant encore deux ou trois jours de préparatifs avant son départ, il est décidé à notre rentrée, que l'*Erling Jarl* poussera une pointe au nord de Spitzbergen jusqu'à la banquise.

Vers deux heures, nous doublons la pointe septentrionale de l'Ile Amsterdam. La mer est unie, sans la moindre vague, émeraude avec des transparences de cristal. La température de l'eau est de 2°7, celle de l'air 6°.

A quatre heures quarante, l'officier de quart nous montre deux points brillants à l'horizon nord, puis un scintillement général alentour. Ces deux points brillants seront les premiers icebergs, et le scintillement est le reflet de la banquise.

Vers six heures nous naviguons au milieu des glaçons. Plus nous avançons, plus les formes deviennent fantastiques. Parfois on croirait voir les vestiges informes, parfois aussi les restes superbes d'un autre monde, qu'un cataclysme soudain serait venu bouleverser; à côté des ruines de quelque cathédrale gothique, à côté d'un arc boutant nettement dessiné, nous voyons naviguer les débris d'un temple assyrien, d'un pylone d'Égypte, d'un formidable pilastre indou; les grottes d'azur de Capri, les mystérieuses cavernes des

Baléares arrivent à nous, vibrantes de clartés indécises, de reflets cristallins, de transparences d'émeraude. La vie elle-même ne semble pas exclue de ces fantastiques apparitions glacées; je me rappelle avoir vu très nettement un sphinx poursuivi par un ours polaire!

Vers six heures et demie les icebergs nous entourent de tous côtés. Nous marchons très lentement, évitant avec précaution ces masses dont un huitième seulement apparaît au-dessus des flots. Par 80° 56′ la barrière est fermée, nous sommes devant la banquise. Nous louvoyons vers le nord-est pour gagner encore les quatre minutes. Un matelot vient piquer minuit, et les calculs du premier officier donnent comme situation exacte 81° 32′ 8″ de latitude sur 13° 20′ de longitude est de Greenwich.

Ce fut un beau moment dont personne ne perdra le souvenir! Deux fois seulement on a atteint *en bateau* une latitude plus élevée! L'explorateur Hall est arrivé le 3 septembre 1871 à 82° 11′ dans le Smithsund, le célèbre Nordenskjœld a atteint le 19 septembre 1868, 81° 42′ à peu près par notre longitude actuelle et nous, pauvres touristes sans prétentions, sommes arrivés à 81° 32′ 8″. Nous sommes plus près du Pôle Nord que du Cap Nord!

Deux passagers, qu'une sympathie dans ce qu'elle a de plus beau et de plus pur attirait l'un vers l'autre, vont à l'étrave de l'*Erling Jarl*, vident une coupe de champagne et, à la façon russe, brisent ce verre qui ne doit plus servir. Cependant dans l'horizon nord-est-nord est apparue une voile... puis un bateau qui cingle vers nous; une heure plus tard il avait rallié l'*Erling Jarl*. Cette rencontre inopinée à pareille latitude nous apparut comme quelque chose de fantastique! Un canot se détache de *Gjöa*, quatre « Normands » aux cheveux roux, aux allures d'athlète sont aux avirons, à la barre un petit loup de mer à la face ridée... Un souverain n'est pas reçu avec plus d'enthousiasme que ce petit loup de mer, Hans Johansen, qui vient nous demander d'emporter quelques lettres pour les siens. Avec son batelet de 57 tonneaux, Johansen a quitté

Tromsœ le 10 mai, a pris vers l'Ile de Jan Mayen, tué au-delà de mille veaux marins (klapmus) et une trentaine de phoques. Depuis dix semaines il n'a vu figure humaine autre que son équipage ! Johansen qui, il y a quelques heures, pensait aussi peu que nous, rencontrer de ses semblables, a servi comme pilote à bord de la *Véga* de Nordenskjœld ; il retrouve sur l'*Erling Jarl* deux compagnons d'armes ; un de nos pilotes, et le second maître d'équipage ont fait avec lui cette campagne mémorable !

Quelques passagers vont à bord du *Gjöa* et parmi eux deux dames qui, malgré les vagues assez hautes, escaladent bravement l'échelle de cordes qui est jetée le long des plats-bords.

Pour savoir ce que nous avons vu sur le *Gjöa*, lire le premier chapitre de « Pêcheurs d'Islande ». A l'arrière, une échelle menait à la chambre du capitaine. Au milieu du pont, une large ouverture nous laissait voir la cale remplie de tonneaux de graisse, de peaux de phoques étalées sur des couches de sel, noirâtres d'un côté, encore sanguinolentes de l'autre; il faut voir la dextérité avec laquelle les pêcheurs marchent sur ces corps gras et glissants. A l'avant, fermé par un lourd couvercle, un « trou » assez large pour qu'un homme puisse s'y glisser. C'est par là que l'on s'insinue dans un réduit allongé, d'environ 6 mètres carrés, sans air ni lumière; au milieu, un petit poêle, un escabeau avec les tristes restes du dernier repas, un banc scellé à la cloison et alentour dix couchettes évidées dans l'épaisseur de la charpente. C'est là que les solides gaillards qui nous regardent impassiblement ont vécu pendant deux mois et vont vivre pendant deux mois encore. Ils pourraient être beaucoup moins sales, mais quels beaux gars, quelles mines splendides, quel air exubérant de santé et de vie, et quand ils sourient, quelle denture digne d'un grand fauve ne montrent-ils pas, eux qui vivent de poisson, de biscuit et d'eau, je ne dirai pas fraîche, mais douce. Ils sont tous très jeunes, un seul a dépassé la trentaine, les treize autres n'ont pas vingt ans; celui qui en ce moment tient la barre, le benjamin (il a 15 ans), est un des plus

mâles types que j'aie vus, le « Sylvestre » de Pierre Loti. Il comprend que l'on parle de lui, et ce gaillard découplé comme un chêne rougit comme une jeune fille, et baisse pudiquement ses grands yeux bleus, doux et caressants !

Nous avions apporté quelques bouteilles d'eau-de-vie pour les laisser à l'équipage. On nous prie de n'en rien faire. « Donnez-le leur en argent, dit en souriant notre officier, car leur solde n'est pas forte. » Elle est même nulle, aurait-il pu dire, car ils n'ont pas de gages fixes, mais seulement leur part de chasse ; quand l'année a été bonne, cela fait 80 à 90 kroner (un peu plus de 100 francs) pour quatre mois d'une vie de galérien .. Ne pourrait-on envoyer quelques uns de nos démagogues dans ces régions pour recevoir des leçons de choses !!...

Au moment où nous quittions le *Gjöa*, le benjamin fait signe à un de ses compagnons auquel il remet le gouvernail, murmure quelques mots à l'officier et écrit sur le carnet de l'un d'entre nous... une lettre pour sa mère !

Les gens du *Gjöa* se souviendront de l'*Erling Jarl !*

A deux heures trente, nous retournons au sud, et ce sud c'est Spitzbergen !

26 Juillet.

Vers huit heures nous avons passé Moffen, un îlot qui émerge à peine des vagues, et jetons l'ancre dans la Lifdebaie, vers onze heures. On dit que nous sommes sur un bon terrain de chasse. A midi, quatre embarcations emportent une douzaine de chasseurs dans différentes directions. Nous choisissons pour chef de notre petite troupe M. Th... de Vienne, nous engageant à nous soumettre à ses ordres.

Nous étions encore à un demi-mille de terre, quand nous voyons des rennes détalant à l'approche du canot. Les chasseurs se divisent en deux bandes, les uns prennent par la langue de terre qu'avaient suivie les rennes, les autres s'avancent vers une crique,

où nous voyons des phoques sommeillant sur les glaçons. L'atmosphère est très pure, et il faut se méfier en évaluant les distances; deux de mes compagnons, après avoir longtemps discuté sur la portée de leurs carabines respectives, prennent pour cible deux grands phoques blancs de vieillesse et... tirent tous les deux « trop court ». Mais voici M. Th... qui fait des signes : « Une harde de rennes, peut-être 40 bêtes, sont cernés de loin. » Nous nous rabattons en tirailleurs, mais les rennes « pas bêtes » se jettent à l'eau et nagent tranquillement de l'autre côté de la baie en nous tirant leur révérence!

Nous prenons vers l'ouest à la recherche de quelque autre gibier. L'air est vif, deux degrés, la marche très pénible dans ces marécages où souvent nous enfonçons jusqu'aux genoux. Voici des traces fraîches de rennes, des détritus d'ours! Ce fut tout.

Nous pataugeons ainsi pendant cinq heures, et mes compagnons sont découragés. Après avoir laissé sur le sommet d'un mamelon, leur carte de visite dans une bouteille, ils reprennent le chemin du bateau. Je veux tenter la chance et erre encore pendant des heures, seul et solitaire au milieu de ces solitudes, ne sachant si je dois ou ne dois pas souhaiter quelque rencontre de plantigrade. Revenu à la baie glacée, où il n'y a plus de phoques, je vois un oiseau très rare, *Larus eburneus*, la mouette toute blanche, qui ne vit que dans les plus extrêmes latitudes, Spitzbergen, Terre François-Joseph, Terre Grinnel; elle est un peu plus petite que la mouette ordinaire, dont, en aristocrate, elle fuit la société. Je risque un coup de balle?

Je rentrais vers minuit, fatigué et désireux de dormir, quand je vois que l'on arme la baleinière. « Venez avec nous, dit le capitaine, vous verrez des choses curieuses? »

A la barre on a placé Brevik, un vieux chasseur qui depuis 24 ans vient à Spitzbergen et qui, à Hammerfest avait demandé à être engagé. Le ciel est gris; il fait clair, mais d'une de ces clartés étranges, qui donne aux choses des contours indécis de rêve. Après

une heure de navigation Brevik nous débarque sur un rocher à eiders. Ces oiseaux, qui n'ont peut-être pas encore vu créature humaine, sont sans crainte. Leur plumage brun parsemé de points jaunâtres, se « marie » admirablement au sol; bien souvent on ne voit pas l'oiseau immobile à quelques mètres, jusqu'à ce qu'il se lève en voletant lourdement; parfois même la cane ne fait que quelques pas, regarde tristement le brigand qui dévalise sa demeure, puis, l'intrus parti, elle revient au nid, l'examine d'un air étonné, cherche autour d'elle, et se console en reprenant flegmatiquement son métier de couveuse. Ceci ne s'applique qu'aux femelles; les mâles ne font point honneur à leur sexe; ils se tiennent à l'écart, ne paraissent pas s'occuper du ménage et fuient à la moindre alerte! Il va de soi que nous ne tirons plus de canes, mais si nous avions pu approcher quelques-uns de ces splendides mâles, au dos d'un blanc argenté comme celui du faisan, au ventre noir lustré de vert?... Une espèce a la tête recouverte d'une houpette verte et dorée, c'est le *Somateria spectabilis*, par opposition au *Somateria mollissima*.

Si Brevik a voulu ménager ses effets, il a bien réussi. Après le premier *holm* (1) il nous mena sur un second, où la récolte d'édredon fut plus abondante encore; quant au troisième, ce fut un comble! Un rocher long de peut-être trente mètres et large de dix, aux flancs relevés comme ceux d'un navire; on ne me croira peut-être pas, mais il y avait là 300 nids; nous devions marcher avec prudence pour ne pas heurter du pied les couveuses! Quant aux sultans de ce gynécée, ils brillaient par leur couardise!

Après nous avoir montré des eiders, Brevik nous promet des rennes; mais c'est en vain que nous scrutons la côte de nos longues-vues. Nous naviguons vers le fond du fjord dans lequel descend un sérac; autour de nous des blocs de glace qui deviennent plus hauts à mesure que nous avançons.

(1) Ilot rocheux.

Au détour de l'un d'eux, nous voyons un troupeau d'oies nageant à une centaine de mètres : « Raphun », dit Brevik, « meget god for at spise[1] ». Le capitaine leur envoie une balle; elles ne s'envolent pas, mais se contentent de nager plus rapidement. « Ce sont des jeunes, en avant, laissez courir, tout, » dit Brevik à l'ingénieur. Nous gagnons sur les pauvres bêtes qui semblent affolées et restent à une quarantaine de pas devant notre barque. Nous canonnons à balle, mon compagnon, le capitaine et l'officier, quand on découvre que j'ai un fusil tirant le plomb... Alors, j'ai honte de le dire, ce fut du délire, de l'ivresse, de la folie... on arrache ma boîte à cartouches et ils sont à trois autour de moi à me presser, à me passer les engins de destruction... Ce fut une boucherie..., un massacre... en quelques minutes tout le troupeau était abattu, pas une n'échappa, les cadavres nageaient alentour, nous en repêchons quarante-six... L'homme est une bien vilaine bête, le plus féroce des carnivores !!

Nous voilà près du glacier qui termine la baie. Il faut être à Spitzbergen pour voir des glaciers, larges peut-être de quatre kilomètres, hauts d'une cinquantaine de mètres, s'abîmant directement dans les vagues! Les séracs reflètent les teintes blafardes d'un soleil qui se meurt, les eaux sont glauques, la lumière livide, le paysage un cahos monstrueux, titanesque, dont je conserve un souvenir un peu brumeux et confus, mais que cette indécision grandit encore!

Il est sept heures du matin.

De nombreux phoques viennent rôder autour de nous. Leur joliette tête ronde ressemble à une boule nageant sur les eaux, et ils nous regardent avec leurs grands yeux ronds et humides comme ceux du chevreuil... Je n'ai jamais pu me résigner à faire du mal à un animal aussi confiant...

Vers huit heures nous virons de bord. Nous devons être à une

(1) Ce sont des « Raphun », ils sont excellents à manger.

vingtaine de milles de l'*Erling Jarl*. Malgré les nombreuses bouteilles que le capitaine fait déboucher, nous avons bien froid... Absence de sommeil pendant deux jours... et les icebergs ne forment pas précisément un voisinage réchauffant ! Le retour me parut très long, je lutte en vain contre le sommeil, et roule finalement engourdi à fond de cale... Nous sommes rendus à bord vers midi et l'*Erling Jarl* lève l'ancre aussitôt.

A six heures du soir nous étions de nouveau mouillés devant le chantier de M. Andrée.

On avait eu grand tort en haut lieu, de ne pas suivre l'avis de M. Lachambre, qui nous avait dit au moment du départ : « Ne vous pressez pas de revenir, nous ne serons pas prêts avant le 30. » Nous trouvons donc, sauf détails, les préparatifs du départ dans le même état que vendredi dernier. Comme nous aurions utilement pu employer notre temps en allant soit au « Cap Nord » soit dans le détroit de Hinlopen ou sur la mystérieuse « Terre du Nord-Est » ; la banquise était suffisamment éloignée pour ne pas faire craindre un emprisonnement par les glaces !... On a parlé d'économie de charbon. Je ne veux pas croire à des motifs pareils !

III

Smeerenberg. Baie Virgo.

---

28 Juillet.

Depuis plus de cent ans, les eaux de Danske Gade ne doivent plus avoir vu, comme ce matin, quatre steamers et un voilier mouillés dans la Baie Virgo : Le *Virgo*, l'*Erling Jarl*, le *Victoria* un chasseur de morses, l'*Express*(1) un batelet de quinze tonneaux au service de l'expédition Andrée, enfin notre ami le *Gjöa*, qui, après la rencontre de l'autre nuit, semble avoir eu la nostalgie de la terre ferme.

Les trois aéronautes veulent se recueillir aujourd'hui et ne quitteront pas le *Virgo*. Nous en profiterons pour aller visiter la Baie de Smeerenberg, la plus connue des baies de Spitzbergen. « Si en remplacement des matelots de l'*Erling Jarl*, disaient trois jeunes passagers, nous allions demander au capitaine du *Gjöa* quelques-uns de ses « pirates », nous serions plus libres de nos mouvements et donnerions quelques kroner à gagner à ces pauvres diables ? — « Mes hommes sont à votre disposition jusqu'à demain », dit Johansen, en nous désignant pour rameurs Sigurd, Jens et Aoust.

(1) Un des matelots de l'*Express* avait son fils à bord du *Fram* (le bateau de Nansen). Le père remit une lettre à M. Andrée, en le priant de la laisser tomber quand il passerait par dessus le *Fram* ?

Nous contournions la pointe orientale de l'Ile Amsterdam, nos « pirates » voulant nous montrer l'endroit où ils avaient tué leur dernier ours, quand nous voyons derrière nous le *Victoria* s'avançant dans la même direction. Pourquoi ne pas nous faire remorquer par lui pendant une douzaine de milles! Nos signaux sont compris et le capitaine nous prie de venir à bord. Comparé au *Gjöa*, le *Victoria* est un bateau de luxe. Il appartient à M. Pike, déjà nommé, et pendant que celui-ci chasse dans le Thibet, le *Victoria* doit chasser dans la Mer Polaire et rapporter à son propriétaire autant de kroner que possible. Très intéressant le capitaine du *Victoria*, et, pour un Norvégien, très démonstratif : « Je vais ralentir la marche, dit-il, pour ne pas vous entraîner trop loin, dans une heure nous mangerons la soupe, prenez toujours quelques verres de tody. »

Le lecteur ne voudra probablement pas croire ce qu'il va lire. J'étais comme lui au commencement, mais l'accent de sincérité du Norvégien m'a convaincu :

« La plupart de mes gens, dit le capitaine, dédaignent de *tirer* l'ours blanc, ils vont à lui au couteau. (Notre Sigurd nous avait déjà dit qu'il avait tué trois ours de cette façon l'année dernière, — et que l'on ne fasse pas mine de douter de ce que dit un Norvégien; il se taira de suite et aucune prière ne sera capable de lui faire reprendre son récit.) L'ours est, en été, un animal tout à fait peureux; la difficulté est non pas de le tuer, mais de l'approcher et de lui faire tenir tête; il ne va jamais à l'homme, même quand il a été blessé; je fais exception pour la femelle dont on aurait attaqué les jeunes. Quand nous voyons un ours, nous devons nous approcher en tapinois; dès qu'il nous aura vu, son premier mouvement sera de fuir; pour l'arrêter, nous faisons des gambades, des sauts et des bonds, des choses drôles en un mot; la curiosité aidant, il revient lentement, prudemment, soupçonnant un piège, mais la curiosité l'emporte; pendant que les uns font les clowns, les autres tirent. Quand nous

rencontrons un ours loin de la mer, nous ne l'abattons pas de suite, ce qui nous obligerait à transporter à la côte une bien lourde masse; mais d'une balle dans l'arrière-train, nous essayons de lui briser une jambe; il ne peut plus nous échapper, mais ira à la mer pour baigner sa blessure; nous le suivrons et, arrivé à destination, il sera achevé! Il m'est déjà arrivé d'avoir blessé un ours dans ces conditions et l'animal affolé a, dans sa fuite, passé si près de moi que j'ai pu lui appliquer la botte... Nous avons tué l'année dernière 31 ours. J'ai déjà vu, conclut le capitaine, 42 ours rassemblés sur un même icefield. » —

Cette année, la chasse n'a pas été bonne. La première campagne de mai à fin juin n'a donné que 4 500 kroner, d'ici à la mi-septembre le capitaine, qui va se diriger vers la côte orientale de la Terre de Nord-Est, espère faire encore 10 000 kroner? Quatre cinquièmes du butin reviennent au bateau (c'est-à-dire à M. Pike), l'autre cinquième est divisé en vingt parts, dont deux pour le capitaine, le reste pour l'équipage; le capitaine est le seul qui touche une solde fixe de 200 kroner par mois...

Un steward vint annoncer que le couvert était mis. « Je suis le seul chasseur de morses qui ait un steward, » dit avec une certaine fierté Nilssen. On nous servit de la soupe aux haricots, du porc salé, du bœuf salé, des petits pois et des pommes de terre; entre chaque plat le capitaine prenait une rasade d'*aqvavit*, et bientôt nous nous serions cru partout, excepté à Spitzbergen, sur un bateau de rencontre qui nous entraînait loin du nôtre! Le moment de partir était venu. « Après le café », dit le capitaine, mais le café n'arrivait pas... Sur le gaillard d'avant les hommes sont réunis autour de deux musiciens; l'un jouait de l'accordéon, l'autre d'un instrument bien rustique, une simple feuille de bouleau séchée; en l'appliquant aux lèvres, ce rude chasseur en faisait sortir des sons doux et moelleux comme ceux de l'ocarina, des fioritures, des roulades, des vocalises dignes d'une « Rosine ». Nous voulons laisser quelques bouteilles d'eau-de-vie aux matelots. « Non, dit

Nilssen, ils auront le temps de boire quand ils seront à terre; à Tromsœ, j'ai dû attendre pendant trois jours avant de pouvoir mettre à la voile; il a fallu recourir à la police, qui les a amenés à bord... ivres-morts... tous! » — Décidément, cet excellent capitaine ne veut plus nous laisser partir. Après le café, il nous fait goûter, à nous, « heureux mortels, habitant ces pays où croît le vin », ses différents cognacs (le café était pris sur la dunette, mais pour les dégustations d'alcool nous devions nous retirer dans la cabine fermée à double tour), nous commencions à être « allumés » nous aussi, quand j'interviens, invoquant comme aîné une qualité de capitaine et la responsabilité de mon embarcation... car nous sommes loin de Spitzbergen, au-delà de Norsk Oe. A la demande de son « collègue » (?), l'hospitalier capitaine fit stopper. Il est cinq heures. A combien de milles sommes-nous de l'*Erling Jarl?*

Après avoir pris quelques photographies, nous disons un chaleureux adieu à notre hôte, J.-N. Nilssen d'Arendal, avec lequel il ne serait vraiment pas désagréable de faire une sérieuse partie de chasse arctique!

En revenant par Norsk Oe, j'aperçois une croix au sommet du pic le plus élevé. Si nous y grimpions! Une surprise m'attendait en arrivant au pied de ce signe sacré, érigé là aux confins du monde connu. J'y vois gravé le nom d'une princesse bien-aimée, la Grande Duchesse Héréditaire de mon heureux petit pays, S. A. R. l'Infante Marie-Anne de Portugal, qui en 1892 fit une croisière à Spitzbergen avec la princesse Aldegonde, sa sœur, et le prince Henri de Bourbon, comte de Bardi. Ce fut avec une patriotique émotion que je gravai au-dessous des mots d'Infante Marie-Anne de Portugal, « Grande-Duchesse Héréditaire de Luxembourg ».

Au pied de la montagne nous voyons sur la grève les débris du *Hobet,* le premier bateau norvégien qui soit venu à Spitzbergen; il y a de cela 65 ans. Le père d'un de nos « pirates » était à bord quand le bateau, au retour d'une fructueuse pêche dans le Nord, donna sur un récif.

La mer est sans ride, le ciel tout d'azur. « Dans quelques heures, gare au brouillard, » dit Jens en montrant dans l'horizon ouest un lambeau de nuage cuivré. Nos rameurs font des prodiges de vitesse ; toutes les demi-heures, cinq minutes d'arrêt et distribution de provisions qui doivent différer de l'ordinaire du *Gjöa.* Nous coupons la splendide Foulbaie, aux glaciers monstrueux, longeons l'Ile de Fugelsang, près de laquelle des *Mergulus alle* s'ébattent autour de nous par nuées. Jens ne s'était pas trompé. Bientôt le ciel se couvre, et par les différentes issues qui aboutissent dans Smeerenberg, nous voyons s'avancer des paquets de nuages bas qui couvrent peu à peu les montagnes. Trois quarts d'heure après, nous sommes dans le brouillard et devons marcher à la boussole. Un vent violent s'est levé et nous embarquons; la rafale dura une heure. Vers dix heures nous voyons dans une déchirure la Baie Virgo et notre steamer. Nous rentrons transis vers minuit.

Je me rappellerai la poignée de main que me donna Sigurd en quittant; j'en avais encore des bleus trois jours après!

29 Juillet.

« Nous sommes prêts, » dit M. Andrée, « si le ciel veut nous envoyer une bonne brise du sud-ouest, nous ne serons pas longs à arriver à destination. »

Malheureusement, depuis notre arrivée le vent est constamment au nord, et rien ne fait prévoir qu'il changera; encore faudra-t-il qu'il tourne vers le sud suivant le cours du soleil, c'est-à-dire en passant par l'est, et que le changement soit accompagné de certaines variations atmosphériques, pour que l'on puisse compter sur un vent ayant au moins une certaine durée.

Nous attendrons.

Après la visite au ballon dont nous commençons à comprendre un peu les ingénieuses installations, nous allons voir les trois ours que M. Stardling, un des passagers du *Virgo,* a tués quatre jours

avant notre arrivée près d'un glacier de Smeerenberg, puis les pigeons voyageurs que M. Andrée doit emporter. On a des appréhensions sérieuses au sujet des services que ces oiseaux pourront rendre, car leur plumage (ils viennent de Belgique) n'est guère en rapport avec le climat des environs du Pôle. Résisteront-ils au froid ? Il y a trois semaines on en avait lâché un certain nombre à titre d'essai ; aucun n'est arrivé à destination ! Sur la grève on est en train de dépecer un *Phoca barbata*, semblable à celui que nous avons manqué le jour de notre arrivée. Dans une caisse piaulent deux renards polaires qu'un matelot du *Virgo* a pris au piège ; ils sont plus petits que les renards de nos contrées et leur pelage d'été est d'un gris jaunâtre. Un Anglais, venu pour assister au départ du ballon, qui depuis quatre semaines vit comme un Samoyède sous une tente accolée à une caverne, et auquel par pitié on a cédé un réduit dans la maison de Pike, mais avec défense expresse de faire du feu, nous montre les deux *Larus eburneus* qu'il a réussi à prendre vivantes. « Ce sont les premiers exemplaires que l'on verra en Angleterre, dit-il, God save the queen ! »

Les matelots du *Virgo* et les ouvriers du chantier nous avaient frappés depuis longtemps par une prévenance à répondre à nos questions qui en français, qui en allemand, par une distinction de manières que l'on ne trouve guère chez des gens de cette classe. « Oui, dit M. Strindberg, nous avons un équipage d'élite, si l'on peut appeler *équipage* des ingénieurs, des savants, des officiers de marine (une douzaine d'entre eux ont fait leur examen de capitaine) qui ont demandé à nous accompagner comme matelot ou comme ouvrier, par enthousiasme pour la grande entreprise ! »

Ces *ouvriers* reçoivent pour solde un krone par mois !

M. Andrée nous montre son fourneau de cuisine, un appareil en cuivre de la forme d'un « quartaut » de Bordeaux. Le problème était d'éviter le danger d'un contact possible entre le gaz du ballon et la lampe à esprit de vin. Celle-ci ne peut être allumée que quand

l'appareil est fermé et descendu à dix mètres au-dessous de la nacelle. Le long du câble qui soutient alors l'appareil, courent une ficelle et un tube en caoutchouc; un coup sec imprimé à la première agit sur un levier, au bout duquel se trouve une allumette de plein air, qui frotte sur une surface préparée et enflamme la lampe. Quand la cuisson est supposée terminée, on souffle à travers le tube pour éteindre. Des miroirs permettent de voir si les deux opérations d'allumer et d'éteindre ont réussi, et alors seulement on relève l'appareil.

Comme les dames surtout complimentaient M. Andrée : « Oh, dit-il, toujours modeste, cela est trop ingénieux pour venir de moi; c'est un ami qui m'a prié de ne pas m'inquiéter de notre cuisine et m'en a fait cadeau! »

M. Strindberg vient passer la soirée à bord. Il joue admirablement du violon, avec une agilité, une souplesse qui peuvent surprendre quand on l'a vu pendant la journée grimper dans les cordages comme un gabier. Et quel jeu profond, sourdement passionné, vraiment scandinave! On a peine à croire que ce même jeune homme va s'exposer demain, dans quelques heures peut-être, à la plus terrible des entreprises, à la plus audacieuse des aventures!

30 Juillet.

Le vent a cessé de souffler du nord, mais il n'y a pas de vent du tout, ce qui, pour nous, est tout aussi mauvais.

Ayons patience!

Pendant ces jours d'attente dans la baie Virgo, l'aspect du pont de l'*Erling Jarl* était souvent fort curieux. Les victimes du roulis, les paresseux et les fatigués formaient la grande majorité. Étendus dans leurs fauteuils, ils se laissaient bercer, les yeux à demi-clos, par nos collègues musiciens qui, non sans art, jouaient très sentimentalement des choses très sentimentales; indolents comme on peut seulement l'être en mer, rien ne dérangeait ces sensuels dans leur

douce somnolence, pas même les cris joyeux, les éclats bruyants de certains autres qui devaient être venus à Spitzbergen, rien que pour déguster des vins... des braves pour lesquels il n'y avait pas d'heure, et que l'absence de couvre-feu, le jour continuel, l'impossibilité d'avoir un remords au sujet des frais d'éclairage, poussaient à prolonger leurs libations sans trêve, ni merci. — Un Anglais passait le plus clair de son temps à dépecer, pour les faire empailler plus tard, les volatiles rares que les chasseurs avaient abattus; toujours affairé, très agité, péniblement minutieux, on ne le voyait jamais qu'entouré d'une trousse de couteaux, de flacons d'arsenic et de baquets avec des eaux phéniquées, salées, pures et mélangées. — Un médecin hongrois prenait plaisir à constater quatre fois par jour la température de l'eau qu'il soumettait à de patientes analyses. — Une dame, Mlle K..., qui en quelques jours avait conquis la respectueuse sympathie de tous par son grand air, ses façons avenantes et simples, une érudition qui ne s'est jamais trouvée en défaut, mais qu'elle ne montrait qu'à quelques rares privilégiés, s'occupait surtout de botanique; comme la flore, déjà peu abondante en Norvège, l'est encore moins à Spitzbergen, elle s'était rabattue sur les derniers degrés de l'échelle végétale, les mousses et les lichens, et il fallait voir la patience, l'amour avec lequel elle rangeait dans son herbier ces petites brindilles que nous, les ignorants, n'aurions pas trouvées « dignes de notre colère ». — Un Viennois, M. Th..., grand amateur de pêche à la baleine, s'amusait à capturer de ces animacules dont les cétacés font leur nourriture, *Limacina arctica*, *Clio arctica*, et suivait dans les bocaux les évolutions de ses prisonniers; au demeurant, le savant pratique de l'*Erling Jarl*, renseigné sur tout ce que nous devions voir, connaissant en plusieurs langues les noms de tous les animaux, oiseaux, poissons, plantes que l'on amenait à bord, ayant au besoin force dictionnaires pour les recherches qu'il faisait avec une infatigable obligeance; avec cela sportman accompli, grand photographe, gai compagnon, parlant le viennois pur avec ce délicieux accent qui

n'a jamais cessé de me séduire... M. Th... était l'idole du bord! — Un autre passager, type de maître d'école, avait déjà tout vu et bien mieux vu que nous tous, donnait des conférences gratuites, des explications « à l'œil » que personne ne lui demandait. Je lui serai cependant éternellement reconnaissant; il est une fois venu me chercher dans ma cabine à je ne sais quelle heure indue, pour me montrer une phosphorescence de la mer, la plus étincelante que j'aie encore vue. — Comme les eaux de Spitzbergen sont très pauvres en poissons, les amateurs de pêche devaient chômer; ils s'en dédommageaient en mettant à leurs lignes des bouts de chair pour agacer les goëlands et les mouettes. — Et la gent photographe, ce n'est pas eux qui chômaïent au milieu de ces paysages incomparables, des scènes sans cesse nouvelles de notre vie aventureuse; l'absence de nuit et de chambre noire les mettait bien dans de cruels embarras pour le changement de plaques, mais l'obligeant M. Th... n'était-il pas là pour leur offrir sa cabine transformée en laboratoire. — M. X... ne revenait jamais à bord sans une cargaison de pierrailles qu'il concassait en plein pont, au milieu d'un « tolle » général. — Tel autre faisait un travail peu agréable à voir, en vidant, un tube de verre dans la bouche, des œufs de mouettes, de sternes et d'eiders. — Il y avait aussi parmi les passagers de vrais savants qui étaient arrivés avec des appareils de malles formidables, contenant non des vêtements, mais de ces instruments dont le nom se termine en..... *mètre*, et c'était plaisir à les voir absorbés dans leurs observations, enfoncés dans leurs calculs. Le professeur K..., de Bâle, prouva une fois de plus que pour être un vrai savant, on peut être aimable, très aimable même, gai avec la jeunesse, prêt à obliger tout le monde et à fournir des renseignements aux non-savants. C'est à lui et à M. Th... que je dois maint détail scientifique recueilli pendant cette croisière. Qu'ils veuillent bien tous deux accepter ici l'expression de mes sincères remercîments.

Et au milieu de tous ces groupes disparates, le trait d'union entre tous, mon ami, de W. Ne lisant pas, ne travaillant pas, ne

f.... rien du tout, mais allant de l'un à l'autre, causant, cailletant, jabotant pendant vingt-quatre heures de suite; parlant un « petit sabir » avec lequel il se faisait comprendre des Norvégiens, des Allemands et des Anglais; la mouche du coche; levé avant tout le monde, le dernier à rentrer dans sa cabine, « piquant peut-être subrepticement un petit renard » après les repas; bon garçon, excellent cœur, serviable pour chacun, de l'avis de tout le monde, un heureux caractère voyant tout en rose, riant de tout, ne s'inquiétant de rien, fraternisant avec tous, chiquant avec les matelots, faisant la cour aux dames, buvant du champagne avec leurs maris, boute en train... l'enfant gâté du bord. . . . .

. . . .

. . . .

Le *Gjöa* retourne à la banquise. Ses voiles ne lui servent de rien. Quatre rameurs le remorquent!

Nous faisons en baleinière le tour de la partie sud de la Baie de Smeerenberg, pour voir de près les quatre glaciers qui descendent ici dans les eaux bleues. Il ne faudrait pas trop s'en approcher, des blocs de glace minés par les eaux, s'abîment à tout instant; M. Stardling a failli périr de cette façon il y a quelques jours. Nous venions de dépasser le front de l'un des séracs, quand nous voyons une masse se détacher; elle pouvait avoir vingt-cinq mètres de haut; les eaux étaient parfaitement tranquilles, mais la lame qui se forma au dessus d'elles, aurait certes mis en morceau le canot sur lequel elle aurait déferlé. Les chasseurs manquent encore plusieurs fois les phoques; décidément ce n'est pas chose facile de bien placer sa balle quand le canot qui porte le tireur oscille tant soit peu!

Nous revenons par *Eiderholm* que nous voulions montrer aux dames. Quelle dévastation depuis notre première arrivée! Les différents équipages ont dû passer par là. Je vois encore un seul nid intact et les canes isolées qui voletaient autour de nous, cherchaient en vain leur couvée...

A notre rentrée, nous voyons le *Gjöa* non loin de l'endroit où nous l'avions quitté cinq heures auparavant :

As iddle as a painted ship,
Upon a painted ocean.

. . . .

Les trois aéronautes et leurs compagnons du *Virgo* avaient été invités à dîner à bord de l'*Erling Jarl*. Dans un langage simple, exempt de toute emphase, Andrée raconte ses débuts et certaines de ses aventures. Il fut un jour traîné dans un ballon à demi dégonflé par dessus les îlots de la côte finlandaise; les riverains voyant dans la brume un objet qui tantôt nageait, tantôt rampait sur terre, tantôt volait, crurent à quelque apparition de l'enfer et furent longtemps avant de lui porter secours !

. . . .

Cependant les éléments semblant vraiment contre nous, la triste question de devoir quitter la Baie Virgo a déjà été posée. Les passagers de l'*Erling Jarl* sont divisés en deux camps à peu près égaux. « Voilà huit jours que nous attendons, » disaient les uns. — « Et si nous apprenions que le lendemain de notre départ le *Pôle Nord* avait pris son envolée, » ripostaient les autres. Le professeur K... prononce une allocution vibrante, pleine de verve et d'enthousiasme, tranchant sur les fadaises prétentieuses dont un autre avait inondé M. Andrée; il termine par la fière parole de Sébastopol : « J'y suis, j'y reste. » — « Nous resterons, nous attendrons, » répond tout l'auditoire entraîné, et les poutres et les ais de l'*Erling Jarl* semblaient devoir ployer sous le tonnerre des bravos !!

31 Juillet.

Une brise du nord en plein.

« Il faut que la brise de sud-ouest ait duré au moins pendant deux jours, avant que nous puissions raisonnablement songer à partir, » avait dit M. Eckholm. Les actions des « restards » baissent. Nous

devons être le 9 août à Vadsœ et nous n'avons encore rien vu de toute la côte ouest de Spitzbergen. On transige. Si dans vingt-quatre heures le vent n'a pas tourné au sud, nous partons !

La journée se passe au chantier. M. Andrée nous montre les boîtes aux lettres de la « poste du Pôle », des bouées aux couleurs de Suède qu'il abandonnera aux courants ; le formidable sac de peau de renne qui servira de couchette, les souliers en étoffe de ballon bourrés de mousse ; il déploie le canot, une carcasse en bois très léger recouverte de soie, chausse les *ski*, arme le traîneau et nous montre la manœuvre des guide ropes. Il y a dans sa voix naguère si vibrante, si sonore, quelque chose de voilé, de triste !

Vers le soir, je grimpe dans les montagnes environnant la Baie Virgo. En passant devant la cabane, l'Anglais bohème m'invite à venir dans son taudis ? J'apprends que depuis trois semaines le malheureux n'a plus rien mangé de chaud, n'a pu se laver dans l'eau glacée... je l'emmène à bord, lui offre un bain et à dîner !

Neuf heures du soir ! toujours une violente brise du nord... il faut faire une fin !

On demande à M. Andrée l'autorisation de se rendre en corps au hangar. A droite de l'entrée sont placés les matelots de l'*Erling Jarl*, à gauche ceux du *Virgo* ; les passagers sont au fond, groupés autour des trois grands voyageurs. Une de nos jeunes compagnes — une fiancée — ne pouvant attacher une faveur bleue à la nacelle du ballon prêt à partir, la met au bras de M. Andrée ; on lui offre une bouteille de notre meilleur vin, un petit gâteau et un rosier avec quatre boutons ; un pour chacun des explorateurs... « Et si jamais vous deviez atteindre ce point mystérieux de la carte vers lequel votre rêve conduit, jetez-y la quatrième rose en signe de paix et d'alliance avec l'ancien monde ! »

« Mes chers amis, répond M. Andrée d'une voix très émue, car vous l'êtes vraiment, vous qui êtes venus de si loin pour me voir partir à la conquête du grand inconnu, mes chers amis, merci... Mademoiselle, vous me mettez un lien à moi qui veux partir...

mais ce lien, ce sera mon talisman... On m'a appelé un grand homme, mais cela devient bien douteux si les vents ne changent pas. S'ils continuent à souffler encore pendant quelques semaines comme maintenant, notre grandeur s'envolera avec eux loin, bien loin! A cela que faire? Si nous ne pouvons partir, nous pourrons au moins dire que nous avons fait ce qui était humainement possible, et vous qui êtes dans la même impasse, vous pourrez certifier que ce n'est qu'une malchance, s'il ne vous a pas été donné de voir ce départ. Vous allez retourner vers le midi et si vous rencontrez ces bons vents du sud... oh! envoyez-les nous! Nous les saluerons comme des messagers de nos bons amis de l'*Erling Jarl*! Mes compagnons du *Virgo*, un quadruple hurrah à ces amis qui nous enverront de bons vents du sud!

« Hurrah, Hurrah, Hurrah, Hurrah!! »

. . . .

. . . .

Les deux steamers sont pavoisés; le canon tonne, les montagnes alentour répondent... pendant que je vois une larme briller dans les yeux de M. Andrée!

. . . .

. . . .

Je voulus rester sur cette grande impression et, pendant que l'on sablait force champagne, nous allons à deux amis sur l'Ile Amsterdam voir une dernière fois les tombeaux des matelots hollandais. C'est à l'endroit où nous sommes que s'élevait, il y a 200 ans, un grand village — en planches — Smeerenberg, qu'habitait une population flottante de souvent 12 000 individus, tous rudes travailleurs et joyeux buveurs. Nous sommes sur l'emplacement de cette fameuse « Cuisine de Haarlem » où, dans l'espace d'un siècle, (1660-1770), furent amenées, dépecées et mises en œuvre plus de 57000 baleines. C'est ici que la fête bruyante, la grosse gaieté reprenait ses droits après la lutte entre la mer, la baleine et souvent la flottille ennemie.

En 1878 un bateau hollandais, *Willem Barents*, est venu ériger, au nom du peuple néerlandais, une plaque en granit portant la simple inscription[1] :

†
IN MEMORIAM
SPITSBERGEN OF NIEU-LAND
ONTDECKT
TOT 79° 36″ N. BREEDTE
DOOR DE HOLLANDERS
—
HIER OVERWINTERDEN 1633-1634
JACOB SEEGERSZ
EN ZES ANDEREN
—
HIER OVERWINTERDEN
EN STIERVEN 1634-1635
ANDRIES JANSZ
VAN MIDDELBURG
EN ZES ANDEREN
—

. . . .

Ils dorment là d'un sommeil éternel, ces premiers découvreurs de Spitzbergen, au pied d'une grève battue des flots, en face des montagnes muettes et des glaciers aux reflets glauques qui ont été témoins de leurs travaux et de leurs luttes; et leurs corps qui ne sont devenus cadavres qu'après de longues souffrances, de privations sans nom, leurs tristes corps n'ont pas même trouvé la paix sur

(1). †
IN MEMORIAM
Spitsbergen (Nieuland) fut découvert jusqu'au 79° 36″ de latitude nord par les Hollandais.
Ici hivernèrent, 1633-1634, Jacob Seegersz et 6 autres.
Ici hivernèrent et moururent, 1634-1635, Andries Jansz de Middelburg et 6 autres.

cette terre inhospitalière; les tombes que le sol glacé ne permettait pas de creuser profondes ont été violées, la griffe de l'ours blanc est venue arracher les cercueils, et les ossements sont répandus sur la plage alentour !

R. I. P.

1er *Août.*

Vent du nord en plein. L'ancre est levée à huit heures. Suprême adieu aux aéronautes... Du haut de la dunette nous les voyons encore longtemps agiter leurs casquettes. Bientôt tout disparaît derrière un promontoire... hangar du ballon... *Virgo*... tout cela ne restera qu'un rêve . . . .
. . . .

———————

IV

Kingsbaie. Adventbaie. Sassenbaie. Green Harbour.

1er *Août* (suite).

J'avais espéré jusqu'au dernier moment que nous ne partirions pas ainsi. En présence du fait accompli on est un peu déprimé. Serait-ce là le motif pour lequel la Baie Madeleine ne fit pas sur moi l'impression que j'en attendais. J'aurais voulu la trouver moins ouverte aux vagues et aux vents, cette baie immortalisée par la délicieuse nouvelle de X. Marmier, « Les Fiancés du Spitzberg ». Elle a tous les caractères du paysage spitzbergien. Au nord, de hautes falaises, au sommet desquelles s'avance une lourde masse de glace recouverte de terre et de pierres. Vers l'est, au fond de la baie, un glacier plongeant dans les vagues sur lesquelles nagent des glaçons énormes aux couleurs azur et émeraude. Au sud le paysage est tout blanc de neige, tout blanc est trop dire, car nous voyons ici mieux que jamais nous ne le verrons, de la neige colorée en vert mousse et en rouge grenat, par deux de ces hydrophites que les savants appellent *Protococcus nivalis*. Les couleurs sont parfois si intenses que le linceuil blanc a disparu complètement sous la couche colorante, parfois aussi le rouge s'égrène en gouttes et

l'on dirait du sang versé du haut de la montagne; parfois les couleurs se juxtaposent en bandes parallèles et forment le drapeau de la Maison de Savoie!

L'*Erling Jarl* fait le tour de la baie, puis reprend sa course vers le sud. Au-delà de la Baie de Hambourg nous retrouvons les « Sept Montagnes de glace » (Spitzbergen) dans toute leur majesté sereine; il nous faut environ deux heures et demie pour passer le front de cette chaîne de glaciers, unique dans le monde entier. On se rappellera qu'à notre arrivée nous les avions vus sous leur livrée hivernale... hermine et brillants. Aujourd'hui la neige a disparu, le rocher brun tranche sur l'argent du glacier. Les deux spectacles sont également beaux.

A trois heures on jetait l'ancre dans Kingsbaie. Le glacier terminal, vraiment gigantesque, est divisé à quelques mètres au-dessus des eaux par une masse rocheuse en forme de pudding; à l'ouest la « specific feature » (comme disent les Anglais) de Kingsbaie, les « Trois Couronnes », trois cônes aigus qui dominent la grève. Mais c'est la rive sud de Kingsbaie qui est la plus curieuse.

Nous ne sommes plus par le 79° de latitude nord, mais au sud, loin au sud, sur les bords du Nil, en quelque endroit où la Chaîne Lybique approche du fleuve ses flancs jaunes et calcinés. Des assises rocheuses aux formes extraordinaires... on dirait la denture formidable de quelque monstre antédiluvien, ont rompu l'enveloppe sablonneuse, et s'étendent au loin, horizontalement, à mi-côte; les tonalités du paysage sont chaudes et tranchent sur le ciel bleu, et il semblerait que l'on doive apercevoir au milieu des sables de la berge, beau comme un beau bronze, quelque Nubien ruisselant de sueur, qui soulève machinalement les balanciers de son *chadouf* (1) en proférant sa plainte monotone, qu'aucun écho ne répète dans l'immensité du désert jaune.

(1) Appareil primitif dont les riverains du Haut Nil se servent pour monter l'eau.

De W. et moi, sommes allés nous *promener* à terre... nous avons l'heur de tuer trois stercoraires, oiseau coté très haut dans la *Bourse des volatiles* de *l'Erling Jarl.* L'obligeant professeur K. nous rend attentifs à la curieuse composition du sol. Je l'avais déjà remarqué dans Lifdebaie, mais que de fois ne se rend-on bien compte des choses que lorsque de plus savants y attirent votre attention. A distance, on dirait de larges dalles, de ces plaques de granit recouvertes de mousse et de parasites gris et verts, comme on les trouve dans les sous-bois et les halliers. L'illusion ne disparaît que lorsqu'en y appuyant le pied, on trouve une terre mollasse et spongieuse dans laquelle on enfonce jusqu'aux genoux; malgré les expériences faites, on ne peut croire à la réalité et toujours on continue à s'appuyer de confiance sur un sol pierreux en apparence, mais qui se dérobe sous les pieds.

Autre illusion. Arrivés au pied des montagnes jaunes, nous voyons que le sable qui les recouvrait n'était en réalité que de la menue pierraille, qui doit rendre bien difficile l'ascension de ces sommets. A côté de la *Chaîne Lybique*, pour nous rappeler à la réalité, un glacier d'où soit une rivière rouge. Certaines formes du sérac sont curieuses, nous voyons vers le milieu de la couche glacée une tête de mort nettement dessinée, un ruisseau glauque s'en échappe.

Nous quittons Kingsbaie à onze heures du soir. La *Chaîne Lybique* a disparu dans un rideau d'humide brouillard; le froid est pénétrant, l'illusion n'est plus possible, nous ne sommes pas dans le pays des Pharaons !.....

La nuit fut des plus agitées. Comme à notre arrivée, la mer était démontée autour de l'Ile du Prince Charles. Mon sommeil fut nerveux, entrecoupé de cauchemars dans lesquels, probablement à la suite de l'évocation inopinée des bords du Nil, mes pérégrinations antérieures se mêlaient dans un extravagant tohu va bohu !

2 *Août*.

Je ne sors que tard de ma cabine et n'ai pas encore entièrement repris mes sens, quand je viens sur le pont. Devant moi je vois deux coquettes maisons, des chevaux qui broutent quelque chose comme de l'herbe, alentour des campements, des hommes et des femmes qui ne viennent pas de l'*Erling Jarl* se promènent sur la plage, et au fond je ne distingue pas bien qui, mais je vois des messieurs assis sous une véranda... ils boivent, ils fument et ils chantent ! Où suis-je ?

Ce n'est pas à Spitzbergen, je ne vois ni neiges ni glaces ; nous ne sommes plus en mer, mais autour de nous, je vois s'arrondir un lac de montagne, aux eaux calmes et brunes, enchâssées dans des mamelons recouverts d'herbe.... et personne près de moi pour me dire si je rêve ! .... Et pourtant je ne rêve pas, je suis toujours à bord de l'*Erling Jarl*, qui est entré dans une crique du grand Isfjord, Adventbaie, qu'un goulet que je n'avais pas vu, réunit à la mer. C'est dans cet endroit parfaitement abrité, que la société norvégienne des Vesteraalen a construit un petit hôtel, embryon des caravansérails qui s'élèveront un jour à Spitzbergen ; les chevaux et les campements appartiennent à des expéditions scientifiques que le hasard a réunies ici à notre arrivée, et c'étaient mes compagnons de l'*Erling Jarl* qui étaient allés tous à terre pour « consommer au nouvel estaminet. »

Je les rejoins à temps pour signer une lettre collective que l'on envoyait à Danske Gade par l'*Express*.

Le premier campement est celui de deux savants suédois, MM. de Geer et von Knorring, qui s'occupent de contrôler et de rectifier la carte de Spitzbergen, défectueuse, paraît-il, en de nombreux endroits. La seconde série de tentes abrite une expédition anglaise ayant pour chef Sir Martin Conway, accompagné de son neveu, un botaniste, de MM. Gregory, géologue, et Battye, zoologue.

Spitzbergen n'avait jusqu'ici jamais été traversé d'une rive à l'autre; Sir Conway vient de réussir à le faire en partant d'Adventbaie sur la côte ouest pour aboutir à Agardhbaie sur « Wibe Jans Water. » Les poneys norvégiens s'étaient admirablement comportés dans la montagne, mais la marche sur un glacier n'est décidément pas le fait des chevaux, qui ont dû être renvoyés, avant d'avoir atteint la côte orientale. Sir Conway vient de noliser le petit *Express* et, heureux mortel, tentera ce que nous aurions pu tenter nous-mêmes, de faire le tour de la grande île. A côté du campement anglais se trouvent, recouvertes d'une bâche, des caisses de provisions. C'est M. Andrée qui les a déposées là pour parer à l'éventualité d'un malencontreux vent du Nord qui le ramènerait à Spitzbergen. Non loin, la tente isolée d'un peintre écossais, compagnon du solitaire de la maison de Pike dans Danske Gade, et qui, après trois semaines d'attente, avait perdu patience de piétiner sur place.

Enfin devant nous sur la grève gisait une épave, l'*Elida* de Tromsœ. Le propriétaire y avait fait placer un écriteau pour prier que l'on veuille ne rien enlever avant son retour..... demande naïve, car à moins de débiter le bateau pour en faire du bois de chauffage, il n'y avait plus rien à enlever. L'aspect tout récent de l'écriteau nous intriguait déjà, quand nous voyons sur la croix d'une des tombes creusées non loin, l'inscription :

Andreas Holm fra Tromsœ † d. 27.4.96.

« On ne meurt pas à Spitzbergen le 27 avril sans y avoir hiverné », dit un des passagers, et presque en même temps un autre s'écriait avec surprise : « Par ici ! venez voir » !

Devant nous, enfoncée à un mètre en terre, une cabane qui pouvait avoir 4 mètres carrés; on reconnaît dans les parois, les madriers d'un bateau, l'étroite porte d'une cabine; la toiture est composée de rames recouvertes du blindage de la coque, de toile à voile et de mottes de terre. A l'intérieur un poêle, une petite table, un foyer, un grabat, une boîte de biscuit, un suroît, un embauchoir; de vieux vêtements pourris, quelques peaux, des osse-

ments gisent alentour. Plus de doute, nous voyons le cadre bien authentique du plus récent de ces drames souvent sanglants qui s'appellent un hivernage.... « A moins que l'hôtelier, dit de W., n'y soit pour quelque chose! Que ne fait-on aujourd'hui pour attirer les touristes avides de couleur locale ».....

Hélas, il ne s'agit pas d'une réclame! MM. de Geer et von Knorring qui sont venus dîner à bord ont bien voulu nous traduire un extrait de journal[1], qui reproduit le récit d'un des survivants. J'ai complété mes notes d'après le journal en essayant de conserver le langage simple souvent crûment réaliste de l'hiverneur.

Le bateau *Elida* de Tromsœ avait à bord : André Holm, trente-sept ans; Antoine Nilsen, quarante-sept ans; Klaus Thue, trente-deux ans; et Nils Olsen, vingt-deux ans.

Voici le récit de Klaus Thue :

« Nous quittons Adventbaie le 14 octobre 1895; l'Isfjord est « libre, nous atteignons Dunderbaie au sud de Bell Sound et « avons bon espoir de rejoindre la patrie. Mais la glace vint nous « envelopper; la mer paraissant libre au nord-ouest-nord, nous « virons de bord et prenons vers Bell Sound, mais lui aussi est « pris de glace; nous en sortons en louvoyant; toute la nuit la « neige tombe à gros flocons. Le 16 octobre, le vent souffle en « tempête du sud-ouest et nous force de revenir dans l'Isfjord. « Green Harbour n'était pas praticable et le 9 octobre nous jetons « l'ancre dans Adventbaie. La glace nous suit bientôt et l'*Elida* « est prise. Nous transportons à terre notre cargaison, composée « de 185 rennes et de graisse de phoques. Du 14 au 17 novembre « nous tuons quatorze rennes dans le Rendal. Il n'est plus possible « de rester à bord et nous songeons à construire une hutte de « terre. Nous la creusons à trois pieds dans le sol, fabriquons un « toit avec des rames et des harpons sur lesquels nous étendons « des peaux de rennes et des voiles que nous recouvrons encore

(1) « Landsbladet » de Kristiania 23 juillet 1896, nº 169.

« de terre. Cette demeure était froide et malsaine. Nous savions « qu'au cap Thordsen, à trois milles et demie d'Adventbaie, Nor- « denskjœld avait construit une cabane qui pouvait mieux nous « abriter et nous décidons d'y aller. Notre séjour à Adventbaie, « en pleine obscurité, avait été bien triste. Nous avions cependant « tâché de toujours nous occuper soit en chassant des phoques et « des oiseaux, soit en recueillant des épaves, soit en apportant à « notre hutte du charbon de terre d'un gisement éloigné d'un mille « environ. Nous en avons transporté plus d'une tonne.

« Le 15 janvier nous chargeons une partie de nos provisions sur des « traîneaux et traversons la glace. Antoine Nilsen refusa de tirer les « traîneaux. Il eut le nez gelé. A Mitterhuk (près du cap Thordsen) « nous fabriquons des *ski*, et pour nous occuper, faisons notre lessive « et des travaux de cordonnerie. Le 26, nous retournons à Advent- « baie pour chercher de nouvelles provisions. Mais les ours avaient « dévoré presque tout notre stock de viande; ils avaient détaché « la peau de la chair aussi habilement qu'un boucher. Le 16 février « nous retournons à Mitterhuk où nous retrouvons Antoine Nilsen « en bonne santé; il avait effectivement le nez enlevé, ce qui ne « l'empêchait pas de chanter gaiement (*sic*). La température était « de moins de 22° 1/2 Réaumur. Antoine eut le scorbut.

« Le 20 février, le manque de vivres nous obligea de nouveau « à retourner à Adventbaie. Antoine reste seul avec des vivres « pour six semaines, un fusil et des munitions. Après quelques « heures de marche, nous trouvons le fjord dégagé de glace, et « devons faire un grand détour par le rivage. Nous tuons pendant « ce voyage quatres rennes et deux ours.

« Dans Adventbaie une journée ressemblait à l'autre. Nous deve- « nons successivement tous malades et pendant tout le mois d'avril « le capitaine dut rester couché; nous le soignons de notre mieux. « Il mourut le 30. Nous le plaçons dans deux tonneaux mis à « bout, après en avoir enlevé les fonds; nous le couvrons de voiles « pour le mettre à l'abri des fauves.

« Le 11 mai le fjord étant partiellement libre, nous quittons « Adventbaie en canot pour aller au-devant des bateaux de pêche « que nous pouvions espérer rencontrer à cette saison. La glace « ne nous permet pas d'arriver jusqu'à Mitterhuk; nous sommes « du reste persuadés qu'Antoine doit être mort depuis longtemps (?) « Je tombe malade et mes jambes refusent de me porter. Après « avoir ramé pendant de longues et pénibles heures, nous arrivons « dans Bell Sound, mais nous ne pouvons atteindre terre, la glace « étant trop haute et trop abrupte. Nous sommes obligés de rester « pendant cinq jours (!) dans notre barque et cela par un froid atroce. « Enfin nous parvenons à terre. Nils tire quelques oiseaux qui « sont mangés crus (*sic*).

« Le 18 juin nous voyons arriver le *Fortuna* qui nous recueillit. « Nils fut pris d'une attaque de scorbut, mais il se remit bientôt. « Le 19 le *Raftsund* nous prit à bord, là nous fûmes bien soignés. « Comme ce bateau allait à Adventbaie, nous eûmes la possibilité « de creuser une tombe pour Holm. Les hommes du *Raftsund* « avaient fait un cercueil et l'inhumation devait avoir lieu le 31, « mais le *Raftsund* fut obligé de repartir nous laissant le soin d'en- « sevelir Holm. Notre intention était d'attendre l'arrivée du *Lofoten*, « auquel nous demanderions de ramener en Norvège l'*Elida* et le « reste du butin de chasse. » —

. . . .

Ici s'arrête le récit de Klaus Thue. Nils Olsen a été rapatrié et ce sont les gens de MM. de Geer et von Knorring, aidés des ouvriers qui étaient venus pour construire la *Turisthyt*(1), qui rendirent les derniers devoirs au capitaine de l'*Élida*. . . . .

Telle est l'histoire du dernier hivernage aujourd'hui connu; il ne remonte qu'à quelques mois. Entendue ainsi entre l'épave de l'*Élida*, la sombre demeure des hiverneurs, et la croix qui couvre leur tombe, elle fit sur tous une profonde impression, cette simple histoire !

(1) L'hôtel.

Antoine Nilsen était-il bien mort quand ils l'ont abandonné au Cap Thordsen ?

. . . .

Je regrette bien de n'avoir pu interviewer ce Klaus Thue. Un de nos compagnons de l'*Erling Jarl* l'avait engagé pour une partie de chasse et ils ne rentrèrent que le lendemain vers trois heures du matin, avec un renne, un renard et plusieurs lagopèdes, les seuls qui aient été tirés. —

La jeunesse du bord voulut inaugurer le Grand Hôtel de Spitzbergen par une soirée dansante. Serait-ce la vue des pensionnaires de l'établissement, deux vieilles filles anglaises, qui leur avait suggéré cette idée folichonne? Quoi qu'il en soit, elles ne furent pas ravies, les pudibondes enfants d'Albion, quand vers dix heures du soir arrivèrent une trentaine de passagers de l'*Erling Jarl* avec violon et guitare. — « Et le sommeil de moi? » dit l'une d'elles. Les uns d'entre nous formulèrent des phrases polies pour apaiser le courroux de la voyageuse, d'autres la traitèrent comme les Anglais traitent les étrangers sur le continent, quand notre capitaine qui y allait rarement par quatre chemins, s'avance cavalièrement et la prie de danser avec lui... elle succomba facilement et bientôt, dit de W... ce fut

« *Vénus toute entière à sa proie attachée !* »

Les dames de l'*Erling Jarl* partent vers une heure du matin. Alors ce fut le tour des matelots, des stewards, à faire danser les servantes du bord, et ils le firent avec un entrain merveilleux.

Ces Norvégiens, garçons et filles, sont vraiment de fer et d'acier. Je n'ai jamais su exactement quand ils se reposaient. Pendant les escales de Spitzbergen, les passagers, surtout les chasseurs, rentraient, mangeaient et buvaient à toute heure, et toujours il y avait un ou plusieurs stewards, une ou plusieurs servantes dans la salle à manger ou l'office.

En quittant la *Turisthyt* — il était peut-être 3 heures — nous voyons notre compagnon anglais photographiant Sir Conway et son

campement. Nous en serons ! Quelqu'un ronflait dans une tente à côté ; on alla extraire ce quelqu'un, un géant de sept pieds, vêtu comme Sir Conway, de peaux de bêtes, et il fut photographié avec le chef de l'expédition, la jeunesse dorée, les stewards et stewardesses de l'*Erling Jarl*.

C'est ainsi que fut inauguré le premier hôtel élevé par le 78° 15 de latitude nord, presque à mi-chemin entre le Cap Nord et le Pôle Nord !

Que fera de Spitzbergen la génération après la nôtre ? Alors on n'ira plus en Suisse, et la Norvège sera envahie par ces hordes qui maintenant se ruent sur l'Engadin, Zermatt et Chamonix. Ceux qui voudront jouir de la belle nature non encore profanée par le chemin de fer, les funiculaires, les guides, les hôtels par actions et les portiers, se réfugieront à Spitzbergen, qui, après tout, n'est pas tellement éloigné de l'Europe : huit à neuf jours de Londres, autant de Berlin, un jour de plus de Paris. Mais les chemins de fer, les guides, les funiculaires, les hôtels par actions et les portiers arriveront à leur tour à Spitzbergen, — l'homme n'est nulle part à l'abri de son semblable. Le vrai voyageur se retirera toujours plus loin et la spirituelle fantaisie de Caran d'Ache[1], son hôtel au Pôle Nord avec tennis, polo, montagnes russes, foot-ball, skating, armée du salut, négro-minstrels, ours, phoques et Esquimaux dressés, chapelle anglicane et mail coach attelés de rennes, deviendra peut-être un jour une réalité . . . .

3 Août.

S'avançant plus loin dans l'Isfjord, l'*Erling Jarl* jette, vers onze heures, l'ancre dans Sassenbaie. Au dire de Brevik on trouve des rennes dans tous les vallons qui descendent vers cette baie. Non loin de nous est ancré un bateau de chasse ; deux hommes qui partent en expédition sont venus apporter des lettres à bord. « Au

(1) *Figaro* du 24 août 1896.

commencement de la saison (fin mai), disent-ils, nous trouvions les rennes près de la mer, maintenant ils se sont retirés devant les chasseurs jusqu'à sept ou huit heures de marche de la côte »?...

« Quinze heures de marche, dit de W..., c'est peut-être beaucoup, mais risquons l'affaire ! » Nous engageons les deux chasseurs. Nos préparatifs pour ce déplacement d'un jour au plus prirent certes plus de temps que n'avaient exigé ceux de nos guides. Pour une expédition de huit jours ils emportaient une tente, un tonneau de pain sec, un sac de charbon de bois, une bouilloire et un paquet de thé!! Le patron de la barque les nourrit (?) et pour chaque renne tué et *transporté de l'intérieur des terres jusqu'au bateau,* ils reçoivent chacun un krone. Frosta a eu beaucoup de chance l'année dernière ; la saison lui a rapporté 62 kroner !

Je commence à croire que la vie à bord du *Gjöa* est une vie de sybarite!

Il nous fallut deux heures et demie en barque avant d'arriver à l'embouchure de la vallée où devaient se trouver les rennes. La rive sud de Sassenbaie est grandiose. Des falaises hautes peut-être de 2000 pieds s'élèvent directement du sein des vagues; elles se terminent en un plateau parfaitement horizontal et à une centaine de mètres au-dessous du sommet je retrouve les conformations rocheuses étranges de la *Chaîne Lybique* d'Adventbaie... ici elles sont striées de neige. Que dirai-je du glacier qui emplit le fond du tableau? Les grands mots ne suffisent plus, tellement ici les choses sont grandes.

Nous allons remonter, à mi-côte au-dessus du thalweg, *Rendalen* (la vallée des rennes), au fond de laquelle coule une large rivière entrecoupée d'îlots. Le sol est dur et la marche serait facile, sans les ravines et les torrents qui trop souvent nous barrent la route. Quand l'eau est profonde, Frosta et Johansen nous enlèvent comme des poupées sur leurs larges épaules; avec leurs culottes de peau et leurs *komagers* lapons ils peuvent affronter les éléments.

Nous marchions ainsi depuis des heures, en file indienne, sans

dire mot, montant, descendant, grimpant et sautant machinalement; alentour de nous, dans un jour incertain, une plaine vide de formes et de choses, quand, tout à coup nos chasseurs disent d'un ton calme tous deux en même temps : « Voilà. » Même avec la longue-vue je ne vois rien. Je m'avance avec Frosta; *un quart d'heure plus tard* je ne voyais encore autre chose que de la brume, des flaques d'eau et des pierres. Le trappeur étend la main vers un point grisâtre sur le fond vert brun. Serait-ce là un renne?... Nous prenons en tapinois par une ravine qui nous rapprochait de l'animal, nous arrêtant quand il prenait vent. A 150 mètres environ, autant que l'on pouvait juger, il se présente un instant de flanc, je veux attendre, mais le renne subitement effrayé lève sa splendide tête ornée de bois énormes, je distingue ses naseaux qui s'entr'ouvrent nerveusement, et s'éloigne au galop... Je regrette de ne pas avoir tiré.... Nous cherchons à couper l'animal pour le rabattre sur nos compagnons, quand je le vois non sans surprise s'arrêter au sommet d'un mamelon; un second renne plus petit est venu le rejoindre; ils nous regardent (nous étions alors complètement découverts) et reviennent vers nous en broutant. Frosta me fit signe de m'accroupir, mais il eut tort de ne pas me dire que les rennes sont aussi curieux que l'ours et s'approchent parfois jusqu'à quelques mètres du chasseur, pour voir ce qui est venu les troubler dans leur solitude. La lumière qui nous environne est étrange, blafarde, le « petit jour » de nos contrées. Le renne s'approche, part, revient, je crains qu'il n'échappe de nouveau, et quand je le suppose à une centaine de pas, tire et manque... je mesure : il y avait 185 pas...

Une rafale de neige s'abat sur nous, nous avons grand'peine à retrouver nos compagnons, qui ont attendu comme Sœur Anne. Nous prenons par une crête neigeuse qui nous sépare de la rivière. A un kilomètre devant nous, un renne, également un grand mâle, se détache en noir sur le sol blanc; il nous a aperçus et fuit, nous attendons que la curiosité l'engage à revenir, et j'en jure que

j'aurais attendu jusqu'à ce qu'il vînt piétiner sur moi, mais il faut croire que celui-ci était moins curieux. . . . .

Il est onze heures, Frosta nous assure que nous avons trouvé les rennes beaucoup plus tôt que nous ne pouvions l'espérer, mais qu'après ces deux tentatives, il se pourrait que nous ayons des journées à marcher sans rien voir... entre-temps la neige redouble... après une molle résistance il est décidé que nous reviendrons vers la mer... Le retour fut bien long. Nous voyons, sans pouvoir les approcher, deux renards blancs.

Vers minuit nous reprenons la barque; il fait un froid intense. Je remarque une fois de plus que malgré l'absence de nuit, les lois normales de repos et d'activité ne sont pas entièrement interrompues dans la nature : le vent, très violent encore pendant la soirée, s'est complètement apaisé, la mer est comme un lac, et pétrels et mouettes, ces oiseaux qui pendant le jour ne cessaient de voleter autour du bateau, dorment maintenant sur les vagues et se dérangent à peine au passage de notre barque.

En revenant à bord, nous apprenons que nos confrères en Saint Hubert ont, à beaucoup moins de frais et de fatigue, tué quatre rennes non loin de la mer!

4 Août.

L'*Erling Jarl* quitte la magnifique Sassenbaie vers midi et revenant sur le chemin parcouru, coupe Adventbaie, puis Coalbaie une heure plus tard, et jette vers quatre heures l'ancre dans Green Harbour. Green Harbour, c'est-à-dire Port Vert, est peut-être une désignation osée; on peut dire cependant que dans cette crique le règne du rocher, de la glace et de la neige n'est plus aussi absolu, que dans la plupart des baies de Spitzbergen; sur la terre basse en face de nous et sur les pentes de certaines montagnes, il y a un peu de mousse; et puis la Terre de Désolation par excellence n'est-elle pas appelée « Groenland? » (Pays Vert).

Green Harbour a été de tous temps un des emplacements préférés

pour les hivernages à Spitzbergen. Le chasseur russe Starachtchin a séjourné ici, les uns disent pendant 23, les autres pendant 39 hivers; il y a authentiquement hiverné 15 fois consécutivement, et mourut de vieillesse non loin d'ici, en 1826. Nous verrons sa tombe à l'entrée de l'Isfjord. A quelques mètres des rives nous voyons, la quille en l'air, une de ces chaloupes qui servent aux chasseurs de morses. Je n'ai jamais vu une embarcation aussi solide et cependant, si on en croit l'histoire, ces intéressants amphibies ne brisent que trop souvent avec leurs crocs d'acier ces bordages gros comme un bras d'adulte. Sur un tertre des tombes de naufragés, sur la rive une mâchoire de baleine, un squelette d'ours et, reconnaissable à la mousse enlevée, une place ayant épousé exactement la forme d'un bateau. On y voit un rustique foyer. Ces reliques se rattachent au dernier hivernage à Green Harbour. Certains détails que l'on m'a racontés sur place paraissent peu croyables quoiqu'ici, plus encore que chez nous, le vrai puisse parfois paraître invraisemblable.

En 1893, le bateau allemand *Admiral* avait, au cours d'une croisière à Spitzbergen, capturé une baleine; le colosse gênant les mouvements du navire, et, n'étant pas précisément d'un voisinage agréable, on l'amena à terre dans Green Harbour. Deux Norvégiens, Brenmor père et fils, qui chassaient le renne aux environs, acceptèrent la garde du cétacé en stipulant que si dans un délai déterminé l'*Admiral* n'était pas revenu, la baleine leur appartiendrait. L'*Admiral* ne reparut pas, et les Brenmor se mirent à exploiter leur propriété. Il faut croire qu'ils étaient tellement ravis de cette aubaine qu'ils oublièrent que la saison s'avançait; ils s'embarquent trop tard, sont arrêtés par les glaces, parviennent cependant après une pénible navigation jusqu'en vue du Cap Nord quand une tempête les rejette à Spitzbergen. Ils gagnent l'Isfjord et cherchent un abri dans Green Harbour près de la baleine, parviennent à haler leur bateau sur la plage, le renversent et ne trouvent rien de mieux pour se préserver du froid, que de revêtir la quille et les interstices d'une

épaisse couche de lard et de graisse de baleine. C'est sous cet amoncellement de matières nauséabondes qu'ils passèrent un hiver spitzbergien. Quand leurs munitions furent épuisées, ils fabriquèrent des balles en bois durci avec lesquelles ils réussirent à abattre plusieurs ours (?). Au retour de la belle saison ils construisirent avec les madriers de leur bateau une embarcation de forme triangulaire (?) et malgré vents et marées atteignirent la Norvège avec une partie de leur butin de chasse et de la graisse de la baleine, première cause de leurs déboires !

C'était en 1893.

. . . .

. . . .

La plupart des chasseurs de l'*Erling Jarl* sont fatigués, et les infatigables reviennent bredouille...

Ceci est notre dernière soirée à Spitzbergen. Malgré notre déception à Danske Gade, le sublime spectacle des œuvres de Dieu, l'imprévu de notre vie nomade nous ont fait aimer cette terre inhospitalière... et ce n'est pas sans regret que l'on s'est dit : Il faut partir. Le ciel semblait s'être paré pour les adieux ; l'air était très pur, la température fraîche sans être froide, les lointains glaciers de la rive nord de l'Isfjord brillaient d'un magique éclat d'argent en fusion qui se détachait sur l'horizon cuivré, tandis que les cimes neigeuses qui entouraient Green Harbour se revêtaient de teintes douces de perle et d'opale ; les eaux semblaient assoupies, un calme divin planait au-dessus de nous. Je descendis une dernière fois à terre vers une heure, repassai dans ma mémoire toutes nos aventures depuis que nous avions mis le pied sur l'île, et une pensée de reconnaissance me vint pour Celui qui avait étendu sur nous Sa main protectrice.

A deux heures dix du matin l'*Erling Jarl* virait au cabestan, le soleil rayonnait en un double halo surmonté d'un arc-en-ciel ! . .

. . . .

. . . .

Nous entrons en mer vers trois heures. Au loin sur tribord apparaît un grand steamer, probablement la *Garonne*. Verra-t-elle le départ d'Andrée ?

En l'honneur des savants français qui en 1838 et 1839, sur la corvette *La Recherche,* firent le premier voyage scientifique à Spitzbergen, je restai sur le pont pour voir au moins de loin le théâtre de leurs travaux. Bell Sound, la Baie de la Recherche, les voilà à deux milles environ sur babord, un paysage blanc, brillant sous des nuages d'or. Il est six heures et demie ; je regagne mon cadre.

5 Août.

Le roulis atteint des proportions fantastiques ! Rester étendu sur le lit devient une opération difficile. Mes tiroirs vident tour à tour leur contenu dans la cabine ; je cherche par deux fois à mettre le hola, mais dois renoncer à cette lutte inégale, et laissant les vêtements s'empiler sur les objets de toilette, les fusils sur les livres, mon appareil photographique sur les cartouches, le tout sous les battements de *pounka* indoue des manteaux, je m'endors d'un sommeil de marmotte que ni la cloche du déjeuner, ni celle du dîner n'ont pu déranger. Vers quatre heures de l'après-midi, j'essaie de dîner, mais un coup de mer ayant arraché les violons qui se déversent sur moi avec tout le contenu de la table, je dus me contenter de quelques biscuits secs. Ceux-là au moins la mer ne me les a pas arrachés !

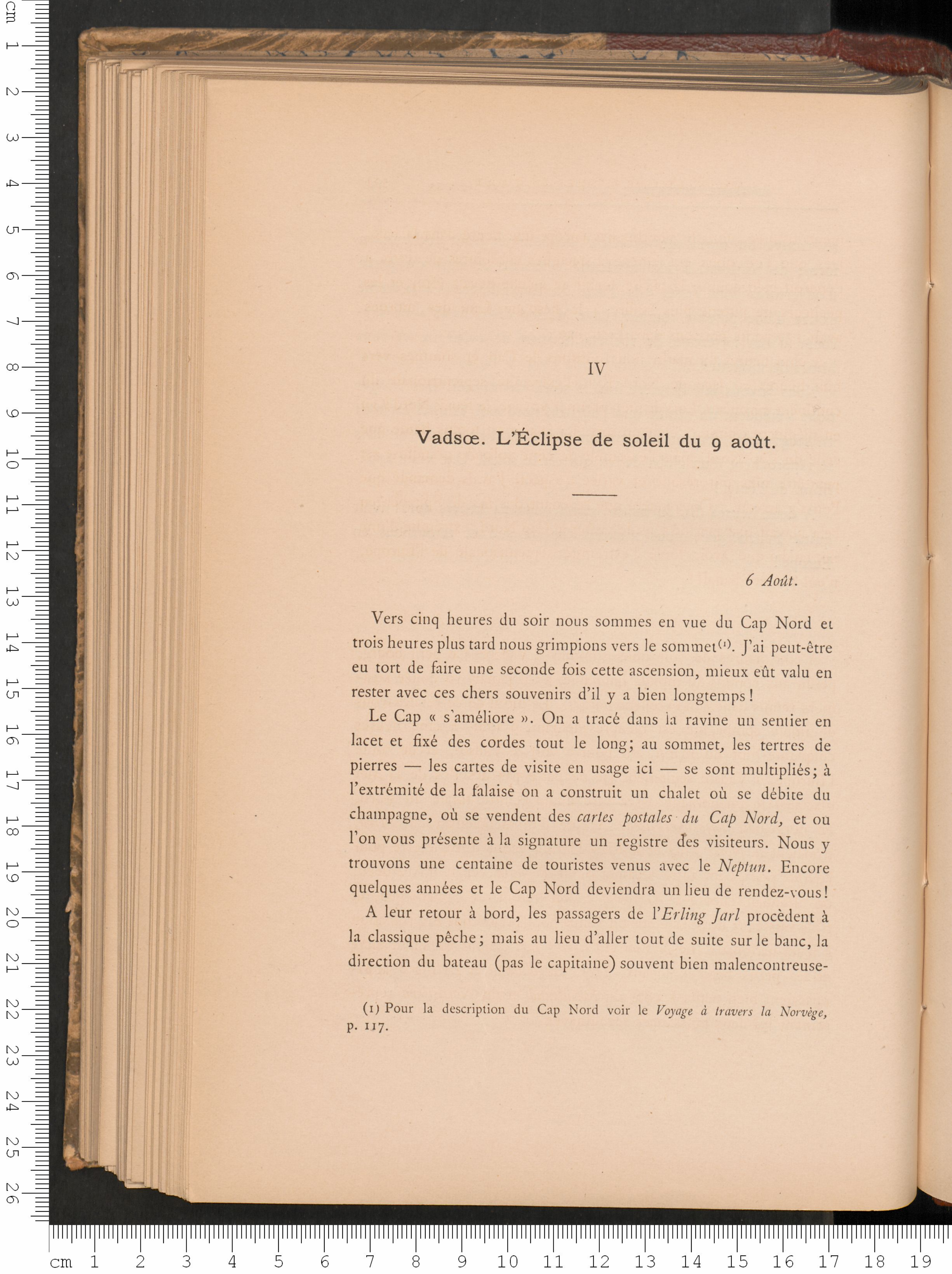
Le souper fut tout aussi difficultueux. Mais on commence à avoir pied et estomac marins, et si tout ne finissait pas encore par une chanson, c'était au moins une franche gaieté à chaque chute d'homme ou de chose sans conséquence fâcheuse !

Minuit. Nous sommes en vue de Beeren-Eiland, qui vu du nord-ouest affecte la silhouette de Capri. La côte sud, que nous n'avions qu'imparfaitement vue à notre premier passage, est vraiment des plus curieuses par la façon pittoresque dont la mer l'a déchiquetée : A côté de deux pyramides aiguës qui s'élèvent du sein des vagues

se trouve un mouillage excellent derrière un front rocheux en forme de bastions; à son extrémité orientale ce mur est percé d'ouvertures dont l'une, « la Porte du Bourgmestre » a la forme exacte d'une poterne romane. La « Maison des Russes » est précédée d'une forteresse de rochers hérissés de créneaux et tous blancs de mouettes.

Nous voyons une dernière fois le soleil de minuit. Des nuages noirs s'étendent du zénith vers l'horizon nord-est; celui-ci est tout en sang, et les couleurs deviennent plus intenses à mesure qu'elles se rapprochent d'un globe de feu qui est le soleil. Une vraie apparition de l'enfer!

A deux heures dix du matin, exactement 24 heures après avoir quitté Spitzbergen, nous mettons cap au sud et retournons en Europe!



IV

Vadsœ. L'Éclipse de soleil du 9 août.

6 Août.

Vers cinq heures du soir nous sommes en vue du Cap Nord et trois heures plus tard nous grimpions vers le sommet[1]. J'ai peut-être eu tort de faire une seconde fois cette ascension, mieux eût valu en rester avec ces chers souvenirs d'il y a bien longtemps!

Le Cap « s'améliore ». On a tracé dans la ravine un sentier en lacet et fixé des cordes tout le long; au sommet, les tertres de pierres — les cartes de visite en usage ici — se sont multipliés; à l'extrémité de la falaise on a construit un chalet où se débite du champagne, où se vendent des *cartes postales du Cap Nord,* et ou l'on vous présente à la signature un registre des visiteurs. Nous y trouvons une centaine de touristes venus avec le *Neptun*. Encore quelques années et le Cap Nord deviendra un lieu de rendez-vous!

A leur retour à bord, les passagers de l'*Erling Jarl* procèdent à la classique pêche; mais au lieu d'aller tout de suite sur le banc, la direction du bateau (pas le capitaine) souvent bien malencontreuse-

(1) Pour la description du Cap Nord voir le *Voyage à travers la Norvège,* p. 117.

ment inspirée, nous fit bourlinguer encore une heure dans la baie. Dès que l'on nous eut amené à quelques encâblures de terre, à l'endroit bien connu, la pêche devint ce qu'elle devait être, et les pêcheurs ne purent plus suffire à la besogne. Une des morues avait 127 petits poissons dans l'estomac.

A cinq heures du matin nous quittons le Cap et sommes vers huit heures en face de Nord Kyn, l'extrémité septentrionale du continent européen. Lors de mon premier voyage, je tenais Nord Kyn en médiocre estime, c'était un tort. La falaise est moins haute que celle du Cap Nord, mais l'ensemble de cette solitude grandiose est peut-être plus pittoresque et variée d'aspect. J'avais demandé que l'on s'y arrêtât... On avouera que revenant des *îles* de Spitzbergen cela n'avait que peu de sens de visiter le Cap Nord, extrémité d'une île, tandis que avoir foulé l'extrémité septentrionale de l'Europe, n'eût pas été banal!!

7 Août.

A cinq heures du soir nous sommes à Vadsœ. Ce petit bourg, perdu aux confins du monde habitable, a-t-il jamais vu douze steamers réunis dans son excellent port?... Le motif de ce rendez-vous de noble compagnie est qu'après-demain, 9 août, à cinq heures cinquante-huit du matin, on pourra voir à Vadsœ, et de toute l'Europe, à Vadsœ seulement (je ne parle pas des îles de la Mer glaciale) le phénomène assez rare d'une éclipse totale du soleil, en norvégien *solformœrkelsen*. A côté d'un délicieux yacht *Mira*, trônaient le *Norse King* et le *Kong Harald* venus d'Angleterre pour l'*eclipse cruise*; un autre steamer *Saint Rognald* venait d'Aberdeen, on attendait encore la *Garonne* à son retour de Spitzbergen, et trois vaisseaux de guerre étaient venus pour prêter aide et protection à leurs nationaux. Le *Neptun* et l'*Erling Jarl* étaient voisins d'ancre et les petits bateaux locaux, *Thor, Hagolaland* et *Ejdsfjord* apparaissaient bien petits à côté du *Svendsund* et du *Nordstjern* représentant les deux puissances scandinaves.

Le temps est très clair, puisse-t-il rester ainsi!

En honneur de la *solformœrkelsen,* tout le monde était en liesse à Vadsœ. Sur un terrain vague s'alignaient les tentes et les échoppes d'un embryon de foire; il y avait là un panorama — très moral le sujet représenté, les tristes conséquences de l'alcoolisme, — et un carrousel débitait les rengaines bien connues des foires de l'Europe centrale. Alentour les groupes les plus pittoresques : des matelots suédois fraternisaient avec les *blue jackets;* des soldats en dolman rouge coudoyaient des pêcheurs russes à la barbe inculte, à la casquette immense, aux bottes graisseuses; des femmes kvænes de la frontière russe, habillées comme les Laponnes, nous frappent par une absence de laideur que l'on ne rattache que trop facilement à toute idée de Lapon; elles nous semblaient plus jolies que les petites demoiselles de Vadsœ qui devaient cependant s'être revêtues de leurs plus beaux atours; est-ce en honneur de la *solformœrkelsen* ou des nobles étrangers? J'entends parler le russe autant que le norvégien; nous ne sommes qu'à 50 kilomètres des confins de l'empire moscovite.

Le long du port, et le plus bel ornement de Vadsœ, s'alignent les sêcheries de poissons et les fabriques de guano. Être sous le vent ou sur le vent de ces établissements n'est pas chose indifférente, et notre première nuit à Vadsœ nous laisse sous ce rapport de peu agréables souvenirs!

8 Août.

Le professeur K... avait apporté un splendide appareil pour photographier la couronne et les protubérances du soleil pendant l'éclipse. Vers midi il veut aller choisir un emplacement favorable et faire ses préparatifs. Mais Albion a pris possession des meilleures places et n'admet personne dans un rayon déterminé! Demain, elle fera même intervenir ses forces armées!!

Après dîner nous visitons les campements des expéditions savantes que la Suède, l'Angleterre, l'Écosse et l'Italie avaient

envoyées. M. Copeland, d'Édinburgh, avait là un appareil photographique de 12 mètres de long; il y avait encore sir Robert Ball, de Cambridge; MM. Hasselberg, de Stockholm; Engstrœm, de Lund; Schrœter, de Kristiania; le professeur Torro, de Turin; une Américaine, Miss Klumpke, et un astronome de Poona.

En revenant au port nous rencontrons les officiers suédois et norvégiens en grand uniforme, se rendant chez le gouverneur pour une soirée dansante. La haute société de Vadsœ m'eût intéressé, je dois l'avouer!

Une bien jolie Suédoise, sœur d'un des officiers, et douée d'une voix ravissante, vint passer la soirée à bord. Un concert improvisé fit passer les heures bien rapidement et il était temps de retourner à terre avant que personne eût songé à se reposer.

Vers quatre heures du matin la colline dominant le port est envahie. La valeur des instruments braqués sur le soleil s'élève, dit-on, à des millions, et autour d'eux, circulent lentement, méthodiquement, un peu nerveusement cependant, les propriétaires de tout âge et de tout sexe. L'envahissante Albion tenait nécessairement le record par le nombre et l'excentricité. Il y avait là, dans des accoutrements délicieux, des vieilles filles qui en prenant une tasse de thé relisaient les instructions reçues et présentaient *a last cup* (1) aux savants dont elles espéraient un dernier renseignement; elles sont mal reçues en général, car les apparences sont peu encourageantes, le ciel est bien nuageux au nord-est, à l'endroit où se trouvera le soleil au moment psychologique. Il y avait là des pasteurs venus pour passer la *clergyman's week* (2), et qui espéraient trouver pendant une traversée — l'occasion fait si souvent les larrons et les maris — des époux pour leur nombreuse progéniture. Il y avait là des jeunes gens pour lesquels l'*eclipse cruise* n'avait été qu'une occasion de flirt; leurs instruments s'étaient, par hasard,

(1) Une dernière tasse.

(2) La « semaine du pasteur » c'est-à-dire du lundi au samedi de la semaine suivante. Le prédicateur n'est ainsi absent qu'un seul dimanche.

trouvés placés côte à côte, et tout en regardant dans leur télescope, ils cherchaient leur étoile bien plus dans les yeux l'un de l'autre, que là-haut dans le ciel. J'eus le plaisir de rencontrer — le monde est si petit — une Australienne avec laquelle nous avions l'année dernière, voyagé en Irlande; elle me dit que depuis quatre jours, les passagers du *Norse King* avaient tous les soirs pu assister à une conférence scientifique sur l'éclipse. Les dispositions prises étaient excellentes : cinq minutes avant l'éclipse totale il y aura une sonnerie de clairon, quatre minutes plus tard, une deuxième sonnerie; un coup de mousquet indiquera le grand moment; alors on se retournera vers le fjord et on verra l'ombre du soleil accourant vers le spectateur, un chronomètre apporté de Greenwich marquera les 108 secondes que doit durer le phénomène, etc.

Cependant voici un détachement de matelots anglais qui arrivent, et sans vergogne, comme en pays conquis, ils refoulent les Non-Anglais et forment cordon autour de la colonie pour que l'on ne puisse déranger Leurs Seigneuries ! ! !

A quatre heures cinquante-et-une minutes, l'éclipse commence, le ciel étant nuageux, la différence de lumière n'est guère appréciable; vers cinq heures et demie nous voyons pendant un court moment le disque solaire à moitié entamé par notre satellite.... le grand moment approche, le ciel reste nuageux et nous ne verrons pas le soleil.... première sonnerie, deuxième, le coup de mousquet... il est cinq heures cinquante-huit minutes, l'obscurité se fit... soudaine, totale, foudroyante, une obscurité noire, plus noire qu'une nuit sans étoile, plus profonde que celle du tombeau. ... on dirait une chape de plomb qui se serait abattue sur la terre..., le pouls cesse de battre..., le cœur s'arrête..., les fonctions vitales, les mouvements de notre pauvre être sont suspendus..., les vagues qui déferlaient au-dessous de nous se taisent soudain..., trois corbeaux passent au-dessus de nos têtes en croassant, nous entendons le bruit de leurs ailes..., des lueurs indécises de jaune et de vert scintillent dans l'horizon nord..... le silence est sépulcral, on entend

à cinquante mètres le tic-tac du chronomètre et une voix caverneuse qui dit, *ten seconds*, *twenty*, *thirty*, *half time... seventy*, *eighty*, *hundred... out !* Le sinistre rideau disparaît, la vie revient, on se ressaisit, on respire . . . .

. . . .

Cette impression d'anéantissement a été générale, les plus sceptiques ont été saisis ! Mais de photographies de couronne, de protubérances, de taches solaires, rien . . . .

Le premier moment d'ébahissement passé, les doléances commencèrent. Voilà bien des frais de déplacement et autres en pure perte. Pour nous, les non-savants, la situation est meilleure, nous regrettons de ne pas avoir vu le disque solaire, mais nous n'oublierons jamais l'impression.... une des plus profondes que j'aie ressenties pendant ma vie. . . . .

L'*Erling Jarl* ne partant que dans quelques heures, nous allâmes, de W., le peintre W. et moi, rendre visite aux différents steamers. Une réunion de circonstances qu'il serait trop long de raconter, nous procura l'honneur d'avoir.... à sept heures du matin, une audience de S. M. le Roi des Belges, qui avait pris passage à bord du *Neptun*. L'auguste voyageur daigna nous recevoir lui-même à la coupée, s'intéressa vivement à nos aventures et aux aquarelles que W. avait faites à Spitzbergen, et nous entretint avec une simplicité dont nous avons pleinement ressenti et n'oublierons jamais la haute portée !

L'ancre est levée à neuf heures. *Nunc dimittis, Domine, servum tuum in pace !*

A deux heures de l'après-midi nous étions à Vardœ, le plus important port de pêche du monde entier, et passions le soir devant le Svaerholtklubb dont les hôtes me semblèrent plus nombreux qu'à mon premier voyage. Dans la matinée du 10 août, pendant l'escale à Hammerfest, j'allai visiter les Sœurs de Charité de l'hôpital et serrai la main aux deux excellents missionnaires. Un de nos compagnons, correspondant d'un journal de Berlin,

nous quitte ; il a trouvé un télégramme et doit retourner à Spitzbergen pour voir le départ d'Andrée ?

Nous allons reprendre notre course dans le *skaergaard*. Le chaud soleil invite les passagers sur le pont, et c'est avec un sentiment de bien-être non déguisé que l'on s'étend dans les fauteuils en songeant aux événements passés. Nous croisons le *Saint-Sunniva* d'Aberdeen ; il va au Cap Nord. Le ciel, malheureusement pour mes compagnons, ne fut pas clair à notre passage dans le Kaagsund, le Lyngenfjord et l'Ulfsfjord ; pour moi je vis de souvenirs ! Nous saluons de loin Fuglœ et Scaarœ et arrivons à Tromsœ vers six heures pour en repartir quatre heures plus tard.

11 Août.

Vers dix heures du matin nous passons Diggermülen et prenant par le Raftsund nous entrons dans le Trollefjord. J'ai vu de bien belles choses en Norvège, mais je n'hésite pas à déclarer que ce chenal qui s'appelle Trollefjord est fantastiquement beau ! Le ciel est tout d'azur, sans aucun nuage. Au sortir du Raftsund nous voyons la chaîne des Lofoten comme, paraît-il, on la voit rarement. Je ne regrette plus ma déception d'antan, aujourd'hui pas un détail ne nous échappe depuis Hindœ jusqu'à Moskenaes ; nous verrons même plus tard les derniers chaînons, Mosken et Vaero. Les montagnes de la terre ferme sont bien belles aussi, mais instinctivement on revient au panorama des îles !

A quatre heures nous passons Bodœ, tout plein de soleil, donc tout plein de vie.

Vers six heures nous contournons le pic de Kunnen aux formes curieuses, et prenons par le Mellœsund. Nous allions à pleine vapeur buter contre les montagnes de la côte, quand un chenal de vingt mètres, que nos pilotes connaissaient, mais que nous n'avions pas vu il y a deux minutes, s'ouvre pour nous livrer passage. A huit heures cinquante du soir *nous voyons le soleil se coucher ;* à

neuf heures trente, nous sommes par le travers de Threnen, de Hestmandsœ et de Lovunden et nous chantons un hymne à la nuit !

12 Août.

Nous avons dormi par une bonne nuit noire, par ce que j'ai jadis osé appeler la nuit du Bon Dieu! Voilà *400 heures* que le soleil n'avait quitté l'horizon!

A cinq heures du soir nous étions à Throndhjem. Les magasins de Bruns ouvrent devant nous leurs richesses, — renards bleus, renards argentés, bois sculptés, orfévreries anciennes, tapis de cormoran, couvertures d'eiders et têtes d'élans — et nous ouvrons nos porte-monnaies, grand, très grand ! Après la visite du dôme, souper à l'hôtel Britannia, pour nous une agréable diversion de l'ordinaire de l'*Erling Jarl*. En rentrant à bord je vois amarrer à côté de notre bateau, le *Sverre Sigurdssœn!!*

13 Août.

Nous venions de passer Aalesund quand j'arrivai sur le pont. C'en est fini du beau soleil ; pluie fine, brouillard gris, un vrai temps de Norvège!

Le passage autour du cap Stad fut aussi tranquille qu'il y a un mois.

Il n'y a plus de doute, nous sommes revenus dans les régions tempérées, et je ne songe plus à fermer le rideau du hublot.

14 Août.

A cinq heures et demie du matin nous débarquons à Gudvangen. Il pleut et je n'ai pas envie de revoir dans de moins bonnes conditions que jadis, le beau Narœdal. Au moment de lever l'ancre nous recevons la stupéfiante nouvelle : « L'explorateur Nansen est

arrivé à Vardœ avec un compagnon ; il espère que le *Fram* qu'il a quitté il y a un an, reviendra sous peu par la côte du Groenland ! » Nous étions à Vardœ trois jours avant l'arrivée du hardi pionnier !

Nous parcourons le Sognefjord dans toute sa longueur, passant Balestrand, Vadheim, l'emplacement de Gulathing, Sognefest. La nuit est sans étoiles et nos pilotes doivent se diriger selon les indications du loch, de la boussole et des feux qui surgissent de tous les points de la côte.

15 Août.

En pleine Mer du Nord avec un bon vent arrière qui nous aide, mais qui fait rouler comme une coquille de noix ce bateau d'eau douce qui a nom d'*Erling Jarl*.

Vers sept heures et demie du soir nous sommes à la hauteur du Liimfjord.

A onze heures du soir il nous est donné de voir une des plus intenses phosphorescences de la mer que j'aie encore observées. Dans les eaux soulevées par l'étrave on eût dit des gerbes de brillants.

Vers onze heures et demie on procède à des sondages, nous sommes aux environs de Hornriff.

16 Août.

Le Skager Rak avait été débonnaire, mais la Mer du Nord le vengea. Le roulis devint tel qu'il n'y avait plus moyen de rester sur le pont. En vue de Héligoland, deux passagers payèrent pour tous le tribut aux éléments en fureur. Presque au même moment tous deux firent sur le pont principal une violente chute sur la tête ; on les releva à moitié morts, et pour venir à leur secours les passagers durent faire la chaîne et se tenir l'un l'autre !

A onze heures, le pilote de l'Elbe fut embarqué non sans difficultés; trois heures plus tard nous dépassions l'entrée du canal de la Baltique et vers six heures du soir, devant une foule curieuse et sympathique, débarquaient à Sanct-Pauli les voyageurs de Spitzbergen.



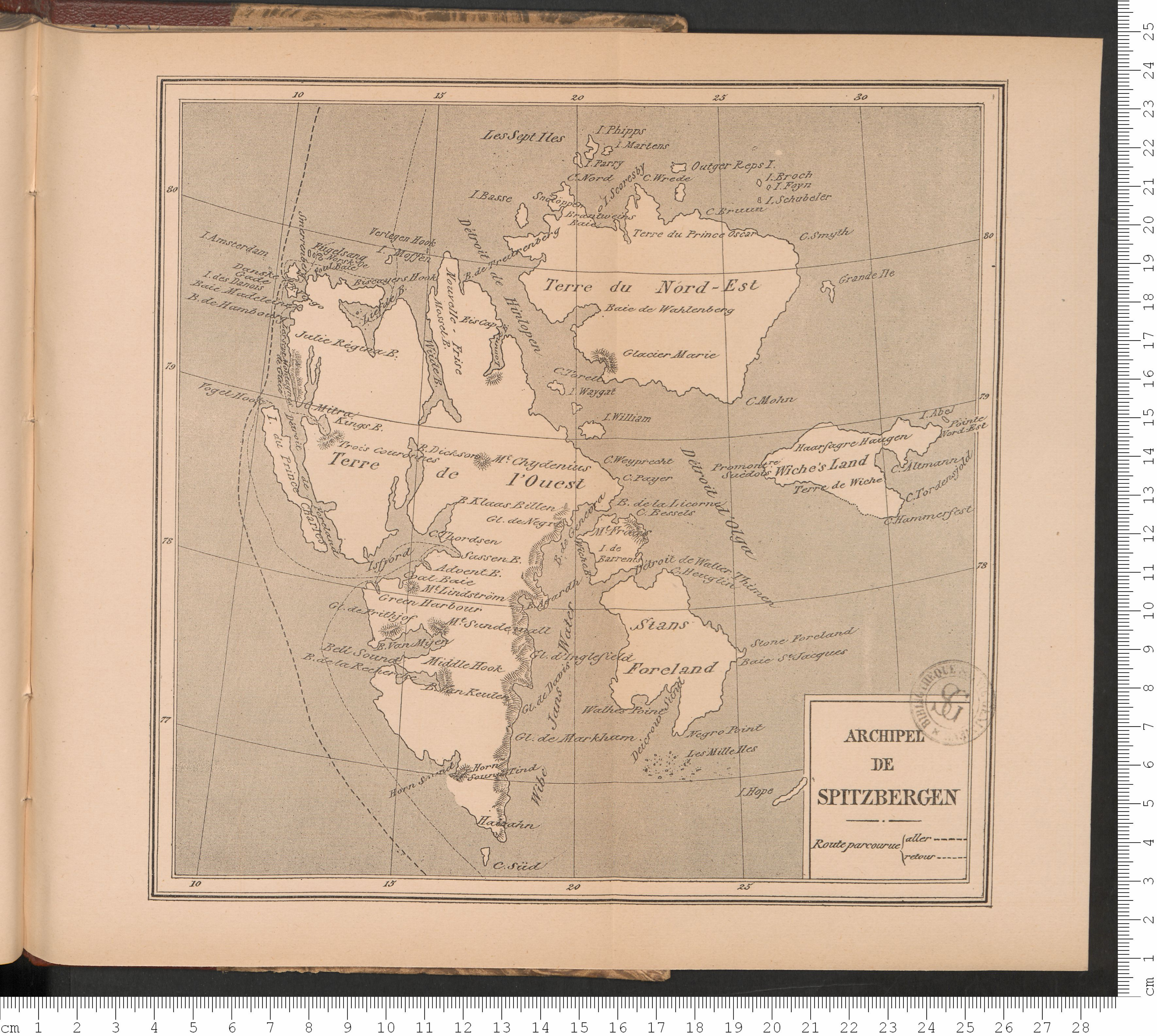


TABLE DES MATIÈRES

A TRAVERS LA NORVÈGE

SPITZBERGEN



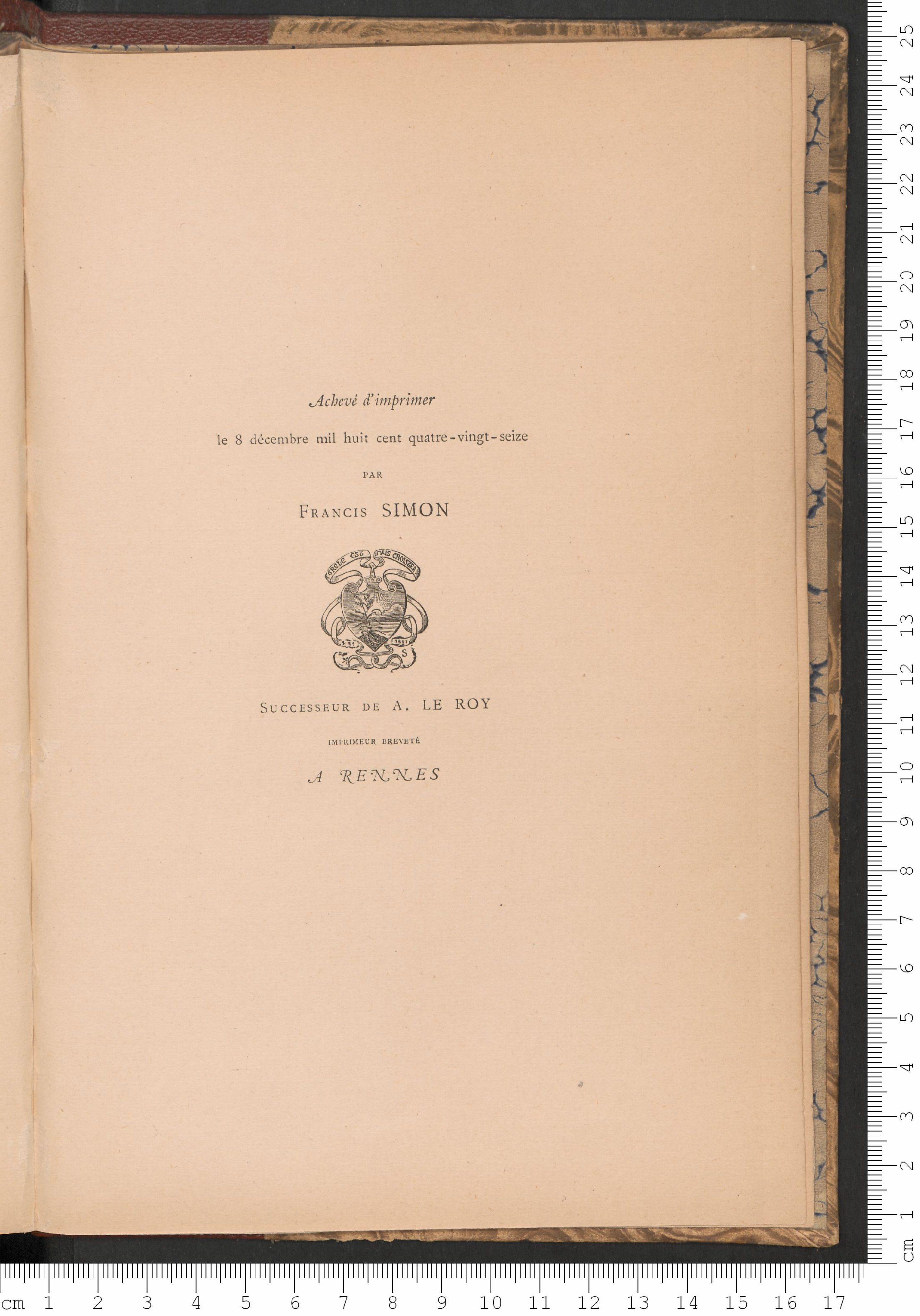

ARCHIPEL DE SPITZBERGEN
Route parcourue aller retour
Les Sept Iles
I. Phipps
I. Martens
I. Parry
C. Nord
I. Scoresby
C. Wrede
Outger Reps I.
I. Broch
I. Foyn
I. Schubeler
I. Basse
C. Bruun
Terre du Prince Oscar
C. Smyth
I. Amsterdam
Verlegen Hook
I. Moffen
Terre du Nord-Est
Grande Ile
Baie de Wahlenberg
Glacier Marie
Détroit de Hinlopen
Julie Régina B.
Nouvelle-Frise
Wide B.
I. Waygat
I. William
C. Mohn
Vogel Hook
Kings B.
Trois Couronnes
Terre de l'Ouest
B. Dickson
C. Weyprecht
C. Payer
Détroit d'Olga
I. Abel
Pointe Nord-Est
Haarfagre Haugen
Wiche's Land
Terre de Wiche
C. Altmann
C. Tordensjold
C. Hammerfest
B. Klaas Billen
B. de la Licorne
C. Bessels
C. Thordsen
Sassen B.
Isfjord
Advent B.
Coal Baie
Green Harbour
Détroit de Walter Thimen
C. Heuglin
Stans Foreland
Stone Foreland
Baie St Jacques
Bell Sound
Middle Hook
Walhes Point
Negro Point
Les Mille Iles
Gl. de Markham
Horn Sound
I. Hope
C. Süd
Wibe Jans Water
10
15
20
25
30
80
79
78
77

Achevé d'imprimer

le 8 décembre mil huit cent quatre-vingt-seize

PAR

FRANCIS SIMON



SUCCESSEUR DE A. LE ROY

IMPRIMEUR BREVETÉ

A RENNES



